This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

GRAD
840.8
B583
1758
v.12
BUHR

Mort tragique d'Agrippine.

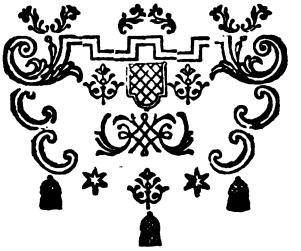
BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.

TOME DOUZIEME.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
MDCCLXIV.

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU CŒUR.

TOME DOUZIEME.



A AMSTERDAM,
Chez MARC-MICHEL REY.
MDCCLXXVIII.

Grad
840.8
B583
1758
V.12
Buhr

64/Pubr
Hist
Harvey B. Joy
12-1-58

AVERTISSEMENT.

Il ſeroit difficile de trouver dans toutes les Hiſtoires du monde un plus beau morceau que la Conſpiration de Piſon contre Néron, conduite par le génie d'Epicaris. Elle renferme la mort d'Agrippine & celle d'Octavie, & des circonſtances ſi conſidérables, qu'elle ne peut manquer de ſatisfaire la curioſité du Lecteur.

Je puis dire même qu'elle n'eſt pas moins inſtructive que divertiſſante, & que ſi elle doit donner du plaiſir à ceux qui ne s'arrêtent qu'à la ſenſibilité des paſſions, les génies plus pénétrans y trouveront dequoi ſe contenter dans les ſecrets politiques de cette Intrigue.

En effet, ſi la Cour de cet Empereur étoit la plus vicieuſe qui fut jamais, elle étoit en même tèms la plus politique & la plus rafinée qu'on ait jamais vue; l'eſprit des principales Têtes de l'Etat s'étant tourné à toutes les voies pernicieuſes qui pouvoient conduire à la faveur d'un Maître perdu de débauche, cruel, avare, défiant, & tout enſemble très-ſpirituel, très-ruſé & très-diſſimulé.

Je n'ai pas avancé une ſeule circonſtance eſſentielle que je ne l'aie tirée, ou de Corneille Tacite ou de Suétone; ainſi ce n'eſt pas un Roman que je vous donne, mais un morceau d'Hiſtoire que je ne fais qu'orner de quelques petits agrémens qui n'en alterent point la vérité, & qui ne ſont que comme des éclairciſſemens à ce que les Auteurs m'ont prêté.

EPICARIS

où l'Hiſtoire Secrete de la Conjuration

DE PISON

CONTRE

NERON.

NERON fut Fils d'un Pere qui, en le voyan naître, dit que de lui & d'Agrippine il ne pouvoi jamais ſortir rien de bon. Le Ciel qui le deſtinoi pour être le fléau de Rome, l'horreur de ſon ſie cle, & l'exécration de la poſtérité, lui donna tou les avantages du corps, & quelques ombres de ver tus qui pouvoient prévenir d'abord en ſa faveur le yeux & les inclinations ; mais en même tems l Nature raſſembla dans ſon ame corrompue tous le vices qui peuvent faire un méchant homme ; & l Fortune ayant, par les crimes les plus noirs, join à ſa pente vicieuſe l'Empire de l'Univers, elle l mit en pouvoir de donner un plein eſſor à ſes mau vaiſes inclinations.

L'inceſte mit Agrippine ſa Mere dans le lit de l'Empereur Claudius ſon propre Oncle : elle ne craignit point de ſe proſtituer aux Affranchis qui le gouvernolent, pour s'introduire dans cette premiere place. Ses artifices ambitieux arracherent de l'imbécillité de ſon époux une adoption qui mit Néron dans la famille des Céſars. Le funeſte mariage d'Octavie l'approcha du Trône. Un parricide lui en ouvrit la porte par le poiſon dont il fit périr Claudius ; un ſecond l'affermit ſur ce Trône uſurpé par l'empoiſonnement de Britannicus ; un troiſieme l'affranchit d'Agrippine, qu'il fit impitoyablement maſſacrer pour ſe délivrer de ſon joug qui lui ſembloit

trop importun ; & un quatrieme enfin ſacrifia Octavie à la fureur d'une Adultere qui la ſupplanta. Ainſi quatre parricides l'ayant défait de ſon Pere, de ſon Frere, de ſa Mere, & de ſa Femme, un reſte de Vertueux, que ſes cruautés barbares avoient épargnés dans Rome, le regardoit comme un monſtre indigne du rang où le malheur de l'Empire l'avoit élevé ; & les eſprits, après tant de crimes, ſe trouverent de toutes parts diſpoſés à ſe délivrer d'un Tyran inſupportable, & qui ne s'étoit pas rendu moins odieux par ſes inhumanités cruelles, que par l'infamie de ſes débauches. Mais il faut expliquer par quels degrés il monta juſqu'au comble de la barbarie & de la proſtitution.

Il ne fut pas plutôt Maître de l'Empire, que la pente naturelle qu'il avoit aux plaiſirs, lui fit oublier tout ce qu'il devoit à Octavie. Quelque belle, jeune & vertueuſe qu'elle fût, il s'en dégoûta ; & ſi Burrhus & Senéque n'avoient pas eu l'adreſſe d'amuſer ſes premieres inclinations en les tournant ſur de jeunes Eſclaves, les principales Dames Romaines auroient été dès-lors les victimes malheureuſes de ſes débordemens.

Ces deux Romains, dont l'un avoit été choiſi pour le gouverner, & l'autre pour l'inſtruire, jugérent qu'il étoit plus prudent de rallentir l'impétuoſité du torrent, en le détournant de ſon cours, que de le rendre plus furieux en voulant l'arrêter. Ainſi pour lui donner une attache moins dangereuſe, ils ne s'oppoſerent point à celle qu'il prit pour les plus belles Eſclaves de Rome ; & Acté qui eut les prémices de ſon cœur, après avoir longtems joui de ſes faveurs, ſe vit obligée de laiſſer la place à Epicaris.

C'étoit une jeune Grecque qui n'avoit que dix-ſept ans lorſque Néron en devint amoureux : elle étoit née Eſclave dans la maiſon d'Antonie, & ſe piquoit, comme l'Affranchi Pallas, de la vaine

gloire de deſcendre des anciens Princes d'Arcadie. Pour appuyer cette imagination la nature lui avoit donné un cœur de Reine, un eſprit d'une vivacité, d'une pénétration & d'une prudence admirables, une généroſité digne du Trône, une fermeté d'ame à l'épreuve de tout, une beauté qui dans ſa naiſſance effaçoit tout ce qu'il y avoit de plus brillant dans Rome; & quoique ſon tempérament la portât aux plaiſirs, un principe de grandeur & d'ambition l'avoit tellement rendue maîtreſſe de cette pente, qu'elle ne s'y laiſſoit emporter qu'à propos, & ſuivant les vues de ſa fortune & de ſon intérêt.

Néron l'ayant vue chez Antonie, réſolut de lui donner dans ſon cœur la place d'Acté dont il étoit raſſaſié : il l'abandonnoit déjà ſouvent pour d'autres, quoiqu'elle retînt encore en apparence le nom de Favorite ; mais il ne s'étoit point encore fixé ſur le changement qu'il méditoit, & ce ne fut qu'Epicaris qui le détermina à rompre entiérement avec cette autre Maîtreſſe.

Cette Grecque ne s'abandonna point en eſclave aux déſirs de ſon Empereur, mais elle ſut d'abord lui imprimer un reſpect dont il paroiſſoit incapable. Néron cachoit encore la méchanceté de ſon ame ſous les ombres de quelques vertus maſquées. Il étoit bien fait de ſa perſonne, dans la fleur de ſa jeuneſſe, le viſage beau, à la réſerve des yeux qu'il avoit trop durs & trop farouches: il danſoit d'un air ſurprenant, chantoit bien quoiqu'il n'eût qu'un filet de voix, touchoit avec délicateſſe la harpe & d'autres inſtrumens, ſe piquoit de faire parfaitement des vers, & juſqu'à être jaloux de Lucain: il aimoit & connoiſſoit les beaux Arts, donnoit avec prodigalité, & ſe plaiſoit dans l'éclat & dans la magnificence des bâtimens, des meubles, des habits, des ſpectacles, juſqu'à créer un Surintendant de l'élégance de ſes plaiſirs.

Toutes ces qualités ſi propres à donner de l'a-

mour, lui auroient rendu faciles d'autres victoires que celles des Eſclaves qu'il entreprenoit. Il s'attacha ſérieuſement à Epicaris: ſes proteſtations & ſes aſſiduités lui firent bientôt trouver le moyen de s'en faire véritablement aimer; & en même tems l'ambition ſe joignant au penchant du cœur de cette Grecque, ſa pénétration qui lui faiſoit découvrir une grande partie des défauts de ſon Amant, ne l'empêcha pas de s'attendrir pour lui de bonne-foi, & de lui accorder ce qu'une Eſclave ne pouvoit que difficilement refuſer à un Empereur.

Elle prit une route toute oppoſée à la conduite qu'Acté avoit tenue; & comme elle voyoit que cette imprudente Favorite s'étoit par l'éclat de ſes amours attiré la haine & l'envie d'Agrippine, qui avoit encore une grande part au Gouvernement, & que les traverſes de cette Mere ambitieuſe qui craignoit de voir ſon pouvoir affoibli, ſuſcitoient tous les jours de nouveaux troubles aux Maîtreſſes de Néron, elle l'engagea de ménager avec plus de ſecret & de modération le commerce qu'elle vouloit bien ſouffrir; & comblée des faveurs que cet Amant lui prodiguoit en ſecret, elle jouiſſoit ſans envie d'un bien dont ſa prudence lui rendoit la poſſeſſion tranquille.

C'eſt ainſi qu'elle demeura pendant quelques années ſa principale Favorite. Il eſt vrai que tous les jours elle découvroit de nouveaux vices dans ſon Amant; mais, quoiqu'elle vît avorter tous les efforts qu'elle employoit pour eſſayer de tenir en bride la paſſion qu'il avoit de répandre du ſang, & de proſtituer la majeſté de ſon rang dans des exercices indignes d'un Empereur, le plaiſir de poſſéder le Maître du Monde avoit trop enraciné dans ſon cœur l'amour qu'elle avoit conçu pour lui, & elle ne put ceſſer de l'aimer tout vicieux qu'il étoit.

Elle ſentit même qu'elle l'aimoit beaucoup plus qu'elle ne penſoit, lorſqu'elle s'apperçut que la vue

de Poppée avoit apporté du changement dans ſa paſſion, & qu'oubliant ſes aſſiduités auprès d'elle, il donnoit à cette nouvelle inclination les momens qu'il avoit coutume de lui deſtiner.

Quelque beauté qu'eût Epicaris, il faut avouer qu'elle ne ſurpaſſoit point celle de Poppée. Cette Dame Romaine avoit encore par-deſſus elle l'avantage de la naiſſance, & celui de la nouveauté: elle étoit fille de la plus belle femme que Rome eût de ſon tems, & elle étoit infiniment plus belle que ſa Mere; & de toutes les qualités qui peuvent rendre une perſonne accomplie, il ne lui manquoit que l'honneur & la probité.

Othon qui étoit du même âge que Néron, & dans ſa plus intime familiarité, l'avoit épouſée après l'avoir engagée à quitter Rufus ſon premier mari, & perſuadé qu'après ce ſacrifice qu'elle avoit fait de ſon honneur à l'amour qu'il avoit pour elle, il en ſeroit inviolablement aimé, il eut l'imprudence de faire à cet Empereur débauché une peinture ſi vive de toutes les beautés d'une femme qu'il tenoit enfermée, que Néron prit feu ſur ſon récit; en feignant tantôt de le féliciter ſur ſa bonne fortune, & tantôt de douter de la vérité d'un portrait ſi achevé, il l'engagea de lui faire voir un tréſor qu'il cachoit aux yeux de tout le monde.

Pour convaincre cette incrédulité affectée, ce Favori indiſcret donna dans ſes jardins une fête ſuperbe à l'Empereur; & pour avoir occaſion d'y montrer Poppée, il y convia non ſeulement les deux Impératrices, mais la plûpart des principales & des plus belles Dames Romaines.

Poppée, quoique naturellement vaine & coquette, aimoit à ſe donner un faux air de modeſtie, ſortoit peu en public; & lorſqu'elle s'y montroit, c'étoit ſous l'ombre d'un voile délicat qui cachoit la moitié de ſon viſage, ſoit qu'elle crût en tirer plus d'agrément, ſoit qu'elle ſe perſuadât d'in-

ſpirer par-là un plus grand deſir de voir le reſte.

Mais, comme Othon voulut qu'elle parût devant Néron dans tout l'éclat de ſa beauté, & que de ſa part elle avoit peut-être déjà formé dans ſon cœur le deſſein de s'en faire aimer, ſon penchant ſe réglant toujours ſur ſon intérêt & ſur ſa fortune, elle joignit à ſes attraits ordinaires tous les charmes que l'art & les ajuſtemens pompeux pouvoient ajoûter à la nature, & ſe montra ſi brillante aux yeux de Néron, que cet Empereur déjà diſpoſé par les récits de ſon mari, ne put la voir ſans être tout-à-coup épris du plus violent amour qu'il eût jamais reſſenti.

Néron, au milieu de tous ſes vices, étoit ſpirituel, vif & galant; ainſi, quoique retenu par la préſence d'Agrippine, d'Octavie & d'Othon, il ne laiſſa pas échapper une ſeule des occaſions que lui put fournir le hazard, pour faire comprendre à Poppée le prompt effet qu'elle venoit d'opérer ſur ſon cœur.

Quand une femme a fait un premier faux-pas, tous les autres lui coutent peu. Poppée avoit infidélement quitté ſon premier mari pour ſe donner à Othon: elle aimoit le plaiſir, & étoit ambitieuſe. Dans cet état ſon cœur ſe trouvoit entiérement diſpoſé à répondre aux deſirs d'un Empereur de qui dépendoient la vie & la fortune de tous les Romains, & à qui ſon propre mari ſembloit la vouloir lui-même proſtituer.

Entre toutes les perfections du corps qu'elle poſſédoit, elle chantoit avec tant d'agrément qu'on ne pouvoit l'entendre ſans en être enlevé. C'étoit auſſi l'une des paſſions de Néron, & tous deux ſe ſervirent adroitement des paroles qui couroient, pour expliquer leurs penſées ſans qu'on pût s'en appercevoir. Car, comme la flatterie étoit alors à ſon plus haut point, & qu'on faiſoit peu de vers dans leſquels on ne donnât des louanges exceſſives à l'Em-

pereur, il ne fut pas difficile à Poppée d'en choiſir de propres pour lui faire concevoir le déſir qu'elle avoit de lui plaire.

Ce fut dans cette diſpoſition d'eſprit que la fin de cette fête laiſſa Néron & ſa nouvelle Maîtreſſe. Il ſe retira dans ſon Palais, plein de l'idée agréable des plaiſirs qu'il avoit eus; & flatté de la correſpondance qu'il crut avoir trouvée, il ne penſa plus qu'aux moyens de l'arracher des bras de ſon ami.

Il ne fut occupé tout le lendemain que du ſoin de diſpoſer une nouvelle entrevue qui fût plus libre, & dans laquelle il pût s'expliquer plus ouvertement. Il vouloit dans ces premiers momens ménager Othon, & cacher à ſes yeux ce qui devoit bientôt devenir public. C'eſt ce qui lui fit employer les adroits & fideles Miniſtres de ſes plaiſirs; & ſes libéralités exceſſives jointes à leur entremiſe lui gagnerent dès le premier jour les principales eſclaves de Poppée, pour établir auprès d'elle une correſpondance aſſurée.

Cette intrigue qui l'occupa tout entier, l'empêcha de voir le même jour Epicaris, qui dès la veille ne l'avoit point vu; & comme il ne paſſoit jamais deux journées ſans lui rendre viſite, ou lui donner de ſes nouvelles, & que l'amour eſt inquiet & pénétrant, elle imagina tout ce que la jalouſie peut inſpirer à une perſonne qui aime vivement, & qui ſe croit peu aſſurée d'un Amant qu'elle voudroit poſſéder ſeule.

Elle ſavoit bien que Néron cherchoit ſouvent de nouveaux plaiſirs; mais, comme dans tous les travers qu'il prenoit, il ne ſe diſpenſoit jamais de l'exactitude qu'il avoit de la voir, ces amuſemens qui ne dérangeoient point le cœur de ſon Amant, & dont même ſouvent il lui faiſoit confidence, ne l'inquiétoient pas, & elle les ſouffroit, pourvû qu'elle ne perdît point un cœur difficile à gouverner, & dont elle vouloit être maîtreſſe.

Cet

Cet oubli de deux jours qui lui parut trop long pour n'avoir pas quelque motif dangereux, l'allarma; & ſon inquiétude redoubla lorſque vers le milieu de la nuit l'Affranchi Doriphore, qui étoit ſon ſecret Confident auprès de l'Empereur, & l'un de ceux qui couchoient au pied du lit, lui apprit que Néron, au-lieu de ſe retirer, s'étoit dérobé accompagné du ſeul Tigelin, & qu'étant deſcendu par un eſcalier ſecret, il étoit ſorti du Palais ſans que qui que ce ſoit ſût où il étoit allé.

Epicaris paſſa le reſte de la nuit dans un trouble mortel; elle prévit bien que quelque nouvel attachement lui alloit enlever l'Empereur; mais elle ſavoit qu'auprès d'un Tyran du caractere de Néron, il falloit ſe conduire avec une extrême délicateſſe, & que plus elle témoigneroit de dépit & de chagrin, plus elle aigriroit le mal.

Elle donnoit la torture à ſon eſprit pour imaginer qui pouvoit être ſa Rivale: elle jetta ſa vue ſur quantité de Dames Romaines; & quoiqu'elle ſût la fête qu'Othon lui avoit donnée, elle ne toucha point au but, ne pouvant croire qu'étant auſſi intime ami qu'il l'étoit de Néron, cet Empereur pût penſer à lui arracher une femme qui étoit encore dans les premiers tranſports de l'amour qui venoit de les unir.

Cependant c'étoit chez Poppée qu'étoit allé l'Empereur: il avoit trouvé moyen d'écarter Othon, en le chargeant d'un ordre important pour Oſtie, où il l'obligea de ſe rendre dès le même jour; & profitant de ce moment d'abſence, il s'étoit fait introduire déguiſé dans le cabinet de Poppée, qui l'attendoit peut-être avec autant d'impatience qu'il en avoit de la voir.

Elle ne laiſſa pas de feindre autant de ſurpriſe que de pudeur, & comme elle avoit ſes vues de l'embarquer dans un engagement plus ſérieux qu'il ne l'avoit projetté, elle ſe contraignit beaucoup

pour affecter une fauſſe réſiſtance qu'elle ne vouloit employer que pour ſervir d'une plus vive amorce à ſa paſſion.

Où allez-vous, Seigneur? lui dit-elle; & ne vous ai-je vu que pour vous porter à me perdre? Que pourra croire, & que pourra dire Othon, s'il découvre cette démarche? Seigneur, retirez-vous, & ne m'expoſez point à un péril dont rien ne pourroit me garantir.

Ne prenez point une fauſſe allarme, lui répondit l'Empereur, j'ai pris toutes les précautions néceſſaires pour ne vous expoſer à aucun péril: Othon a mes ordres, & ne peut être ici que demain: Agrippine eſt partie pour ſa Maiſon de Tuſculum; & qui que ce ſoit ne ſait que je ſuis auprès de vous. Souffrez donc que je prenne ce moment favorable, pour vous expliquer à quel point je vous aime, & pour apporter à vos pieds un cœur dont je veux vous faire la maîtreſſe abſolue.

Quoi, Seigneur! reprit Poppée, vous honorez Othon de votre amitié, vous ſavez à quel point il m'aime, vous n'ignorez pas les obligations que j'ai à ſes bontés, & ce que j'ai fait pour me lier éternellement à lui; & vous voudriez troubler la tranquillité d'une union ſi douce, en me rendant la plus ingrate de toutes les femmes, & votre ami le plus infortuné de tous les hommes?

Hé, Madame, dit Néron, ne vous inquiétez point de la fortune d'Othon. Il eſt vrai que ſi l'on regarde ce que vous méritez, rien ne peut être capable de récompenſer un homme de la perte de votre cœur; mais ſi j'oſe offenſer ſon amour, je ſuis aſſez puiſſant pour combler ſon ambition, & de quelque maniere dont il puiſſe vous aimer, croyez qu'il vous aime beaucoup moins que je ne fais. Oui, Madame, je vous adore, & quelque preuve que vous me puiſſiez demander de mon amour, je ſuis prêt de vous la donner.

La preuve que je vous en pourrois demander Seigneur, reprit Poppée, ce seroit de me laisser jouir en repos de ma destinée. Le Trône des Césars est trop bien rempli par Octavie, & lui est trop dû pour l'en déplacer; & l'épouse d'un homme du mérite d'Othon, n'est pas d'un rang à remplir l'office des Esclaves qui vous servent dans vos amusemens...

Poppée n'auroit pas hazardé un mot si libre, si elle n'eût été sûre du pouvoir de ses charmes sur le cœur de Néron. Il en fut également surpris, & frappé; & jugeant par-là qu'elle ne se résoudroit point à entrer avec lui en commerce sur un pied aussi facile qu'il se l'étoit proposé, ce qu'il lui répondit, les engagea dans un entretien qui le confirma dans cette idée, & n'aboutit qu'à lui faire concevoir qu'il ne viendroit à bout de ses désirs qu'en se sacrifiant tout entier à son ambition.

Comme il ne vouloit pas qu'Othon s'apperçût de ce qui se passoit, il ne resta que deux heures avec elle, & se retira dans son Palais, résolu de tenter tout pour se rendre maître d'une femme qu'il jugeoit seule digne de remplir tous ses désirs.

Epicaris de son côté, après avoir passé sans repos une nuit cruelle, ne vit pas plutôt la pointe du jour, qu'elle se leva, prit ses tablettes, & écrivit cette lettre à Néron.

EPICARIS.

A L'EMPEREUR.

Qu'ai-je fait pour mériter un silence de deux jours? Tous les supplices des Enfers n'approchent point des peines que votre absence me fait souffrir. Finissez-les si vous ne voulez que mes inquiétudes conduisent mon amour au désespoir. Peut-on vous aimer, ne vous point voir, & ne pas

mourir? Ne me répondez rien, mais venez; je vous attends, ou je meurs.

Sitôt que Néron fut éveillé, Doriphore lui rendit ces tablettes: il les lut; & quelque violent que fût dans ſa naiſſance l'amour qu'il avoit conçu pour Poppée, il trouvoit trop de plaiſir dans celui d'Epicaris pour rompre ſitôt avec elle. Il ne s'étoit jamais fait un ſcrupule de partager ſes amours; & s'imaginant qu'il auroit aſſez d'adreſſe pour cacher aux yeux de l'une & de l'autre une double intrigue, il ſe propoſoit de les amuſer toutes deux; ou que ſouffrant par reſpect pour ſon empire le mêlange de ſes plaiſirs, elles pourroient s'accommoder de deux paſſions qu'il ſauroit bien lui-même accorder dans ſon cœur.

Il lut donc le billet d'Epicaris; & le feu qu'il avoit pour elle reprenant force à la vue d'un caractere qui le réveilloit, il chargea Doriphore de l'aſſurer qu'il ſe rendroit chez elle au coucher du Soleil, & rejetta ſur des affaires d'Etat, dont l'importance l'avoit occupé, ce qui n'étoit que l'effet d'une infidélité qui devoit bientôt lui ôter ſon cœur.

Othon cependant impatient de rejoindre ſa femme, avoit précipité, autant qu'il le put, l'exécution des ordres de Néron: il retourna d'Oſtie, rendit compte à l'Empereur de tout ce qu'il avoit fait, & fut reçu de Poppée avec d'autant plus de careſſes, qu'elle avoit plus de deſſein de le tromper.

Tandis que le cœur de Néron s'attachoit & ſe détachoit ſuivant le caprice de ſes paſſions, l'infortunée Octavie étoit la triſte victime de ſes déréglemens. Elle n'avoit que le nom vuide d'Impératrice ſans crédit; & quoique cet Epoux ingrat dût l'Empire & toute ſa fortune à ſon alliance, il conſervoit à peine avec elle les dehors dont il ne pouvoit ſe diſpenſer: encore ne les donnoit-il qu'à un reſte de reſpect qu'il avoit encore pour Burrhus & pour Senéque, & à la

crainte d'offenſer ouvertement Agrippine, qui plus par politique que par inclination, ſe faiſoit un mérite auprès du peuple de la protéger.

Elle n'avoit employé l'inceſte, l'adultere & le poiſon, pour élever ſon Fils ſur le Trône des Céſars, que dans la vue d'en retenir toute l'autorité. Son ame ambitieuſe avoit tout l'orgueil du ſang de Germanicus ſon Pere, & de la grande Agrippine, ſans en avoir ni les vertus ni la pudicité. Elle avoit donné les mains aux premieres débauches de ce jeune Empereur, dans la penſée qu'abîmé dans les plaiſirs il lui laiſſeroit le Gouvernement de l'Etat; mais Néron lui permit beaucoup moins qu'elle ne l'eſpéroit, & Britannicus dont elle croyoit ſe faire un rempart pour le tenir en reſpect, ayant été empoiſonné ſans ſa participation, elle connut dès ce moment qu'elle avoit pris de fauſſes meſures, & qu'elle alloit être beaucoup moins maîtreſſe qu'elle ne s'en étoit flattée juſques-là.

Elle ſe trompa même ſur les appuis qu'elle attendoit de Burrhus & de Sénéque. Comme c'étoit d'elle que l'un & l'autre tenoient leur fortune, elle crut qu'ils entreroient aveuglément dans ſes intérêts; mais le premier avoit le cœur trop grand & trop Romain, & l'autre étoit trop politique & trop ruſé pour ſe ſoumettre aux caprices d'une Femme ambitieuſe, & dans l'eſclavage de ſon Gouvernement abſolu. Ainſi tous deux pour leur propre avantage ſe faiſoient une vertu de s'attacher inviolablement à l'Empereur, & de ſoutenir ſon autorité, quoiqu'en apparence ils conſervaſſent pour ce cœur ſuperbe tous les reſpects extérieurs dûs à la Mere de leur Maître.

Elle ſe trouva donc réduite au foible appui des Affranchis de Claudius, qui avoient eux-mêmes beſoin de ſa protection pour garantir leurs richeſſes immenſes des effets funeſtes de l'envie qu'on leur portoit, & à ſe lier à Octavie dont le peuple plaignoit l'infortune, & révéroit la vertu.

Quoique perſonne n'apportât dans l'eſprit de l'Empereur plus d'obſtacles à l'autorité qu'elle vouloit uſurper que Burrhus & Senéque, ces deux Miniſtres ſe conduiſoient néanmoins avec tant d'adreſſe & de diſſimulation, qu'elle n'imputoit l'affoibliſſement de ſon pouvoir qu'aux Maîtreſſes qui poſſédoient le cœur de ſon fils; & c'eſt ce qui l'engageoit à ſe déclarer leur ennemie, à cenſurer, & ſouvent avec aigreur, les débauches qu'elle avoit d'abord favoriſées, & à faire tous ſes efforts pour ramener l'Empereur au lit de l'Impératrice.

Elle étoit allée à Tuſculum le lendemain de la fête qu'Othon donna à l'Empereur. La maiſon ſuperbe qu'elle y faiſoit bâtir, pour y être plus près de Rome que dans celle qu'elle avoit à Baies, fut le prétexte de ce voyage; mais de plus grands deſſeins l'avoient engagée à le faire. L'Affranchi Pallas l'y accompagna; & quoiqu'il eût depuis longtems avec elle un commerce qui deshonoroit cette Impératrice, il y fut moins pour ſes plaiſirs, que pour y conduire lui-même l'intrigue d'une entrevue ſecrete entre elle & Rubellius, qu'elle avoit regardé comme un Sujet propre aux grands projets qu'elle méditoit, puiſqu'outre qu'il étoit dans la vigueur de ſon âge, bien fait, aimé du peuple, & rempli de cœur, il avoit l'honneur d'être ſorti par ſa Mere du ſang des Céſars.

Le deſſein d'Agrippine étoit donc de s'aſſurer de Rubellius, pour l'épouſer dans l'occaſion, & le mettre ſur le Trône, ſi quelque accident imprévu venoit à enlever Néron, ou s'il pouſſoit ſes mépris, ſon ingratitude & ſa violence, juſqu'à former contre elle quelque entrepriſe dénaturée, & cependant tenir entre eux cet accord ſecret, juſqu'au moment qu'ils jugeroient à propos de l'exécuter.

Mais à peine eut-elle paſſé la premiere nuit à Tuſculum, que les fideles eſpions qu'elle entretenoit de tous côtés pour obſerver les démarches de ſon Fils,

ayant découvert la ſecrette entrevue de Néron & de Poppée, l'en informerent, & elle reçut cet avis avec autant de chagrin que de crainte & d'étonnement.

Elle connoiſſoit à fond le génie de Poppée, hardi, ruſé, impérieux, intéreſſé, fourbe & inſinuant; & repaſſant dans ſon eſprit toutes les paroles que l'un & l'autre avoient chantées dans la joie du feſtin; elle réfléchit ſur une infinité de choſes qui lui avoient paru pour lors indifférentes. Ainſi elle ne douta point de la vérité des avis qu'on lui donnoit; & non ſeulement elle crut leur commerce établi, mais elle ſe perſuada qu'Othon lui-même, ſacrifiant ſon honneur à ſa fortune, en étoit le médiateur.

Néron cependant fut voir Epicaris; mais quoi qu'il pût lui dire en l'abordant pour la tirer d'inquiétude & la tromper, elle remarqua tant de langueur dans ſes careſſes, tant d'abſence dans ſa converſation, & ſi peu de joie ſur ſon viſage, qu'elle ne put s'empêcher de lui en expliquer ſa douleur par les reproches les plus tendres.

Non, vous ne m'aimez plus, lui dit-elle, mes craintes ſont trop juſtes, mes ſoupçons trop avérés, & je vais perdre votre cœur. L'amour le plus tendre & le plus violent qui fut jamais, n'eſt pas capable de fixer votre inconſtance. Que ne voyez-vous au fond de mon ame la douleur mortelle que vous me cauſez, vous en ſeriez infailliblement touché, & vous m'aimeriez du-moins par pitié, ſi vous ceſſez de m'aimer par inclination.

Vous m'offenſez, reprit Néron, lorſque vous me ſoupçonnez de ne vous plus aimer. Vous êtes la maîtreſſe de mon cœur, & je ne puis le donner à d'autres. Défaites-vous de ces ombres, & ne vous défiez point d'un Empereur qui donne avec peine à ſon devoir les momens qu'il vous ôte, & qu'il ne peut légitimement dérober aux ſoins de l'Empire.

Ah, Seigneur! ſacrifiez tout à votre gloire, dit Epicaris, ſacrifiez-moi, s'il eſt néceſſaire, moi-même

à l'Etat; mais ne m'immolez point à un nouvel amour! Vous n'en trouverez jamais un plus pur ni plus fidele que celui que j'ai pour vous. Mon reſpect fait que je ne puis douter de la parole de mon Empereur, mais la violence de ma paſſion ne peut me laiſſer ſans inquiétude. Otez-moi plutôt la vie, Seigneur, que de me priver de votre amour.

A ces mots elle ſe jetta aux genoux de Néron, & les embraſſa. La maniere tendre dont elle s'expliqua, ſa beauté préſente, & le feu de la jeuneſſe uni au feu d'un amour qui n'étoit pas éteint, toutes ces choſes firent leur effet; il oublia pour un moment Poppée, embraſſa tendrement Epicaris, lui donna de nouvelles aſſurances d'une fidélité dont il n'étoit plus le maître; & en la quittant il la laiſſa beaucoup plus ſatisfaite de la fin de ſa viſite, qu'elle ne l'avoit été de ſon abord.

Mais il ne fut pas plutôt hors de chez elle, que tous les attraits de Poppée revinrent en foule à ſon eſprit, & en effacerent Epicaris. Il auroit eu même quelque eſpece de repentir de l'avoir vue, ſi ce n'eſt que la méchanceté de ſon ame trouva du plaiſir dans les fauſſes paroles dont il venoit de la tromper; & pour l'accroître, dès qu'il fut chez lui, il prit les mêmes tablettes qu'il avoit reçues d'elle, effaça ce qu'elle lui avoit écrit, & ſur le même feuillet écrivit cette lettre à Poppée.

L'EMPEREUR NERON A POPPÉE.

Que le plaiſir que j'eus de vous voir hier, fut mêlé d'amertume, puiſque je n'eus point le bonheur de vous entendre répondre à l'excès de mon amour, de la maniere dont je me flattois que vous y répondriez. Il n'y a rien que je ne vous ſacrifie ſitôt

que vous voudrez bien entrer dans des ſentimens conformes à ceux que j'ai conçus pour vous ; le cœur, le ſort, & la vie de Neron ſont entre les mains de Poppée, vous pouvez ſeule en diſpoſer. Mais il faut que je vous parle encore une fois ; cherchez les moyens que la choſe ſe puiſſe faire avec tout le ſecret poſſible. Faites-moi ſavoir vos intentions, & cependant comptez abſolument ſur le fidele

NERON.

Tigelin à qui l'Empereur donna cette lettre, & qui ne pouvoit pas lui-même la rendre à Poppée, en chargea l'Eunuque Pythagore pour la remettre ſecrétement à Pſyché l'une de ſes Affranchies, & qui étoit gagnée pour entrer dans cette intrigue ; mais un accident bizarre empêcha que cet ordre ne fût exécuté.

Sylla de la famille des Cornéliens, étoit un jeune homme brutal & ſtupide, mais conſidérable par ſa naiſſance, par ſes richeſſes, & par ſes alliances. Ses ennemis avoient inſinué dans l'eſprit de Néron, que cette ſtupidité affectée n'étoit qu'un voile impoſteur dont il couvroit de grands deſſeins, & cette idée l'avoit rendu ſuſpect ; enſorte qu'il alloit peu au Palais de l'Empereur, & que tout ſon plaiſir étoit de courir la nuit, d'enlever les jeunes Eſclaves les plus jolies qu'il pût rencontrer, & de s'en divertir.

Pythagore étoit un jeune Eunuque de vingt ans, des plus beaux qui fuſſent dans Rome ; & comme il falloit s'introduire de nuit dans l'appartement de Poppée au travers de ceux qui avoient le ſoin des portes, pour le faire avec plus de ſûreté & de facilité, il s'étoit déguiſé en fille, & ſur le milieu de la nuit s'y faiſoit porter en chaiſe.

Lorſqu'il fut à cent pas de la maiſon d'Othon, il laiſſa ſa chaiſe dans le tournant d'une rue, vint ſeul

à la porte, & prêt à ſe la faire ouvrir, il tomba ſous la main de Sylla, qui le prenant à ſon habit & à ſa coëffure pour une jeune Avanturiere, le fit enlever par ceux qui le ſoutenoient, qui lui ayant enveloppé la tête, le forcerent de monter dans une chaiſe roulante bien fermée, & ſuivant les ordres de leur Maître, le conduiſirent, malgré tout ce qu'il put dire, juſques dans une maiſon de plaiſance que Sylla avoit au Pont Milvien, où il fut enfermé dans le cabinet de ſes bains, ſans que qui que ce ſoit le vît, & ſans qu'il pût s'appercevoir de l'endroit où ces raviſſeurs l'avoient mené.

Pythagore fit tout ce qu'il put pour ſe défendre de cette violence, ſans oſer néanmoins ſe nommer, & dans les mouvemens qu'il ſe donna, il laiſſa malheureuſement tomber les tablettes dont il étoit chargé, & dont perſonne ne s'apperçut alors; mais à la pointe du jour un Eſclave de Pallas les ayant trouvées à ſes pieds, & vû qu'elles étoient ſans adreſſe, & fermées du cachet de l'Empereur, il monta à cheval, & courut en diligence à Tuſculum les porter à ſon Maître.

Pallas étoit prêt à monter dans ſa litiere pour ſuivre Agrippine, qui brûloit d'une impatience extrême de retourner à Rome pour s'éclaircir des nouvelles amours de ſon fils. Il prit les tablettes que ſon Eſclave lui apportoit, reconnut le cachet ſecret de l'Empereur, & fut joindre l'Impératrice pour les ouvrir en ſa préſence.

Quelle ſurpriſe lorſqu'elle y lut cette lettre de Néron à Poppée! Elle tint un conſeil ſecret avec Pallas & Rubellius, & tous trois conclurent que, puiſque l'Empereur ſe vouloit cacher d'Othon pour la nouvelle entrevue qu'il demandoit à Poppée, il falloit que ce mari ne fût point complice de ſa propre honte; que ce qu'ils avoient à faire, étoit de ſe ſervir du moyen que le Ciel leur offroit pour la lui

découvrir, & rompre par-là les meſures de ces Amans. Ce conſeil pris, Agrippine partit, & ſe rendit à Rome avec toute la diligence poſſible.

Néron attendoit cependant avec impatience la réponſe de Poppée, lorſque ſur le récit des Porteurs qui avoient ouï le bruit de l'enlévement de Pythagore, Tigelin lui apprit ſon aventure ſans qu'on ſût, ni ce qu'il étoit devenu, ni l'auteur d'une violence ſi téméraire. L'Empereur en conçut une colere prodigieuſe ; & ſe perſuadant que cet attentat ne pouvoit venir que d'Othon lui-même, puiſqu'il avoit été commis à ſa porte, il demeura ſuſpendu entre la réſolution d'en prendre une vengeance ſévere, & celle de n'en point parler, & de ne s'appliquer qu'à examiner la conduite que tiendroit cet Epoux.

Othon vint au lever, & fit ſa cour d'un air ſi libre & ſi enjoué, qu'il déconcerta toutes les idées de l'Empereur. Cependant Sylla s'étant rendu au Pont Milvien, apprit que celui qu'il avoit cru une jeune Eſclave, étoit un Eunuque de Néron, qui redemandoit avec empreſſement des tablettes fort importantes & ſcellées du cachet de l'Empereur. Il connut par ce rapport toute l'étendue du péril où cette erreur l'avoit jetté ; & pour en prévenir les ſuites fâcheuſes, il lui fit une ſeconde fois envelopper la tête, & l'ayant fait conduire avant le jour juſqu'à mille pas de la porte de Rome la plus oppoſée à la route du Pont Milvien, ceux qui le conduiſirent, l'attacherent à un arbre les yeux bandés, & ſe retirerent en diligence.

Il n'en fut détaché que quelque tems après par des perſonnes qui vinrent à ſa voix, & il ne rentra dans le Palais, après avoir quitté ſon faux équipage, qu'au moment que Néron achevoit de s'habiller. Il l'interrogea exactement ſur toutes les circonſtances de cette aventure, & n'apprit rien qui pût l'éclaircir. La perte de ſes tablettes l'inquiétoit, & s'il ſentit de la joie de connoître qu'Othon n'avoit aucune part

dans cet attentat, il fut cruellement outré d'un affront si sanglant, & jura d'en punir les auteurs sitôt qu'il les auroit découverts; & quoiqu'il ne fût pas facile d'en venir à bout par la licence effrenée de la Jeuneſſe Romaine, & d'un nombre infini de débauchés qui couroient toutes les nuits les rues de Rome, & qui y commettoient des deſordres effroyables que l'exemple de l'Empereur ſembloit autoriſer, cependant ayant ſu enfin que ce coup venoit de Sylla, il l'exila à Marſeille, & le fit enſuite mourir.

Agrippine arriva le même jour, & fut à peine deſcendue de la litiere, qu'ayant fermé les tablettes avec un cachet ſur lequel étoit gravée l'aventure de Mars & de Vénus ſurpris par le bon-homme Vulcain, & fait écrire deſſus une adreſſe pour Othon, elle fit épier le tems qu'il arrivoit au Palais de l'Empereur pour y jouer, & dans le moment qu'il ſortoit de ſa chaiſe au bas de l'eſcalier, elle lui fit rendre ces tablettes par un Eſclave inconnu, qui diſparut en même tems, tandis qu'un autre examinoit le ſuccès de cette aventure.

Quoiqu'Othon aimât Poppée, il étoit trop bien fait, trop jeune, trop ſpirituel, & trop en faveur pour être ſans intrigue. Il crut donc que ces tablettes venoient de quelqu'une de ſes Maîtreſſes, ou qu'elles étoient les avant-courieres d'une nouvelle bonne fortune; la vue même de l'empreinte du cachet le rejouit; mais ſitôt que retiré du paſſage, il les eut ouvertes à la clarté de ſes flambeaux, & qu'il eût reconnu le caractere de l'Empereur, & lu ce qu'il écrivoit à Poppée, il ſe ſentit ſaiſi tout-à-coup de rage & de douleur, & ne ſachant s'il devoit monter auprès de Néron, ou retourner chez lui, éclater ou ſe taire, il balança quelque tems, & enfin ſa politique l'emporta ſur le feu de ſon premier tranſport, & calmant tout-à-coup le trouble de ſon eſprit agité, il réſolut d'employer dans cette conjoncture délicate une profonde diſſimulation, & de

ne s'appliquer qu'à rompre avec adreſſe les meſures d'un commerce peu avancé, & dont il imputoit la ſource à ſa propre imprudence.

Il monta donc dans l'appartement de l'Empereur, & y parut avec autant de tranquillité & d'enjoûment au dehors, qu'il avoit de dépit & d'inquiétude au-dedans.

Le jeu commença ſi-tôt qu'Agrippine qui fit ſavoir qu'elle vouloit en être, fut arrivée. Son eſpion lui avoit rapporté qu'Othon avoit ouvert & lu les tablettes que l'Eſclave lui avoit rendues; & voulant ſur une découverte ſi importante pénétrer ſes véritables ſentimens, elle le choiſit pour jouer en tiers avec elle & Vipſanie.

La tranquillité d'ame ou plutôt l'indolence qu'il conſervoit ſur une aventure ſi touchante, l'étonna, & l'imputant à une lâcheté ambitieuſe, elle s'imagina que, quoiqu'il eût ignoré la premiere entrevue de ſa Femme & de Néron, il ne l'avoit peut-être fait voir à cet Empereur dans la fête ſuperbe qu'il lui avoit donnée, que pour la proſtituer à ſa débauche, & s'en faire un lien plus étroit de confidence & d'amitié, & avoir dans cette ſociété de plaiſir un garant plus aſſuré de la faveur de ſon Maître.

C'eſt ce qui fit que tant que le jeu dura, Agrippine ne parla preſque d'autre choſe, que de l'infamie des hommes patiens qui ſacrifient la plus précieuſe partie de leur honneur à leur fortune, & ne feignent point de ſe couvrir d'une honte qui ne s'efface jamais, pour acquérir des biens dont un ſeul jour peut les dépouiller.

Othon avoit trop d'eſprit pour ne pas connoître que l'Impératrice le vouloit peindre ſous ces traits vagues: elle l'embarraſſoit même étrangement, en l'obligeant de tems en tems d'expliquer ſes ſentimens ſur ce qu'elle propoſoit; & comme Vipſanie, ſoit de concert avec elle, ſoit par l'enjoûment de ſon

eſprit plaiſant & malin, feignoit de prendre le parti contraire, & de louer la bénignité des Epoux qui prêtent leur entremiſe officieuſe, ou du moins leur patience indolente, aux plaiſirs de leurs Femmes; il vit bien qu'elles n'avoient point d'autre but que de le jouer finement, & qu'il falloit abſolument que l'Impératrice ſût quelque choſe des nouvelles inclinations de Néron.

Le jeu ceſſé, Agrippine qui ne ſongeoit qu'à brouiller Othon avec l'Empereur, & à les jetter dans une défiance mutuelle, propoſa de jouer à de petits jeux, en attendant que les tables fuſſent ſervies; & celui *du ſecret* ayant été choiſi comme le plus propre à la ruſe qu'elle méditoit, elle fit dire tout bas à Néron par Vipſanie pour ſon ſecret, qu'elle avoit découvert qu'Othon étoit en nouvelle bonne fortune, & qu'au bas de l'eſcalier on l'avoit vû recevoir des tablettes de la part d'une Maîtreſſe.

Néron n'avoit garde de s'imaginer que ce fuſſent celles qu'il avoit envoyées à Poppée; mais portant à ſon tour le ſecret à Othon, il le ſurprit extrêmement, lorſqu'il lui dit à l'oreille: Faites-moi part des tablettes amoureuſes que vous avez reçues au bas de mon eſcalier. A ce mot Othon ne put s'empêcher de rougir, & l'embarras confus où le jetta un diſcours ſi peu attendu, ſuffit pour animer la curioſité de Néron. Il continua & lui dit: Avez-vous quelque choſe de ſecret pour un ami comme moi, & ne vous fais-je pas confidence de tous mes plaiſirs? Je prétens voir tout-à-l'heure ces tablettes; & en diſant ces mots, il coula tout-à-coup & fort adroitement ſa main dans la poche de ce Favori, en tira ſoudainement les tablettes qu'il vouloit avoir, & les portant à ſa vue, il fut dans une extrême ſurpriſe de reconnoître que c'étoient celles d'Epicaris, & les mêmes dont Pytagore avoit été chargé.

Quels mouvemens dans le cœur de ces deux amis! Néron confus de voir ſon intrigue découverte par

un homme aux yeux duquel il avoit le plus d'intérêt de la cacher, auroit cru qu'Othon lui-même avoit enlevé l'Eunuque & surpris ces tablettes, si ce n'eſt que le nouveau cachet dont il reconnut qu'elles étoient fermées, & l'adreſſe qu'on y avoit ajoûtée, lui firent connoître qu'il falloit que ce coup vînt d'une autre main.

Othon de ſon côté voyoit tous ſes projets de diſſimulation avortés, & que ne pouvant plus feindre d'ignorer la paſſion de l'Empereur, il falloit, ou par un éclat périlleux rompre avec lui, ou par une patience honteuſe conſerver ſa faveur. Enfin la peine de l'un n'étoit pas moindre que l'inquiétude de l'autre.

Toutes ces réflexions ſe firent fort promptement; mais Néron qui ne pouvoit imaginer que tout cet embarras fût l'ouvrage des artifices d'Agrippine, & qui vouloit ſur toutes choſes lui dérober la connoiſſance de ſes intrigues ſecrettes, fit un effort ſur ſa premiere émotion, & prenant un parti plus étudié, dés qu'il eut jetté les yeux ſur les tablettes, & qu'il les eut reconnues, il les ſerra dans ſon ſein, & dit à l'oreille d'Othon ces deux mots: *Il faut ſe taire.*

Agrippine attentive à l'événement de ce coup adroit, en vit le ſuccès avec plaiſir. Néron ne put ſerrer ſi promptement les tablettes, qu'elle ne les apperçût, & ne les connût; mais feignant de détourner la vue, elle fit croire à l'Empereur qu'elle n'avoit point remarqué ſon action.

Elle ne s'étonna point du ſilence & de la tranquillité de ces deux amis, elle ſavoit que Néron étoit capable de la diſſimulation la plus profonde, & qu'Othon avoit l'aveugle ſoumiſſion d'un Favori ambitieux; ainſi d'un coup-d'œil elle pénétra tous les motifs de leur conduite, & ne ſongea plus qu'à leur cacher avec adreſſe la main dont le coup étoit parti.

On continua donc le jeu, & enſuite le repas, avec une joie auſſi apparente que ſi tous les eſprits euſſent été dans leur aſſiette la plus tranquille; & Néron, Agrippine & Othon ſe tenant en garde les uns contre les autres pour ne rien laiſſer échapper qui pût faire découvrir ce qui ſe paſſoit dans leur cœur, ſe retirerent avec des inquiétudes d'autant plus violentes, qu'ils avoient pris plus de peine à les diſſimuler.

Agrippine fut à peine chez elle, qu'elle fit une exacte confidence de cette aventure à ſa chere Acéronie, & lui commit le ſoin d'inſtruire Epicaris de tout le ſecret de cette nouvelle intrigue de Néron & de Poppée, & prit celui d'en informer elle-même Octavie.

Acéronie s'étoit depuis quelque tems établie dans un commerce étroit avec Epicaris en feignant de lui rendre de bons offices auprès d'Agrippine; mais ce n'étoit au fond que pour épier ſa conduite, & empêcher que cette Favorite ne déſervît la Mere auprès du Fils. Elle n'avoit pas beaucoup de peine à y réuſſir, puiſque cette Grecque qui avoit pris une route toute oppoſée à celle d'Acté, s'étoit fait un principe de ne point déplaire aux Impératrices, & de ne jamais rien dire à Néron qui pût l'aigrir ou contre l'une ou contre l'autre.

Epicaris qui malgré les vices énormes de l'Empereur, l'aimoit alors véritablement, apprit avec un chagrin mortel ce que lui dit Acéronie: elle crut juſte la défiance qu'elle avoit eue de l'Empereur ſur les deux jours qu'il avoit paſſés ſans la voir; & n'ayant point encore eu de ſes nouvelles le jour qu'Agrippine retourna de Tuſculum, elle ne put plus douter de l'infidélité de ſon Amant.

Acéronie ne ſe contenta pas du récit de tout ce qu'Agrippine avoit découvert; mais elle lui montra une copie de la lettre de Néron à Poppée, que cette Impératrice avoit fait tirer avant que de faire ren-

rendre à Othon les fatales tablettes qui causerent tant d'embarras, & cette Amante désolée y lut avec une douleur inconcevable, que cet Inconstant offroit à sa nouvelle Maîtresse un sacrifice absolu de toutes choses, pourvû qu'elle voulût répondre à ses inclinations. Mais lorsqu'Acéronie lui apprit sur quelles tablettes cette lettre étoit écrite, & qu'elle eut reconnu que c'étoient les siennes propres, elle fut frappée de tout ce que le dépit le plus vif & la jalousie la plus furieuse peuvent faire ressentir à un cœur véritablement outré.

Mais, si la découverte de l'inconstance de Néron fit cet effet sur Epicaris, Othon n'étoit pas moins agité de trouble, de colere, de jalousie & d'inquiétude. Il rentra chez lui plein de toute la fureur qu'il avoit tenue supprimée longtems, & au-lieu d'aller joindre Poppée dans son appartement, sentant bien qu'il ne pourroit pas contraindre au silence son amour offensé, il s'enferma dans son cabinet pour réfléchir sur la conduite qu'il devoit tenir dans une occasion si embarrassante.

Il ne voyoit que précipices de toutes parts : il connoissoit Néron jusques sans le fond de l'ame ; il savoit que ses passions étoient violentes, son empire dur, ses volontés absolues ; que nulles considérations, ni de nature, ni de justice, ni d'amitié, n'étoient capables de garantir une tête que sa colere auroit résolu de sacrifier à l'accomplissement de ses desirs ; mais ses troubles redoubloient lorsqu'il songeoit d'autre côté que Poppée avoit déjà souffert une visite secrette dont elle ne lui avoit rien dit, & cette démarche & ce silence donnant atteinte à la fidélité qu'il attendoit des obligations qu'elle lui avoit, il ne douta point qu'elle ne fût dans la disposition de l'immoler à son ambition, si l'Empereur continuoit de s'attacher à elle, & de la presser.

Il réfléchissoit ensuite sur les dernieres paroles de Néron, qui dans la surprise de ses tablettes ne lui

avoit dit autre choſe ſinon, *Il faut ſe taire*; & jugeant que c'étoit bien plutôt un ordre tyrannique pour exiger de lui le ſilence d'une patience honteuſe, que l'effet de la crainte qu'il eût qu'Agrippine & Octavie ne découvriſſent cette nouvelle paſſion, il ſe crut perdu ſans reſſource; & ne voyant aucune porte pour ſortir de l'embarras où ſa propre imprudence l'avoit jetté, il lui fut impoſſible de prendre aucune réſolution que celle de ne point éclater, & de s'appliquer à rompre adroitement toutes les meſures que Néron pourroit prendre pour voir Poppée librement.

Elle n'étoit pas elle-même ſans embarras : elle s'étonnoit que depuis leur premiere entrevue ſecrette Néron ne lui eût donné aucune de ſes nouvelles; & voyant d'ailleurs qu'Othon au retour du Palais avoit, contre ſa coutume, paſſé le reſte de la nuit ſans venir à ſon appartement, le ſilence de l'un & le changement de l'autre l'inquiétoient également, & déconcertoient les projets de ſon amour & de ſon ambition.

Néron pendant tout le jour n'avoit pu trouver l'occaſion de lui faire ſavoir l'aventure de Pytagore. Elle auroit bien voulu entrer avec lui dans l'éclairciſſement de ce qui l'embarraſſoit; mais elle avoit trop de politique pour faire un pas qui auroit démenti la hauteur avec laquelle elle avoit reçu la premiere déclaration de ſon amour.

Mais Néron rouloit bien d'autres projets dans ſa tête. Quelque reſpect apparent qu'il conſervât encore pour Agrippine, & quelque obligation qu'il eût à Octavie, il ne penſa plus dès ce moment qu'aux moyens de ſe rendre maître de Poppée par toutes les voies que ſa puiſſance lui mettoit entre les mains, quelque éclat qui en pût arriver; & comme le plus grand obſtacle qu'il trouvoit au ſuccès de ce deſſein, étoit la connoiſſance qu'Othon avoit de ſon amour, ſes premiers mouvemens le porterent à lui ôter la

vie, & il l'auroit fait s'il eût cru Tigelin. Mais la Fortune qui le reſervoit pour goûter pendant quelques jours les douceurs & l'amertume de l'Empire, le ſauva de cette cruelle réſolution.

Quoiqu'Othon parût dans le monde un homme perdu de luxe & de débauches, il faut cependant avouer à ſa gloire qu'il avoit de très-grandes vertus, une ame noble & royale, un cœur digne de Rome, une politeſſe admirable, beaucoup de probité, d'honneur & de bonne-foi, & toutes ces qualités étoient ſoutenues de l'eſprit le plus adroit, le plus doux & le plus inſinuant. Ses richeſſes immenſes, l'exemple d'un ſiecle corrompu, ſon âge pareil à celui de Néron, & le deſir de lui plaire, avoient empoiſonné la pente que la nature lui avoit donnée aux plaiſirs & à la magnificence; & étant entré par politique & par ambition dans les débauches de cet Empereur, il s'étoit lié avec lui d'une très-étroite amitié. Mais Tigelin, dont l'ame étoit la ſentine de tous les vices & de toutes les méchancetés, étoit ſon ennemi ſecret, & ce Miniſtre infame le connoiſſoit trop vertueux pour ne le pas haïr.

Peu s'en fallut donc qu'il ne fît prendre à Néron la réſolution ſoudaine de le faire mourir; mais l'amitié que l'Empereur avoit conçue pour lui, fut plus puiſſante, & le porta à une voie plus douce pour détruire cet obſtacle. Il ſe perſuada même qu'il pouvoit faire entrer Othon dans un lâche accommodement, & que le deſir de maintenir ſa faveur le porteroit à fermer les yeux ſur ſa honte, & à donner les mains au ſuccès de ſa paſſion.

Ainſi dès le lendemain, comme Othon vint au lever pour faire ſa cour, Néron étant habillé le fit entrer ſeul dans le cabinet, & s'y enferma avec lui.

Après ce que nous avons vu hier l'un & l'autre, lui dit-il, il ſeroit inutile de nous rien diſſimuler. Vous avez voulu que j'aie vu Poppée, & vous ne pouviez ignorer qu'on ne peut la voir ſans l'aimer;

ainſi, puiſque c'eſt vous-même qui avez fait naître cet amour dans le cœur de votre ami, vous êtes en quelque maniere engagé à ne point apporter d'obſtacle à ſon ſuccès. C'eſt à vous à vous déterminer ſur le parti que vous avez à prendre, & votre fortune dépend de celui que vous choiſirez. J'irai voir ce ſoir Poppée; mais, comme je deſire qu'Agrippine & Octavie ne pénetrent rien de cette inclination, faites que je puiſſe y être introduit ſans qu'on me voie. Je ſuis votre ami, & le veux être; c'eſt aſſez vous dire.

Il n'y avoit qu'un Néron capable de pouſſer l'aveuglement, pour ne pas dire l'effronterie de ſa paſſion, juſqu'à faire à un Mari de la qualité d'Othon une propoſition ſi honteuſe. Ce Favori avoit bien prévu que l'amour de l'Empereur ne pouvoit manquer de lui donner de l'embarras; mais il n'auroit jamais cru qu'il en viendroit à cette extrêmité.

Néron qui liſoit dans les yeux de ſon Favori les mouvemens que lui donnoit un diſcours ſi peu prévu, ne voulut point attendre une réponſe qui dans ce premier étourdiſſement auroit pu n'être pas conforme à ſes intentions; & perſuadé qu'une ſérieuſe réflexion ſur l'état de ſa fortune pourroit le déterminer au gré de ſes deſirs, il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, que ſans attendre qu'il lui repliquât un ſeul mot, il fit ouvrir ſon cabinet aux deux Conſuls, à Burrhus, à Sénéque, & aux autres Miniſtres qui attendoient à la porte.

Othon ſe retira confus & plongé dans les abîmes de la plus vive douleur. Il avoit le cœur grand & une vertu trop Romaine pour ſe rendre lui-même le Miniſtre des amours de ſon Maître & de ſa propre Femme; mais il voyoit d'autre côté qu'il ne feroit que des efforts inutiles pour oppoſer une digue au torrent impétueux de la paſſion d'un Tyran qui pouvoit tout, & qui n'écoutoit d'autre loi ni d'autre regle que ſes volontés abſolues.

Dans cette extrêmité il réſolut d'abandonner cette aventure au hazard, & de ne point retourner chez ſoi de tout le jour, de crainte d'être obligé de parler à Poppée, à laquelle il n'auroit pu diſſimuler ſes défiances & ſon reſſentiment; & pour ſe donner un prétexte de ſortir de Rome ſans que l'Empereur en pût être choqué, il s'arrêta à jouer, & dépêcha un de ſes Affranchis pour aller mettre le feu à une ſuperbe maiſon de plaiſance qu'il avoit à quatre milles de la Ville, & s'y rendit ſur l'avis qu'il s'en fit donner publiquement avant que de ſortir du Palais.

Néron ne fut pas fâché de cet incident, & réſolu de profiter d'une abſence qu'il attribuoit au ſeul hazard, il prit ſes meſures pour voir Poppée dès le même ſoir; mais quelque précaution qu'il prît, comme Agrippine & Epicaris étoient inſtruites de cette nouvelle attache, & que toutes deux par différens motifs firent ſoigneuſement épier tous ſes pas, il ne put ſe dérober à leurs yeux, & elles ſurent le moment auquel il entra & celui auquel il ſortit.

Tigelin avoit fait avertir Poppée, & elle ſe tenoit préparée à tout ce que ſa ruſe adroite méditoit pour enflammer de plus en plus l'Empereur, & par le refus de l'accompliſſement de ſes deſirs le forcer à remplir tous les ſiens, qui ne tendoient pas à moins qu'à monter ſur le Trône, & en chaſſer Octavie.

Il n'eſt pas difficile de perſuader à un homme ce qu'il deſire, & ce qu'il croit déjà. Poppée, la plus fine & la plus fourbe de toutes les femmes, feignit d'être épriſe de la beauté de Néron: elle le combla de flateries ſur tous les avantages dont il ſe piquoit le plus: elle y ajouta ces ſortes de careſſes & d'avances trompeuſes qui ſans trop engager une femme, amorcent un Amant, & l'enivrent d'eſpoir. Mais, lorſqu'il crut être au comble de ſes deſirs, & que dans l'excès de ſa paſſion il la preſſa de lui donner des marques ſenſibles de celle dont elle le flatoit, elle prit un ton d'orgueil, lui éleva toutes les

vertus d'Othon, lui expliqua les manieres tendres & délicates dont il l'aimoit, ſa politeſſe, ſa magnificence, ſes bontés pour elle, les obligations qu'elle lui avoit; & lui dit enfin que le Ciel l'ayant faite l'Epouſe d'un homme ſi comblé de mérite, ſa fortune étoit aſſez grande pour ne pas faire le faux pas d'entrer dans des engagemens criminels avec un homme digne à la-vérité de toutes choſes, mais qui juſqu'ici n'avoit fait que proſtituer la majeſté de ſon rang à de viles Eſclaves, indignes de poſſéder un Empereur rempli de tant de grandes qualités, & dont l'amour ne pouvoit lui attirer que du mépris.

Ce reproche, d'autant plus piquant qu'il étoit véritable, ne ſervit qu'à redoubler le feu de Néron. Il ſe jetta aux pieds de Poppée, lui dit tout ce que ſa paſſion lui put inſpirer de plus fort & de plus vif, lui proteſta qu'il étoit prêt de lui immoler toutes ſes attaches, & pouſſa même la violence de ſa paſſion juſqu'à lui dire qu'elle étoit ſeule digne de l'Empire du Monde; & que ſi elle vouloit répondre à ſon amour, il n'y avoit rien qu'il ne fît pour la placer ſur le Trône.

Les Amans, dit Poppée, diſent tous la même choſe lorſqu'ils ſont dans la fureur de leurs deſirs, mais ils oublient bientôt ce qu'ils ont dit ſans réflexion. Et pourroit-on, ajoûta-t-elle avec un petit ſouris railleur, pourroit-on donner quelque crédit aux promeſſes d'un Pupille, à qui ſa Mere ne laiſſe ni le gouvernement de ſon Empire, ni la liberté de ſon cœur?

Ces paroles furent un coup de poignard dans le cœur fier de Néron, & y porterent contre Agrippine un venin mortel. Je ſuis Maître, repliqua-t-il avec émotion, & dans peu, ni vous, ni Agrippine, ni Rome, n'en pourront douter. Il ne tiendra qu'à vous de partager avec moi ce pouvoir abſolu, je vous le mets avec mon cœur entre les mains; ne

déſeſpérez pas un Empereur qui ſe donne à vous, & qui ne veut regner que pour vous.

Non, non, Seigneur, regnez de concert avec Agrippine, reprit Poppée. Je vous ai déjà dit qu'Othon eſt mon Epoux, comme vous êtes celui d'Octavie, & que je ne puis être à vous tant que d'autres liens nous attacheront ailleurs. Je dois ce que je ſuis à Othon, vous devez l'Empire à la Fille de Claudius, il y auroit trop d'ingratitude, & à vous & à moi, de penſer à rompre des nœuds qui nous engagent à de ſi étroites obligations. Regnez, Seigneur, avec l'Epouſe qui vous a fait le Maître du Monde, & laiſſez-moi vivre tranquille avec un homme qui m'aime plus que ſa vie.

Néron voyoit bien que Poppée, malgré tous ſes refus, ne réſiſtoit que comme une perſonne qui veut bien ſe laiſſer vaincre, mais qui veut impoſer à ſon vainqueur les conditions de la victoire. Il s'ouvrit donc entierement à elle, lui offrit ſérieuſement de la faire Impératrice; & Poppée de ſon côté, feignant que la force du penchant qu'elle avoit pour lui, arrachoit enfin de ſa pudeur un conſentement qui choquoit ſon devoir, lui promit que s'il pouvoit mettre les choſes en état de la pouvoir épouſer, elle lui donneroit toutes les ſatisfactions qu'il pouvoit attendre de ſon obéiſſance, mais qu'elle exigeoit de lui de ne jamais attenter à la vie d'Othon, ſoit qu'il conſentît volontairement à ſon divorce, ſoit qu'il s'oppoſât au ſuccès de ce projet.

Néron lui en donna ſa parole, & ſortit de chez Poppée content du progrès de ſon amour; & dès ce moment il réſolut de quitter Epicaris, de dépouiller Agrippine de toute l'autorité qui lui reſtoit, de répudier Octavie, & de forcer Othon à faire de Poppée en ſa faveur, ce qu'autrefois le Mari de Livie fit en faveur d'Auguſte.

L'exécution n'en étoit pas ſi facile qu'il ſe le perſuadoit. Les Romains avoient un profond reſpect

pour les Impératrices ; l'une étant révérée pour ſa douceur, ſa modeſtie & ſa pudicité, & l'autre pour la mémoire du grand Germanicus ſon Pere ; deſorte qu'il n'étoit pas aiſé de venir à bout d'un ſi grand projet ſans prendre de loin ſes meſures pour ménager les eſprits, & les diſpoſer à ſouffrir cette injuſtice. Ainſi il ſe propoſa de diſſimuler juſqu'à ce qu'il eût mis les choſes dans un état conforme à ſes déſirs ; & de crainte même qu'Epicaris ne découvrît ce qu'il croyoit qu'elle ignoroit, il réſolut de la voir encore, & d'employer toutes ſortes d'artifices pour l'empêcher d'approfondir ſon ſecret.

Ce fut dans cette vue qu'il ſe rendit chez elle au ſortir de chez Poppée, & il y entra dans le moment qu'elle venoit d'apprendre qu'il étoit en viſite ſecrette chez ſa Rivale. Elle avoit trop de prudence pour lui en rien témoigner ; mais au-contraire, pour mieux reconnoître ſa perfidie, elle redoubla ſes careſſes & ſon enjoûment, & ſans lui marquer, ni la moindre défiance, ni le moindre chagrin, elle feignit de croire tout ce qu'il voulut lui dire pour excuſer ſes abſences.

Mais Agrippine qui étoit & plus vive & plus impérieuſe, n'eut pas la même prudence : elle crut qu'une Mere avoit plus de droit de cenſurer les actions de ſon Fils, qu'une Amante à trouver à redire à la conduite de ſon Amant. Elle avoit eu l'adreſſe de faire divulguer dans Rome le bruit des amours de Néron & de Poppée, & d'y ajoûter une lâche complaiſance de la part d'Othon. Ainſi, comme le lendemain de cette viſite l'Empereur fut la voir dans ſon appartement, elle lui dit qu'elle ne pouvoit pas croire un bruit qui ſe répandoit par-tout, & qui l'affligeroit ſenſiblement s'il avoit un fondement véritable. Qu'on diſoit publiquement qu'il aimoit Poppée, qu'il la voyoit ſecrettement, & qu'Othon lui-même avoit la baſſeſſe de fermer volontairement les yeux à la débauche de ſa Femme, & peut-être de ſe rendre

rendre lui-même le médiateur de ſa proſtitution. Que Rome n'avoit point murmuré des amours qu'il avoit eus pour Acté & pour Epicaris, parce que ces Affranchies étoient ſans conſéquence ; mais qu'Octavie & toute la Maiſon des Céſars auroient lieu de prendre un juſte ombrage de l'attache qu'il auroit pour une Conſulaire, qui par ſa naiſſance & par ſa beauté pouvoit prétendre à tout.

L'Empereur fut dans une extrême ſurpriſe d'entendre que ſa Mere lui parloit d'une intrigue preſque naiſſante, & conduite, à ce qu'il croyoit, avec tant de ſecret, comme d'une aventure déclarée & ſue du public ; mais bien loin que cette connoiſſance fît l'effet qu'Agrippine avoit imaginé, elle ne ſervit qu'à rompre les digues qui retenoient ſon reſpect, deſorte que prenant un ton dont il ne s'étoit point encore ſervi auprès d'elle : De quoi ſe mêle Rome, Madame, lui dit-il, & de quoi vous inquiétez-vous vous-même ? Je ne dois compte de ce que je fais qu'aux Dieux. Je ſuis Maître, & c'eſt m'offenſer que de vouloir pénétrer dans ma conduite plus que je ne le veux. Je ſais ce que je dois à Octavie ; mais je ne prétens point être l'Eſclave des bruits d'un Peuple indiſcret, & de l'importune curioſité de ceux qui épient mes actions.

Agrippine étourdie d'une réponſe ſi fiere, & dont les ſuites étoient à craindre, reprit le parti de la diſſimulation, & dit tout ce qu'elle put pour adoucir cet eſprit farouche. Je ne prétens, mon Fils, lui répliqua-t-elle, ni entrer dans le ſecret de votre conduite, ni vous en demander compte, mais je crois vous ſervir lorſque je vous informe des ſentimens de Rome que vos Courtiſans pourroient vous taire. Vous êtes Maître, & il faut que vous le ſoyez. J'ai trop d'intérêt à ſoutenir l'autorité de votre Empire, & prens trop de part à votre gloire pour y donner la moindre atteinte. Recevez donc ce que j'oſe vous dire, non pas comme la cenſure d'une Mere qui vous

aime, mais comme l'effet du zele d'une Sujette fait ſon devoir.

Elle appuya ce diſcours de toutes les flatt les plus délicates ; & ſoit que Néron la crû bonne foi, ſoit qu'il fût encore plus diſſimulé ſa Mere, il s'adoucit & lui fit toutes les car poſſibles.

Ce fut dans ce moment qu'Agrippine conç deſſein prodigieux que l'Hiſtoire lui reproche. vit avec plaiſir ſon Fils tomber tout-à-coup de fierté impérieuſe à une douceur exceſſive, & paſſant de la colere à l'enjoûment, & de l'er ment à un entretien plus libre, il ſe laiſſoit ins blement conduire aux privautés les plus ten Dans cet état, elle s'imagina qu'étant encore un plus belles femmes de la Terre, elle pourroit pouſſer ce cœur déréglé aux derniers excès d veuglement, & que ſi une fois elle l'engageoit un pas ſi exécrable, elle ſeroit plus Maîtreſſ l'Empire que jamais elle ne l'avoit été.

On ne doute point que Néron, dont l'ame encore plus méchante que celle de ſa Mere, conſentì à ce crime, ſi au moment qu'ils ſe voient dans un pas ſi gliſſant, Burrhus & Sén n'étoient entrés, qui rompirent les ſuites d'un à-tête ſi dangereux. On prétend qu'à leur dés & à leurs yeux pleins de feu, ils s'apperçure leur infame deſſein, & que ces deux Miniſtre craignoient ſur toutes choſes qu'Agrippine rendît la Maîtreſſe du Gouvernement, emmer l'Empereur ſous prétexte d'une affaire import & que lui ayant fait concevoir l'horreur & le tes dangereuſes du pas qu'il avoit été prêt de ils prirent tant de précautions pour en préve retour, que jamais Agrippine ne put, depuis, r ver une ſeule occaſion d'un tête-à-tête avec ſo

Ils prirent même le parti, non ſeulement de riſer l'amour que Néron avoit pour Poppée, &

le bruit commençoit à ſe repandre, mais ils chercherent tous les moyens de détruire la Mere dans l'eſprit du Fils, & de lui ôter tout ce qui lui reſtoit de faveur & d'autorité.

Cependant Othon, après avoir plus employé de tems à penſer aux moyens d'accorder ſon honneur & ſon amour avec ſa fortune, qu'à éteindre le feu de ſa maiſon, revint ſans avoir pu prendre aucune réſolution. Il vit l'Empereur, qui le reçut ſans froideur; mais, comme après les avances de ſa derniere entrevue avec Poppée il ne pouvoit plus le ſouffrir devant ſes yeux, il prit le prétexte de lui donner, comme un emploi digne de ſa naiſſance & de ſon mérite, le Proconſulat de la Luſitanie qui vaquoit, & l'obligea de partir inceſſamment pour aller à cette extrémité de la Terre prendre poſſeſſion de ce Gouvernement, y porter ſes chagrins, & laiſſer un champ libre à la paſſion de ſon Maître; & ce fut-là que n'étant plus entraîné dans le déſordre par l'exemple corrompu de la Cour de Néron, il fit éclater toutes les vertus de ſa grande ame Romaine, gouverna cette Province avec autant de juſtice que de bonté & d'intégrité, & ſe juſtifiant aux yeux de l'Univers de la mauvaiſe opinion qu'on avoit eue de lui, montra que l'unique deſir de maintenir ſa faveur auprès d'un Prince vicieux, lui avoit donné les apparences & la réputation d'un débauché, quoiqu'il fût véritablement & au fond de l'ame un Romain vertueux, & digne même de l'ancienne République.

Néron ſe vit ainſi défait de l'obſtacle que la préſence d'Othon pouvoit apporter au ſuccès de ſes amours. Tous les jours il s'animoit de plus en plus contre Agrippine, qui de ſon côté mettoit en mouvement tous les reſſorts imaginables pour traverſer les deſſeins de Poppée. Et enfin, après avoir encore amuſé quelque tems Epicaris par des viſites qui devenoient de jour en jour, & plus froides, &

moins fréquentes, lorſqu'il vit que ſa nouvelle paſſion avoit éclaté dans Rome, & qu'il ne pouvoit plus la diſſimuler, il rompit d'une maniere dure & brutale avec cette Affranchie, & ceſſa entierement de la voir.

Mais ce n'étoit pas aſſez pour Poppée que Néron lui eût immolé l'amour d'Epicaris, elle comptoit pour ſi peu de choſe le ſacrifice d'une Eſclave, qu'à peine en tenoit-elle compte à ſon Amant, & ſes deſirs ne pouvoient être accomplis qu'elle ne ſe vît ſur le Trône; mais elle ne pouvoit y monter que Néron n'en fît deſcendre Octavie, & cette entrepriſe étoit un coup bien délicat.

Cet Empereur avoit tiré d'Othon un Acte ſecret par lequel il répudioit Poppée, & il étoit bien réſolu de répudier lui-même Octavie. Mais il en cherchoit inutilement un prétexte légitime; & quoique Sénéque & Burrhus, pour abaiſſer Agrippine, paruſſent favorables à Poppée, ils la vouloient bien pour Maîtreſſe de l'Empereur, mais non pas pour Impératrice, connoiſſant ſon humeur altiere, ſon orgueil inſupportable, & ſa cruauté: & ils s'accommodoient beaucoup mieux d'Octavie, dont la douceur ne leur donnoit aucune inquiétude, & qui laiſſant toute l'autorité aux Miniſtres, ſe contentoit du vain titre de l'Epouſe de l'Empereur, ſans ſe mêler des affaires de l'Empire: outre qu'Agrippine prenoit hautement ſa protection, & qu'il falloit rompre abſolument avec l'une, ou ne ſe point ſéparer de l'autre.

Poppée conduiſoit ſon intrigue avec un artifice merveilleux, employoit tantôt les careſſes les plus tendres, tantôt les plus impérieuſes, les flatteries, les reproches, & quelquefois les mépris, mais toujours le refus des dernieres faveurs, pour forcer Néron à franchir le pas de la répudiation, ſans laquelle la porte du Trône lui étoit fermée.

Néron étoit dans de terribles impatiences de poſ-

séder celle qu'il jugeoit digne de son cœur & de son Empire. Il chercha toutes les voies possibles pour brouiller Agrippine avec Octavie, & la détacher de ses intérêts; mais tous ses efforts avorterent. Cette femme étoit trop habile & trop politique pour ne pas juger qu'elle seroit perdue si Poppée regnoit. Elle savoit que la protection qu'elle donnoit à Octavie, étoit applaudie des Romains, & que cette justice qu'elle rendoit à la Fille de Claudius, lui gagnoit la faveur du Peuple; ainsi elle se tenoit étroitement liée avec elle, & prévenoit tellement tous les esprits en faveur de cette Impératrice, que le Sénat ne reçut qu'avec horreur la proposition de ce divorce.

Agrippine voyoit bien que les Ministres la déservoient, & que Néron n'avoit presque plus pour elle que les foibles ombres d'un respect qui s'étouffoit tous les jours; ainsi craignant tout d'un Fils dont elle connoissoit la méchanceté, elle pensa sérieusement à prendre des sûretes plus solides, & par l'entremise de Pallas, conclut enfin avec Rubellius les conditions secrettes d'un mariage dont les premieres propositions s'étoient faites à Tusculum, & qu'elle auroit indubitablement consommé, si la catastrophe funeste qui termina bientôt sa destinée, ne l'en eût empêchée.

Les choses étoient dans cet état confus à la Cour de Néron, lorsque cet Empereur réfléchissant sur les obstacles que sa Mere apportoit à l'accomplissement de ses desirs, & ne pouvant plus retenir l'impétuosité de son amour, oublia tous les sentimens de la nature, & résolut de tout sacrifier au succès de sa passion. Il vit qu'il étoit impossible de vaincre la résistance affectée de Poppée sans l'épouser, qu'il ne pouvoit la faire Impératrice sans chasser Octavie, ni la répudier tant qu'Agrippine vivroit; ainsi la mort de sa Mere lui parut nécessaire, & il ne-

délibéra plus que ſur les moyens d'en exécuter ſa terrible réſolution.

Tigelin lui propoſa le poiſon comme la voie la plus ſûre & la moins éclatante; mais dans les réflexions qu'il fit, il trouva des inconvéniens qui le déterminerent à ne s'en point ſervir. Il ſavoit qu'Agrippine étoit dans une extrême défiance, & prenoit de très-grandes précautions pour s'en garantir; qu'il étoit trop difficile de corrompre ſes Officiers, & trop dangereux de hazarder de leur en faire la propoſition; & qu'enfin l'empoiſonner à la table de l'Empereur, c'étoit commettre trop à découvert un ſi grand crime, puiſque cette mort qui ſeroit trop conforme à celle de Britannicus, ne pourroit jamais paſſer pour un accident naturel.

Le joug d'Agrippine m'eſt trop peſant, diſoit-il à Tigelin, je ne ſuis point Empereur ſi je n'acheve de lui ôter ſon pouvoir; & je ne le puis faire avec ſûreté ſans lui ôter la vie. Il faut donc qu'elle meure, ou que je périſſe; mais je ne puis approuver le poiſon que tu me propoſes, elle eſt trop révérée du Public, & je ne dois me réſoudre à la perdre que par des voies qui me diſculpent dans l'eſprit des Romains. Cherche donc, invente, imagine quelque moyen qui puiſſe faire attribuer cet événement au hazard, & ménageons du moins ma réputation en ſauvant les apparences.

Tigelin demanda le reſte du jour pour y penſer; & dès le même ſoir il conduiſit dans le cabinet de Néron l'Affranchi Anicet, qui par la faveur de ce Miniſtre infame s'étoit pouſſé juſqu'au Commandement de l'Eſcadre des Galeres que l'Empereur entretenoit à Miſene, & qui avoit de ſecrettes raiſons de haïr Agrippine.

Il s'offroit donc pour exécuter ce parricide; & propoſa de le faire d'une maniere qui parût propre à ne laiſſer aucun ſoupçon contre l'Empereur, puis-

que la mer féconde en hazards, enſéveliſſant ſous ſes ondes le corps de cette Impératrice, cacheroit aux yeux des hommes la véritable cauſe de ſa mort.

Il lui dit donc qu'on pouvoit ajuſter une Galere dont la poupe ſeroit liée d'une certaine maniere au reſte du corps, qu'en faiſant agir des reſſorts préparés, la chambre de poupe s'écrouleroit tout-à-coup, & enſéveliroit ſous ſes ruines l'Impératrice; qu'en même tems la poupe ſe déboîtant du reſte du Bâtiment, ſeroit précipitée dans la mer, & entraîneroit avec elle le corps de cette Impératrice; & qu'ainſi l'on ne pourroit attribuer qu'au hazard une aventure ſi extraordinaire; que ce projet ſeroit même ignoré de ceux qui aideroient à l'exécuter, & qu'il ſe chargeoit du ſuccès de cette machine.

Néron lui fit des careſſes inconcevables, & lui promit des récompenſes proportionnées à la grandeur d'un ſervice ſi important. Il approuva l'invention, & ſous la conduite de Tigelin lui donna ſes ordres pour faire promptement travailler à cette Galere.

Tandis qu'ils travailloient avec une diligence merveilleuſe à la diſpoſer, Poppée auſſi impatiente de ſe voir en poſſeſſion du Trône que cet Empereur l'étoit de la poſſéder, attendoit de l'exécution de ce parricide l'accompliſſement de ſes déſirs. Epicaris de ſon côté étoit dans un dépit mortel de ſe voir immolée à ſa Rivale; & Agrippine qui travailloit en ſecret à former & à fortifier ſon parti pour l'entrepriſe qu'elle méditoit de concert avec Rubellius, n'oublioit rien pour exciter la jalouſie d'Octavie, & pour rendre Poppée odieuſe aux Romains.

Mais Néron ſûr d'exécuter ſon parricide, redoubloit ſes diſſimulations, & pour détourner tous les ombrages qu'on pouvoit prendre, il feignoit de concert avec Poppée un peu moins d'attachement pour elle; & quoiqu'il eût rompu brutalement avec Epicaris, il fit ſemblant de revenir à elle, parce

que craignant la pénétration de ſon eſprit, il vouloit l'empêcher d'approfondir ſes intentions, d'autant plus qu'Agrippine s'étoit liée d'intrigue avec cette Affranchie pour agir de concert contre Poppée.

Epicaris qui ſouhaitoit avec paſſion le retour du cœur de l'Empereur, fut trompée par ſon artifice, & ſe flata de le ramener à ſon amour; mais, s'il diſſimuloit adroitement avec elle, ce fut à l'égard d'Agrippine qu'il employa toutes les ruſes de la feinte la plus fine & la plus étudiée. Il ſe plaignoit à elle d'une maniere reſpectueuſe de ce qu'elle ne l'aimoit point autant qu'il s'efforçoit de le mériter: il lui diſoit qu'il ſavoit bien qu'ayant le cœur de Germanicus & de l'ancienne Agrippine, elle n'étoit point contente ſi elle ne dominoit; mais qu'il falloit qu'elle ſe contentât d'une autorité modérée, pour ne point faire d'ombrage aux Romains impatiens du joug d'une femme; & que lorſqu'elle n'en voudroit point trop avoir, elle en auroit autant qu'elle en pouvoit déſirer.

Agrippine connoiſſoit l'eſprit de Néron; mais, quoiqu'elle fût dans une perpétuelle défiance, comme un cœur ambitieux ſe flate & s'aveugle ſouvent de tout ce qui ſemble répondre à ſes deſirs, les diſcours adroits de ſon Fils l'embarraſſoient; & ſi dans de certains momens elle raiſonnoit juſte ſur ſa diſſimulation, en d'autres elle ſe laiſſoit aller aux impreſſions qu'il vouloit qu'elle prît.

Il avoit même la politique d'entremêler ſes careſſes & ſes reſpects de quelques refroidiſſemens, afin que de promptes réconciliations donnaſſent un plus grand air de ſincérité à ſes tendreſſes. Enfin il ſe conduiſoit avec tant d'artifice, que quelques fins politiques, que fuſſent Burrhus & Sénéque, ils ne purent démêler le fond de ſon cœur.

Cependant la machine fut achevée, & la Galere diſpoſée ſuivant le projet: on la rendit de la magnificence dont elle devoit être pour le ſervice particu-

lier de l'Empereur, & on la mit parmi d'autres dans le Port d'Antium proche de Baïes, où l'Impératrice & Néron avoient des maiſons de plaiſance ſur le bord de la mer.

Celle de Néron s'appelloit Baules; & s'y étant rendu pour y paſſer les fêtes des cinq jours dédiés à la Mere des Dieux, il écrivit des lettres fort preſſantes à ſa Mere, & l'invita de venir prendre part aux divertiſſemens qui s'y préparoient. Il choiſit même le tems d'une de ſes froideurs affectées, afin que leur nouvelle réconciliation fût un prétexte à ce régal.

Pallas fit des efforts inutiles pour combattre ſa crédulité, & pour l'empêcher de ſortir de Rome; mais trompée par les careſſes de ſon Fils, par le penchant de la nature, & par ſes propres deſirs, elle ne l'écouta point, & partit pour ſe rendre auprès de l'Empereur.

Le Palais de Baules étoit ſitué ſur le rivage de la mer qui ſe recourboit, & faiſoit un petit cercle entre Baïes & le port de Miſene. Lorſqu'il ſut que ſa Mere arrivoit, il partit avec toute ſa Cour, & fut au-devant d'elle juſqu'à Antium, un peu au-delà de Baïes, la reçut avec des careſſes extraordinaires, l'embraſſa tendrement, & lui marqua une joie très-ſenſible du plaiſir qu'elle lui faiſoit. La Galere préparée étoit au port d'Antium, Néron lui propoſa d'en prendre la commodité pour aller à Baïes; mais, ſoit par hazard, ſoit par défiance, ou qu'elle fût ſecrettement avertie, elle refuſa d'y monter, & ſe fit porter en chaiſe juſqu'à Baules.

Néron qui vit cette premiere tentative manquée, donna ſes ordres pour faire conduire la Galere vis-à-vis de Baules; & cependant ayant accompagné Agrippine pour lui faire plus d'honneur, il la reçut dans ſa maiſon avec de ſi exceſſives marques de reſpect & de tendreſſe, lui parla avec des épanchemens de cœur ſi bien concertés, & lui fit de ſi

grands honneurs, juſqu'à la placer à table au-deſſus de lui, qu'il confondit toutes ſes défiances, tantôt s'abaiſſant avec elle juſqu'aux enjoûmens d'une jeuneſſe folâtre, & tantôt lui communiquant avec un ſérieux admirable les ſecrets de l'Etat les plus importans ; deſorte que trompée par ces apparences étudiées, elle diſſipa ſes craintes, & ſe crut ſincerement réconciliée.

Le repas fut pouſſé juſqu'à la nuit fermée ; & ſitôt que les tables furent levées, Agrippine voulut ſe retirer pour aller coucher à ſa maiſon de Baies, qui n'étoit qu'à deux milles de Baules. La lune étoit dans ſon plein, la nuit fort claire, & la mer unie comme une glace, ce qui fit qu'elle accepta la propoſition d'aller par mer. Néron l'accompagna juſqu'à la porte de ſon Palais, & la quittant l'embraſſa plus tendrement qu'il n'avoit jamais fait, ſoit par un effort prodigieux de diſſimulation, ſoit que réfléchiſſant que c'étoit la derniere fois qu'il verroit ſa Mere, la nature fît un dernier mouvement ; enfin elle partit contente, monta ſur la Galere, & ſe coucha ſur le lit de la chambre de poupe, ayant Acéronie à ſes pieds, tandis que Crépéreïus qui l'avoit ſuivie, ſe tenoit auprès du gouvernail.

La Galere ayant quitté le port, voguoit tranquillement à la clarté de la Lune, & Agrippine s'entretenoit avec Acéronie qui la félicitoit ſur le bonheur de ſa réconciliation, lorſqu'au ſignal donné Anicet fit jouer les reſſorts préparés ; en même tems la chambre de poupe dont le toit avoit été chargé de plomb, s'écroûla tout d'un coup ; Crépéreïus en fut tué ; mais l'Impératrice & Acéronie furent garanties par des bois qui ſe croiſerent, & qui en ſe ſoutenant les uns les autres, firent une eſpece de réduit ſous lequel elles ſe trouverent en ſûreté. Cependant on travailloit à détacher la poupe du corps de la Galere ; mais la machine ne pouvant ſe rompre avec autant de juſteſſe qu'on l'avoit prémédité, la

confuſion ſe mit dans l'équipage qui ignoroit le ſecret; & les uns empêchant ce que les autres s'efforçoient d'exécuter, tout manqua.

Anicet outré de voir avorter ſon projet, voulut faire renverſer la Galere, en commandant à la plûpart de l'équipage d'appuyer ſur l'un des côtés; mais ceux à qui le péril, la raiſon & le deſir de ſe ſauver, inſpiroient un ſentiment contraire, appuyant en même tems ſur l'autre, le Bâtiment qui n'étoit plus gouverné, & qui voguoit au hazard, échoua doucement aſſez près de terre.

Agrippine & Acéronie forcées de ſe jetter dans l'eau, y ſauterent légérement; & cette Confidente s'imaginant trouver un prompt ſecours ſous le nom de l'Impératrice, s'écria qu'elle l'étoit, & qu'on la ſauvât; mais elle fut auſſi-tôt aſſommée à coups de crocs & de rames, tandis qu'Agrippine dans la défiance ne dit mot, & que ſe dérobant dans le ſilence, & n'ayant reçu qu'une légere bleſſure à l'épaule, elle gagna terre vis-à-vis du Lac Lucrin, d'où ſecourue par une petite barque de Pêcheurs, elle ſe rendit dans ſa maiſon de Baies, fit mettre un appareil ſur ſa plaie, & ſe mit au lit.

Ce fut-là qu'elle réfléchit avec attention ſur le calme de la mer, ſur le tems propice, ſur la chûte ſoudaine du toit de la chambre de poupe, ſur la confuſion qui ſaiſit & troubla l'équipage, ſur la mort cruelle d'Acéronie tuée preſqu'à ſes yeux, & ſur la bleſſure qu'elle-même avoit reçue de celui qui naturellement la devoit ſecourir; & joignant à ces conſidérations les empreſſemens de Néron pour l'attirer à Baules, cette Galere propoſée à Antium, l'avis ſecret qu'on lui avoit donné qu'il y avoit quelque deſſein formé contre ſa vie, les careſſes exceſſives de ſon Fils, & enfin toutes les circonſtances de cet épouvantable accident, toutes ces choſes lui firent aiſément concevoir qu'on en vouloit à ſa vie, & que l'Empereur cachoit ſous le voi-

le de ces dehors affectés la réſolution de l'immoler à Poppée.

Elle balança ſur le parti qu'elle devoit prendre. Elle ſavoit fort bien qu'elle ſeroit plus en ſûreté dans Rome qu'en quelque autre endroit que ce fût; mais elle voyoit trop de danger à faire éclater ſon reſſentiment, & elle crut que le remede le plus ſûr contre des embuches ſi perfides, c'étoit de les diſſimuler pour n'en pas provoquer d'autres, & qu'elle devoit feindre d'attribuer au hazard un coup dont elle pénétroit parfaitement la véritable ſource.

Ce fut dans cette penſée qu'elle fit partir Agérin l'un de ſes Affranchis avec une lettre pour l'Empereur, par laquelle elle l'informoit du danger qu'elle avoit couru, & dont la bonté des Dieux & la bonne fortune de ſon Fils l'avoient garantie; qu'aſſurée comme elle l'étoit de ſes tendreſſes, elle ne doutoit point que ce péril ne l'eût extrêmement allarmé; mais que quelque impatience qu'il eût de la voir, elle le ſupplioit de différer un empreſſement qui pourroit la fatiguer; qu'elle avoit beſoin de repos, & qu'elle eſpéroit que ſa bleſſure ſeroit peu de choſe.

Mais Néron étoit de ſon côté dans d'étranges inquiétudes, dès qu'il ſut Agrippine embarquée : il ſe retira dans ſon cabinet avec Tigelin pour y attendre les nouvelles du ſuccès de ſa perfidie, & la nuit approchoit de ſon milieu, lorſqu'Anicet de retour vint leur apprendre que la machine n'avoit point fait ſon effet, & qu'Agrippine échappée du piege qu'on lui avoit ſi adroitement tendu, & des coups qui avoient aſſommé Acéronie, s'étoit rendue dans ſa maiſon de Baies avec une légere bleſſure.

Les ames fourbes & cruelles ſont naturellement timides, une frayeur mortelle ſaiſit Néron; il ne douta point que ſa Mere n'eût aiſément pénétré que ce coup partoit de ſa main, & qu'elle ne fût réſolue d'en tirer une juſte vengeance. Dans cet

état, après que Tigelin, ſur un incident ſi contraire à leurs intentions, lui eut donné les conſeils les plus violens, il envoya ordre à Burrhus & à Sénéque de ſe rendre auprès de lui.

Ces deux Miniſtres n'avoient point eu de part à cette exécrable réſolution de l'Empereur. Ils avoient travaillé puiſſamment & de concert à la ruine de l'autorité d'Agrippine, mais ils ne s'étoient jamais imaginés que les défiances de Néron duſſent avoir une ſi épouvantable cataſtrophe. Ainſi leur ſurpriſe fut étrange lorſqu'il leur apprit le ſecret du coup qu'il avoit manqué. Il ajoûta qu'il étoit perdu s'il n'achevoit la perte d'une femme outrée, adroite, hardie & vindicative ; que le Sénat la reſpectoit ; que le Peuple révéroit en elle le ſang de Germanicus ; qu'elle avoit des amis puiſſans ; qu'elle étoit ſeule capable de bouleverſer l'Etat, & d'exciter dans le cœur de Rome une révolte contre lui ; & qu'enfin elle étoit encore aſſez jeune pour ſe donner un époux & en avoir des ſucceſſeurs à l'Empire.

Burrhus & Sénéque auſſi effrayés de l'énormité du crime de Néron, que du péril dans lequel il venoit de plonger l'Empire, demeurerent longtems dans le ſilence : ils le voyoient réſolu de conſommer ſon parricide, & jugerent qu'ils ne feroient que de vains efforts pour l'en détourner ; mais enfin ils ne purent s'empêcher d'avouer que dans l'état où les choſes étoient réduites, la perte de l'Empereur étoit inévitable ſi la vengeance d'Agrippine n'étoit prévenue.

Sur cet aveu dans lequel entroit l'intérêt propre de ces Miniſtres, Néron prononça l'arrêt de mort contre ſa Mere, & voulut propoſer à Burrhus de commander les Gardes pour cette exécution ; mais il répondit que les Soldats Prétoriens révéroient trop le ſang des Céſars pour le répandre, & que puiſqu'Anicet avoit commencé cette entrepriſe, c'étoit à lui de l'accomplir.

Anicet ne refuſa point ſon bras à cette ſanglante commiſſion, & en prit l'ordre par écrit. Cependant Agérin arriva avec la lettre d'Agrippine. Néron le fit introduire; & pour ſe donner un prétexte qui pût colorer le parricide qu'il venoit de commander, il ordonna à Tigelin d'apoſter un homme, qui au moment que cet Affranchi ſalua l'Empereur, fît tomber un poignard à ſes pieds; deſorte qu'étant ſoudain arrêté comme s'il étoit venu de la part de l'Impératrice pour l'aſſaſſiner, on le chargea de chaînes, & on l'enferma dans le fond d'un cachot, tandis qu'Anicet partit après que Néron l'eut embraſſé, qu'il lui eût dit que c'étoit de lui qu'il tiendroit déſormais l'Empire, qu'il l'eût comblé de promeſſes qu'on lui tint fort mal, & qu'ayant commandé des troupes pour le ſoutenir, il le fit partir ſans différer.

Agrippine roulant dans ſon eſprit mille projets qui ſe détruiſoient les uns les autres, étoit dans une terrible impatience de ce que ſon Affranchi ne revenoit point, & que qui que ce ſoit ne venoit de la part de Néron, lorſqu'Anicet inveſtit ſa maiſon, en fit enfoncer les portes, & monta droit à ſon appartement. Un bruit confus, qui s'éleva dans le Palais, étonna l'Impératrice qui étoit dans ſon lit avec peu de lumiere dans ſa chambre; mais, lorſqu'elle vit que ſes Femmes prenoient la fuite & la laiſſoient ſeule, elle ne douta plus qu'elle ne fût arrivée au dernier moment de ſa vie, & ſe tenant aſſiſe ſur ſon lit, elle regarda, ſans s'émouvoir, Anicet qui entra ſuivi de Proculus & d'un autre, & jettant ſur lui un œil aſſuré: *Si vous venez, dit-elle, pour apprendre l'état de ma ſanté, vous pouvez dire à mon Fils qu'elle eſt fort bonne; mais, ſi c'eſt pour m'aſſaſſiner, je ne croirai jamais qu'il vous ait commandé ce parricide.*

Elle n'eut pas achevé ces paroles, que les trois Aſſaſſins environnerent le lit. Proculus lui donna un coup de canne ſur la tête; & Anicet tirant ſon épée,

elle le regarda encore plus fierement, & lui dit: *Frappe, Scélérat, frappe ce ventre, & punis-le d'avoir porté ton Maître.* A ce mot elle fut percée de pluſieurs coups, & mourut dans ſon ſang.

Néron ne connut toute l'énormité de ſon crime qu'après qu'il fut accompli. C'eſt alors que toute l'horreur s'en préſenta devant ſes yeux, & juſqu'au jour ſon eſprit fut dans de terribles agitations; mais enfin la flatterie des Courtiſans le raſſura. Chacun vint avec empreſſement le féliciter de ce qu'il étoit échappé des embuches d'Agrippine & du poignard de ſon Affranchi; & ce parricide applaudi lui faiſant connoître l'ame baſſe des eſclaves qui adoroient ſa puiſſance, ſes frayeurs ſe changerent en une inſolente vanité. Il reprit ſon air diſſimulé, fit répandre le bruit qu'Agrippine s'étoit elle-même tuée, lorſqu'elle avoit appris que ſon Affranchi avoit manqué ſon coup: il voulut même par une inſulte barbare voir ſon corps ſous prétexte de compaſſion; & donnant de fauſſes larmes à ſa mort, il écrivit au Sénat une lettre qui feignant de plaindre le ſort malheureux de cette Impératrice, l'accabloit de reproches; & ne ſervit qu'à déshonorer Sénéque, qui avoit eu la lâcheté de la compoſer. Cependant le Sénat ne laiſſa pas de décerner des prieres & des ſacrifices, & fit rendre graces aux Dieux du ſalut de l'Empereur, & du péril qu'il avoit évité.

Néron fier de la lâcheté du Sénat & du Peuple rentra dans Rome, & y fut reçu avec les mêmes honneurs que s'il eût mérité le triomphe. Ce fut alors que n'étant plus retenu par un reſte de reſpect qu'il conſervoit malgré lui pour ſa Mere, & que voyant ſes crimes loués, & Rome aveuglée dans ſa ſervitude honteuſe, il s'abandonna aux derniers excès de tous les vices, & ne penſa plus qu'à poſſéder Poppée.

Il avoit reçu d'elle à ſon retour toutes les careſſes qu'il en pouvoit attendre, hors celles qu'elle lui réſervoit lorsqu'il l'auroit élevée à l'Empire: Qu'atten-

dez-vous? lui dit-elle? vous n'êtes plus ſous la tutelle d'une Mere impérieuſe, ſa mort vous a fait maître, vous m'aimez, qui peut donc vous empêcher de faire ce que vous pouvez?

Néron avoit plus d'impatience que Poppée de chaſſer Octavie, qui n'ayant plus l'appui d'Agrippine, étoit incapable de rien entreprendre. Mais Sénéque & Burrhus redoutoient l'eſprit de cette Favorite; & comme ils n'avoient flatté l'amour de l'Empereur que dans la vue d'abaiſſer l'autorité d'Agrippine, & que cette raiſon ceſſoit par ſa mort, ils avoient réuni tous leurs efforts pour maintenir Octavie ſur le Trône, & peut-être auroient-ils réuſſi; mais ſoit que Tigelin, qui vouloit entrer dans le commandement des Gardes, eût pris le ſoin d'avancer les jours de Burrhus, ſoit que la vie de ce Miniſtre fût naturellement arrivée à ſon terme, ſa mort prompte déconcerta l'intrigue de ces deux Miniſtres; & Sénéque ayant vu tout d'un coup tomber ſa faveur, & s'étant retiré de la Cour pour prévenir une entiere diſgrace, Poppée ne trouva plus d'obſtacle à l'accompliſſement de ſes déſirs.

Il ne reſtoit donc plus à Néron que de trouver un prétexte pour autoriſer la répudiation d'Octavie, & pour détruire en même tems l'amour & la vénération que le Peuple avoit pour ſa vertu. Il ne crut pas qu'il ſuffit de lui reprocher une ſtérilité qu'on devoit plutôt attribuer au refus de ſes devoirs, qu'à toute autre cauſe; mais par le conſeil de Tigelin, il entreprit de rendre ſa pudicité ſuſpecte, & ſuppoſa qu'elle étoit dans un commerce amoureux avec un Eſclave Egyptien qui jouoit parfaitement de la flûte.

Rome eut horreur de cette calomnie, le Sénat convaincu de ſon innocence en frémiſſoit, mais il fallut obéir & inſtruire le procès. On mit à la torture les Eſclaves & les Affranchies de cette Princeſſe; & quoique malgré la rigueur des tourmens preſque toutes ſoutinſſent avec une fermeté invincible la vertu

vertu & l'innocence de leur Maîtreſſe, une ou deux corrompues par Tigelin, ou ſuccombant par foibleſſe à la rigueur des peines, dirent ce qu'il voulut, & ſur ce crime ſuppoſé, Néron répudia Octavie, l'exila hors de Rome, lui donna des gardes, & épouſa publiquement Poppée.

Mais le Peuple qui eſt toujours aveugle dans ſes paſſions, après avoir lâchement flatté Néron ſur le parricide de ſa Mere, ne put voir ſans indignation Poppée à la place d'Octavie. Les murmures publics ſe tournerent bientôt en une eſpece de ſédition & Néron toujours timide dans le péril, & toujours diſſimulé pour arriver à l'exécution de ſes plus grands crimes, voulant achever de perdre Octavie, & ſe donner un prétexte de la faire mourir, feignit de ſe rendre aux vœux du Peuple, & de conſentir qu'on la rappellât.

On ne peut concevoir la joie qui ſe répandit dans Rome, lorſqu'on s'imagina qu'Octavie alloit remonter ſur le Trône. Le Peuple courut au Capitole; on immola de tous côtés des victimes; on renverſa les ſtatues de Poppée; on fit porter avec vénération par toutes les rues les images d'Octavie ſur les épaules des Prêtres, & retentir d'acclamations le Palais, les Places publiques & les Temples; on lui dépêcha des courriers; on la fit partir du lieu de ſon exil pour rentrer dans Rome, & la populace en foule ſortit des portes pour aller au-devant d'elle.

Mais ce triomphe dura peu. Néron qui n'avoit permis ce mouvement impétueux que pour tendre un piege à Octavie, & rejetter ſur elle la faute & la peine de cette ſédition, fit éclater tout-à-coup une furieuſe indignation contre le Peuple; & feignant qu'on en vouloit plutôt à ſa vie qu'à la fortune de Poppée, qui de concert avec lui vint ſe jetter & fondre en pleurs à ſes pieds, il fit marcher Tigelin à la tête de ſes Gardes, qui chargerent de tous côtés

la populace, tuerent ce qui tomba ſous leurs mains, & diſſiperent le reſte.

Mais ce n'étoit pas encore aſſez pour faire périr Octavie, la calomnie dont on avoit voulu la noircir, n'avoit fait aucune impreſſion ſur les eſprits ; Néron eut recours aux artifices de Tigelin, qui n'eut pas de peine à perſuader au meurtrier d'Agrippine d'avouer qu'il avoit eu les dernieres faveurs d'Octavie, & ſur cette nouvelle impoſture l'Empereur la relegua dans l'Ile Pandataire, & peu de jours après lui fit ouvrir les veines, & apporter ſa tête à Rome pour ſervir de jouet aux fureurs de Popée.

Mais lorſqu'Anicet crut avoir la récompenſe de tous ſes crimes, comme les Scélérats, après les forfaits commis deviennent odieux à ceux-mêmes qui les ont employés, bien loin de ſe voir élevé aux grandeurs dont il s'étoit flatté, on le relegua dans la Sardaigne, où après avoir vécu quelque tems dans l'exécration des hommes, il mourut de rage & de regret d'avoir prêté pour deux parricides ſon miniſtère à un Ingrat qui jouiſſoit du fruit de ſes forfaits ſans s'acquiter de ſes promeſſes.

Par ce mariage que Néron comparoit à celui d'Auguſte, cet Empereur ſe vit au comble de ſes deſirs. Agrippine immolée à ſes jalouſies d'Etat, ne ſervoit plus de frein à ſon pouvoir abſolu ; Octavie ſacrifiée à l'amour de Poppée, ne faiſoit plus d'obſtacle à ſes plaiſirs ; la mort de Burrhus qui l'avoit affranchi des égards qu'il conſervoit malgré lui pour ce vertueux Romain, & la disgrace de Sénéque qui ne ſe montroit plus à la Cour, laiſſoient un champ libre à ſes dérèglemens.

Tigelin, le plus vindicatif & le plus corrompu de tous les hommes, poſſédoit abſolument ſa faveur, & plus Miniſtre de ſes débauches & de ſes cruautés que du Gouvernement de l'Etat, il appliquoit tous ſes ſoins à le plonger tous les jours dans de nouveaux

vices, & à faire répandre le ſang des plus illuſtres Citoyens.

Ce fut alors que donnant un libre eſſor à ſes baſſes inclinations, on le vit proſtituer ſur un théatre public la majeſté de l'Empire, mettre toute ſa gloire à diſputer aux Muſiciens & aux Cochers l'honneur de mieux chanter, de mieux jouer des inſtrumens, & de mieux conduire un chariot, & tirer plus de vanité des couronnes qu'il en remportoit par la faveur & la flatterie d'un Peuple eſclave & corrompu, que Scipion & Pompée n'avoient autrefois tiré de gloire de leurs triomphes.

Rome auroit pu même ſe conſoler des infamies de ſon Empereur, ſi les débauches l'avoient renfermé dans ces lâches divertiſſemens ; mais les exemples des débordemens de ſon Palais jetterent par-tout une ſi prodigieuſe corruption, que la plûpart des principales Dames Romaines ſembloient ne plus combattre qu'à qui entreroit avec le plus de proſtitution dans ſes plaiſirs ; & le luxe de ſes débauches devint ſi monſtrueux, que tous les revenus de l'Empire n'y pouvant ſuffire, il fallut chercher dans la calomnie un prompt ſecours, & ôter la vie aux plus riches pour les dépouiller de leurs biens, & par-là fournir à ſes dépenſes effroyables & à l'avidité inſatiable de ſes Miniſtres.

Ce n'étoit donc tous les jours que poiſons ſecrets, ou nouvelles accuſations ; il ſuffiſoit d'être riche & hors de la cabale des Favoris pour périr. Pallas, le plus opulent des Affranchis de Claudius, & l'ami d'Agrippine, parut garder trop longtems les tréſors que ſa faveur lui avoit acquis : on l'empoiſonna pour les avoir ; & Doryphore, confident d'Epicaris & ennemi de Poppée, eut le même ſort. Sylla qui avoit enlevé Pytagore, paya de ſon ſang & de tous ſes biens ce coup imprudent. Silanus perdit la vie ſans autre crime que d'être le Petit-fils de la Petite-fille d'Auguſte. Rubellius trouva dans le même avantage

la ſource de ſa perte; & une infinité d'autres périrent pour enrichir les Favoris.

Cette indigne conduite de l'Empereur animoit contre lui tout ce qui reſtoit de vertueux dans Rome; mais ce qu'on ne put voir ſans horreur, ce fut la fête ſuperbe que Tigelin lui donna dans les jardins d'Agrippine; & il ſeroit difficile de pouvoir exprimer juſqu'à quel excès prodigieux de luxe, de magnificence & d'infamie ce divertiſſement fut pouſſé.

Le repas ſe donna ſur ce qu'on appelloit l'étang d'Agrippa: c'étoit une vaſte piece d'eau quarrée, revêtue & bordée de marbre tout à l'entour, & environnée de petits bôcages qui laiſſoient entre eux & l'eau un rivage large, uni & ſablé pour ſe promener. Les tables pour l'Empereur & ſes Favoris furent dreſſées dans une galere magnifique, toute brillante d'or & de peintures délicates, ancrée au milieu du lac, & entourée de barques remplies de toutes ſortes d'inſtrumens, au ſon deſquels les ſervices furent apportés dans d'autres barques conduites par des Tritons & par des Dieux marins, & les chiourmes étoient compoſées de tout ce que Rome avoit de plus beau, de plus noble & de plus délicat parmi la Jeuneſſe Patricienne. Tout ce que la terre & la mer fourniſſent de plus exquis & de plus délicieux y fut ſervi. On avoit bâti le long des quatre rivages de l'étang, des loges de même ſymétrie, meublées galamment, remplies non ſeulement de ce que Rome avoit de femmes les plus proſtituées, mais auſſi de Dames Romaines les plus illuſtres par leur naiſſance & par leur beauté. Les débauchées y danſoient d'une maniere laſcive au ſon des flûtes & des violons; & ſi-tôt que le jour ceſſa, il ſe fit une ſoudaine illumination qui redoubla l'enchantement du ſpectacle. Enfin le repas étant fini, l'Empereur ſe rendit ſur le rivage; & alors on lâcha la bride à la licence effrénée, tout y fut permis; on entra de tous côtés dans les bôcages pleins de lits de gazon préparés exprès,

& les ombres y couvrirent la plus effroyable débauche dont on ait jamais oui parler.

Cette horrible proſtitution donna le dernier coup à la patience des Romains; mais il n'y eut qui que ce ſoit qui en reſſentît une plus vive indignation qu'Epicaris. Néron l'avoit obligée de s'y trouver; & par une inſulte dans laquelle ſa débauche trouvoit une eſpece de nouvel agrément, il avoit formé le deſſein de l'expoſer à la brutalité de Tigelin, qui lui avoit fait confidence de l'amour qu'il avoit conçu pour cette Affranchie, abandonnée par ſon Maître, mais dont ce Favori n'avoit pu encore ſe faire aimer.

Néron qui avoit abſolument quitté Epicaris, conſentoit que Tigelin l'aimât, & auroit ſouhaité qu'elle eût bien voulu deſcendre de l'Empereur au Favori. La fête même n'avoit été faite que pour favoriſer le projet d'en venir à bout de gré ou de force, & Tigelin avoit pris ſes meſures pour la placer dans un appartement avec d'autres femmes qui étoient entrées dans le complot, & qui lui avoient promis de le ſeconder.

Mais Epicaris en fut avertie; & dans le moment que la galere de l'Empereur partoit pour arriver au bord, elle trouva le moyen de s'échapper adroitement par le ſecours de celle qui lui découvrit ce ſecret, & s'étant enfoncée dans l'un des bocages, après l'avoir traverſé à la faveur des ombres de la nuit qui étoit fort obſcure, elle entra dans un ſalon fait en forme de grotte, à l'entour duquel étoient des bancs de marbre, entrecoupés de grandes coquilles d'argent, dans leſquelles des muſles de lion de même métal dégorgeoient des eaux qui tomboient en nappes dans les baſſins de porphire qui les recevoient.

Epicaris venoit de s'aſſeoir ſur l'un de ces bancs, dans l'endroit le plus ſombre & le plus retiré, lorſqu'elle ouit entrer deux hommes; & l'appréhenſion que ce ne fût Tigelin ou quelqu'un de ſes eſpions qui l'eût ſuivie, lui ayant fait prendre toutes les pré-

cautions qu'elle pouvoit pour ne ſe point découvrir, elle oüit que l'un des deux diſoit à l'autre: Non, je ne puis être le témoin de tant d'infamies, laiſſons tous ces eſclaves corrompus applaudir à des débauches qui me font horreur. Ah, mon cher Subrius! qu'ont donc fait les Romains de cette vertu qui les a rendus les Maîtres de la Terre? Faut-il que Rome ſe voie aſſervie à des Tigelins! Ce ſentiment, reprit l'autre, eſt digne de votre zele & de votre ſageſſe: vous ne le pouvez même trop avoir: mais, Seigneur, dans l'état où Rome eſt réduite, que pouvons-nous lui donner que des pleurs, puiſque nous n'oſons lui prêter nos bras? Si le grand cœur d'Agrippine, ſi la vertu d'Octavie, n'ont pu ſauver Rome du précipice où ſa gloire eſt enfin abîmée, il eſt inutile de s'amuſer aux plaintes, & il faut ſe taire lorſqu'on a la foibleſſe de n'oſer agir. Ah! du-moins, reprit le premier qui avoit parlé, du-moins, mon cher Subrius, n'applaudiſſons point à des déréglemens ſi honteux, & tenons notre cœur toujours prêt à ſe ſacrifier au bien de la République & à la correction de ſes déſordres toutes les fois que nous en trouverons l'occaſion.

Ces deux Romains, en parlant, marchoient à grands pas dans l'obſcurité; & Subrius ayant par hazard donne dans l'endroit où étoit Epicaris, fit un faux pas, porta la main ſur elle, la ſentit, & croyant que quelque eſpion les avoit écoutés: Sortons d'ici, Seigneur, dit-il en ſe retournant vers l'autre, les murailles de ce ſalon ſont ſemées d'oreilles.

Epicaris qui avoit reconnu Piſon à ſa voix & aux reſpects que Subrius avoit pour lui, & qui ſavoit qu'ils n'étoient pas de la cabale des Favoris, ne voulut point paſſer pour un eſpion de Tigelin, & craignant peut-être que l'apprehenſion d'être découverts dans ce qu'ils venoient de dire, ne les portât à s'en garantir par une prompte violence, ou qu'on ne vint la déterrer dans cet aſyle, elle crut qu'elle ne devoit pas laiſſer un homme ſi vertueux dans l'inquiétude: ainſi

Piſon ſe rendit chez Subrius à l'heure convenue, & Epicaris n'auroit pas manqué de ſatisfaire à ſa parole, ſi dans le moment qu'elle ſe diſpoſoit à ſortir, le feu n'eût pris tout-à-coup en deux endroits différens de ſa maiſon, & en même tems dans les écuries de Tigelin qui touchoient les ſiennes, mais avec tant de promptitude & de violence par les ſecours des matieres qu'on y avoit apparemment préparées, que la maiſon fut conſumée en moins d'une heure, & elle contrainte de ſe ſauver dans ſon jardin, où des Gardes de l'Empereur apoſtés par Tigelin, feignant de lui offrir leur ſecours, & de la mettre à couvert des flammes qui l'aſſiégeoient de toutes parts, la conduiſirent par des breches préparées juſqu'au pied du Mont Palatin, où l'ayant fait monter malgré elle dans une litiere qu'elle y trouva prête, & bien fermée, on lui fit prendre le chemin d'Antium au milieu de vingt Gardes à cheval.

Cette aventure lui fit faire de profondes réflexions, & dans la crainte que l'entretien qu'elle avoit eu dans le ſalon d'Agrippa avec Piſon, n'eût été découvert, les cruautés d'une Cour qui prenoit ombrage de tout, la firent frémir.

Cependant le feu pris dans ſa maiſon dans une conjoncture ſi préciſe, & qu'elle attribuoit au hazard, lui parut plus myſtérieux qu'elle ne l'avoit d'abord imaginé; & cette penſée, jointe aux empreſſemens amoureux de Tigelin, & aux nouvelles propoſitions qu'il lui avoit fait faire, la conduiſirent à la pénétration de la vérité; enfin elle ſe détermina à croire que cet enlevement étoit plutôt l'ouvrage d'un amour violent & déſeſpéré, que l'effet d'une défiance politique, & elle fut entierement confirmée dans cette idée par les reſpects qu'avoient pour elle ceux qui exécutoient cette violence.

C'eſt alors qu'elle appella toute ſa prudence & la fermeté de ſon ame à ſon ſecours. Elle jugea bien

ne l'a point corrompue. Mais ce n'eſt point ici un endroit propre à ſe plaindre ouvertement des maux de la République, & lorſqu'il vous plaira, nous nous en expliquerons dans des lieux qui nous donneront moins d'inquiétude. Alors l'entretien ſe tourna ſur des matieres moins délicates, & ne fut employé qu'à établir entre eux une confiance que leur eſtime reciproque avoit préparée.

Cependant Tigelin n'ayant point trouvé Epicaris dans l'endroit qu'il avoit choiſi, entra inutilement dans la plûpart des appartemens voiſins pour la chercher. Il étoit outré de colere & d'amour, & perſuadé qu'elle ne pouvoit s'être écartée que pour quelque ſecret rendez-vous, la jalouſie ſe mit de la partie, & le piqua de curioſité pour la découvrir partout où elle pourroit être; & c'eſt ce qui l'obligea de diſperſer de tous côtes les miniſtres fideles de ſes plaiſirs.

Piſon s'entretenoit conſidemment avec Epicaris, tandis que Subrius ſe tenoit ſur la porte du ſalon pour avoir l'œil à tout ce qui ſe paſſeroit au dehors, lorſqu'un Affranchi de Tigelin paſſa, ſuivi de deux Soldats, qui voyant Subrius ſans le connoître, lui demanda s'il n'avoit point vu une femme paſſer par cet endroit: & comme l'orgueil ordinaire aux domeſtiques des Favoris lui fit croire que ce Romain lui repondoit avec moins d'égards qu'il n'en attendoit, il voulut entrer dans le ſalon; mais y trouvant de la réſiſtance, tous trois mirent l'épée à la main pour le charger. Subrius ſe mit en défenſe, & Piſon ayant en même tems couru à ſon ſecours, l'Affranchi & un des Soldats furent, des deux premiers coups, étendus morts ſur la place, & l'autre prit la fuite, tandis qu'Epicaris ſe gliſſa hors du ſalon; ce qu'elle ne put faire ſi adroitement, que celui qui s'échappoit n'apperçût qu'une femme ſortoit; mais dans l'obſcurité il ne put reconnoître, ni elle, ni Piſon, ni Subrius.

Tous trois s'écarterent par differens chemins, ne doutant point que cet endroit ne fût bientôt enveloppé;

pé; & rien n'étant alors plus périlleux que d'être mis au nombre de ceux dont Tigelin ſe croyoit offenſé, Epicaris prit le parti de ſortir des jardins d'Agrippa, & Piſon & Subrius prirent celui de ſe rejoindre à la foule d'une Jeuneſſe qui n'étoit occupée que de ſes plaiſirs.

Tigelin fut informé de ce qui venoit de ſe paſſer à la porte du ſalon; & quoique le nombre prodigieux des femmes répandues de tous côtés dût tenir ſon eſprit dans l'incertitude, ſon amour jaloux ne lui permit pas de douter que la femme qui s'étoit échappée de ce ſalon, ne fût Epicaris qui répondoit aux deſirs d'un Rival plus heureux que lui.

Il prit donc des Gardes, & s'étant rendu ſur la place du combat, il n'y trouva que ſes deux hommes tués, ſans qu'il pût tirer aucune lumiere de ce qu'il cherchoit: ainſi il revint piqué de douleur, & réſolu de ſe venger cruellement de celui qui enlevoit une conquête qu'il croyoit dûe à ſa fortune, & aſſurée à ſa violence, & ſe propoſa de faire obſerver avec tant d'exactitude toutes les démarches de cette Eſclave, que ſon intrigue n'échapperoit point à ſes eſpions.

Cependant le reſte de la nuit ſe paſſa dans des débauches inoules, & Néron au lever du ſoleil retourna dans ſon Palais plus las que raſſaſié de plaiſirs.

Epicaris avoit été d'abord outrée de ce que Néron ne l'aimoit plus. Mais ce n'étoit pas ſeulement l'infidélité de cet Amant qui avoit changé en horreur l'amour qu'elle avoit eu pour lui; comme elle avoit une vertu ſolide & l'ame grande & noble, la mort d'Agrippine & celle d'Octavie lui avoient donné une idée ſi effroyable de la méchanceté de cet Empereur, qu'elle ne pouvoit plus le regarder que comme le plus exécrable de tous les hommes; & quoiqu'elle conſervât toujours le reſpect dû au Maître abſolu de l'Etat, elle ne pouvoit ſouffrir ſans in-

dignation qu'il conſentît lâchement à voir entre les bras de Tigelin une femme dont il avoit fait ſa Maîtreſſe; & plus ce Favori lui faiſoit entendre qu'il ne l'aimoit que de l'agrément de l'Empereur, plus elle conſervoit d'averſion & pour le Maître & pour le Miniſtre.

Piſon de ſon côté agiſſoit par de plus grands motifs. Sa vertu le rendoit ennemi d'un Gouvernement qui n'approchoit des emplois conſidérables que ceux qui s'en ouvroient le chemin à force de crimes, ou par des complaiſances aveugles aux volontés de Tigelin, qui étoit le canal des graces & de la faveur. Ce jeune Romain étoit de la Maiſon des Calpurniens, lié aux plus illuſtres Familles de la République. Il étoit beau, bien fait, riche, magnifique dans ſa dépenſe, bon, éloquent, doux, libéral, & eſtimé du Peuple dans un tems que les vertus étoient ſi rares qu'on adoroit juſqu'aux ombres. Le peu de conformité de ſes mœurs avec celles de Néron, étoit un obſtacle à ſon avancement; & comme il étoit ambitieux, aimé & cru digne du comble de ſa fortune, que d'ailleurs il avoit lieu de craindre que ſes richeſſes enviées ne cauſaſſent enfin ſa ruine, il ſentoit ſon eſprit aſſez diſpoſé aux impreſſions & aux ouvertures qu'on voudroit lui donner pour monter à la premiere place; & Subrius qui étoit ſon plus intime ami, ne ceſſoit de l'exciter à former un parti capable de donner à ſes vertus toute l'élevation qu'elles méritoient.

Piſon étoit dans ces ſentimens lorſque le ſpectacle de cette fête infâme, & les proſtitutions qui s'y commirent, acheverent de l'irriter contre Néron, & contre ſes indignes Favoris. Il ſe retira chez lui avec Subrius, qui ne perdit pas cette occaſion de l'enflammer en flattant de nouveau ſon ambition. Il lui dit que, puiſqu'il voyoit qu'Epicaris elle-même frémiſſoit de la conduite d'un Empereur qu'elle avoit aimé, il devoit croire qu'auſſi-tôt qu'il voudroit

s'ouvrir, il trouveroit dans une infinité de Romains des diſpoſitions favorables à une grande entrepriſe; que, puiſqu'il ſuffiſoit d'être noble, riche ou vertueux pour être odieux à ceux qui abuſoient de la puiſſance, les plus importantes têtes de l'Empire ne lui refuſeroient pas leur concours pour délivrer Rome d'une tyrannie ſi inſupportable, & pour rappeller l'heureux ſiecle d'Auguſte, en mettant ſur le Trône des Céſars un homme qui avoit comme lui toutes les vertus néceſſaires pour commander heureuſement.

Ces paroles faiſoient de puiſſantes impreſſions ſur l'eſprit ambitieux de Piſon, mais elles ne ſuffiſoient pas encore pour le déterminer. Rome étoit dans une ſervitude ſi lâche, la fourberie & la flatterie y regnoient avec tant d'empire, & Tigelin par ſes profuſions avoit tellement corrompu les eſprits, qu'il regardoit comme une choſe impoſſible d'entreprendre un bouleverſement d'Etat pour donner une nouvelle face au Gouvernement.

Cependant les mépris d'Epicaris ne faiſoient qu'accroître le feu de Tigelin. Il lui fit faire dès le lendemain de cette fête, des propoſitions dont il croyoit qu'elle ne refuſeroit pas la prodigalité, mais qu'elle refuſa encore plus fierement qu'elle n'avoit fait; & les railleries que Néron fit à ce Favori du mauvais ſuccès de ſon projet, ne ſervirent qu'à le piquer plus vivement, à le déterminer enfin à vaincre par les dernieres violences, celle qu'il ne pouvoit gagner par ſon amour & par les appas de la fortune.

Epicaris avoit une maiſon magnifique proche de cette partie du Cirque qui s'étendoit du pied du Mont Célius au pied du Mont Palatin, & qui par ſes derrieres touchoit au Palais confiſqué ſur les Emiliens, & à leurs jardins ſuperbes que Néron avoit donnés à Tigelin, & dont il faiſoit ſa demeure. Ce voiſinage lui fit concevoir le deſſein d'enlever

Epicaris, en ſe rendant maître de ſa maiſon; & pour faire naître une conjoncture qui lui en fournît une occaſion facile; il réſolut de faire mettre de nuit le feu, non ſeulement dans les écuries de ſon Palais qui touchoient à celles d'Epicaris, mais dans la maiſon même de cette femme, autour de laquelle il poſeroit des Gardes affidés, qui dans le trouble & l'obſcurité l'enléveroient ſous prétexte de la ſecourir, la paſſeroient chez lui, & de-là la conduiroient malgré elle à Antium, où il ſeroit à la ſuite de l'Empereur, afin que cet incendie paſſât pour un hazard, & qu'on ne pût en rejetter ſur lui le ſoupçon.

Ce projet réſolu dans ſon eſprit, il prit ſes meſures pour l'exécuter du conſentement de l'Empereur, & toutes les choſes ayant été diſpoſées pour n'en pas manquer le ſuccès, il partit deux jours après pour Antium, & s'y rendit avec Néron.

Piſon de ſon côté ſe laiſſoit aller à ſes idées ambitieuſes, & charmé de l'eſprit d'Epicaris dont il connoiſſoit l'adreſſe & le génie, il réſolut de la mettre abſolument dans ſes intérêts; mais n'oſant, ni la voir lui-même chez elle, ni permettre qu'elle vînt chez lui, pour ne pas donner d'ombrage à ſa Femme qui l'aimoit tendrement, il l'a fit voir par Subrius.

Cet ami la trouva diſpoſée à correſpondre à tout ce que Piſon pouvoit deſirer. Il s'entretint encore de l'état & des malheurs de l'Empire, & trouva dans ſa converſation qu'elle n'avoit pas moins de prudence & de conduite, que de vivacité d'eſprit & de zele pour le bien public; ainſi il l'engagea facilement à conſentir d'accorder à Piſon une entrevue ſecrette pour laquelle il offrit ſa maiſon, qui ſeroit d'autant moins ſuſpecte, qu'ils pouvoient l'un & l'autre s'y rendre par des entrées différentes, & cette entrevue fut fixée pour la nuit ſuivante.

Piſon ſe rendit chez Subrius à l'heure convenue, & Epicaris n'auroit pas manqué de ſatisfaire à ſa parole, ſi dans le moment qu'elle ſe diſpoſoit à ſortir, le feu n'eût pris tout-à-coup en deux endroits différens de ſa maiſon, & en même tems dans les écuries de Tigelin qui touchoient les ſiennes, mais avec tant de promptitude & de violence par les ſecours des matieres qu'on y avoit apparemment préparées, que la maiſon fut conſumée en moins d'une heure, & elle contrainte de ſe ſauver dans ſon jardin, où des Gardes de l'Empereur apoſtés par Tigelin, feignant de lui offrir leur ſecours, & de la mettre à couvert des flammes qui l'aſſiégeoient de toutes parts, la conduiſirent par des breches préparées juſqu'au pied du Mont Palatin, où l'ayant fait monter malgré elle dans une litiere qu'elle y trouva prête, & bien fermée, on lui fit prendre le chemin d'Antium au milieu de vingt Gardes à cheval.

Cette aventure lui fit faire de profondes réflexions, & dans la crainte que l'entretien qu'elle avoit eu dans le ſalon d'Agrippa avec Piſon, n'eût été découvert, les cruautés d'une Cour qui prenoit ombrage de tout, la firent frémir.

Cependant le feu pris dans ſa maiſon dans une conjoncture ſi préciſe, & qu'elle attribuoit au hazard, lui parut plus myſtérieux qu'elle ne l'avoit d'abord imaginé; & cette penſée, jointe aux empreſſemens amoureux de Tigelin, & aux nouvelles propoſitions qu'il lui avoit fait faire, la conduiſirent à la pénétration de la vérité; enfin elle ſe détermina à croire que cet enlevement étoit plutôt l'ouvrage d'un amour violent & déſeſpéré, que l'effet d'une défiance politique, & elle fut entierement confirmée dans cette idée par les reſpects qu'avoient pour elle ceux qui exécutoient cette violence.

C'eſt alors qu'elle appella toute ſa prudence & la fermeté de ſon ame à ſon ſecours. Elle jugea bien

qu'elle alloit être expoſée à une terrible épreuve ; que Tigelin ne s'étoit pas réſolu d'en venir à cette extrêmité pour ne pas accomplir ſes deſirs ; mais en même tems ſe déterminant à en prendre une vengeance proportionnée à l'outrage qu'elle recevoit, elle conclut en ſon eſprit, que ſi elle continuoit d'effaroucher ce Favori par un refus mépriſant, il emporteroit de force ce qu'il deſiroit, ou qu'il la mettroit hors d'état de ſe venger. Ainſi elle prit la réſolution de l'amuſer par une fauſſe complaiſance, & de tirer de cet appas de nouveaux motifs de le haïr & de plus ſûrs moyens d'exécuter tout ce que ſa haine méditoit.

Tandis qu'elle rouloit toutes ces penſées dans ſon eſprit, le feu qui avoit pris avec tant de promptitude & de fureur à ſa maiſon après l'avoir en peu de tems conſumée, fut porté par l'impétuoſité du vent aux édifices voiſins, & de-là ſe communiquant ſoudainement aux vieilles boutiques de bois qui bordoient le Cirque, il les trouva remplies de matieres propres à lui ſervir d'aliment, & en peu d'heures elles furent toutes réduites en cendres.

Mais ce déſaſtre furieux ne ſe renferma pas dans les bornes du quartier que les flammes avoient attaqué, & s'étant répandues de toutes parts, elles cauſerent le plus épouvantable incendie que Rome ait jamais ſouffert. Les ſimples maiſons, les Palais & les Temples eurent le même ſort : les murs les plus ſolides ne réſiſterent point à la violence de cet élément ; ſa rapidité prévint tous les ſecours qu'on voulut lui oppoſer ; & après avoir ravagé les lieux les plus bas, comme étant les plus peuplés, il gagna les croupes les plus élevées des montagnes, & y porta la ruine & la déſolation.

Le tumulte, la ſurpriſe, une lumiere plus effroyable que la nuit, les cris, les gémiſſemens de ceux qui voyoient leurs biens perdus, ou qui periſſoient eux-mêmes dans les flammes, toutes ces choſes formoient

ſa plus terrible de toutes les images. On ne put même garantir le ſomptueux Palais que Néron avoit joint aux jardins de Mécénas, il fut dévoré avec tous les édifices qui l'environnoient; & enfin ce fatal incendie ne ceſſa qu'après ſix jours entiers au pied du Mont Eſquilin, & après avoir converti en un débris affreux la plus grande & la plus ſuperbe Ville du Monde.

La ruine fut inconcevable; mais ce qui aigriſſoit encore plus la douleur des Romains, ce fut d'apprendre que ce feu étoit ſorti du ſein de la maiſon de Tigelin, & que tandis que le Peuple gémiſſoit d'un accident ſi terrible, Néron, pour inſulter aux malheurs publics, en conſidéroit tranquillement la ruine; que même ſes Gardes répandus par-tout s'oppoſoient aux ſecours qu'on eſſayoit d'y donner, & que durant cet embraſement, il ſe divertiſſoit à jouer une Scene de Tragédie, & à chanter des vers qui décrivoient celui de l'ancienne Troye.

Piſon avoit attendu Epicaris chez Subrius, juſqu'à ce que l'allarme du feu ſe répandit; & comme il apprit bientôt que cet incendie funeſte avoit commencé dans ſon quartier, & même par ſa maiſon, il ne s'étonna plus de ce qu'elle manquoit à ſa parole. Il voulut courir chez elle pour eſſayer de lui donner quelques ſecours; mais il n'y arriva qu'au moment que les boutiques du Cirque étoient en feu, deſorte que n'ayant pu apprendre d'elle aucune nouvelle, il retourna chez lui où ſon propre intérêt l'appelloit.

Cependant Epicaris avoit été dès la même nuit conduite à Antium. Elle s'étoit propoſé d'amuſer Tigelin par de feintes promeſſes de répondre à ſes deſirs, tandis qu'elle chercheroit dans l'adreſſe de ſon génie les moyens d'échapper à ſa paſſion, & de venger l'outrage qu'elle en recevoit. Mais quelle digue peut oppoſer la foibleſſe d'une femme à la violence d'un amour qui veut tout, & qui peut tout?

Elle ne fut pas plutôt introduite dans un appartement ſecret, que Tigelin s'y rendit ſeul; & ſe jettant d'abord à ſes pieds, après qu'il l'eut obligée de s'aſſeoir dans un fauteuil préparé: Vous vous plaindrez, lui dit-il, ſans-doute de la maniere dont je vous exprime l'excès de ma paſſion; mais, Madame, ſi elle étoit moins ſincere & moins violente, elle n'en viendroit pas à ces extrémités auxquelles vos mépris injuſtes l'ont forcée. Pourquoi Tigelin, dont l'Empereur approuve l'amour, trouve-t-il moins de ſenſibilité dans Epicaris que d'heureux Rivaux qu'elle écoute? & quand la fortune ſe prodigue à mes deſirs, le cœur de l'unique perſonne que j'adore, ne peut-il m'accorder la ſeule choſe ſans laquelle toute la faveur dont je ſuis comblé, ne peut me ſatisfaire?

Vous vous trompez, Seigneur, répondit Epicaris, & vous m'offenſez lorſque vous m'accuſez d'être ſenſible à quelque homme que ce ſoit au monde. Ce reproche eſt injuſte. Si les vues de la fortune pouvoient imprimer quelque mouvement à mon cœur, vous ne devez point douter qu'en la place que vous occupez auprès de l'Empereur, ce cœur ne penchât pour vous préférablement à tout autre; mais je l'ai une fois donné à Néron, c'eſt lui ſeul qui le poſſede tout entier, c'eſt à lui ſeul que je le conſerve; & quoiqu'il ne me juge plus digne de ſes faveurs, je croirois commettre un crime contre lui de donner place à qui que ce ſoit dans ce cœur dont il ſera toujours le maître.

Hé bien, Madame, dit Tigelin, puiſque l'Empereur eſt toujours le maître de votre cœur, ne vous oppoſez point à la diſpoſition qu'il en fait en ma faveur. Il conſent que je vous aime, il deſire que vous m'aimiez, & je n'ai rien entrepris ſans ſon aveu: il ſait que vous êtes ici, & que je vous demande à deux genoux ce que vous n'êtes peut-être plus en pouvoir de me refuſer; mais ſouffrez

que j'obtienne de votre complaiſance un bien dont vos mépris & votre inutile réſiſtance ne pourroient plus me priver.

Epicaris, ſurpriſe d'un diſcours qui la preſſoit avec tant de violence, & prévoyant bien que ſi elle y oppoſoit ſes veritables ſentimens, elle ne feroit que porter un amour inſolent aux dernieres extrêmités, eut recours à la diſſimulation; & le regardant d'un œil qui paroiſſoit plus ouvert & plus adouci: Je ne crois pas, Seigneur, reprit-elle, que vous ſoyez capable de prendre des voies ſi contraires à celles qui pourroient me prouver que vous m'aimez. Je vous ai dit que tout mon cœur eſt à Néron; mais j'oſe vous avouer que ſi quelque autre étoit capable d'y prendre la place de cet Empereur, ce ſeroit ſon premier Favori. Oui, Seigneur, vous ſeriez ſeul digne de lui ſuccéder; mais donnez-moi le tems de connoître que vous m'aimez véritablement, & de m'accoutumer à écouter un autre que Néron.

Ah! Madame, reprit Tigelin, s'il eſt vrai que vous ſoyez capable de concevoir quelque ſenſibilité pour moi, que ſert de différer mon bonheur? Pouvez-vous douter que je ne vous aime? Vous faut-il un témoin plus irréprochable du feu qui me dévore, que celui dont je viens de me ſervir pour me procurer l'avantage que j'ai de vous voir ici? Je ſais le déſaſtre qu'il vous a cauſé; mais il m'eſt aiſé de le réparer, & l'on vous deſtine le Palais de Pallas & la plus grande partie de ſes dépouilles. Enfin, Madame, j'en ai fait aſſez pour vous marquer l'excès de mon amour, & trop pour ne pas achever.

A ces mots, l'impatience de ſes deſirs lui fit oublier tout ce qu'il avoit encore conſervé de retenue juſques-là. Il lui expliqua ſes intentions d'une maniere haute, & lui faiſant connoître qu'il étoit dans le pouvoir & dans la volonté de tirer d'elle par la vio-

lence ce qu'elle propoſoit de différer, il fit jouer le reſſort de la chaiſe ſur laquelle elle étoit aſſiſe, & qui étoit une de celles que Tibere avoit fait autrefois inventer pour ſervir dans de pareilles occaſions. Les deux bras d'Epicaris furent ſaiſis par la machine qui agit; & ſa vaine réſiſtance alloit ſuccomber ſous la néceſſité, lorſque Tigelin entendit avec un grand bruit ouvrir la porte de la chambre qui précédoit le cabinet où il étoit enfermé avec Epicaris; deſorte que cette ſurpriſe l'obligeant de la quitter, il la détacha, & ſortit au bruit qu'il avoit entendu.

C'étoient quatre Ediles de Rome dépêchés par les Conſuls & par le Préfet, pour lui annoncer l'incendie qui avoit conſumé, non ſeulement ſon Palais, mais tout le quartier du Cirque, & qui continuant à ſe répandre de tous côtés avec encore plus de fureur, menaçoit Rome d'un embraſement général. Ils venoient donc le ſupplier de les introduire promptement à l'audience ſecrette de Néron, pour lui faire part de ce déſaſtre, & lui demander la Garde Prétorienne pour empêcher les déſordres qui étoient une ſuite inévitable du tumulte que ce feu cauſoit.

Tigelin qui ne croyoit pas que le feu qu'il avoit fait mettre à la maiſon d'Epicaris & à la ſienne propre, auroit un événement ſi funeſte, fut ſurpris d'en apprendre l'effet; & quelque chagrin qu'il eût de l'obſtacle que cet incident apportoit au ſuccès de ſes deſirs, il ne put refuſer d'accompagner ſur le champ les Ediles chez l'Empereur qui ſortoit du lit, & laiſſa Epicaris dans ſon cabinet.

Néron qui n'ignoroit pas la ſource de cet incendie, & qui trouvoit ſon plaiſir dans les déſaſtres publics, eut une joie maligne d'apprendre le progrès d'un feu ſi terrible. Il donna néanmoins aux Ediles des marques extérieures de compaſſion, & leur promettant d'être au-plutôt dans Rome pour y ſoulager le Peuple, il commanda à Tigelin de s'y

rendre en diligence avec ſon Régiment des Gardes, pour exécuter tout ce que les Conſuls & le Préfet deſireroient de ſon ſecours.

Cette nouvelle qui ſe répandit en un inſtant dans Antium, y mit un trouble épouvantable; & comme il n'y avoit perſonne à la Cour de Néron qui ne ſe trouvât intéreſſé dans cette ruine publique, & principalement chez Tigelin, dont on diſoit que le Palais étoit réduit en cendres, ce fut un tumulte effroyable parmi ſes domeſtiques.

Cependant Epicaris n'auroit pu profiter de ce deſordre pour s'échapper du lieu où Tigelin l'avoit laiſſée, ſi l'Eunuque Endimion qui avoit été autrefois à Doriphore, & qui depuis ſa mort étoit paſſé dans la famille du Favori, avec le reſte de la confiſcation des biens de cet Affranchi, ne l'en avoit adroitement tirée pendant ce trouble univerſel, & ne lui eût même ſecrettement fourni une prompte commodité pour ſe rendre à Rome, où elle trouva le plus horrible ſpectacle qui ſe puiſſe imaginer.

C'eſt ainſi que Tigelin manqua l'exécution de la violence qu'il avoit méditée; mais Epicaris n'en fut pas moins outrée contre lui & contre l'Empereur, que ſi ce Favori eût conſommé l'inſulte qu'ils avoient concertée. Elle jugea dès ce moment qu'elle ne pourroit enfin échapper à la brutalité d'un homme qui lui faiſoit autant d'horreur qu'il avoit de puiſſance; qu'elle ſuccomberoit ſous ſa violence, ſi elle ne le perdoit, & qu'elle tenteroit inutilement de le perdre tant que Néron ſeroit ſur le Trône.

Ce fut donc alors que le zele du bien de l'Etat ſe joignant au mépris, ou plutôt à l'horreur qu'elle avoit conçue contre l'Empereur depuis la mort d'Agrippine & celle d'Octavie, & le déſaſtre général de Rome irritant encore plus ſon courroux que la perte particuliere qu'elle avoit faite de ſa maiſon & de ſes meubles précieux qui faiſoient la plus

grande partie de ſon bien, elle ſe réſolut enfin de porter Piſon à une entrepriſe digne de ſon courage & de ſa vertu, en conſpirant la perte d'un Tyran odieux à tout l'Empire, pour mettre à ſa place un homme qu'elle croyoit digne de commander aux Romains.

Tant que l'embraſement dura, il ne fut pas poſſible à Piſon & à Epicaris d'entrer dans aucun projet. Rome brûla, comme je l'ai dit, pendant ſix jours avec une déſolation qui ne ſe peut concevoir. Une partie du Peuple ſe mit à couvert dans les galeries du Mauſolée d'Agrippa, qui ne furent point atteintes du feu, & le reſte ſous des baraques que Néron fit promptement dreſſer dans le Champ de Mars. Il fit venir des Villes voiſines les ſecours les plus néceſſaires, & diſtribuer le blé à un prix fort modique; mais ces ſoulagemens ne guériſſoient pas les cœurs ulcérés. Rome frémiſſoit contre Néron, on ſe plaignoit publiquement que ſes Gardes, au lieu de donner du ſecours, s'étoient oppoſés à ceux qui travailloient à éteindre le feu; & ce qui redoubloit l'indignation, c'eſt qu'on ſavoit que ce feu étoit ſorti de la maiſon de Tigelin, & qu'un bruit ſe répandit qu'il y avoit été mis exprès par les ordres de l'Empereur.

Ce fut ſur l'éclat de ce murmure, que par une impoſture ſacrilege, cet infame Favori, pour eſſayer de ſe diſculper, fit rejetter cet accident ſur les Chrétiens qui commençoient alors à ſe multiplier dans Rome, & qu'il porta Néron à la premiere perſécution qu'on leur fit ſouffrir. On inventa de nouveaux ſupplices pour les immoler à la juſtification des véritables auteurs de cette ruine; on les donnoit en ſpectacle ſur l'Arène, revêtus de peaux de bêtes, pour être déchirés par les chiens, les lions & les tigres; & l'Empereur s'en ſervoit pour éclairer pendant la nuit ſes plaiſirs infames, en les brûlant vifs, après les avoir fait envelopper de che-

mîſes trempées dans le ſoufre, le bitume & la poix fondue, & attacher à des pieux diſpoſés par ſymétrie entre les arbres de ſes allées, le long deſquelles il ſe divertiſſoit à pouſſer à toute bride un chariot au travers des cris effroyables de ces Infortunés. Mais plus il s'efforçoit de rendre ces innocens odieux, plus leurs peines excitoient & l'envie contre le Favori & la compaſſion pour ceux qui ſouffroient.

Après le trouble de l'incendie appaiſé, & quelque tems s'étant encore écoulé pour diſpoſer les eſprits, Epicaris vit Piſon. Ce fut Subrius qui en concerta l'entrevue, & Natalis qui étoit le plus intime confident des ſecrets de ce jeune Romain, y fut préſent. Ce fut-là qu'Epicaris parla d'un jugement admirable & d'une éloquence véhémente ſur l'état déplorable de l'Empire, ſur tous les crimes du Tyran qui le déſoloit, ſur l'inſolence, le luxe & l'avarice de ſes Favoris, & enfin ſur la néceſſité de donner au Gouvernement un autre Chef capable de rétablir l'ordre dans l'Etat. Elle s'étendit enſuite ſur les vertus de Piſon, dit qu'il étoit le ſeul de qui la République pût eſpérer ſon ſalut; qu'il n'avoit qu'à tendre les bras à Rome opprimée, & que le Peuple le porteroit au Trône ſur ſes épaules.

Subrius qui vit Epicaris dans les mêmes ſentimens qu'il s'efforçoit depuis longtems d'inſpirer à Piſon, appuya de toute ſa puiſſance ce qu'elle avoit dit; & quoique Natalis objectât d'abord de grandes difficultés à venir à bout d'une entrepriſe ſi périlleuſe, il ſe rangea cependant à la fin du parti des autres, ſi-tôt qu'il vit que l'ambition de Piſon y faiſoit pencher ſa vertu.

Mais Natalis leur fit concevoir que tous leurs efforts avorteroient, ſi Sénéque n'entroit dans leur conjuration; que cependant la tentative lui en paroiſſoit délicate; car quoique ce Miniſtre vécût

comme disgracié, il étoit vieux, & homme de cabinet, & par conséquent timide; qu'il avoit des richesses immenses qu'il tenoit de la libéralité de Néron, & qu'il ne voudroit peut-être pas risquer; que s'il ne s'agissoit que de se défaire de l'Empereur & de Tigelin, on pourroit se passer de ce vieux Courtisan; mais qu'il étoit impossible de prendre des mesures justes pour faire tomber l'Empire à quelqu'un, si un homme du crédit & de la reputation de Sénéque n'y concouroit.

Epicaris se chargea d'entamer cette négociation, & se flata même d'en venir à bout, en proposant le mariage de la fille de Pison avec le jeune Sénécion fils du frere de Sénéque, & lui faisant concevoir que ce seroit un degré pour approcher son neveu de l'Empire. Je connois, dit-elle, mieux ce vieux Philosophe que qui que ce soit au monde. Il a voulu autrefois se donner la peine de m'instruire moi-même dans la Philosophie; & dans les commencemens de mes amours avec Néron, il me voyoit assidûment. La morale rigide dont il remplit ses Ecrits, ne l'empêche pas d'être le plus avare, le plus ambitieux, & le plus dissimulé de tous les hommes. Son hypocrisie lui a donné une haute reputation dans une Cour corrompue, par l'adresse qu'il avoit de s'attribuer tout ce que Néron dans sa jeunesse faisoit de vertueux & de juste, & de rejetter sur lui & sur ses mauvaises inclinations tout ce qu'il faisoit de mal. Son cœur n'étoit pas même insensible à l'amour. Ce penchant secret causa son exil; & rappellé par Agrippine à la Cour de Claudius pour instruire Néron, il fut un des principaux Amans de cette Impératrice. Mais après qu'il eut tenu d'elle toute sa fortune, l'ingratitude dont il a payé ses bienfaits, jusqu'à la décréditer par politique, & à la déchirer cruellement après sa mort pour plaire à Néron, fait bien voir que malgré ses Ecrits qui nous en imposent, il sacrifie tout à sa fortune & à son intérêt; & ainsi étant convaincu depuis sa retrai-

re que Néron & Tigelin regardent avec des yeux avides ſes richeſſes immenſes, qu'il aime mille fois plus que ſa Philoſophie, la crainte de les perdre, & de perdre avec elles la vie, lui fera prendre l'occaſion de s'aſſurer tous les deux, en prenant part à un projet ſi légitime.

L'avis d'Epicaris fut approuvé. On la chargea de voir Sénéque, chez qui ſes entrées ne pouvoient être ſuſpectes; & ces quatre premiers Conjurés ſe ſéparerent pour chercher de toutes parts à groſſir leur nombre.

Mais Epicaris réſolue à perdre Néron & Tigelin, prit encore bien d'autres meſures pour détourner tous les ombrages qu'on auroit pu prendre de ſa conduite. Elle ceſſa de traiter ce Miniſtre avec mépris, & feignant de répondre à ſes deſirs, pour tirer de lui-même des ſecours néceſſaires à ſon entrepriſe, non ſeulement elle devint ſa favorite, mais elle s'inſinua bientôt juſques dans ſa plus intime confidence, en exigeant neanmoins de lui que leur commerce ſeroit ſecret, & qu'il ne la verroit que dans les momens & dans les lieux dont ils convinrent.

Le motif principal de cette précaution, c'eſt qu'en trompant Tigelin par cette fauſſe complaiſance à ſon amour, elle ne vouloit pas donner de defiance à Sénéque lorſqu'elle lui propoſeroit d'entrer dans la conſpiration. Ainſi toutes choſes étant diſpoſées ſelon ſes intentions, elle fut chez ce Philoſophe, & trouva encore plus de facilité qu'elle n'avoit cru à lui inſpirer des ſentimens conformes à ſes projets.

Sénéque étoit entierement outré contre Néron, il venoit de découvrir que cet Empereur, dans l'impatience de s'emparer de ſes biens, & n'ayant aucun prétexte pour le perdre publiquement, avoit voulu l'empoiſonner, & que Cléonique l'un de ſes Affranchis qui lui ſervoit de Maître-d'hôtel, avoit été corrompu pour ce deſſein; le poiſon même lui avoit été préſenté; mais en étant averti par un Eſclave fidele

qui s'en étoit apperçu, lorſque cet Affranchi vint pour lui apporter le bouillon préparé de la main de Locuſte, cè Philoſophe adroit, pour ſe venger de la méchanceté de ce traître, le força de boire lui-même le bouillon qu'il apportoit, & il ne l'eut pas plutôt pris qu'il le vit tomber à ſes pieds.

Sénéque diſſimula cet accident, mais il en conçut un dépit mortel; & pour ſe garantir de ſemblables entrepriſes, ſa Philoſophie timide & politique prit le parti de la frugalité, pour ne ſe plus nourrir que de fruits qu'il cueilloit lui-même, ou qu'il tenoit ſoigneuſement enfermés, & de l'eau pure qu'il tiroit de ſes fontaines.

Elle lui propoſa le mariage de Calpurnie avec Sénécion; & comme Sénéque ſortoit d'une famille médiocre de Cordoue, & que le deſir d'employer utilement ſa ſcience l'avoit tiré d'Eſpagne à Rome, quelques richeſſes qu'il eût acquiſes, & dont ſon neveu étoit héritier, c'étoit un extrême honneur pour lui de s'allier à la Maiſon des Calpurniens, & par elle à toutes les plus illuſtres de la République.

De cette propoſition qui plut extrêmement au Philoſophe, Epicaris fit adroitement tomber le diſcours ſur les motifs de ſa retraite de la Cour, & ſur la conduite que tenoit l'Empereur depuis la mort d'Agrippine, d'Octavie & de Burrhus; & s'ouvrant inſenſiblement à lui ſur les malheurs de l'Etat, & ſur les périls inſéparables de la richeſſe & de la vertu, quelque frein que ſa prudence, ſa diſſimulation & ſa retenue euſſent mis d'abord à ſes veritables ſentimens, il ne put empêcher qu'elle ne pénétrât dans le fond de ſon cœur, & qu'elle ne le vît diſpoſé à s'affranchir de ſes inquiétudes s'il en trouvoit les moyens.

C'eſt alors qu'elle s'ouvrit un peu plus; & lui faiſant comprendre que ſi cette alliance uniſſoit tous ſes amis à ceux de Piſon pour concourir à un même but, il leur ſeroit facile de s'affranchir de toutes craintes, & que rien ne pourroit échapper à ce qu'ils

qu'ils auroient une fois réſolu. Enfin après plus de deux heures d'entretien ſecret, Sénéque fut le premier à franchir le pas; & déclarant à Epicaris qu'il étoit déſormais impoſſible qu'un homme riche ou vertueux évitât les embuches des Tigelins, il lui demanda ſi Piſon avoit le cœur aſſez Romain pour ſe ſacrifier au ſalut de la République?

Oui, Seigneur, dit Epicaris, & ſans vous faire une plus grande ouverture de ſon cœur & du mien, je crois que vous êtes aſſez perſuadé qu'on ne vous propoſe cette alliance, que parce qu'on vous regarde comme le plus vertueux des Romains, le plus puiſſant en richeſſes, en credit & en amis, & en même tems le plus expoſé aux embuches de l'inſatiable Tigelin. Les tréſors de Pallas & de Doriphore empoiſonnés, & la mort de tant d'autres riches Romains, ne les raſſaſient point; plus ils en dévorent, plus ils en voudroient dévorer, & rien ne peut plus vous garantir qu'un changement d'Etat qui ne dépend que de votre réſolution.

Je me dis ſans-ceſſe ce que vous venez de me dire, repliqua Sénéque, & j'ai même des raiſons de crainte encore plus preſſantes que qui que ce ſoit; mais il faut prendre des meſures bien exactes pour ne ſe pas embarquer dans une affaire de cette importance ſans être aſſurés de tout ce qui eſt néceſſaire pour le ſuccès. Dites à Piſon qu'il compte ſur moi, j'honore ſa vertu, & il peut s'aſſurer de mon inviolable fidélité, qu'il gagne de ſa part tout ce qu'il pourra d'amis, je lui réponds de ma famille & de quantité de têtes principales qui ne nous trahiront pas. Mais bien loin de faire éclater une alliance qui donneroit trop d'ombrage, il ne faut pas ſeulement que nous ayons Piſon ni moi aucune entrevue; & pour ce mariage que vous me propoſez, & que j'accepte avec plaiſir, il eſt à propos d'en réſerver la concluſion après que nous aurons mis ordre à notre ſûreté.

Epicaris quitta Sénéque fort contente du progrès de ſa négociation, & fut en rendre compte à Subrius, & Subrius à Piſon; mais, ſi ce vieux Miniſtre étoit entré avec tant de promptitude & de chaleur dans le projet de cette conſpiration, ſes vues étoient bien différentes de celles d'Epicaris.

Sénéque étoit un génie ſublime que ſon éloquence, ſa philoſophie hypocrite, la faveur de ſon Maître, une certaine douceur affectée, & une facilité politique propre à s'inſinuer dans les eſprits, faiſoient paſſer pour l'Oracle de l'Empire. L'avarice furieuſe dont il etoit dévoré, l'avoit rendu le plus grand Uſurier de Rome, & augmentant par cette voie les biens immenſes que le Miniſtere lui acquéroit tous les jours, il s'étoit rendu le plus riche homme du monde, & ſon ambition étoit démeſurée; mais l'ingratitude qu'il eut à la fin pour Agrippine, à laquelle il devoit ſa fortune, avoit donné beaucoup d'atteinte à ſa réputation. La mort de Burrhus ayant mis Tigelin au-deſſus de tous les Favoris, il perdit abſolument le crédit qu'il avoit eu juſques-là ſur l'eſprit de l'Empereur; & ſachant que ſes grands biens étoient enviés, & que le poiſon qu'on avoit eſſayé de lui donner, étoit une menace redoutable pour ſa vie, il ſe voyoit comme forcé de chercher les voies néceſſaires pour la garantir d'une ſeconde attaque.

Comme toute ſa famille qui étoit grande, devoit ſa fortune à la ſienne, qu'il étoit vieux & ſans enfans, & que ſes neveux attendoient de lui une immenſe ſucceſſion, tous étoient dans ſa dépendance abſolue, & attachoient quantité de Romains à ſes intérêts. Dans cette diſpoſition, il fut ravi de trouver une occaſion de renverſer un Gouvernement qui ne rouloit plus ſur ſon Miniſtere, & de former contre l'Empereur une conſpiration qui rouleroit ſur un autre; mais en même tems il forma lui-même le deſſein de s'en procurer tout l'avantage; & l'amour-propre qui eſt naturel aux plus grands-hommes, lui

faiſant croire que malgré ſon grand âge, qui que ce ſoit n'étoit plus digne que lui de remplir la premiere place de l'Empire, il conçut tout d'un coup le double deſſein de ſeconder Piſon dans ſon entrepriſe, mais de diſpoſer toutes choſes de maniere, que dans le même tems que Néron perdroit la vie, Piſon eût le même ſort, pour demeurer ſeul maître de la puiſſance ſouveraine.

Ce fut ſur ce pied que, dès le même ſoir, il aſſembla chez lui ſes deux freres & ſes neveux, entre leſquels le jeune Sénécion & le Poëte Lucain étoient ceux ſur leſquels il faiſoit le plus de fond, & qui tous deux avoient des raiſons particulieres de ſe défier de Néron; puiſque Sénécion, qui étoit autrefois entré dans ſa plus ſecrette confidence, ne conſervoit plus, depuis la retraite de ſon Oncle, que les dehors d'une faveur chancelante, & que Lucain étoit ſecrettement odieux à l'Empereur, jaloux des vers de ce Poëte, dont les ſiens ne pouvoient approcher.

Sénéque les trouva tous d'autant plus prompts à entrer dans ſes deſſeins, qu'ils ne douterent point que par le double jeu qu'il propoſoit, & à force d'amis & d'argent, ils ne fuſſent en état de mettre l'Empire dans leur maiſon; & ayant fait le plan de la conduite qu'ils devoient tenir pour la diſpoſition & pour l'exécution d'une ſi haute entrepriſe, il leur commanda de cacher un ſecret ſi important ſous les dehors de la plus profonde diſſimulation.

Piſon fortifié dans ſon deſſein par l'aſſurance qu'Epicaris lui avoit donnée que ce Miniſtre y concouroit, ménagea par ſon intrigue propre, & par celle de Natalis & de Subrius, quantité de Romains qui entrerent avec chaleur dans cette conſpiration. Lateran, Conſul déſigné pour l'année ſuivante, & l'un des plus puiſſans hommes de la République, y fut également pouſſé, & par l'amour qu'il avoit pour l'Etat, & par la haine violente qu'il portoit à Néron, qui avoit attenté à la pudicité de ſa ſœur Ju-

nie. Afranius & Scévin, deux des principaux Sénateurs, mais nourris dans le luxe & dans la molleſſe, ſe ſentirent néanmoins aſſez de cœur pour ſe mettre au nombre des Conjurés; le dernier entraîné par l'aſcendant que Natalis avoit ſur ſon eſprit, & Afranius pour ſe venger des vers infames dont Néron avoit déchiré ſon honneur & celui de ſa Femme. Veſtinus qui venoit de monter au Conſulat, fut un de leurs plus forts appuis, & Fénius Colonel des Gardes & Préfet de Rome, & qui en gouvernoit le Peuple avec une puiſſante autorité, fut des premiers à ſe joindre aux Conjurés pour ſervir Sénéque, qui lui avoit autrefois ouvert la porte à la fortune.

Epicaris engagea même dans ce projet des Femmes illuſtres, ſur la fidélité deſquelles elle pouvoit abſolument compter, & Sénéque ſans paroître lui-même, mais agiſſant par le canal de ſes freres & de ſes neveux, y attira tout ce qu'il avoit d'amis les plus affidés.

Tandis qu'ils trâmoient une conſpiration dont le ſuccès paroiſſoit indubitable, l'amour de Tigelin pour Epicaris augmentoit tous les jours. Il trouvoit dans cet eſprit adroit & politique plus de correſpondance qu'il n'en avoit attendu; & quoiqu'elle ménageât pour lui ſes faveurs de maniere qu'elle ne lui en accordoit que ce qu'il en falloit pour l'enflammer davantage, & lui ôter toute ſorte de défiance, il ſe croyoit, & le plus aimé, & le plus heureux de tous les hommes.

Cependant, quoique la conſpiration fût formée par un grand nombre de Conjurés; comme Sénéque & Piſon avoient des vues oppoſées, & qu'ils étoient obligés de prendre l'un & l'autre des meſures bien differentes pour s'aſſurer l'Empire, de nouveaux obſtacles en différoient de jour en jour l'exécution. Subrius impatient de voir ſon ami ſur le Trône, preſſoit envain, ou de tuer Néron à la vue de tout le Peuple la premiere fois qu'il chanteroit en plein

théâtre, afin que le ſacrifice en fût plus fameux, ou de le tuer la nuit lorſqu'il couroit les rues preſque ſeul avec les miniſtres de ſes débauches, ſi l'on vouloit que le coup fût & plus ſûr & plus ſecret; & Epicaris blâmoit leur lenteur ſans ſavoir qu'elle venoit des précautions que vouloit prendre Sénéque, dont elle ignoroit le véritable deſſein.

Cette lenteur l'affligeoit d'autant plus, que la paſſion de Tigelin l'expoſoit à des chagrins continuels; non ſeulement elle trembloit qu'une conſpiration communiquée à tant de perſonnes ne fût trahie, mais elle regardoit comme le ſupplice le plus affreux la cruelle néceſſité de feindre de l'amour pour un homme qu'elle abhorroit; & comme naturellement elle avoit l'ame grande, cette politique forcée qui la réduiſoit à ſe ſervir d'une eſpece de perfidie, alloit quelquefois juſqu'à lui inſpirer des remords ſur ſa diſſimulation.

Toute ſon attache étoit donc de chercher continuellement des ruſes & des prétextes pour voir Tigelin beaucoup moins qu'il ne deſiroit; & les Conjurés l'ayant aſſurée que dix jours ne ſe paſſeroient pas ſans que le coup fût executé, elle feignit une affaire importante pour les aller paſſer à Miſene, éloignée de cet Amant.

Depuis qu'Anicet, après la mort d'Octavie, eut été exilé dans la Sardaigne, Néron avoit donné le commandement de l'Eſcadre de ſes Galeres de Miſene à Proculus, qui avoit été l'un des aſſaſſins d'Agrippine. C'étoit un Jeune-homme de baſſe naiſſance, & qui étoit auſſi bien fait de ſa perſonne qu'il avoit l'ame double & ſcélérate; mais il étoit hardi & d'exécution.

Comme il croyoit que le commandement de cette petite Flotte n'étoit pas une récompenſe proportionnée au ſervice qu'il avoit rendu à l'Empereur, il ne feignoit point de s'en plaindre, & ſouvent aſſez haut.

Epicaris s'étant rendue à Miſene, Proculus la vit

dès le même jour dans une promenade, & en devint ou feignit d'en devenir amoureux; & comme elle ne penſoit qu'à profiter de tout ce qui pouvoit ſervir à ſes deſſeins, l'ayant ouï murmurer contre la Cour, & jugeant qu'il ſeroit avantageux de ſe rendre maîtres de la Flotte de Miſène, elle ne rebuta point ce nouvel Amant, & accepta pour le lendemain un régal qu'il lui fit préparer ſur ſa galere, & qui fut précédé du ſpectacle de la manœuvre de ſon Eſcadre dont il lui donna le plaiſir.

Le repas fini, & la nuit arrivée, Proculus reconduiſit Epicaris chez elle, la mit dans ſon appartement; & voyant qu'elle avoit permis qu'il entrât ſeul avec elle dans un cabinet, il prit cette occaſion pour lui expliquer plus ſenſiblement l'amour qu'il avoit conçu pour elle.

Epicaris qui regardoit comme un objet abominable ce meurtrier d'Agrippine, ne l'avoit conduit auprès dans ce lieu ſecret que pour ſonder ſon cœur ſur les murmures qu'il avoit déjà laiſſé échapper en ſa préſence. Elle tourna d'abord l'entretien ſur le ſervice ſignalé qu'il avoit rendu à l'Etat, en immolant l'ambition de l'Impératrice à la ſureté de Néron, & en même tems le plaignit de le voir ſi peu récompenſé d'une action qui devoit l'élever à la plus haute fortune. Proculus crut ne pouvoir mieux perſuader Epicaris de ſon amour, qu'en lui faiſant une entiere confidence de ſes chagrins, & s'attribuant toute la gloire de l'exécution d'Agrippine, il ſe déchaîna contre le peu de reconnoiſſance de l'Empereur, qui laiſſoit dans une fortune ſi médiocre celui auquel il devoit peut-être l'Empire, tandis qu'il combloit de tréſors ceux qui ne lui rendoient d'autres ſervices que de ſe rendre les Miniſtres de ſes debauches.

Ce diſcours les conduiſit inſenſiblement tous deux à leurs vues. Proculus fit entendre à Epicaris qu'on ne la pouvoit aimer plus fortement; & cette Femme adroite fit tous ſes efforts pour lui inſpirer tout ce

qu'elle crut pouvoir lui rendre le Gouvernement odieux, & lui faire eſpérer une plus haute élévation dans un changement d'Etat. Enfin, après de longs diſcours, ſe perſuadant d'avoir fait un grand progrès ſur un Scelerat mécontent, elle le congédia pour irriter davantage ſon amour, & remit au lendemain cette importante converſation.

Proculus ſe rendit auprès d'elle ſitôt qu'elle fut viſible. Ils entrerent plus avant dans les matieres qu'ils s'étoient propoſées; & enfin Epicaris feignit d'être ſenſible à ſa paſſion, & lui promit tout s'il vouloit entrer dans un deſſein conforme à ſes intérêts, & qui ſe trâmoit pour donner une face nouvelle au Gouvernement.

La facilité avec laquelle il s'offrit d'entrer dans tout ce qu'elle voudroit, pourvû qu'elle agréât ſon amour, donna beaucoup de joie à Epicaris. Elle crut qu'un homme qui avoit trempé ſes mains dans le ſang d'Agrippine, ne ſe feroit pas un ſcrupule de concourir à verſer celui de Néron. Ainſi elle ſe propoſa de franchir le pas pour eſſayer de l'engager dans la conſpiration; mais, comme elle avoit une prudence qui alloit au-devant de tout, en lui faiſant le plan de la conſpiration, elle lui tut le nom des complices, & d'une maniere ſi adroite qu'il ne put en imaginer un ſeul.

Il lui promit plus qu'elle ne voulut, & de ſa part elle lui donna de fortes aſſurances qu'elle répondroit à ſes deſirs. Le régal fut réitéré le même jour dans un jardin magnifique qu'un de ſes amis avoit aux portes de Miſene; mais la nuit ne fut pas plutôt venue, que Proculus méchant & perfide, croyant avoir trouvé un moyen ſûr pour faire cette haute fortune après laquelle il aſpiroit, monta ſur ſes chevaux, ſe rendit à Rome, ſe fit introduire auprès de l'Empereur, & lui révéla tout ce qu'il avoit appris d'Epicaris.

Néron, malgré toutes les défiances qui ſont inſé-

parables des grands crimes, eut peine à croire ce que Proculus lui dit, d'autant plus qu'il ne citoit aucun complice d'une ſi prodigieuſe entrepriſe. Cependant, comme les Souverains ne doivent rien négliger, non pas même les ombres des ſoupçons lorſqu'il s'agit de leur vie, il dépêcha quelques Gardes à Miſene pour ſe ſaiſir d'Epicaris. Ils partirent, & arriverent au moment qu'elle ſortoit du lit; & l'ayant arrêtée & enfermée dans une litiere, ils l'amenerent à Rome, où elle fut reſerrée dans une chambre ſecrette du Palais qui lui ſervit de priſon.

Tigelin fut dans une extrême ſurpriſe lorſque l'Empereur lui fit part de ce qu'il venoit d'apprendre de Proculus, & quelque amour qu'il eût pour Epicaris, l'indice paroiſſoit trop fort & la matiere trop délicate pour prendre ſon parti, de crainte que l'intrigue dans laquelle il étoit avec cette Grecque, ne donnât quelque ombrage à un eſprit qui ſe défioit de tout. Ainſi ſans charger ni excuſer Epicaris, il ne dit autre choſe à l'Empereur, ſinon qu'il falloit l'entendre, & ne rien omettre de tout ce qui pourroit conduire à la découverte de cet attentat.

Mais l'étonnement des Conjurés fut bien plus grand lorſqu'on vint avertir Piſon qu'Epicaris étoit arrêtée à Miſene, & qu'on l'amenoit à Rome. Ils ne douterent point que leur entrepriſe ne fût découverte; & comme elle étoit l'ame de cette conſpiration, & celle qui donnoit le plus grand mouvement à ſes reſſorts, les principaux d'entre eux s'aſſemblerent ſecrettement chez Sénécion avant qu'elle fût arrivée dans Rome, pour prendre dans une conjoncture ſi délicate les réſolutions néceſſaires; mais, comme ils étoient tous perſuadés de la fidélité, de la prudence & de l'eſprit d'Epicaris, que d'ailleurs ils ignoroient ſur quels indices elle étoit arrêtée, leur conférence aboutit à ne faire aucun mou-

mouvement qui pût les rendre ſuſpects, & à ſe réſoudre d'attendre avec patience l'effet de ſa conſtance & de ſon adreſſe.

Ils ne furent point trompés dans leur idée. Néron voulut lui-même interroger Epicaris en préſence de Tigelin & du Conſul Veſtinus, dont l'un étoit ſon Amant, & l'autre ſon Complice. La vue de ce Conſul la fortifia dans ſa propre aſſurance, & lui fit concevoir qu'on n'avoit rien découvert de particulier de leur entrepriſe. Elle répondit, & l'Empereur ne put tirer d'elle aucune lumiere de ce qu'il cherchoit. Elle nia toutes les circonſtances qui lui furent propoſées; & comme elle demanda qui étoient donc les impoſteurs qui oſoient porter contre elle un témoignage ſi faux, elle fut fort ſurpriſe lorſque Néron fit entrer Proculus, qui lui ſoutint tout ce qu'il avoit exactement révélé à l'Empereur.

La préſence de ce perfide, bien loin de l'ébranler, ne ſervit qu'à redoubler ſa prudence & ſa fermeté. Elle prit à ſa vue un air fier & dédaigneux, & faiſant paroître ſur ſon viſage une aſſurance mâle: Quoi! lui dit-elle, Infame, eſt-ce ainſi que tu te venges des mépris que j'ai eus pour ton indigne amour? Faut-il m'accabler d'impoſtures, parce que je n'ai pas répondu à tes deſirs? & oſes-tu aux yeux de ton Empereur entreprendre de perdre par une calomnie, celle que tu n'as pu vaincre par tes empreſſemens impudiques? T'avois-je jamais vu, lorſque tu m'as funeſtement régalée à Miſene, dans la vue de me ſéduire? & aurois-je choiſi pour un complot ſi terrible un Inconnu obligé à ſon Empereur par tant de bienfaits que tu n'as jamais mérités? Mais nomme-moi quelqu'un de cette imaginaire conjuration? T'aurai-je confié le ſecret & le plan d'une entrepriſe ſi terrible ſans te nommer du-moins les Chefs, & t'apprendre à qui je voulois t'aſſocier? Va, Malheureux, ſi ma vie eſt néceſſaire pour dif-

ſiper les défiances que tu veux inſpirer à ton Maître, à ce Maître qui ma honorée d'un amour qui a fait ſi long-tems mon bonheur, je lui offre tout mon ſang. Oui, Seigneur, continua-t-elle en ſe retournant vers Néron, voilà mes veines, faites-en tirer juſqu'à la derniere goute ; mais en même tems défiez-vous de cet Impoſteur, comme du plus grand de tous les ſcélérats.

Ces paroles animées d'un courage intrépide, d'une préſence d'eſprit merveilleuſe, & d'une tranquillité d'ame que la ſeule vertu peut donner, frapperent Néron. Il ſe ſouvint qu'il avoit aimé Epicaris. Tigelin qui l'aimoit éperdûment, & qui ſe ſentoit ému d'une colere jalouſe contre Proculus, étudia les yeux de Néron, & y ayant lu un penchant favorable à cette Grecque, appuya de toute ſa force ſa juſtification ; mais le Conſul qui admiroit dans ſon cœur l'intrépidité vertueuſe de cette Affranchie, vit avec plaiſir que l'entrepriſe n'étoit point révélée ; & ménageant l'appui qu'il vouloit lui donner, dit tant de choſes pour confondre l'accuſation de Proculus, que Néron indigné contre ce malheureux le fit arrêter, & charger de chaînes ; & donnant à Epicaris ſa liberté, à condition qu'elle ne ſortiroit point de ſon Palais ſans un nouvel ordre, il la remit à la garde de Tigelin.

Ce Favori ne manqua pas de lui faire valoir le zele qu'il avoit fait paroître à la ſoutenir dans une occaſion ſi périlleuſe, & cette Grecque pour achever de diſſiper tous les ombrages que cette accuſation pouvoit avoir laiſſés, & qui vouloit avoir ſa liberté toute entiere, ne feignit point de lui donner toutes les marques de tendreſſe qu'il auroit pu attendre d'une femme qui l'auroit véritablement aimé ; deſorte qu'elle obtint facilement & dès le même jour la permiſſion de voir tous ſes amis, & même celle de ſe retirer chez elle, mais avec défenſes de quitter Rome.

Cependant le Conſul rendit compte aux Conjurés de la maniere heureuſe dont elle étoit ſortie de cette aventure, & ils tinrent dès le lendemain ſur ce ſuccès un conſeil dans les jardins de Lucain, où ſous différens prétextes & par différentes portes les principaux Chefs ſe trouverent, & Sénéque lui-même s'y fit porter ſecrettement, & y eut la premiere entrevue avec Piſon, après avoir pris toutes ſes meſures pour réuſſir dans ſes vues particulieres.

Parmi tant d'hommes illuſtres qui étoient tous complices de cette entrepriſe, quelques femmes s'y trouverent, & entre autres la jeune Antonie Fille de l'Empereur Claudius, & Sœur de Britannicus & d'Octavie, mais d'une autre Mere. Elle avoit conçu une haine ſi terrible contre Néron, qu'elle fut au-devant des ouvertures qu'on lui fit de cette conſpiration. C'étoit Epicaris qui avoit négocié cette intrigue; & d'un côté la flatant de la faire Impératrice, & de l'autre faiſant entendre à Piſon que pour ſe donner un droit inconteſtable à l'Empire, & s'y affermir, il n'y avoit point de voie plus ſûre que d'épouſer cette Princeſſe, elle avoit tiré parole de l'un & de l'autre, que, quoique Piſon aimât tendrement ſa femme, il la répudieroit pour élever Antonie ſur le Trône, ſoit que l'ambition lui eût fait prendre cette injuſte réſolution, ſoit qu'il ne l'eût promis, comme il y a plus d'apparence, que pour la faire entrer dans cette entrepriſe, ou enfin pour contrebalancer les projets ſecrets de Lateran dont il avoit découvert les vues particulieres. En effet ce jeune Romain, riche, puiſſant & de la premiere nobleſſe, ne croyant avoir de concurrent à l'Empire que le ſeul Piſon, ſe flatoit de l'emporter ſur lui, & faiſoit ſes cabales pour propoſer le même avantage à Antonie; ce qu'il pouvoit exécuter avec d'autant plus de facilité, qu'il étoit depuis peu ſans femme, & qu'il étoit puiſſamment

ſoutenu du Conſul Veſtinus allié à la Maiſon des Juniens.

Les Conjurés aſſemblés conclurent qu'il ne falloit plus abſolument différer l'exécution de leur entrepriſe; qu'ils avoient aſſez & peut-être même trop de complices; qu'à force d'en chercher, on trouve enfin un accuſateur; que l'exemple de ce qui venoit d'arriver à Epicaris, devoit les faire trembler, puiſque ſans l'eſprit & la fermeté de cette femme, tout étoit perdu.

Cette concluſion priſe, on délibéra ſur l'endroit propre à cette exécution, & tous opinoient à choiſir les jardins délicieux que Piſon avoit à Baies, puiſque ſous prétexte d'y donner une fête à Néron qui venoit ſouvent s'y promener, on trouveroit aiſément toutes les facilités poſſibles de s'y rendre les maîtres de ſa perſonne & de ſes gardes, même de ſe défaire de ſes principaux Favoris qui ne manquoient jamais de l'accompagner dans ſes divertiſſemens.

Mais plus Sénéque & Lateran appuyoient cet avis comme infaillible, plus Piſon s'y oppoſoit, ſous prétexte de ſa vertu auſtere, dont le ſcrupule ne lui permettoit pas de trahir l'hoſpitalité, & de ſouiller ſes Dieux & ſa table du ſang de ſon Empereur. Mais ce n'étoit point la véritable raiſon qui l'empêchoit de prêter ſa propre maiſon pour une action qu'ils regardoient comme un ſacrifice utile à la Republique, & agréable aux Dieux & aux Mânes de Claudius, de Britannicus, d'Agrippine & d'Octavie; mais il craignoit que tandis qu'il ſeroit occupé à Baies à cette execution qui demandoit ſa préſence, Lateran aidé du Conſul ne ſe rendît maître de Rome, & qu'un autre n'eût le fruit d'une entrepriſe dont il auroit eu tout le péril; ou que Veſtinus lui-même qui étoit un Républicain zélé, ne prît occaſion de la mort du dernier des Céſars pour rétablir la liberté, & pour rendre au Sénat l'autorité que les Empereurs avoient uſurpée.

Enfin après de longues conteſtations, il fut réſolu de fixer pour cette exécution le jour de la fête de Cérès, qui arrivoit dans cinq ou ſix jours, parce que Néron qui ſortoit peu en public, devoit ce jour-là paroître dans le Cirque pour aſſiſter aux jeux qui s'y célebroient à l'honneur de cette Déeſſe, & que la liberté du ſpectacle pouvoit donner un abord plus facile aux Conjurés; & l'on conclut que Lateran qui étoit jeune, grand, vigoureux & puiſſant, joindroit l'Empereur ſous prétexte de lui préſenter une requête, qu'il ſe proſterneroit à ſes genoux, & qu'en les embraſſant il le renverſeroit par terre; qu'en même tems les Colonels & les Capitaines des Gardes qui étoient entrés dans la conſpiration, mettroient l'épée à la main ſous prétexte de le défendre, mais en effet pour ſeconder les Conjurés qui ſe trouveroient les plus proches, & qui tueroient l'Empereur à la vue de tout le Peuple. Sur quoi Scévin pria qu'on lui accordât l'honneur de donner le premier coup au Tyran, & montra aux Conjurés un poignard qu'il avoit été lui-même arracher du Temple du Salut, dans une des principales Villes de l'Etrurie, pour l'employer à cette exécution.

Les choſes étoient dans cet état, & le ſuccès de l'entrepriſe indubitable, ſi le Ciel n'en eût autrement diſpoſé par un hazard inconcevable. Quelque grand que fût le nombre des Conjurés, il n'y en avoit pas un qui eût la volonté d'en trahir le ſecret. La conduite de Néron inſpiroit tous les jours de nouvelles horreurs. Il étoit abîmé dans les débauches les plus outrées. Le luxe de ſon nouveau Palais élevé ſur les cendres de Rome, & ſes fêtes frequentes, épuiſoient toutes les richeſſes publiques & particulieres. On le voyoit en plein théatre mêlé parmi les Chantres & les Baladins, y toucher ſa harpe ſoutenue par ſon Capitaine des Gardes, & l'accompagner d'un filet de voix à laquelle tous les Romains étoient forcés de donner des applaudiſſemens étudiés; & Pop-

pée qui avoit pris un aſcendant ſur ſon eſprit, ſe jouoit des plus illuſtres têtes de l'Etat, ſuivant que ſon caprice, ſon avarice, ou ſa cruauté la portoient à les perdre.

Cette horreur générale qu'avoient conçues toutes les perſonnes de mérite & de vertu, mettoit les Conjurés à couvert des trahiſons, & l'on étoit à la veille du jour choiſi pour cette grande action, lorſque l'imprudence indiſcrette d'un des complices fit naître des conjectures qui cauſerent un effet auſſi funeſte que l'auroit pu produire la plus lâche perfidie.

Scévin qui avoit paſſé toute ſa vie dans la molleſſe, & dont l'ame étoit peu accoutumée aux grands périls, fit pendant toute la journée paroître une inquiétude terrible & un abattement d'eſprit extraordinaire. Il fut très-longtems dans un entretien ſecret avec Natalis à la vue de ſes domeſtiques. Il tira de ſon cabinet le poignard qu'il avoit montré aux Conjurés dans les jardins de Lucain, & le donna à Milique l'un de ſes Affranchis pour le faire aiguiſer: il fit ſon teſtament, donna la liberté à une partie de ſes Eſclaves, & de l'argent à d'autres, chargea le même Affranchi de préparer des linges propres pour bander des plaies, & enfin donna le ſoir à pluſieurs des Conjurés un repas d'une dépenſe extraordinaire.

Ce Milique le plus cheri de tous les Affranchis de Scévin, avoit une de ces ſortes de femmes qui ne veulent pas que leurs maris aient rien de ſecret pour elles, & qui raiſonnant ſur tout, prennent ſur la condeſcendance de ces maris un empire ſi abſolu, qu'ils ne font rien qu'ils ne leur en rendent un compte exact.

Milique donc ſe retirant ſur le milieu de la nuit auprès de ſa femme, lui compta tout ce qui s'étoit paſſé chez ſon Maître, lui montra le poignard qu'il devoit faire aiguiſer le lendemain matin; & la voulut elle même charger de faire les bandes de linge qu'il avoit ordre de préparer.

Mais cette Femme réfléchiſſant avec ſon Mari ſur toutes ces circonſtances, tous deux à force de raiſonnemens, conjecturerent qu'il falloit qu'il y eût quelque grand deſſein formé, dans lequel entroit Scévin, & que ce deſſein regardoit indubitablement la perſonne de l'Empereur; & ſur ce fondement, après avoir paſſé la nuit en réflexions, l'eſpoir d'une grande fortune ſe mit de la partie, & cette Femme flatée de l'idée qu'elle en conçut, tourna l'eſprit de ſon Mari, deſorte qu'oubliant ſon honneur, ſon devoir, le ſalut de ſon Maître, & la liberté qu'il avoit reçue de lui, elle le porta à ce qu'elle voulut, & le força d'aller par une lâche trahiſon dénoncer à l'Empereur toutes ces conjonctures, & de lui porter ce poignard comme un témoin irréprochable du crime dont il l'accuſeroit.

Marche, lui dit cette Femme impérieuſe, & ne te laiſſe point dévancer par d'autres plus habiles & plus ſages que toi. Tous les autres domeſtiques ne ſont-ils pas témoins de ce que tu as vu? De quoi ſerviroit donc ton ſilence, puiſque ſi tu te tais, d'autres parleront, & celui qui te préviendra, aura tout le fruit de ſon zele, tandis que tu périras comme complice d'un attentat dont la découverte peut te procurer une fortune immenſe?

Milique, d'une ame baſſe & intéreſſée, ne put réſiſter aux impreſſions de ſa Femme; & dès la pointe du jour de la fête de Cérès, qui étoit celui que les Conjurés avoient pris pour l'exécution de leur entrepriſe, il ſe rendit au Palais. Les Gardes le repouſſerent d'abord; mais il n'eut pas plutôt dit à celui qui commandoit, qu'il avoit un ſecret auſſi preſſé qu'important à révéler à l'Empereur, qu'on le conduiſit à l'Affranchi Epaphrodite, qui étoit l'un de ſes valets de chambre, & qui du même pas l'introduiſit auprès de lui.

Néron étoit dans ſon lit avec Poppée. Milique lui expliqua toutes les circonſtances qui ſervoient de

fondement à ſes conjectures, & lui remit entre les mains le poignard dont Scévin l'avoit chargé. Néron effrayé de ſon récit, ſauta du lit à bas, & animé par Poppée, fit garder Milique dans une chambre de ſon appartement, & envoya des Gardes qui enleverent Scévin de ſon lit, & l'amenerent au Palais.

Néron lui-même l'interrogea ſur toutes les circonſtances qu'il avoit appriſes de Milique, lui montra le poignard que ce perfide lui avoit remis entre les mains, & enfin fit venir devant lui cet Affranchi qui lui ſoutint tout ce qu'il avoit dit à l'Empereur.

Scévin fit voir dans ce péril imprévu plus de prudence & plus de fermeté qu'on n'en auroit attendu de ſa molleſſe. Il repondit avec une préſence d'eſprit merveilleuſe à tout ce qu'on lui objectoit, dit que ſon Pere avoit toujours conſervé dans ſa maiſon ce vieux poignard, plein de rouille, par une eſpece de religion domeſtique; & que Milique, pour bâtir ſa calomnie ſur un fondement apparent, l'avoit dérobé dans l'endroit où il étoit attaché. Qu'à l'égard de ſon teſtament, ce n'étoit pas la premiere fois qu'il l'avoit fait; & qu'étant bon maître & peut-être trop bon, il avoit ſouvent donné de l'argent & la liberté aux Eſclaves qui le ſervoient bien; que Milique lui-même dont il éprouvoit la derniere ingratitude par une impoſture ſi noire, avoit reçu de lui ſa liberté dans un autre tems. Que pour le repas qu'il avoit donné à ſes amis, on ſavoit que la bonne chere avoit toujours été l'une de ſes foibleſſes; que le plaiſir de la table avoit même conſumé la meilleure partie de ſon bien; mais que ce que diſoit ce calomniateur touchant des linges propres à bander des playes, étoit une ſuppoſition ridicule, qu'il n'ajoûtoit aux autres circonſtances que pour leur donner quelque couleur; qu'enfin il ſupplioit l'Empereur de le tenir, & lui & cet Impoſteur, dans les fers, juſqu'à ce que la vérité d'un fait ſi important fût éclaircie.

Ces réponſes furent ſoutenues d'une ſi grande fermeté de parole & de viſage, que Néron lui-même en fut touché, & que Milique preſque confondu, ne ſavoit plus de quelle maniere ſoutenir ce qu'il avoit avancé, quand la femme de cet indigne Affranchi fit entendre à l'Empereur, que Scévin avoit eu la veille un entretien ſecret & fort long avec Natalis; que tous deux étoient intimes amis de Piſon; & que Natalis même ayant été du repas, on pourroit tirer de lui des lumieres de leur complot.

Sur cette circonſtance Néron fit arrêter Natalis, qu'on mit dans une chambre ſéparée de celle où l'on tenoit Scévin. Tigelin que Néron avoit mandé, les interrogea tous deux ſur le ſujet de cette longue converſation, & il ſe trouva ſi peu de rapport dans leurs réponſes, que les ſoupçons de l'Empereur augmenterent, & que pour en tirer plus d'éclairciſſemens, il les fit charger de chaînes, & commanda qu'on les appliquât l'un & l'autre à la torture la plus cruelle.

Cependant Epicaris, qui par l'adreſſe de ſes intrigues & ſon crédit chez Tigelin, pénétroit tout, avoit été ponctuellement avertie de tout ce qui ſe paſſoit. Elle ſut que Scévin & Natalis étoient arrêtés chez l'Empereur; & s'étant rendue ſecrettement chez Piſon, elle lui apprit ce malheur, & fit tout ce qu'elle put pour lui inſpirer une réſolution digne d'un Romain qui aſpiroit à l'Empire.

Scévin & Natalis, lui dit-elle, ſont arrêtés, on les interroge, on n'a que des indices contre eux, ils peuvent les détruire par leur conſtance & par leur eſprit; mais il ne faut pas ſe fier à la molleſſe de deux hommes nourris dans le luxe & dans la délicateſſe. Prevenez les ſuites fatales de ce qu'ils peuvent révéler, levez le maſque, allez ſur la place, montez ſur la tribune, déclarez-vous vous-même, & appellez vos amis & tout ce que Rome a de plus vertueux à votre ſecours. N'attendez pas qu'on vienne vous ſurprendre & vous enchaîner comme

un criminel; le Soldat, le Peuple, le Sénat, tous applaudiront à cette hardieſſe, & ſi vous n'emportez pas tous les ſuffrages, du-moins une action ſi louable les partagera par ſa grandeur & par la ſurpriſe de la nouveauté. Néron troublé d'un coup ſi imprévu, n'y pourra remedier; & ſi les ames les plus intrepides s'étonnent d'un événement auquel elles ne s'attendoient pas, que fera ce lâche Empereur qui n'a, ni courage, ni vertus? Viendra-t-il à la tête de ſes troupeaux d'Eunuques efféminés pour vous combattre? & Tigelin armera-t-il contre vous une légion de ces femmes debordées, & de ces demi-femmes qui ſe proſtituent dans le Palais? Oui, Seigneur, il n'eſt point d'autre aſyle pour vous que cette généreuſe témerité; on ne ſort point autrement des grands périls, & n'attendez plus rien que d'un éclat abſolument néceſſaire. Lorſque je fus ſeule dénoncée à l'Empereur, vous n'aviez rien à craindre, & ma fermeté vous répondoit de tout; mais voilà deux de nos Complices arrêtés, vous ne devez plus compter ſur un ſecret que les tourmens ou les récompenſes vont arracher. Cherchez donc la gloire dans votre ſalut, & dans celui de la Republique, au-lieu d'attendre la mort & l'infamie dans l'inaction.

Il eſt conſtant que ſi Piſon eût ſuivi ce généreux ſentiment d'Epicaris, il auroit été ſoutenu de la plus grande partie de Rome, puiſque l'un des Conſuls, le Préfet, quantité d'Officiers des Gardes & les principaux Romains participoient à la conjuration, & qu'il auroit pu détrôner Néron, ou du-moins lui vendre cher tout le ſang qu'il repandit ſans peine; mais ſoit par une crainte lâche, ou par un eſpoir frivole dont il eſt difficile de concevoir les raiſons, ou enfin par l'avis contraire de Galla ſa femme qui étoit belle, mais d'une baſſe naiſſance, qu'il avoit enlevée à un de ſes amis après l'avoir corrompue, il n'oſa prendre cette réſolution hardie, & Epicaris outrée de ſon peu de courage, le quitta, & vint ſe

renfermer chez elle pour y attendre tranquillement une mort qu'elle jugeoit inévitable.

Tandis qu'elle faiſoit cet effort inutile ſur l'eſprit de Piſon, Néron faiſoit préparer la torture à Scévin & à Natalis. La ſeule vue des tourmens ſuffit pour abattre l'ame molle de ce dernier. Quoiqu'il eût marqué d'abord une réſolution inébranlable, il ſuccomba lâchement au ſeul appareil des peines qu'on lui préſenta, & ne fut pas plutôt appliqué ſur le chevalet, qu'il avoua l'entrepriſe, en expliqua les principales circonſtances, & nomma Piſon & Sénéque pour les Chefs de la conſpiration. Scévin témoigna plus de courage, il ſouffrit une partie de la torture; mais, lorſque par les demandes qu'on lui fit, il s'apperçut que Natalis avoit tout découvert, il crut qu'il étoit inutile de ſe faire davantage tourmenter, & avouant avec franchiſe ce qu'il ne pouvoit plus taire qu'inutilement, il accuſa comme complices Lucain, Afranius, Sénécion, & quantité d'autres.

Néron troublé de la grandeur de cette conſpiration, & du nombre & de la quantité des Conjurés, quoiqu'il n'en fût pas encore la vingtieme partie, trembloit au milieu de ſes Gardes. Il les fit redoubler par-tout, & tenant cette découverte la plus ſecrette qu'il put dans ſon Palais, il donna des ordres pour faire arrêter Lucain, Afranius & Sénécion, qui ſouffrirent d'abord toutes les peines de la torture ſans rien avouer; mais enfin flatés de l'impunité qu'on leur promit, & qu'on ne leur tint pas, ils eurent la lâcheté de trahir leurs plus proches parens & leurs plus intimes amis. Lucain chargea honteuſement ſa propre Mere; Afranius accuſa Gallus qui étoit ſon Beau-pere & ſon plus cher ami, & Sénécion n'épargna pas Annius Pollion qui le chériſſoit tendrement.

Chaque moment faiſoit découvrir de nouveaux complices. Tigelin par les ordres de Néron, avoit

fait occuper toutes les places & toutes les avenues de Rome par les troupes qui s'y trouverent; & la maiſon de Piſon fut inveſtie ſur le midi. On l'y ſurprit, & on le força de ſe faire couper les veines après avoir écrit un indigne teſtament, rempli des plus lâches flateries pour demander au Tyran la conſervation de ſes biens pour ſon impudique femme qui ne les méritoit pas, & qui l'avoit empêché de ſuivre le conſeil généreux d'Epicaris.

La crainte que le nombre prodigieux des Conjurés donnoit à Néron, ſe tourna en fureur, & ſa cruauté animée par la grandeur du péril qu'il venoit d'échapper, lui fit prononcer un arrêt de mort général contre tous ceux qui ſe trouveroient complices d'une ſi terrible conjuration. Le ſang commença donc à couler de tous côtés à meſure qu'on les arrêtoit: on les voyoit conduire par troupes dans les jardins du Palais, où les bourreaux prêts les maſſacroient avec la derniere inhumanité; & ce qui fut admirable, c'eſt que le Préfet de Rome qui étoit un des Conjurés, mais qu'on n'avoit point encore accuſé, ayant été chargé de ces exécutions, les faiſoit faire avec d'autant plus de ſévérité, qu'il croyoit par-là couvrir la part qu'il avoit dans la conſpiration.

Latéran que Scévin avoit accuſé, fut une des premieres victimes que Néron s'immola. Il le fit tuer par un des Officiers de ſes Gardes qui étoit lui-même du nombre des Conjurés, & de la main duquel ce Romain reçut la mort avec une conſtance admirable, & ſans même lui reprocher ſa complicité.

Mais avant ces premieres exécutions, & lors même que la conſpiration ne commençoit qu'à ſe découvrir, & que Scévin & Natalis n'avoient pas encore été mis à la torture, Néron ſe ſouvenant de ce qui s'étoit paſſé entre Proculus & Epicaris, & que l'entrepriſe dans laquelle il l'accuſoit d'avoir part, avoit quelque rapport à celle-ci, il commanda qu'on ſe ſaiſît d'elle, & qu'on l'amenât au Palais.

Elle étoit alors de retour à ſa maiſon, accablée de douleur de voir que la préſence du péril avoit ôté à Piſon tout ſon courage dans le moment qu'il en avoit le plus de beſoin. Elle fut priſe & conduite à l'appartement de l'Empereur qui l'attendoit ſeul dans ſon cabinet, & elle parut devant lui avec un viſage auſſi tranquille que lorſqu'elle y étoit autrefois venue pour y recevoir les careſſes d'un Amant.

On me trahit, lui dit Néron, on a formé contre moi la plus terrible de toutes les conſpirations, & c'eſt ſans-doute la même dans laquelle vous vouliez faire entrer Proculus. Faut-il qu'honorée de mon amour, riche de mes bienfaits, & liée auſſi étroitement que vous l'êtes avec le plus fidele de mes Favoris, vous pouſſiez ſi loin votre ingratitude! Mais un reſte de tendreſſe prend encore votre parti dans mon cœur; nous voici ſeuls, je vous pardonne tout, & ne vous ôte rien de mon amitié, ſi vous voulez me découvrir de bonne-foi le ſecret de cette entrepriſe, ſinon les tortures les plus affreuſes tireront malgré vous de votre bouche les lumieres que vous me refuſerez. Ah! Epicaris, pourquoi me haïſſez-vous juſqu'à conjurer contre moi?

Epicaris dont l'eſprit & le cœur étoient préparés au ſort le plus funeſte, & qui ſavoit bien que jamais elle ne pouvoit échapper à la vengeance d'un Tyran qui ne la flatoit que pour tirer d'elle ce qu'il en vouloit ſavoir, & puis l'immoler à ſa cruauté, le regarda avec une fierté qui ſans ſortir du reſpect marquoit l'intrépidite de ſon ame.

Je ne vous hais point, Seigneur, lui repliqua-t-elle, & vous ſavez vous-même à quel point je vous ai aimé de bonne-foi. Néron fut l'objet de toutes mes tendreſſes; mais ce même amour que j'ai eu pour un Empereur à qui le Ciel avoit donné de ſi grandes qualités, me force à vous dire ici, puiſque nous ſommes ſeuls, & que je vais ſans-doute vous parler

pour la derniere fois, que les vices honteux dont vous deshonorez la majeſté de votre caractere, ſont odieux à tous ceux qui ont de la vertu, & ſont l'unique ſource de la haine qu'on vous porte. Rome avoit oublié le poiſon qui ſacrifia Britannicus à la ſûreté de votre Empire; elle avoit excuſé ce coup politique en l'attribuant à une néceſſité d'Etat; mais elle n'a pu voir ſans frémir Agrippine tomber ſous le fer d'un parricide, & la tête d'Octavie à qui vous deviez l'Empire, devenir le jouet d'une adultere qui a pris ſa place. Le Ciel qui veut encore affliger Rome, vous fait découvrir une conſpiration, vous la croyez terrible; elle l'eſt, Seigneur, encore plus que vous ne l'imaginez. Le cœur d'une Romaine que je porte ſous l'habit d'une Grecque affranchie, & le ſalut de l'Etat, m'y ont fait entrer. Il ne faut point de tourmens pour me le faire avouer, mais toutes les tortures ne tireront pas de ma bouche le nom d'un ſeul des Conjurés. Si vous me croyez, vous ne les chercherez point; mais étouffant ſous un pardon général cette conjuration, vous changerez vos vices en vertus, & vous ferez renaître ces premieres années de votre Empire, qui vous rendoient le modele d'un Prince accompli, comme vous êtes devenu par un changement fatal celui des plus déteſtables Tyrans. C'eſt-là l'unique moyen de vous aſſûrer ſur le Trône d'où le poiſon de vos flateurs ne peut enfin manquer de vous renverſer. Soyez vertueux, & Rome vous adorera; ceux qui ont conjuré votre mort, ſeront vos Sujets les plus fidéles: mais ſi votre cruauté va irriter encore les eſprits par des fleuves de ſang que vous vous préparez à faire couler, ſi vous reſtez toujours abîmé dans les vices les plus infames, vous échapperez peut-être à cette conſpiration, mais elle ne ſera que la pierre d'attente d'une autre ſous laquelle enfin vous ſuccomberez. Croyez-moi, Seigneur, n'approfondiſſez point cette entrepriſe, pardonnez-la généreuſement;

imitez Pompée qui brûla les lettres de ceux qui avoient conſpiré pour le perdre, & vivez en Prince vertueux, & digne d'être le Maître du Monde. Vos flateurs vous parleront autrement, mais c'eſt le conſeil que vous donne la plus ſincere de vos ſujettes, & la meilleure de vos amies.

Tandis qu'Epicaris parloit de la ſorte, Néron faiſoit voir dans ſes yeux pleins de feu, & dans ſes regards troublés, ſa fureur & ſa confuſion. Il avouoit dans ſon cœur tout ce qu'elle lui diſoit, mais ſa timidité cruelle ne s'accommodoit point d'un conſeil ſi généreux. Il jetta donc ſur elle une vue égarée, & d'une voix terrible: Va, lui dit-il, Eſclave indigne de mes bontés, & du pardon que je t'offrois; ſors de devant mes yeux, & prépare-toi aux tortures les plus cruelles, ſi tu ne revéles ce que tu ſais.

Il frappa en même tems du pied, & la livra aux plus durs Miniſtres de ſes exécutions, avec un ordre ſévere d'arracher d'elle par les tourmens les plus rudes, ce qu'elle ſavoit de la conſpiration, & ſans que Tigelin qui ſe trouva préſent, oſât dire un mot en ſa faveur.

Ce fut dans ce même tems que Scévin & Natalis déclarerent lâchement les principaux auteurs de cette entrepriſe, & que Néron donna ſes ordres pour aller inveſtir la maiſon de Piſon, & l'obliger à ſe donner la mort.

Il avoit donné les mêmes ordres contre Sénéque, & Granius l'un des Colonels des Gardes en fut chargé. Ce Philoſophe, depuis ſa retraite de la Cour, étoit ordinairement dans une maiſon de plaiſance qu'il avoit à la campagne; mais il s'étoit raproché pour être plus à portée le jour de l'exécution, & il s'étoit, cette même nuit, arrêté à quatre milles de Rome. Granius qui étoit de la conſpiration, ne put ſe réſoudre à déclarer lui-même à Sénéque les ordres de Néron; mais étant arrivé à ſa porte, il envoya

un Capitaine aux Gardes lui porter le funeſte commandement de ſe faire ouvrir les veines.

Il étoit alors à table avec ſa femme & ſes amis, à la vue deſquels il reçut cet ordre avec une fermeté qui ne démentit point la réputation que ſa Philoſophie lui avoit acquiſe. Il demanda la liberté de faire ſon teſtament; mais, comme Néron vouloit profiter de tous ſes grands biens, cette permiſſion lui fut refuſée. Alors ſe tournant vers ceux qui étoient avec lui: On ne veut pas, leur dit-il, que je reconnoiſſe le mérite de mes amis en leur faiſant part de mes richeſſes; mais à leur défaut je vous laiſſe quelque choſe de plus précieux, c'eſt l'exemple de ma vie pour en profiter. Voyant enſuite couler leurs larmes, il s'efforça de les conſoler & de les affermir: Où ſont, leur dit-il, ces préceptes de ſageſſe que je vous ai donnés? Où ſont ces réſolutions contre tous les accidens funeſtes de la vie? La cruauté de Néron vous étonne-t-elle? & celui qui a fait mourir ſa Mere, ſa Femme & ſon Frere, devoit-il épargner ſon Précepteur?

Il embraſſa enſuite ſa femme, & bien loin de la détourner de la réſolution qu'elle prit de ſe faire mourir avec lui, il l'excita de ſe donner cette gloire digne du ſang de Pompée dont elle ſortoit, & d'une véritable Romaine. Ils ſe firent donc en même tems couper tous deux les veines; mais Sénéque pour épargner à ſa chere Pauline le déplaiſir de le voir expirer, ſe fit porter dans un bain préparé dans une autre chambre, & prenant avec les deux mains l'eau qui étoit teinte de ſon ſang, il en arroſa ſes domeſtiques, en diſant que c'étoit la libation du ſacrifice qu'il offroit de ſa vie à Jupiter Libérateur. Mais Néron averti du deſſein que la femme de Sénéque avoit pris de ſe faire mourir en même tems que lui, & craignant que cette mort ne le rendit encore plus odieux, il dépêcha avec tant de promptitude un Exprès, qu'il arriva aſſez-tôt pour prévenir ſes derniers

niers ſoupirs. On lui ferma les veines dans le tems qu'elle avoit déjà perdu la connoiſſance ; mais étant ſauvée de ce péril, elle vécut peu, & la perte qu'elle avoit faite de la plûpart de ſon ſang, lui laiſſa toute ſa vie une paleur qui fut une marque glorieuſe, & de ſon courage, & de l'amour qu'elle avoit eu pour ſon mari.

Cependant on mit Epicaris à la torture, & Tigelin qui ſavoit tout ſacrifier à ſon Maître, excita lui-même les bourreaux à ne la point épargner. Mais de quelque cruauté dont elle fût tourmentée, jamais on ne put la forcer à nommer un ſeul des Complices ; & quoique par ceux qu'on lui nommoit, elle vît bien qu'il falloit que Natalis & Scevin euſſent cédé à la rigueur des ſupplices, & trahi le ſecret, elle reſta ferme dans la réſolution de ne rien découvrir. Déchirez ce corps malheureux, diſoit-elle, je l'abandonne à la barbarie d'un Tyran ; qu'il aſſouviſſe ſon inhumanité, mais il n'ébranlera jamais, ni la vertu, ni la fidelité d'Epicaris.

Enfin ſa fermeté laſſa les miniſtres de la torture ; on la détacha preſque briſée, & réduite dans un état pitoyable. Néron irrité de ſa conſtance invincible, voulut raſſaſier ſes yeux cruels du ſpectacle de la voir : il l'inſulta de paroles indignes de ſon rang, & commanda qu'on la portât dans l'appartement le plus éloigné de ſon Palais ; qu'on prît ſoin de ſa ſanté, & qu'on la rétablît pour la remettre une ſeconde fois à la même épreuve, auſſitôt que ſon corps pourroit la ſupporter.

Il voulut même qu'elle le ſût, dans la penſée que l'horreur de ſe voir encore expoſée à des peines ſi terribles, l'obligeroit à déclarer tout ce qu'elle ſavoit ; mais cette connoiſſance fit un effet tout contraire à ſes deſirs. On ne l'eut pas plutôt miſe dans une chaiſe pour la porter où Néron avoit ordonné, que pour lui dérober le plaiſir de la faire expirer

dans les ſupplices; ou de crainte que la foibleſſe de ſon corps ne la forçât dans une ſeconde torture à trahir ce qu'elle vouloit taire juſqu'à la mort, elle prit ſa ceinture, y fit un nœud coulant, l'attacha à la traverſe de la chaiſe, y paſſa la tête, & ſe donnant tout le mouvement qui lui fut poſſible, elle vint ſi bien à bout de ſes intentions, que ceux qui la portoient, étant arrivés où ils avoient ordre de la remettre, & ouvrant la porte de la chaiſe, trouverent qu'elle s'étoit ôté le reſte de vie que la torture lui avoit laiſſé.

Ce fut alors que l'Empereur lâcha la bride à ſes cruautés, le ſang coula de toutes parts. Peu à peu tous les Complices furent révélés; les uns périrent lâchement, les autres avec une conſtance digne de l'ancienne Rome. Subrius interrogé par Néron par quel motif il avoit conſpiré contre lui, après tant de ſervices ſignalés qu'il lui avoit rendus: Tu n'as pas eu, lui dit-il, un Sujet plus fidele que moi, tant que tu as mérité qu'on t'aimât; mais je t'ai haï dès que tu es devenu Parricide, Cocher, Comédien & Incendiaire.

Ce reproche le piqua vivement, & l'empêcha de s'expoſer à d'autres; ainſi ce fut le dernier des Conjurés auquel il parla. Milique eut une récompenſe proportionnée au ſervice important qu'il avoit rendu, & le triomphe fut décerné à Tigelin, comme s'il avoit vaincu les Parthes, ou les plus redoutables ennemis de la République.

Telles furent les cauſes, la ſource, l'intrigue & la cataſtrophe de cette fameuſe conſpiration, qui couta la vie ou l'exil à plus de trois cents Complices, & qui avoit été conduite avec tant de bonheur juſqu'au jour fatal de ſon exécution, ſans que parmi tant de Conjurés il ſe fût trouvé un ſeul traître qui la révélât.

Néron ſe vit par là délivré de ceux qui le haiſ-

ſoient le plus, & qui étoient le plus capables de le détruire: & enrichi des dépouilles de tant d'illuſtres Romains, il s'en abandonna encore plus à tous les vices dont il ſe déshonoroit. Son avarice & ſes cruautés redoublerent; il tua Poppée d'un coup de pied, & fit périr tant de Romains, qu'enfin ce qu'Epicaris lui avoit prédit, arriva, & qu'une révolte générale fit ce que cette conjuration particuliere n'avoit pu exécuter.

LE LIBRAIRE
AU
LECTEUR.

Le reſpect que l'on doit à l'illuſtre Nom qui eſt à la tête de cette Piece, & la conſidération que l'on doit avoir pour les éminentes Perſonnes qui ſont deſcendues de ceux qui l'ont porté, m'obligent de dire, pour ne pas manquer envers les uns ni les autres, en donnant cette Hiſtoire au Public, qu'elle n'a été tirée d'aucun Manuſcrit qui nous ſoit demeuré du tems des perſonnes dont elle parle. L'Auteur ayant voulu pour ſon divertiſſement écrire des aventures inventées à plaiſir, a jugé plus à propos de prendre des noms connus dans nos Hiſtoires, que de ſe ſervir de ceux que l'on trouve dans les Romans, croyant bien que la réputation de Madame de MONTPENSIER *ne ſeroit pas bleſſée par un récit effectivement fabuleux. S'il n'eſt pas de ce ſentiment, j'y ſupplée par cet Avertiſſement, qui ſera auſſi avantageux à l'Auteur, que reſpectueux pour moi envers les Morts qui y ſont intéreſſés, & envers les Vivans qui pourroient y prendre part.*

LA
PRINCESSE
DE
MONTPENSIER.

PENDANT que la Guerre Civile déchiroit la France ſous le regne de Charles IX. l'amour ne laiſſoit pas de trouver ſa place parmi tant de déſordres, & d'en cauſer beaucoup dans ſon Empire. La Fille unique du Marquis de Méziere, Heritiere très-conſiderable, & par ſes grands biens, & par l'illuſtre Maiſon d'Anjou dont elle étoit deſcendue, étoit promiſe au Duc du Maine, cadet du Duc de Guiſe, que l'on a depuis appellé le Balafré. L'extrême jeuneſſe de cette grande Héritiere retardoit ſon mariage; & cependant le Duc de Guiſe qui la voyoit ſouvent, & qui voyoit en elle les commencemens d'une grande beauté, en devint amoureux, & en fut aimé. Ils cacherent leur amour avec beaucoup de ſoin. Le Duc de Guiſe qui n'avoit pas encore autant d'ambition qu'il en a eu depuis, ſouhaitoit ardemment de l'épouſer; mais la crainte du Cardinal de Lorraine, qui lui tenoit lieu de Pere, l'empêchoit de ſe déclarer.

Les choſes étoient en cet état, lorsque la Maiſon de Bourbon, qui ne pouvoit voir qu'avec envie l'élévation de celle de Guiſe, s'appercevant de l'avantage qu'elle recevroit de ce mariage, ſe réſolut de le lui ôter, & d'en profiter elle-même, en faiſant épouſer cette Héritiere au jeune Prince de Montpenſier. On travailla à l'exécution de ce deſſein avec tant de ſuccès, que les parens de Mademoiſelle de Méziere, contre les promeſſes qu'ils avoient faites

au Cardinal de Lorraine, ſe réſolurent de la donner en mariage à ce jeune Prince.

Toute la Maiſon de Guiſe fut extrêmement ſurpriſe de ce procédé; mais le Duc en fut accablé de douleur, & l'intérêt de ſon amour lui fit recevoir ce manque de parole comme un affront inſupportable. Son reſſentiment éclata bientôt, malgré les reprimandes du Cardinal de Lorraine & du Duc d'Aumale ſes Oncles, qui ne vouloient pas s'opiniâtrer à une choſe qu'ils voyoient ne pouvoir empêcher; & il s'emporta avec tant de violence, en préſence même du jeune Prince de Montpenſier, qu'il en naquit entre eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie.

Mademoiſelle de Méziere tourmentée par ſes parens d'épouſer ce Prince, voyant d'ailleurs qu'elle ne pouvoit épouſer le Duc de Guiſe, & connoiſſant par ſa vertu qu'il étoit dangereux d'avoir pour Beau-frere un homme qu'elle eût ſouhaité pour Mari, ſe réſolut enfin de ſuivre le ſentiment de ſes proches, & conjura Monſieur de Guiſe de ne plus apporter d'obſtacle à ſon mariage. Elle épouſa donc le Prince de Montpenſier, qui peu de tems après l'emmena à Champigni, ſéjour ordinaire des Princes de ſa Maiſon, pour l'ôter de Paris, où apparemment tout l'effort de la guerre alloit tomber. Cette grande Ville étoit menacée d'un ſiege par l'Armée des Huguenots, dont le Prince de Condé étoit le Chef, & qui venoit de déclarer la guerre au Roi pour ſa ſeconde fois.

Le Prince de Montpenſier, dans ſa plus tendre jeuneſſe, avoit lié une amitié très-particuliere avec le Comte de Chabanes, qui étoit un homme d'un âge beaucoup plus avancé que lui, & d'un mérite extraordinaire. Ce Comte avoit été ſi ſenſible à l'eſtime & à ſa confiance de ce jeune Prince, que contre les engagemens qu'il avoit avec le Prince de Condé, qui lui faiſoit eſpérer des emplois conſidérables dans le Parti des Huguenots, il ſe déclara

pour les Catholiques, ne pouvant ſe réſoudre à être oppoſé en quelque choſe à un homme qui lui étoit ſi cher. Ce changement de parti n'ayant point d'autre fondement, on douta qu'il fût véritable, & la Reine-Mere Cathérine de Medicis en eut de ſi grands ſoupçons, que la guerre étant déclarée par les Huguenots, elle eut deſſein de le faire arrêter; mais le Prince de Montpenſier l'en empêcha, & emmena Chabanes à Champigni, en s'y en allant avec ſa Femme. Le Comte ayant l'eſprit fort doux & fort agréable, gagna bientôt l'eſtime de la Princeſſe de Montpenſier, & en peu de tems elle n'eut pas moins de confiance & d'amitié pour lui, qu'en avoit le Prince ſon Mari. Chabanes de ſon côté regardoit avec admiration tant de beauté, d'eſprit & de vertu qui paroiſſoient en cette jeune Princeſſe; & ſe ſervant de l'amitié qu'elle lui témoignoit, pour lui inſpirer des ſentimens d'une vertu extraordinaire, & digne de la grandeur de ſa naiſſance, il la rendit en peu de tems une des perſonnes du monde la plus accomplie.

Le Prince étant revenu à la Cour, où la continuation de la guerre l'appelloit, le Comte demeura ſeul avec la Princeſſe, & continua d'avoir pour elle un reſpect & une amitié proportionnée à ſa qualité & à ſon mérite, La confiance s'augmenta de part & d'autre, & à tel point du côté de la Princeſſe de Montpenſier, qu'elle lui apprit l'inclination qu'elle avoit eue pour Monſieur de Guiſe; mais elle lui apprit auſſi en même tems, qu'elle étoit preſque éteinte, & qu'il ne lui en reſtoit que ce qui étoit néceſſaire pour défendre l'entrée de ſon cœur à une autre inclination; & que la vertu ſe joignant à ce reſte d'impreſſion, elle n'étoit capable que d'avoir du mépris pour ceux qui oſeroient avoir de l'amour pour elle.

Le Comte qui connoiſſoit la ſincérité de cette belle Princeſſe, & qui lui voyoit d'ailleurs des diſpoſitions ſi oppoſées à la foibleſſe de la galanterie, ne douta

point de la vérité de ſes paroles ; & néanmoins il ne put ſe défendre de tant charmes qu'il voyoit tous les jours de ſi près. Il devint paſſionnément amoureux de cette Princeſſe ; & quelque honte qu'il trouvât à ſe laiſſer ſurmonter, il fallut céder, & l'aimer de la plus violente & de la plus ſincere paſſion qui fut jamais. S'il ne fut pas maître de ſon cœur, il le fut de ſes actions. Le changement de ſon ame n'en apporta point dans ſa conduite, & perſonne ne ſoupçonna ſon amour. Il prit un ſoin exact pendant une année entiere de le cacher à la Princeſſe, & il crut qu'il auroit toujours le même pouvoir de le lui cacher. L'amour fit en lui ce qu'il fait en tous les autres : il lui donna l'envie de parler ; & après tous les combats qui ont accoutumé de ſe faire en pareilles occaſions, il oſa lui dire qu'il l'aimoit, s'étant bien préparé à eſſuyer les orages dont la fierté de cette Princeſſe le menaçoit. Mais il trouva en elle une tranquillité & une froideur pires mille fois que toutes les rigueurs à quoi il s'étoit attendu. Elle ne prit pas la peine de ſe mettre en colere contre lui. Elle lui repréſenta en peu de mots la différence de leurs qualités & de leur âge, la connoiſſance particuliere qu'il avoit de ſa vertu, & de l'inclination qu'elle avoit eue pour le Duc de Guiſe, & ſurtout ce qu'il devoit à l'amitié & à la confiance du Prince ſon Mari. Le Comte penſa mourir à ſes pieds de honte & de douleur. Elle tâcha de le conſoler, en l'aſſurant qu'elle ne ſe ſouviendroit jamais de ce qu'il venoit de lui dire ; qu'elle ne ſe perſuaderoit jamais une choſe qui lui étoit déſavantageuſe ; & qu'elle ne le regarderoit jamais que comme ſon meilleur ami. Ces aſſurances conſolerent le Comte, comme on peut ſe l'imaginer : mais il ſentit le mépris des paroles de la Princeſſe dans toute leur étendue, & le lendemain la revoyant avec un viſage auſſi ouvert que de coutume, ſon affliction en redoubla de la moitié. Le procédé de la Princeſſe ne la diminua pas.

pas. Elle vécut avec lui avec la même bonté qu'elle avoit accoutumé. Elle lui reparla quand l'occaſion en fit naître le diſcours, de l'inclination qu'elle avoit eue pour le Duc de Guiſe; & la Renommée commençant alors à publier les grandes qualités qui paroiſſoient en ce Prince, elle lui avoua qu'elle en ſentoit de la joie, & qu'elle étoit bien-aiſe de voir qu'il méritoit les ſentimens qu'elle avoit eus pour lui. Toutes ces marques de confiance qui avoient été ſi cheres au Comte, lui devinrent inſupportables. Il n'oſoit pourtant le témoigner à la Princeſſe, quoiqu'il oſât bien la faire ſouvenir quelquefois de ce qu'il avoit eu la hardieſſe de lui dire.

Après deux années d'abſence, la Paix étant faite, le Prince de Montpenſier revint trouver la Princeſſe ſa Femme, tout couvert de la gloire qu'il avoit acquiſe au ſiege de Paris, & à la bataille de Saint Denis. Il fut ſurpris de voir la beauté de cette Princeſſe dans une ſi grande perfection; & par le ſentiment d'une jalouſie qui lui étoit naturelle, il en eut quelque chagrin, prévoyant bien qu'il ne ſeroit pas ſeul à la trouver belle. Il eut beaucoup de joie de revoir le Comte de Chabanes, pour qui ſon amitié n'étoit point diminuée. Il lui demanda confidemment des nouvelles de l'eſprit & de l'humeur de ſa femme, qui lui étoit quaſi une perſonne inconnue, par le peu de tems qu'il avoit demeuré avec elle. Le Comte avec une ſincerité auſſi exacte que s'il n'eût point été amoureux, dit au Prince tout ce qu'il connoiſſoit en cette Princeſſe capable de la lui faire aimer: & il avertit auſſi Madame de Montpenſier de toutes les choſes qu'elle devoit faire pour achever de gagner le cœur & l'eſtime de ſon Mari. Enfin la paſſion du Comte le portoit ſi naturellement à ne ſonger qu'à ce qui pouvoit augmenter le bonheur & la gloire de cette Princeſſe, qu'il oublioit ſans peine l'intérêt qu'ont les Amans à empêcher que les per-

ſonnes qu'ils aiment, ne ſoient dans une parfaite intelligence avec leurs Maris.

La paix ne fit que paroître. La guerre recommença auſſitôt par le deſſein qu'eut le Roi de faire arrêter à Noyers le Prince de Condé & l'Amiral de Châtillon ; & ce deſſein ayant été découvert, on commença de nouveau les préparatifs de la guerre, & le Prince de Montpenſier fut contraint de quitter ſa Femme pour ſe rendre où ſon devoir l'appelloit. Chabanes le ſuivit à la Cour, s'étant entierement juſtifié auprès de la Reine. Ce ne fut pas ſans une douleur extrême qu'il quitta la Princeſſe, qui de ſon côté demeura fort triſte des périls où la guerre alloit expoſer ſon Mari.

Les Chefs des Huguenots s'étoient retirés à la Rochelle. Le Poitou & la Xaintonge étant dans leur parti, la guerre s'y alluma fortement, & le Roi y raſſembla toutes ſes troupes. Le Duc d'Anjou ſon Frere, qui fut depuis Henri III. y acquit beaucoup de gloire par pluſieurs belles actions, & entre autres par la bataille de Jarnac, où le Prince de Condé fut tué. Ce fut dans cette guerre que le Duc de Guiſe commença à avoir des emplois conſidérables, & à faire connoître qu'il paſſoit de beaucoup les grandes eſpérances qu'on avoit conçues de lui. Le Prince de Montpenſier qui le haïſſoit, & comme ſon ennemi particulier, & comme celui de ſa Maiſon, ne voyoit qu'avec peine la gloire de ce Duc, auſſi-bien que l'amitié que lui témoignoit le Duc d'Anjou.

Après que les deux Armées ſe furent fatiguées par beaucoup de petits combats, d'un commun conſentement on licencia les troupes pour quelque tems. Le Duc d'Anjou demeura à Loches, pour donner ordre à toutes les places qui euſſent pu être attaquées. Le Duc de Guiſe y demeura avec lui ; & le Prince de Montpenſier accompagné du Comte de Chabanes s'en retourna à Champigni, qui n'étoit pas fort éloigné de-là.

Le Duc d'Anjou alloit ſouvent viſiter les places qu'il faiſoit fortifier. Un jour qu'il revenoit à Loches par un chemin peu connu de ceux de ſa ſuite, le Duc de Guiſe qui ſe vantoit de le ſavoir, ſe mit à la tête de la troupe pour ſervir de guide; mais après avoir marché quelque tems, il s'égara, & ſe trouva ſur le bord d'une petite riviere qu'il ne reconnut pas lui-même. Le Duc d'Anjou lui fit la guerre de les avoir ſi mal conduits, & étant arrêtés en ce lieu, auſſi diſpoſés à la joie qu'ont accoutumé de l'être de jeunes Princes, ils apperçurent un petit bateau qui étoit arrêté au milieu de la riviere; & comme elle n'étoit pas large, ils diſtinguerent aiſément dans ce bateau trois ou quatre femmes, & une entre autres qui leur ſembla fort belle, qui étoit habillée magnifiquement, & qui regardoit avec attention deux hommes qui pêchoient auprès d'elle.

Cette aventure donna une nouvelle joie à ces jeunes Princes & à tous ceux de leur ſuite. Elle leur parut une aventure de Roman. Les uns diſoient au Duc de Guiſe, qu'il les avoit égarés exprès pour leur faire voir cette belle perſonne; les autres, qu'il falloit, après ce qu'avoit fait le hazard, qu'il en devint amoureux; & le Duc d'Anjou ſoutenoit que c'étoit lui qui devoit être ſon Amant. Enfin voulant pouſſer l'aventure à bout, ils firent avancer dans la riviere un de leurs gens à cheval, le plus avant qu'il ſe pût, pour crier à cette Dame que c'étoit Monſieur d'Anjou, qui eût bien voulu paſſer de l'autre côté de l'eau, & qui prioit qu'on le vint prendre.

Cette Dame qui étoit la Princeſſe de Montpenſier, entendant dire que le Duc d'Anjou étoit-là, & ne doutant point à la quantité des gens qu'elle voyoit au bord de l'eau, que ce ne fût lui, fit avancer ſon bateau pour aller du côté où il étoit. Sa bonne mine le lui fit bientôt diſtinguer des autres. Mais elle diſtingua encore plutôt le Duc de Guiſe. Sa vue lui cauſa un trouble qui la fit un peu rougir, & qui la

fit paroître aux yeux de ces Princes dans une beauté qu'ils crurent surnaturelle. Le Duc de Guise la reconnut d'abord, malgré le changement avantageux qui s'étoit fait en elle depuis les trois années qu'il ne l'avoit vue. Il dit au Duc d'Anjou qui elle étoit, qui fut honteux d'abord de la liberté qu'il avoit prise; mais voyant Madame de Montpensier si belle, & cette aventure lui plaisant si fort, il se résolut de l'achever; & après mille excuses & mille complimens, il inventa une affaire considérable qu'il disoit avoir au-delà de la riviere, & accepta l'offre qu'elle lui fit de le passer dans son bateau. Il y entra seul avec le Duc de Guise, donnant ordre à tous ceux qui les suivoient, d'aller passer la riviere à un autre endroit, & de les venir joindre à Champigni, que Madame de Montpensier leur dit qui n'étoit qu'à deux lieues de-là.

Sitôt qu'ils furent dans le bateau, le Duc d'Anjou lui demanda à quoi ils devoient une si agréable rencontre, & ce qu'elle faisoit au milieu de la riviere. Elle lui répondit, qu'étant partie de Champigni avec le Prince son Mari, dans le dessein de le suivre à la chasse, & s'étant trouvée trop lasse, elle étoit venue sur le bord de la riviere, où la curiosité de voir prendre un saumon qui avoit donné dans un filet, l'avoit fait entrer dans ce bateau. Monsieur de Guise ne se mêloit point dans la conversation; mais sentant réveiller vivement dans son cœur tout ce que cette Princesse y avoit autrefois fait naître, il pensoit en lui-même qu'il sortiroit difficilement de cette aventure, sans rentrer dans ses liens. Ils arriverent bientôt au bord, où ils trouverent les chevaux & les Ecuyers de Madame de Montpensier qui l'attendoient. Le Duc d'Anjou & le Duc de Guise lui aiderent à monter à cheval, où elle se tenoit avec une grace admirable.

Pendant tout le chemin, elle les entretint agréablement de diverses choses. Ils ne furent pas moins

ſurpris des charmes de ſon eſprit, qu'ils l'avoient été de ſa beauté ; & ils ne purent s'empêcher de lui faire connoître qu'ils en étoient extraordinairement ſurpris. Elle répondit à leurs louanges avec toute la modeſtie imaginable, mais un peu plus froidement à celles du Duc de Guiſe, voulant garder une fierté qui l'empêchât de fonder aucune eſpérance ſur l'inclination qu'elle avoit eue pour lui.

En arrivant dans la premiere cour de Champigni, ils trouverent le Prince de Montpenſier, qui ne faiſoit que de revenir de la chaſſe. Son étonnement fut grand de voir marcher deux hommes à côté de ſa femme ; mais il fut extrême, quand s'approchant de plus près, il reconnut que c'étoient le Duc d'Anjou & le Duc de Guiſe. La haine qu'il avoit pour le dernier, ſe joignant à ſa jalouſie naturelle, lui fit trouver quelque choſe de ſi désagréable à voir ces Princes avec ſa Femme, ſans ſavoir comment ils s'y étoient trouvés, ni ce qu'ils venoient faire en ſa maiſon, qu'il ne put cacher le chagrin qu'il en avoit. Il en rejetta adroitement la cauſe ſur la crainte de ne pouvoir recevoir un ſi grand Prince ſelon ſa qualité, & comme il l'eût bien ſouhaité.

Le Comte de Chabanes avoit encore plus de chagrin de voir Monſieur de Guiſe auprès de Madame de Montpenſier, que Monſieur de Montpenſier n'en avoit lui-même. Ce que le hazard avoit fait pour raſſembler ces deux perſonnes, lui ſembloit de ſi mauvais augure, qu'il pronoſtiquoit aiſément que ce commencement de Roman ne ſeroit pas ſans ſuite.

Madame de Montpenſier fit le ſoir les honneurs de chez elle avec le même agrément qu'elle faiſoit toutes choſes. Enfin elle ne plut que trop à ſes hôtes. Le Duc d'Anjou qui étoit fort galant & fort bienfait, ne put voir une fortune ſi digne de lui ſans la ſouhaiter ardemment. Il fut touché du même mal que Monſieur de Guiſe, & feignant toujours des affaires extraordinaires, il demeura deux jours à

Champigni, ſans être obligé d'y demeurer que par les charmes de Madame de Montpenſier, le Prince ſon Mari ne faiſant point de violence pour l'y retenir. Le Duc de Guiſe ne partit pas ſans faire entendre à Madame de Montpenſier qu'il étoit pour elle ce qu'il avoit été autrefois; & comme ſa paſſion n'avoit été ſue de perſonne, il lui dit pluſieurs fois devant tout le monde, ſans être entendu que d'elle, que ſon cœur n'étoit point changé. Et lui & le Duc d'Anjou partirent de Champigni avec beaucoup de regret.

Ils marcherent longtems tous deux dans un profond ſilence. Mais enfin le Duc d'Anjou imaginant tout d'un coup que ce qui faiſoit ſa rêverie, pouvoit bien cauſer celle du Duc de Guiſe, lui demanda bruſquement s'il penſoit aux beautés de la Princeſſe de Montpenſier. Cette demande ſi bruſque, jointe à ce qu'avoit déjà remarqué le Duc de Guiſe des ſentimens du Duc d'Anjou, lui fit voir qu'il ſeroit infailliblement ſon Rival, & qu'il lui étoit très-important de ne pas découvrir ſon amour à ce Prince. Pour lui en ôter tout ſoupçon, il lui répondit en riant, qu'il paroiſſoit lui-même ſi occupé de la rêverie dont il l'accuſoit, qu'il n'avoit pas jugé à propos de l'interrompre; que les beautés de la Princeſſe de Montpenſier n'étoient pas nouvelles pour lui; qu'il s'étoit accoutumé à en ſupporter l'éclat du tems qu'elle étoit deſtinée à être ſa Belle-ſœur, mais qu'il voyoit bien que tout le monde n'en étoit pas ſi peu ébloui. Le Duc d'Anjou lui avoua qu'il n'avoit encore rien vu qui lui parût comparable à cette jeune Princeſſe, & qu'il ſentoit bien que ſa vue lui pourroit être dangereuſe, s'il y étoit ſouvent expoſé. Il voulut faire convenir le Duc de Guiſe qu'il ſentoit la même choſe; mais ce Duc qui commençoit à ſe faire une affaire ſérieuſe de ſon amour, n'en voulut rien avouer. Ces Princes s'en retournerent à Loches, faiſant ſouvent leur plus agréable converſation

de l'aventure qui leur avoit découvert la Princeſſe de Montpenſier.

Ce ne fut pas un ſujet de ſi grand divertiſſement dans Champigni. Le Prince de Montpenſier étoit mécontent de tout ce qui étoit arrivé, ſans qu'il en pût dire le ſujet. Il trouvoit mauvais que ſa femme ſe fût trouvée dans ce bateau. Il lui ſembloit qu'elle avoit reçu trop agréablement ces Princes; & ce qui lui déplaiſoit le plus, étoit d'avoir remarqué que le Duc de Guiſe l'avoit regardée attentivement. Il en conçut dès ce moment une jalouſie furieuſe, qui le fit reſſouvenir de l'emportement qu'il avoit témoigné lors de ſon mariage; & il eut quelque penſée que dès ce tems-là même il en étoit amoureux. Le chagrin que tous ces ſoupçons lui cauſerent, donnerent de mauvaiſes heures à la Princeſſe de Montpenſier.

Le Comte de Chabanes, ſelon ſa coutume, prit ſoin d'empêcher qu'ils ne ſe brouillaſſent tout-à-fait, afin de perſuader par-là à la Princeſſe combien la paſſion qu'il avoit pour elle, étoit ſincere & déſintéreſſée. Il ne put s'empêcher de lui demander l'effet qu'avoit produit en elle la vue du Duc de Guiſe. Elle lui apprit qu'elle en avoit été troublée, par la honte du ſouvenir de l'inclination qu'elle lui avoit autrefois témoignée; qu'elle l'avoit trouvé beaucoup mieux fait qu'il n'étoit en ce tems-là, & que même il lui avoit paru qu'il vouloit lui perſuader qu'il l'aimoit encore; mais elle l'aſſura en même tems, que rien ne pouvoit ébranler la reſolution qu'elle avoit priſe de ne s'engager jamais. Le Comte de Chabanes eut bien de la joie d'apprendre cette réſolution, mais rien ne le pouvoit raſſurer ſur le Duc de Guiſe. Il témoigna à la Princeſſe qu'il appréhendoit extrêmement que les premieres impreſſions ne revinſſent bientôt; & il lui fit comprendre la mortelle douleur qu'il auroit pour leur interêt commun, s'il la voyoit un jour changer de ſentimens. La Princeſſe de

Montpenſier continuant toujours ſon procédé avec lui, ne répondoit preſque pas à ce qu'il lui diſoit de ſa paſſion, & ne conſidéroit toujours en lui que la qualité du meilleur ami du monde, ſans lui vouloir faire l'honneur de prendre garde à celle d'Amant.

Les Armées étant remiſes ſur pied, tous les Princes y retournerent ; & le Prince de Montpenſier trouva bon que ſa Femme s'en vint à Paris, pour n'être plus ſi proche des lieux où ſe faiſoit la guerre. Les Huguenots aſſiegerent la Ville de Poitiers. Le Duc de Guiſe s'y jetta pour la defendre, & il y fit des actions qui ſuffiroient ſeules pour rendre glorieuſe une autre vie que la ſienne. Enſuite la Bataille de Moncontour ſe donna. Le Duc d'Anjou, après avoir pris Saint-Jean d'Angely, tomba malade, & quitta en même tems l'Armée, ſoit par la violence de ſon mal, ſoit par l'envie qu'il avoit de revenir goûter le repos & les douceurs de Paris, où la préſence de la Princeſſe de Montpenſier n'étoit pas la moindre raiſon qui l'y attirât. L'Armée demeura ſous le commandement du Prince de Montpenſier, & peu de tems après ; la paix étant faite, toute la Cour ſe trouva à Paris.

La beauté de la Princeſſe effaça toutes celles qu'on avoit admirées juſqu'alors. Elle attira les yeux de tout le monde par les charmes de ſon eſprit & de ſa perſonne. Le Duc d'Anjou ne changea pas à Paris les ſentimens qu'il avoit conçus pour elle à Champigni. Il prit un ſoin extrême de les lui faire connoître par toutes ſortes de ſoins ; prenant garde toutefois à ne lui en pas rendre des témoignages trop éclatans, de peur de donner de la jalouſie au Prince ſon Mari.

Le Duc de Guiſe acheva d'en devenir violemment amoureux ; & voulant par pluſieurs raiſons tenir ſa paſſion cachée, il ſe réſolut de la lui déclarer d'abord, afin de s'épargner tous ces commencemens qui font toujours naître le bruit & l'éclat. Etant ſûr

jour chez la Reine à une heure où il y avoit très-peu de monde, la Reine s'étant retirée pour parler d'affaires avec le Cardinal de Lorraine, la Princeſſe de Montpenſier y arriva. Il ſe réſolut de prendre ce moment pour lui parler, & s'approchant d'elle: Je vais vous ſurprendre, Madame, lui dit-il, & vous déplaire, en vous apprenant que j'ai toujours conſervé cette paſſion qui vous a été connue autrefois, mais qui s'eſt ſi fort augmentée en vous revoyant, que ni votre ſévérité, ni la haine de Monſieur le Prince de Montpenſier, ni la concurrence du premier Prince du Royaume, ne ſauroient lui ôter un moment de ſa violence. Il auroit été plus reſpectueux de vous la faire connoître par mes actions, que par mes paroles; mais, Madame, mes actions l'auroient appriſe à d'autres auſſi-bien qu'à vous; & je ſouhaite que vous ſachiez ſeule que je ſuis aſſez hardi pour vous adorer. La Princeſſe fut d'abord ſi ſurpriſe & ſi troublée de ce diſcours, qu'elle ne ſongea pas à l'interrompre; mais enſuite étant revenue à elle, & commençant à lui répondre, le Prince de Montpenſier entra. Le trouble & l'agitation étoient peints ſur le viſage de la Princeſſe. La vue de ſon Mari acheva de l'embaraſſer; de ſorte qu'elle lui en laiſſa plus entendre que le Duc de Guiſe ne venoit le lui en dire. La Reine ſortit de ſon Cabinet, & le Duc ſe retira pour guérir la jalouſie de ce Prince.

La Princeſſe de Montpenſier trouva le ſoir dans l'eſprit de ſon Mari tout le chagrin imaginable. Il s'emporta contre elle avec une violence épouvantable, & lui défendit de parler jamais au Duc de Guiſe. Elle ſe retira bien triſte dans ſon appartement, & bien occupée des aventures qui lui étoient arrivées ce jour-là. Le jour ſuivant elle revit le Duc de Guiſe chez la Reine; mais il ne l'aborda pas, & ſe contenta de ſortir un peu après elle, pour lui faire voir qu'il n'y avoit que faire quand elle n'y étoit pas. Il ne ſe paſſoit point de jour qu'elle ne reçût mille

marques cachées de la paſſion de ce Duc, ſans eſſayât de lui en parler, que lorſqu'il ne pouvoit vu de perſonne. Comme elle étoit bien perſu de cette paſſion, elle commença, malgré toute réſolutions qu'elle avoit priſes à Champigni, à dans le fond de ſon cœur quelque choſe de c y avoit été autrefois.

Le Duc d'Anjou de ſon côté n'oublioit rien lui témoigner ſon amour en tous les lieux où pouvoit voir, & il la ſuivoit continuellement ch Reine ſa Mere. La Princeſſe ſa Sœur, de c étoit aimé, en étoit traitée avec une rigueur ca de guérir toute autre paſſion que la ſienne. O couvrit en ce tems-là que cette Princeſſe, qu depuis la Reine de Navarre, eut quelque att ment pour le Duc de Guiſe; & ce qui le fit d vrir davantage, fut le refroidiſſement qui par Duc d'Anjou pour le Duc de Guiſe.

La Princeſſe de Montpenſier apprit cette nou qui ne lui fut pas indifférente, & qui lui fit qu'elle prenoit plus d'intérêt au Duc de Guiſe q ne penſoit. Monſieur de Montpenſier ſon Beau épouſant alors Mademoiſelle de Guiſe, Sœur Duc, elle étoit contrainte de le voir ſouvent da lieux où les cérémonies des nôces les appelloien & l'autre. La Princeſſe de Montpenſier ne po plus ſouffrir qu'un homme que toute la France yoit amoureux de Madame, oſât lui dire qu'il l d'elle, & ſe ſentant offenſée, & quaſi affligé s'être trompée elle-même, un jour que le Du Guiſe la rencontra chez ſa Sœur un peu éloigné autres, & qu'il lui voulut parler de ſa paſſion, l'interrompit bruſquement, & lui dit d'un to voix qui marquoit ſa colere: Je ne comprend qu'il faille ſur le fondement d'une foibleſſe dor a été capable à treize ans, avoir l'audace de l'amoureux d'une perſonne comme moi, & ſu quand on l'eſt d'une autre à la vue de toute la C

Le Duc de Guiſe qui avoit beaucoup d'eſprit, & qui étoit fort amoureux, n'eut beſoin de conſulter perſonne, pour entendre tout ce que ſignifioient les paroles de la Princeſſe. Il lui répondit avec beaucoup de reſpect: J'avoue, Madame, que j'ai eu tort de ne pas mépriſer l'honneur d'être Beau-frere de mon Roi, plutôt que de vous laiſſer ſoupçonner un moment que je pouvois déſirer un autre cœur que le vôtre; mais, ſi vous voulez me faire la grace de m'écouter, je ſuis aſſuré de me juſtifier auprès de vous. La Princeſſe de Montpenſier ne répondit point, mais elle ne s'éloigna pas; & le Duc de Guiſe voyant qu'elle lui donnoit l'audience qu'il ſouhaitoit, lui apprit que ſans s'être attiré les bonnes graces de Madame par aucun ſoin, elle l'en avoit honoré; que n'ayant nulle paſſion pour elle, il avoit très-mal répondu à l'honneur qu'elle lui faiſoit, juſqu'à ce qu'elle lui eût donné quelque eſpérance de l'épouſer; qu'à la vérité la grandeur où ce mariage pouvoit l'élever, l'avoit obligé de lui rendre plus de devoirs, & que c'étoit ce qui avoit donné lieu au ſoupçon qu'en avoit eu le Roi & le Duc d'Anjou; que l'oppoſition de l'un ni de l'autre ne le diſſuadoit pas de ſon deſſein; mais que ſi ce deſſein lui déplaiſoit, il l'abandonnoit dès l'heure même, pour n'y penſer de ſa vie.

Le ſacrifice que le Duc de Guiſe faiſoit à la Princeſſe, lui fit oublier toute la rigueur & toute la colere avec laquelle elle avoit commencé de lui parler. Elle changea de diſcours, & ſe mit à l'entretenir de la foibleſſe qu'avoit eue Madame de l'aimer la premiere, & de l'avantage conſidérable qu'il recevroit en l'épouſant. Enfin, ſans rien dire d'obligeant au Duc de Guiſe, elle lui fit revoir mille choſes agréables qu'il avoit trouvées autrefois en Mademoiſelle de Mézieres. Quoiqu'ils ne ſe fuſſent point parlé depuis longtems, ils ſe trouverent accoutumés l'un à l'autre, & leurs cœurs ſe remirent aiſément dans un chemin qui ne leur étoit pas inconnu. Ils finirent

cette agréable converſation, qui laiſſa une ſenſible joie dans l'eſprit du Duc de Guiſe.

La Princeſſe n'en eut pas une petite de connoître qu'il l'aimoit véritablement. Mais, quand elle fut dans ſon cabinet, quelles réflexions ne fit-elle point ſur la honte de s'être laiſſée fléchir ſi aiſément aux excuſes du Duc de Guiſe, ſur l'embarras où elle s'alloit plonger en s'engageant dans une choſe qu'elle avoit regardée avec tant d'horreur, & ſur les effroyables malheurs où la jalouſie de ſon Mari la pouvoit jetter! Ces penſées lui firent prendre de nouvelles réſolutions, mais qui ſe diſſiperent dès le lendemain par la vue du Duc de Guiſe.

Il ne manquoit point de lui rendre un compte exact de ce qui ſe paſſoit entre Madame & lui, La nouvelle alliance de leurs Maiſons lui donnoit occaſion de lui parler ſouvent; mais il n'avoit pas peu de peine à la guérir de la jalouſie que lui donnoit la beauté de Madame, contre laquelle il n'y avoit point de ſerment qui la pût raſſurer. Cette jalouſie ſervoit à la Princeſſe de Montpenſier à défendre le reſte de ſon cœur contre les ſoins du Duc de Guiſe, qui en avoit déjà gagné la plus grande partie.

Le mariage du Roi avec la fille de l'Empereur Maximilien, remplit la Cour de fêtes & de rejouiſſances. Le Roi fit un ballet, où danſoient Madame & toutes les Princeſſes. La Princeſſe de Montpenſier pouvoit ſeule lui diſputer le prix de la beauté. Le Duc d'Anjou danſoit une entrée de Maures, & le Duc de Guiſe avec quatre autres étoit de ſon entrée. Leurs habits étoient tous pareils, comme le ſont d'ordinaire les habits de ceux qui danſent une même entrée. La premiere fois que le ballet ſe danſa, le Duc de Guiſe avant que de danſer, n'ayant pas encore ſon maſque, dit en paſſant quelques mots à la Princeſſe de Montpenſier. Elle s'apperçut bien que le Prince ſon Mari y avoit pris garde, ce qui la rendit inquiete. Quelque tems après voyant le Duc

d'Anjou avec ſon maſque & ſon habit de Maure, qui venoit pour lui parler, troublée de ſon inquiétude, elle crut que c'étoit encore le Duc de Guiſe; & s'approchant de lui: N'ayez des yeux ce ſoir que pour Madame, lui dit elle, je n'en ſerai point jalouſe, je vous l'ordonne. On m'obſerve, ne m'approchez plus. Elle ſe retira ſitôt qu'elle eut achevé ces paroles.

Le Duc d'Anjou en demeura accablé comme d'un coup de tonnerre. Il vit dans ce moment qu'il avoit un Rival aimé. Il comprit par le nom de Madame que ce Rival étoit le Duc de Guiſe; & il ne put douter que la Princeſſe ſa Sœur ne fût le ſacrifice qui avoit rendu la Princeſſe de Montpenſier favorable aux vœux de ſon Rival. La jalouſie, le dépit & la rage ſe joignant à la haine qu'il avoit déjà pour lui, firent dans ſon ame tout ce qu'on peut imaginer de plus violent; & il eût donné ſur l'heure quelque marque ſanglante de ſon déſeſpoir, ſi la diſſimulation qui lui étoit naturelle, ne fût venue à ſon ſecours, & ne l'eût obligé par des raiſons puiſſantes, en l'état où étoient les choſes, à ne rien entreprendre contre le Duc de Guiſe. Il ne put toutefois ſe refuſer le plaiſir de lui apprendre qu'il ſavoit le ſecret de ſon amour, & l'abordant en ſortant de la ſalle où l'on avoit danſé: C'eſt trop, lui dit-il, d'oſer lever les yeux juſqu'à ma Sœur, & de m'ôter ma Maîtreſſe. La conſidération du Roi m'empêche d'éclater; mais ſouvenez-vous que la perte de votre vie ſera peut-être la moindre choſe dont je punirai quelque jour votre témérité.

La fierté du Duc de Guiſe n'étoit pas accoutumée à de telles menaces. Il ne put néanmoins y répondre, parce que le Roi qui ſortoit en ce moment, les appella tous deux; mais elles graverent dans ſon cœur un déſir de vengeance qu'il travailla toute ſa vie à ſatisfaire.

Dès le même ſoir le Duc d'Anjou lui rendit toutes

ſortes de mauvais offices auprès du Roi. Il lui perſuada que jamais Madame ne conſentiroit d'être mariée avec le Roi de Navarre, avec qui on propoſoit de la marier, tant que l'on ſouffriroit que le Duc de Guiſe l'approchât; & qu'il étoit honteux de ſouffrir qu'un de ſes Sujets, pour ſatisfaire ſa vanité, apportât de l'obſtacle à une choſe qui devoit donner la paix à la France.

Le Roi avoit déjà aſſez d'aigreur contre le Duc de Guiſe. Ce diſcours l'augmenta ſi fort, que le voyant le lendemain, comme il ſe préſentoit pour entrer au bal chez la Reine, paré d'un nombre infini de pierreries, mais plus paré encore de ſa bonne mine, il ſe mit à l'entrée de la porte, & lui demanda brusquement où il alloit. Le Duc, ſans s'étonner, lui dit qu'il venoit pour lui rendre ſes très-humbles ſervices. A quoi le Roi repliqua qu'il n'avoit pas beſoin de ceux qu'il lui rendoit, & ſe tourna ſans le regarder. Le Duc de Guiſe ne laiſſa pas d'entrer dans la ſalle, outré dans le cœur, & contre le Roi, & contre le Duc d'Anjou. Mais ſa douleur augmenta ſa fierté naturelle, & par une maniere de dépit il s'approcha beaucoup plus de Madame qu'il n'avoit accoutumé; joint que ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou de la Princeſſe de Montpenſier, l'empêchoit de jetter les yeux ſur elle.

Le Duc d'Anjou les obſervoit ſoigneuſement l'un & l'autre. Les yeux de cette Princeſſe laiſſoient voir malgré elle quelque chagrin, lorsque le Duc de Guiſe parloit à Madame. Le Duc d'Anjou qui avoit compris par ce qu'elle lui avoit dit en le prenant pour Monſieur de Guiſe, qu'elle avoit de la jalouſie, eſpéra de les brouiller, & ſe mettant auprès d'elle : C'eſt pour votre intérêt, Madame, plutôt que pour le mien, lui dit-il, que je m'en vais vous apprendre que le Duc de Guiſe ne mérite pas que vous l'ayez choiſi à mon préjudice. Ne m'interrompez point, je vous prie, pour me dire le contraire

d'une vérité que je ne ſais que trop. Il vous trompe, Madame, & vous ſacrifie à ma Sœur, comme il vous l'a ſacrifiée. C'eſt un homme qui n'eſt capable que d'ambition; mais, puiſqu'il a eu le bonheur de vous plaire, c'eſt aſſez. Je ne m'oppoſerai point à une fortune que je méritois ſans-doute mieux que lui. Je m'en rendrois indigne, ſi je m'opiniâtrois davantage à la conquête d'un cœur qu'un autre poſſede. C'eſt trop de n'avoir pu attirer que votre indifférence. Je ne veux pas y faire ſuccéder la haine, en vous importunant plus longtems de la plus fidele paſſion qui fut jamais. Le Duc d'Anjou qui étoit effectivement touché d'amour & de douleur, put à peine achever ces paroles; & quoiqu'il eût commencé ſon diſcours dans un eſprit de dépit & de vengeance, il s'attendrit, en conſidérant la beauté de la Princeſſe, & la perte qu'il faiſoit en perdant l'eſpérance d'en être aimé. Deſorte que ſans attendre ſa réponſe, il ſortit du bal, feignant de ſe trouver mal, & s'en alla chez lui rêver à ſon malheur.

La Princeſſe de Montpenſier demeura affligée & troublée, comme on peut ſe l'imaginer. De voir ſa réputation & le ſecret de ſa vie entre les mains d'un Prince qu'elle avoit maltraité, & apprendre par lui, ſans pouvoir en douter, qu'elle étoit trompée par ſon Amant, étoient des choſes peu capables de lui laiſſer la liberté d'eſprit que demandoit un lieu deſtiné à la joie. Il fallut pourtant demeurer en ce lieu, & aller ſouper enſuite chez la Ducheſſe de Montpenſier ſa Belle-mere, qui l'emmena avec elle.

Le Duc de Guiſe qui mouroit d'impatience de lui conter ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou le jour précédent, la ſuivit chez ſa Sœur. Mais quel fut ſon étonnement, lorsque voulant entretenir cette belle Princeſſe, il trouva qu'elle ne lui parloit que pour lui faire des reproches épouvantables; & le dépit lui faiſoit faire ces reproches ſi confuſément, qu'il n'y pouvoit rien comprendre, ſinon qu'elle l'ac-

cuſoit d'infidélité & de trahiſon. Accablé de déſeſpoir de trouver une ſi grande augmentation de douleur, où il avoit eſpéré de ſe conſoler de tous ſes ennuis, & aimant cette Princeſſe avec une paſſion qui ne pouvoit plus le laiſſer vivre dans l'incertitude d'en être aimé, il ſe détermina tout d'un coup. Vous ſerez ſatisfaite, Madame, lui dit-il. Je m'en vais faire pour vous ce que toute la puiſſance Royale n'auroit pu obtenir de moi. Il m'en coutera ma fortune, mais c'eſt peu de choſe pour vous ſatisfaire. Sans demeurer davantage chez la Ducheſſe ſa Sœur, il s'en alla trouver à l'heure même les Cardinaux ſes Oncles ; & ſur le prétexte du mauvais traitement qu'il avoit reçu du Roi, il leur fit voir une ſi grande néceſſité pour ſa fortune à faire paroître qu'il n'avoit aucune penſée d'épouſer Madame, qu'il les obligea à conclure ſon mariage avec la Princeſſe de Portien, duquel on avoit déjà parlé.

La nouvelle de ce mariage fut auſſitôt ſue par tout Paris. Tout le monde fut ſurpris, & la Princeſſe de Montpenſier en fut touchée de joie & de douleur. Elle fut bien-aiſe de voir par-là le pouvoir qu'elle avoit ſur le Duc de Guiſe ; & elle fut fâchée en même tems de lui avoir fait abandonner une choſe auſſi avantageuſe que le mariage de Madame.

Le Duc de Guiſe qui vouloit au-moins que l'amour le recompenſât de ce qu'il perdoit du côté de la fortune, preſſa la Princeſſe de lui donner une audience particuliere, pour s'éclaircir des reproches injuſtes qu'elle lui avoit faits. Il obtint qu'elle ſe trouveroit chez la Ducheſſe de Montpenſier ſa Sœur à une heure que cette Ducheſſe n'y ſeroit pas, & qu'il pourroit l'entretenir en particulier. Le Duc de Guiſe eut la joie de ſe pouvoir jetter à ſes pieds, de lui parler en liberté de ſa paſſion, & de lui dire ce qu'il avoit ſouffert de ſes ſoupçons.

La Princeſſe ne pouvoit s'ôter de l'eſprit ce que lui avoit dit le Duc d'Anjou, quoique le procédé du

Duc de Guiſe la dût abſolument raſſurer. Elle lui apprit le juſte ſujet qu'elle avoit de croire qu'il l'avoit trahie, puiſque le Duc d'Anjou ſavoit ce qu'il ne pouvoit avoir appris que de lui. Le Duc de Guiſe ne ſavoit par-où ſe défendre, & étoit auſſi embaraſſé que la Princeſſe de Montpenſier à deviner ce qui avoit pu découvrir leur intelligence. Enfin dans la ſuite de leur converſation, comme elle lui remontroit qu'il avoit eu tort de précipiter ſon mariage avec la Princeſſe de Portien, & d'abandonner celui de Madame qui lui étoit ſi avantageux, elle lui dit qu'il pouvoit bien juger qu'elle n'en eût eu aucune jalouſie, puiſque le jour du ballet, elle-même l'avoit conjuré de n'avoir des yeux que pour Madame. Le Duc de Guiſe lui dit qu'elle avoit peut-être eu intention de lui faire ce commandement, mais qu'aſſurément elle ne le lui avoit pas fait. La Princeſſe lui ſoutint le contraire. Enfin, à force de diſputer & d'approfondir, ils trouverent qu'il falloit qu'elle ſe fût trompée dans la reſſemblance des habits, & qu'elle-même eût appris au Duc d'Anjou ce qu'elle accuſoit le Duc de Guiſe de lui avoir dit.

Le Duc de Guiſe qui étoit presque juſtifié dans ſon eſprit par ſon mariage, le fut entierement par cette converſation. Cette belle Princeſſe ne put refuſer ſon cœur à un homme qui l'avoit poſſédé autrefois, & qui venoit de tout abandonner pour elle. Elle conſentoit donc à recevoir ſes vœux, & lui permit de croire qu'elle n'étoit pas inſenſible à ſa paſſion. L'arrivée de la Ducheſſe de Montpenſier ſa Belle-mere finit cette converſation, & empêcha le Duc de Guiſe de lui faire voir les transports de ſa joie.

Quelque tems après la Cour s'en allant à Blois, où la Princeſſe de Montpenſier la ſuivit, le mariage de Madame avec le Roi de Navarre y fut conclu. Le Duc de Guiſe ne conoiſſoit plus de grandeur ni de bonne fortune que celle d'être aimé de la Princeſſe,

Il viendra, Madame, ce bien-heureux Amant. Je l'amènerai par le parc. Donnez ordre ſeulement à celle de vos femmes à qui vous vous fiez le plus, qu'elle baiſſe, préciſément à minuit, le petit pont-levis qui donne de votre antichambre dans le parterre, & ne vous inquiétez pas du reſte. En achevant ces paroles, il ſe leva; & ſans attendre d'autre conſentement de la Princeſſe de Montpenſier, il remonta à cheval, & vint trouver le Duc de Guiſe qui l'attendoit avec une inpatience extrême.

La Princeſſe de Montpenſier demeura ſi troublée, qu'elle fut quelque tems ſans revenir à elle. Son premier mouvement fut de faire rappeller le Comte de Chabanes, pour lui défendre d'amener le Duc de Guiſe; mais elle n'en eut pas la force. Elle penſa que ſans le rappeler, elle n'avoit qu'à ne point faire baiſſer le pont. Elle crut qu'elle continueroit dans cette réſolution. Quand l'heure de l'aſſignation approcha, elle ne put réſiſter davantage à l'envie de voir un Amant qu'elle croyoit ſi digne d'elle, & elle inſtruiſit une de ſes femmes de tout ce qu'il falloit faire pour introduire le Duc de Guiſe dans ſon appartement.

Cependant ce Duc & le Comte de Chabanes approchoient de Champigni, mais dans un état bien-différent. Le Duc abandonnoit ſon ame à la joie & à tout ce que l'eſpérance inſpire de plus agréable; & le Comte s'abandonnoit à un déſeſpoir & à une rage qui le pouſſerent mille fois à donner de ſon épée au travers du corps de ſon Rival. Enfin ils arriverent au parc de Champigni, où ils laiſſerent leurs chevaux à l'Ecuyer du Duc de Guiſe, & paſſant par des breches qui étoient aux murailles, ils vinrent dans le parterre.

Le Comte de Chabanes, au milieu de ſon déſeſpoir, avoit toujours quelque eſpérance que la raiſon reviendroit à la Princeſſe de Montpenſier, & qu'elle prendoit enfin la réſolution de ne point voir le

Duc de Guiſe. Quand il vit le petit pont abaiſſé ce fut alors qu'il ne put douter du contraire, & ce fut auſſi alors qu'il ſe ſentit prêt à ſe porter aux dernieres extrémités. Mais venant à penſer que s'il faiſoit du bruit, il ſeroit ouï apparemment du prince de Montpenſier, dont l'appartement donnoit ſur le même parterre, & que tout ce déſordre tomberoit enſuite ſur la perſonne qu'il aimoit le plus; ſa rage ſe calma ſur le champ, & il acheva de conduire le Duc de Guiſe aux pieds de la Princeſſe. Il ne put ſe réſoudre à être témoin de leur converſation, quoique la Princeſſe lui témoignât le ſouhaiter, & qu'il l'eût bien ſouhaité, lui-même. Il ſe retira dans un petit paſſage qui étoit du côté de l'appartement du Prince de Montpenſier, ayant dans l'eſprit les plus triſtes penſées qui aient jamais occupé l'eſprit d'un Amant.

Cependant quelque peu de bruit qu'ils euſſent fait en paſſant ſur le pont, le Prince de Montpenſier qui par malheur étoit éveillé dans ce moment, l'entendit, & fit lever un de ſes valets de chambre pour voir ce que c'étoit. Le valet de chambre mit la tête à la fenêtre, & au travers de l'obſcurité de la nuit il apperçut que le pont étoit abaiſſé. Il en avertit ſon Maître, qui lui commanda en même tems d'aller dans le parc voir ce que ce pouvoit être. Un moment après il ſe leva lui-même, étant inquiet de ce qu'il lui ſembloit avoir ouï marcher quelqu'un, & il s'en vint droit à l'appartement de la Princeſſe. Femme qui répondoit ſur le pont.

Dans le moment qu'il approchoit de ce petit paſſage où étoit le Comte de Chabanes, la Princeſſe de Montpenſier qui avoit quelque honte de ſe trouver ſeule avec le Duc de Guiſe, pria pluſieurs fois le Comte d'entrer dans ſa chambre. Il s'en excuſa tous jours; & comme elle l'en preſſoit davantage, poſſédé de rage & de fureur, il lui répondit ſi haut qu'il fut entendu du Prince de Montpenſier, mais ſi confuſément que ce Prince entendit ſeulement

voix d'un homme, ſans diſtinguer celle du Comte.

Une pareille aventure eût donné de l'emportement à un eſprit plus tranquille, & moins jaloux: auſſi mit-elle d'abord l'excès de la rage & de la fureur dans celui du Prince. Il heurta auſſi-tôt à la porte avec impétuoſité, & criant pour ſe faire ouvrir, il donna la plus cruelle ſurpriſe à la Princeſſe, au Duc de Guiſe & au Comte de Chabanes. Ce dernier entendant la voix du Prince, comprit qu'il étoit impoſſible de l'empêcher de croire qu'il n'y eût quelqu'un dans la chambre de la Princeſſe ſa Femme; & la grandeur de ſa paſſion lui montrant en ce moment, que s'il y trouvoit le Duc de Guiſe, Madame de Montpenſier auroit la douleur de le voir tuer à ſes yeux, & que la vie même de cette Princeſſe ne ſeroit pas en ſûreté, il ſe réſolut par une généroſité ſans exemple, de s'expoſer pour ſauver une Maîtreſſe ingrate & un Rival aimé. Pendant que le Prince de Montpenſier donnoit mille coups à la porte, il vint au Duc de Guiſe, qui ne ſavoit quelle réſolution prendre, & il le mit entre les mains de cette femme de Madame de Montpenſier, qui l'avoit fait entrer par le pont, pour le faire ſortir par le même lieu, pendant qu'il s'expoſeroit à la fureur du prince.

A peine le Duc étoit hors de l'antichambre, que le Prince ayant enfoncé la porte du paſſage, entra dans la chambre comme un homme poſſédé de fureur, & qui cherchoit ſur qui la faire éclater. Mais quand il ne vit que le Comte de Chabanes, & qu'il le vit immobile, appuyé ſur la table, avec un viſage où la triſteſſe étoit peinte, il demeura immobile lui-même; & la ſurpriſe de trouver, ſeul & la nuit, dans la chambre de ſa Femme l'homme du monqu'il aimoit le plus, le mit hors d'état de pouvoir parler. La Princeſſe étoit à demi évanouie ſur des carreaux; & jamais peut-être la fortune n'a mis trois perſonnes dans un état ſi pitoyable.

Enfin le Prince de Montpenſier qui ne croy
pas voir ce qu'il voyoit, & qui vouloit démêler
cahos où il venoit de tomber, adreſſant la parole
Comte d'un ton qui faiſoit voir qu'il avoit enc
de l'amitié pour lui: Que vois-je? lui dit-il. Eſ
une illuſion ou une vérité? Eſt-il poſſible qu'un h
me que j'ai aimé ſi chèrement choiſiſſe ma fem
entre toutes les autres femmes pour la ſéduire?
vous, Madame, dit-il à la Princeſſe, en ſe tourn
de ſon côté, n'étoit-ce point aſſez de m'ôter v
cœur & mon honneur, ſans m'ôter le ſeul hon
qui me pouvoit conſoler de ces malheurs? Rep
dez-moi l'un ou l'autre, leur dit-il, & éclairciſ
moi d'une aventure que je ne puis croire telle qu
le me paroît.

La Princeſſe n'étoit pas capable de répondre,
le Comte de Chabanes ouvrit pluſieurs fois la bou
ſans pouvoir parler. Je ſuis criminel à votre égar
lui dit-il enfin, & indigne de l'amitié que vous a
eue pour moi, mais ce n'eſt pas de la maniere
vous pouvez vous l'imaginer. Je ſuis plus malh
reux que vous, & plus déſeſpéré. Je ne ſau
vous en dire davantage. Ma mort vous vengera
ſi vous voulez me la donner tout-à-l'heure, vous
donnerez la ſeule choſe qui puiſſe m'être agréable

Ces paroles prononcées avec une douleur mor
le, & avec un air qui marquoit ſon innocence,
lieu d'éclaircir le Prince de Montpenſier, lui per
doient de plus en plus qu'il y avoit quelque myſ
dans cette aventure qu'il ne pouvoit deviner; &
deſeſpoir s'augmentant par cette incertitude: O
moi la vie vous-même, dit-il, ou donnez-moi
clairciſſement de vos paroles; je n'y comprens r
Vous devez cet éclairciſſement à mon amitié. V
le devez à ma modération; car toute autre que
auroit déjà vengé ſur votre vie un affront ſi ſenſi
Les apparences ſont bien fauſſes, interrompit
Comte. Ah! c'eſt trop, repliqua le Prince; il

que je me venge, & puis je m'éclaircirai à loiſir.

En diſant ces paroles, il s'approcha du Comte de Chabanes avec l'action d'un homme emporté de rage. La Princeſſe craignant quelque malheur (ce qui ne pouvoit pourtant pas arriver, ſon Mari n'ayant point d'épée,) ſe leva pour ſe mettre entre deux. La foibleſſe où elle étoit, la fit ſuccomber à cet effort; & comme elle approchoit de ſon Mari, elle tomba évanouie à ſes pieds.

Le Prince fut encore plus touché de cet évanouiſſement, qu'il n'avoit été de la tranquillité où il avoit trouvé le Comte, lorſqu'il s'étoit approché de lui; & ne pouvant plus ſoutenir la vue de deux perſonnes qui lui donnoient des mouvemens ſi triſtes, il tourna la tête de l'autre côté, & ſe laiſſa tomber ſur le lit de ſa femme, accablé d'une douleur incroyable.

Le Comte de Chabanes pénétré de repentir d'avoir abuſé d'une amitié dont il recevoit tant de marques, & ne trouvant pas qu'il pût jamais réparer ce qu'il venoit de faire, ſortit brusquement de la chambre, & paſſant par l'appartement du Prince, dont il trouva les portes ouvertes, il deſcendit dans la cour. Il ſe fit donner des chevaux, & s'en alla dans la campagne, guidé par ſon ſeul déſeſpoir.

Cependant le Prince de Montpenſier qui voyoit que la Princeſſe ne revenoit point de ſon évanouiſſement, la laiſſa entre les mains de ſes femmes, & ſe retira dans ſa chambre avec une douleur mortelle.

Le Duc de Guiſe qui étoit ſorti heureuſement du parc, ſans ſavoir ce qu'il faiſoit, tant il étoit troublé, s'éloigna de Champigni de quelques lieues; mais il ne put s'éloigner davantage, ſans ſavoir des nouvelles de la Princeſſe. Il s'arrêta dans une forêt, & envoya ſon Ecuyer pour apprendre du Comte de Chabanes ce qui étoit arrivé de cette terrible aventure. L'Ecuyer ne trouva point le Comte de Chabanes, mais il apprit d'autres perſonnes que la Princeſſe de Montpenſier étoit extraordinairement

malade. L'inquiétude du Duc de Guiſe fut augmentée par ce que lui dit ſon Ecuyer; & ſans la pouvoir ſoulager, il fut contraint de s'en retourner trouver ſes Oncles, pour ne pas donner de ſoupçon par un plus long voyage.

L'Ecuyer du Duc de Guiſe lui avoit rapporté la vérité, en lui diſant que Madame de Montpenſier étoit extrêmement malade; car il étoit vrai que ſitôt que ſes femmes l'eurent miſe dans ſon lit, la fievre lui prit ſi violemment, & avec des rêveries ſi horribles, que dès le ſecond jour on craignit pour ſa vie.

Le Prince feignit d'être malade, afin qu'on ne s'étonnât point de ce qu'il n'entroit pas dans la chambre de ſa femme. L'ordre qu'il reçut de s'en retourner à la Cour, où l'on rappelloit tous les Princes Catholiques pour exterminer les Huguenots, le tira de l'embarras où il étoit. Il s'en alla à Paris; ne ſachant ce qu'il avoit à eſpérer ou à craindre du mal de la Princeſſe ſa femme. Il n'y fut pas ſitôt arrivé, qu'on commença d'attaquer les Huguenots en la perſonne d'un de leurs Chefs, l'Amiral de Châtillon; & deux jours après on fit cet horrible maſſacre, ſi connu dans toute l'Europe.

Le pauvre Comte de Chabanes qui s'étoit venu cacher dans l'extrémité de l'un des fauxbourgs de Paris, pour s'abandonner entierement à ſa douleur, fut enveloppé dans la ruine des Huguenots. Les perſonnes chez qui il s'étoit retiré, l'ayant reconnu, & s'étant ſouvenues qu'on l'avoit ſoupçonné d'être de ce Parti, le maſſacrerent cette même nuit, qui fut ſi funeſte à tant de gens. Le matin le Prince de Montpenſier, allant donner quelques ordres hors la Ville, paſſa dans la rue où étoit le corps de Chabanes. Il fut d'abord ſaiſi d'étonnement à ce pitoyable ſpectacle; enſuite ſon amitié ſe reveillant, elle lui donna de la douleur; mais le ſouvenir de l'offenſe qu'il croyoit avoir reçue du Comte, lui donna enfin

de la joie, & il fut bien aiſe de ſe voir vengé par les mains de la fortune.

Le Duc de Guiſe occupé du deſir de venger la mort de ſon Pere, & peu après rempli de la joie de l'avoir vengée, laiſſa peu à peu éloigner de ſon ame le ſoin d'apprendre des nouvelles de la Princeſſe de Montpenſier; & trouvant la Marquiſe de Noirmoutier, perſonne de beaucoup d'eſprit & de beauté, & qui donnoit plus d'eſpérance que cette Princeſſe, il s'y attacha entierement, & l'aima avec une paſſion démeſurée, qu'il conſerva juſques à la mort.

Cependant après que le mal de Madame de Montpenſier fut parvenu au dernier point, il commença à diminuer. La raiſon lui revint, & ſe trouvant un peu ſoulagée par l'abſence du Prince ſon Mari, elle donna quelque eſpérance de vie. Sa ſanté revenoit pourtant avec grande peine par le mauvais état de ſon eſprit; mais elle fut troublée de nouveau, quand elle ſe ſouvint qu'elle n'avoit eu aucune nouvelle du Duc de Guiſe pendant toute ſa maladie. Elle s'enquit de ſes femmes, ſi elles n'avoient vu perſonne, ſi elles n'avoient point de lettres; & ne trouvant rien de ce qu'elle eût ſouhaité, elle ſe trouva la plus malheureuſe du monde d'avoir tout hazardé pour un homme qui l'abandonnoit.

Ce lui fut encore un nouvel accablement d'apprendre la mort du Comte de Chabanes, qu'elle ſut bientôt par les ſoins du Prince ſon Mari, l'ingratitude du Duc de Guiſe lui fit ſentir plus vivement la perte d'un homme dont elle connoiſſoit ſi bien la fidélité.

Tant de déplaiſirs ſi preſſans la remirent bientôt dans un état auſſi dangereux que celui dont elle étoit ſortie; & comme Madame de Noirmoutier étoit une perſonne qui prenoit autant de ſoin de faire éclater ſes galanteries, que les autres en prennent de les cacher, celles de Monſieur de Guiſe & d'elle étoient ſi publiques, que toute éloignée & toute malade

qu'étoit la Princeſſe de Montpenſier, elle les apprit de tant de côtés qu'elle n'en put douter.

Ce fut le coup mortel pour ſa vie. Elle ne put réſiſter à la douleur d'avoir perdu l'eſtime de ſon Mari, le cœur de ſon Amant, & le plus parfait Ami qui fut jamais, & elle mourut en peu de jours, dans la fleur de ſon âge. Ainſi périt une des plus belles Princeſſes du monde, & qui auroit été ſans-doute plus heureuſe, ſi la vertu & la prudence euſſent conduit toutes ſes actions.

ANNE
DE
BRETAGNE,
OU L'AMOUR SANS FOIBLESSE.

Par Mr. l'Abbé DE VILLARS.

IL faut avouer aux ennemis des Dames qu'elles ont fait de grands maux dans la Politique & dans la Morale, & qu'elles ont bien renverſé des Empires & corrompu des Héros. Mais il faut auſſi que ces Cenſeurs des plaiſirs les plus innocens avouent à leur tour, que ce que le monde a eu de plus Grands-Hommes le ſont devenus par les Dames; que c'eſt l'amour qui les a formés; & que s'ils n'avoient été couronnés de myrthes, ils ne l'euſſent pas été de tant de lauriers. Veut-on ſavoir ſi un ſiecle ou un regne eſt illuſtre, il faut demander quelles femmes il y a eu en ce tems-là? S'il s'y eſt trouvé des Héroïnes, il eſt ſûr qu'il y aura eu des Héros; & s'il n'y a eu que de ces Beautés molles qui eſtiment leur mérite par leurs appas, & qui n'ont rien de divin que les yeux, on n'y verra que Princes fainéans, ou du-moins d'une vertu très-médiocre. D'où vient cela? Eſt-ce que les Héros forment les Héroïnes, ou que les Héroïnes forment les Héros? Le premier n'eſt pas impoſſible; mais il eſt rare, & je n'en ſais point d'exemple. Le dernier eſt ordinaire: tous les Etats & tous les tems en donnent des preuves; & pour peu qu'on ait des mémoires particuliers, on eſt convaincu de l'obligation que les Héros ont au Beau-Sexe. J'en trouve dans notre Hiſtoire une preuve mémorable.

ANNE DE BRETAGNE, Fille de François dernier Duc de Bretagne, eſt l'Heroïne à qui la France a l'obligation de tout l'eclat que la valeur & les vertus

de l'invincible Charles VIII. & de Louis le Pere du Peuple, donnent à ſon illuſtre Couronne. Tous les Grands-Hommes de ſon ſiecle ſoupiroient pour cette Princeſſe, & tous ſoupiroient inutilement. Celui qui ſut toucher ſon cœur, fut celui qui eut le plus à ſouffrir. Il ne fut heureux que quand elle l'eut rendu aſſez Héros pour mériter de l'être; & il ne le mérita que par les plus cruelles peines & par les actions les plus éclatantes.

La Princeſſe des Bretons ſe promenoit un ſoir ſur le bord de la riviere de Loire, aſſez proche du lieu où elle ſe jette dans l'Océan. Elle s'appuyoit ſur la Princeſſe Iſabelle ſa Sœur, & liſoit une lettre que le Roi des Romains qui brûloit pour elle, lui avoit écrite. Trois Couriers de fort bonne mine interrompirent ſa lecture. Ils avoient apperçu ces Dames: & jugeant à leur ſuite que c'étoient les Princeſſes, ils mirent pied à terre, & vinrent vers elles.

Madame, dit le plus apparent des trois, des Malheureux perſécutés dans leur Terre natale, ſeront-ils en ſûreté auprès de vous? Quand je commanderai ſeule en ces lieux, repartit la Princeſſe, je n'aurai pas de plus grand plaiſir que d'en faire un aſyle à la vertu opprimée, à l'exemple du Duc mon Pere, qui accordera ſans-doute à celle qui paroît ſur votre viſage, la protection qu'il vous refuſeroit peut-être, ſi vous veniez à nous après quelques crimes. Les Comtes de Dunois & d'Angoulême que vous voyez-là, reprit le Prince, ne ſont aſſurément pas indignes du refuge qu'ils cherchent ici. Ah! Seigneur, s'écria la Princeſſe, je vous demande pardon de n'avoir pas reconnu d'abord à toute la grandeur & à la majeſté de vos manieres, que j'ai l'honneur de parler au plus accompli de tous les Princes. Je devois d'abord vous avoir rendu tout le reſpect qu'on doit par toute la Terre à la naiſſance & au mérite du fameux Duc d'Orléans. Elle fit encore ſes civilités aux deux Comtes; & ayant commandé ſur le champ qu'on

envoyât un courrier au Duc ſon Pere, qui étoit à Saint-Malo, elle s'acquita des honneurs de ſa maiſon beaucoup mieux qu'on n'eût dû l'attendre de ſon âge. Un deſir inconnu de plaire la rendoit ſavante; & ſa Gouvernante la Comteſſe de Laval admira qu'une ſi jeune perſonne qui n'avoit encore parlé qu'à des Sujets, ſe démêlât ſi bien de l'accueil & des honneurs qu'il falloit rendre à un ſi grand Prince.

Elle devint tous les jours plus ſpirituelle, & plus Princeſſe, s'il faut ainſi dire. Un maître ſecret qu'elle ne connoiſſoit pas, en captivant ſon cœur, lui rendoit l'eſprit libre, & en engageant inſenſiblement ſon ame, dégageoit ſon air & ſon extérieur; & cet eſprit libre & cet air enjoué captivoient toujours de plus en plus le malheureux Prince, qui ſembloit n'être venu-là que pour trouver une priſon plus longue & plus rigoureuſe que n'eut peut-être été celle qu'il fuyoit. La Belle eut tout le tems d'enchaîner ſon Captif, & lui tout le tems de s'accoutumer à ſes chaînes, avant que le Duc de Bretagne pût être venu. Il arriva preſque le même jour que toute la maiſon du Duc d'Orléans, que le jeune Roi Charles n'avoit pas voulu faire arrêter, lorſqu'il apprit la fuite du Prince.

Le Duc de Bretagne étoit alors le plus grand Seigneur de la Chrétienté après les Rois. Sa Cour étoit toujours grande; & la beauté de ſes deux Filles y attiroit tous les jours, ou d'illuſtres Amans, ou d'illuſtres Ambaſſadeurs. Il s'étoit fait une politique de ne refuſer ſa Fille aînée à perſonne, & preſque de la promettre à tout le monde. Par ce moyen il avoit empêché notre Roi Louis XI. d'envahir la Bretagne; il avoit eu dans tous les Amans de ſa Fille autant de Partiſans, & tous ſes prétendus gendres étoient des défenſeurs zélés.

Dès les premiers deſſeins de Louis XI. ſur la Bretagne, il l'avoit promiſe en ſecret au Duc d'Orléans, afin d'avoir une forte intelligence dans la maiſon même

de ſon Ennemi. Le Roi qui en avoit eu le vent, avoit contraint le Duc d'Orléans d'épouſer Jeanne de France ſa Fille, & armoit contre la Bretagne, quand la mort empêcha ſes deſſeins. Le Duc & la Ducheſſe de Beaujeu, qu'il déclara Lieutenans-Généraux du Royaume durant la minorité de de Charles VIII. ſuivoient ſes mémoires, & avoient la même politique.

Le Duc de Bretagne avoit auſſi la même adreſſe. Il offroit ſa Fille à tout le monde. Il engagea par-là le Roi des Romains à entrer dans la Picardie avec une grande Armée qui occupoit l'Armée de France, & l'empêchoit de venir contre lui. Il fut donc ravi de voir que le Duc d'Orléans vint chercher du refuge en Bretagne. Il le regarda comme un ôtage qui lui aſſuroit ſon Duché, & crut que tant qu'il auroit en ſa puiſſance le premier Prince du Sang, il ne devoit rien craindre des François. Il le reçut donc avec des honneurs tels qu'il eût pu les rendre au Roi même. Il lui témoigna beaucoup de déplaiſir de ce que la Princeſſe ſa Fille n'avoit pas l'honneur d'être à lui: & il lui dit qu'il vouloit que la Bretagne eût celui de lui obéir, tant qu'il auroit la bonté d'y demeurer, puiſqu'il n'avoit pu réuſſir à la lui aſſujétir pour toujours. En effet il le fit ſervir comme s'il en eût été le Souverain, & il lui fit la cour lui-même comme à ſon Maître.

Le Prince eût été ſenſible à tout cela, ſi l'amour ne lui eût ôté tout ſentiment pour toute autre douceur que celle qu'il imaginoit qu'il auroit eue à y commander avec la Princeſſe. Une mélancolie mortelle regnoit ſur ſon viſage, & rien ne pouvoit le divertir. Le Duc de Bretagne vit d'abord que ce Prince étoit amoureux. Il en fut bien-aiſe. Il forma de grands projets ſur cet amour, & il pria ſa Fille de prendre ſoin que cette flamme ne s'éteignît pas. Hélas! il n'étoit pas néceſſaire de donner cette commiſſion à la Princeſſe, tous ſes regards & toutes ſes ma-

res diſoient malgré elle à ce nouvel Amant, qu'il
it aimé. Le Prince entendoit le langage de ces
ux paſſionnés. Il en devenoit toujours plus amou-
ux; mais il ne laiſſoit pas de s'en trouver plus miſé-
le, & d'être plus triſte de jour en jour.
L'amoureuſe Princeſſe, de ſon côté, voyoit qu'elle
it ardemment aimée, & par un ſentiment ſingulier
e en étoit au déſeſpoir. Elle aimoit le Prince, &
vouloit pas que le Prince l'aimât; & quand elle
ncontroit ſes yeux, & qu'elle les reconnoiſſoit
ins d'amour, elle baiſſoit les ſiens, & lui faiſoit
narquer une colere ſecrette dont il n'imaginoit pas
cauſe, mais qui le faiſoit trembler, & l'empê-
oit toujours de faire ſa déclaration. Il réſolut
nt fois de parler, & de prendre ſon tems quand il
prendroit les yeux de la Princeſſe attachés tendre-
nt ſur lui, comme elle ne pouvoit ſe défendre de
y attacher ſouvent; mais, comme il ne pouvoit
narquer cette tendreſſe ſans que les ſiens en fuſſent
ins auſſi, il paroiſſoit en ceux de la Princeſſe une
lere qui lui impoſa cent fois le ſilence.
Il jouoit un jour aux échecs avec elle ſur une
raſſe qui regardoit vers la mer. Le Duc de Bre-
ne qui voyoit leur jeu, dit galamment qu'il falloit
laiſſer combattre ſeul à ſeul, & emmena ſa Cour
ec lui. Ils continuerent leur partie. Le Prince
oit quelquefois profondément ſuivant le privilege
ce jeu; & revenant de ſa rêverie, il trouvoit tou-
urs les yeux de la Princeſſe attachés ſur lui. Elle
baiſſoit auſſitôt, rêvoit à ſon tour, & revenant
oi elle ne manquoit pas de trouver les yeux du
ince mourans ſur elle. A la fin ne pouvant plus
uriſer, ou ſa colere, ou ſon amour: Hé bien!
n Prince, dit-elle, vos yeux m'outrageront-ils
ujours? & ſuis-je née pour être ainſi perſécutée
r un homme marié? Ah! Madame, s'écria le Prin-
, en abattant & mêlant les échecs, c'eſt donc-là
ſujet de votre injuſte colere? Injuſte! dit-elle, &

où en eſt donc l'injuſtice? Madame, repliqua-t-il, je vois bien que la politique barbare de Louis XI. me rend miſérable, & qu'elle vous abuſe, comme elle a abuſé tout l'Univers. Je ne ſais, dit-elle, lequel de nous deux cette politique rend miſérable; mais je ſais bien qu'elle ne m'abuſe point. Ce Roi vous fit épouſer ſa Fille, pour m'empêcher d'être à vous, & devant & après cela, pour diminuer l'éclat de votre mérite, & afin de faire éclater davantage la ſageſſe du Dauphin ſon Fils, & de lui acquérir par-là toute l'admiration & tout le cœur des François, il vous attira des Coquettes & des Courtiſans libertins qui accoutumoient votre grand cœur à former pour toutes les belles Dames des deſirs indignes de vous. Eſt-ce donc m'abuſer quand je penſe, & que je m'irrite que ces regards & ſes ſoupirs ſont pareils à ceux par leſquels vous êtes accoutumé à commencer vos galanteries? Et n'eſt-il pas bien cruel pour la Princeſſe de Bretagne, de ne pouvoir être que l'objet miſérable de ces outrageans deſirs, qui ne peuvent être formés qu'à ſa honte.

Je ne vous avois point vue, ma belle Princeſſe, interrompit le Duc; ainſi mon jeune cœur n'a pu réſiſter aux pieges que le Roi Louis XI. m'a fait tendre. Sa politique eût été vaine, & tous les charmes de ſes Dames n'euſſent fait aucune impreſſion ſur moi, ſi je vous euſſe connue plûtôt. Nulle Beauté ne touchera deſormais mon cœur, ni mes yeux; & la divine Princeſſe de Bretagne peut ſe perſuader qu'elle eſt & qu'elle ſera toujours uniquement adorée par.... Par le Mari de la Sœur du Roi de France, interrompit la Princeſſe? Taiſez-vous, Prince; & ſi vous me faites l'injure de m'aimer, ne me faites jamais celle de me le dire. Je ne vous fais point d'injure, Madame, reprit le Duc; & ſi vous aviez la bonté de m'apprendre le ſecret de votre cœur, ſi vous vouliez bien me donner la liberté d'entendre ce que vos beaux yeux veulent me dire; ſi

liez me laiſſer flater que j'ai l'honneu· de ne
laître pas, je pourrois vous apprendre le ſe-
ıa vie, & vous dire ce qui vous abuſe, &
: toute l'Europe.
comprens pas, dit la Princeſſe, qu'il puiſſe
ın ſecret dans votre vie qui change la fortu-
nienne. Je veux bien pourtant, pour vous
à m'en faire confidence, vous ouvrir tout
ır, & vous apprendre ce qui s'y paſſe puis-
s déſirez le ſavoir. Sachez donc, Prince
able, que ce cœur eſt à vous, mais après
ſi prompt, ſachez que vous en avez uſur-
ire; que je dois vous traiter en Uſurpateur;
ès ce moment je n'oublierai rien pour le ré-
ontre ſon injuſte Maître, pour vous l'ôter
e donner à un autre. Le Duc mon Pere
ſans-doute. Il m'a promiſe au Roi des Ro-
e rendrai heureux ce Rival ou quelque au-
: ferai mes efforts pour oublier un homme à
: puis être.
Madame! s'écria le Prince, que votre ſecret
le! J'aurois lieu de me déſeſpérer, ſi celui que
us apprendre, ne me faiſoit abandonner au
nt m'a comblé le commencement de votre
Ne vous allarmez point pour mon maria-
elle Princeſſe; il n'eſt qu'apparent. L'au-
Louis XI força la Princeſſe ſa ſeconde Fil-
épouſer; mais nous trompâmes le Roi &
urope, & nous demeurâmes libres comme
nt. Vous n'êtes point le Mari de la Du-
Orléans? interrompit la Princeſſe. Non, Ma-
it le Duc; & puiſque vous avez bien vou-
re confidence des premiers ſoupirs de votre
: vais vous apprendre mes premieres a-
& vous découvrir un myſtere que je jure
le Ciel de ne jamais découvrir qu'à vous.
ji Louis XI. pour conſerver la Couronne de
dans ſa Famille, & pour faire regner ſes

Filles, en cas que Charles ſon Dauphin mourût ſans enfans, réſolut de ne les donner qu'aux premiers Princes de ſon Sang. Il dit ſon deſſein à la Princeſſe Anne, qu'il aimoit extrêmement: mais il ne lui dit pas à qui il la deſtinoit, du Duc de Beaujeu, ou de moi. Cette Princeſſe ayant remarqué que le Roi ne m'aimoit pas, parce que ſon eſprit ſoupçonneux s'imaginoit toujours que j'aſpirois à la Couronne, elle appréhenda que le Roi ne la donnât au Duc de Beaujeu. Ainſi ſon Ambition la fit réſoudre à feindre d'avoir de l'amour pour moi, ou d'en avoir en effet, afin que le Roi ſon Pere fût contraint de me la donner. De peur que la Princeſſe ſa Sœur ne prétendît au même rang, elle fit tomber adroitement une lettre entre ſes mains, par où l'on pouvoit juger que j'en avois reçu les dernieres graces. La jeune Princeſſe irritée que ſa Sœur l'eût ainſi reculée d'un degré de la Couronne, porta la lettre au Roi leur Pere, qui par un mouvement de ſon humeur mal-faiſante, & par la malignité de ſa politique, ou par l'averſion qu'il avoit pour moi, diſſimula la choſe; & ayant fait venir le Duc de Beaujeu & la Princeſſe Anne, il les maria dès le lendemain, ſans que la Princeſſe eût l'aſſurance de l'en dédire ni de parler pour moi.

L'Amiral Leſcun me propoſa alors une Anne qui me conſola de la perte de l'autre; il me donna votre portrait de la part du Duc de Bretagne. Votre beauté & votre Duché, ſi je l'oſe dire, ma belle Princeſſe, me firent écouter la propoſition d'être à vous. Je trouvois plus doux d'être Souverain avec vous à Nantes, que Sujet & ſans vous à Paris. Mais le Roi qui avoit des deſſeins ſur la Bretagne, étant averti par un Sécretaire de Leſcun de ce que je tramois, me contraignit d'épouſer ſa ſeconde Fille avec autant de promptitude que le Duc de Beaujeu avoit épouſé la premiere.

Cette Princeſſe qui a de la vertu plus que de la beauté, & qui croyoit ne pouvoir pas douter de ſa

veurs que ſa Sœur m'avoit faites, fut la premiere à me propoſer, pour me mettre à couvert de la colere du Roi, & pour ſauver l'honneur de ſa Sœur, de ne nous marier qu'en apparence, & de tromper tout le monde, juſqu'à ce que le tems lui donnât le prétexte ou la facilité d'entrer dans un Cloître. Je ne puis pas vous exprimer la joie que me donna ſa réſolution. Je connus alors que je vous aimois plus que je ne penſois, & je ne ſuis pas capable de tant de tranſport pour le ſeul eſpoir de votre Duché.

Dès ce tems-là, j'ai déſiré paſſionnément de vous voir. Je ne devois pas m'y attendre durant la vie du Roi. Le Duc de Beaujeu par jalouſie, & la Ducheſſe par politique, m'ont dreſſé mille pieges & ont voulu me faire arrêter. Plutôt que de faire du déſordre dans le Royaume, j'ai mieux aimé me retirer, & je n'ai pu me réſoudre à aller ailleurs que chez vous. Trop heureux, ma belle Princeſſe que vous ayez rendu mon voyage ſi glorieux, puiſqu'enfin vous ne me haïſſez pas, & que je ne ſuis pas marié comme vous le penſiez.

Ah! Prince, votre ſecret, reprit la Princeſſe après avoir rêvé quelques momens, votre ſecret eſt capable de me faire voir ſans colere l'amour que vous avez pour moi; mais je n'y vois rien qui puiſſe flater votre eſpérance, & la connoiſſance que j'en ai ne doit pas m'empêcher de faire tous mes efforts pour vous ôter mon cœur; elle fera ſeulement que je vous l'ôterai avec plus de peine. Car enfin, il faut vous l'ôter. Vous ne me faites point d'injure de m'aimer; mais toute la Terre vous croit marié. Il faudroit détromper toute la Terre aux dépens de la gloire de la Ducheſſe de Beaujeu; & ſi vous étiez capable d'apprendre au monde ce qui j'ai bien de la peine à vous pardonner de m'avoir dit, je ſerois capable de vous haïr, parce que je hais les Princes ſans vertu. Nulle raiſon, ni d'amour, ni d'intérêt, ni de reſſentiment, ne doit jamais vous arracher un tel

ſecret. Ainſi je dois vous bannir de mon cœur, vous interdire toute eſpérance, vous prier de ne m'aimer plus, & vous conjurer, ſi cela ne ſuffit pas, vous défendre du moins de me le dire jamais.

Madame, s'écria le Prince en lui embraſſant les genoux, n'aviez-vous commencé ſi obligeamment à m'ouvrir votre cœur, que pour finir ſi cruellement? Vous allez, Seigneur, interrompit la Princeſſe, vous allez, je le vois bien, me dire cent choſes touchantes. Qu'il vous ſuffiſe que mon cœur me dit tout ce que vous pourriez me dire; mais il me dit auſſi que je ſuis Princeſſe; que ſi vous m'obéiſſez je ne ſerai pas à vous & que ſi vous ne m'obéiſſez pas, vous ſerez indigne d'être à moi. Levez-vous, pourſuivit-elle en ſe levant; vous êtes à plaindre, mais vous n'êtes pas ſeul. Souvenez-vous de ce qu'un Prince doit à ſa gloire; & ſi mon triſte cœur ne peut tout à-fait ſe révolter contre vous, faites qu'il n'ait pas à ſe reprocher d'obéir à un vainqueur indigne de l'être.

A peine le Prince étoit-il levé, ou pour mieux dire il ſe relevoit, que le Duc de Bretagne entra. Il étoit ému, mais ſon agitation n'empêcha pas qu'il ne vît l'action du jeune Prince, & qu'il ne remarquât beaucoup de douleur ſur ſon viſage. Seigneur, dit-il, un grand Prince comme vous n'étoit pas à genoux devant ma Fille pour lui dire qu'il la hait, & tant de triſteſſe ne peut paroître ſur votre viſage ſans que ma Fille ait mal reçu l'honneur que vous lui faiſiez. Je vous l'ai autrefois offerte, Seigneur; je vous la donne aujourd'hui; elle a beſoin d'un Prince auſſi vaillant que vous pour défendre ſes droits, & ſes ennemis doivent prendre aſſez d'intérêt en votre Grandeur, pour ne pas faire contre vous la guerre qu'ils viennent de me déclarer. Un Héraut vient de m'annoncer que ſon Maître Charles VIII. me ſomme de le reconnoître comme mon Souverain, & me défend de marier mes Filles ſans ſon aveu. Je perdrai la vie plutôt que de m'avouer

m'avouer Sujet. Ma Fille n'a point d'autre Souverain que moi. Pour preuve de mes droits, & de ma derniere réſolution, elle eſt à vous, Seigneur, dès ce moment. Je lui commande de vous aimer & de vous traiter en Epoux. Rome eſt dans mes intérêts, j'en aurai bientôt la diſſolution du mariage que le Roi Louis XI. vous força de faire.

Seigneur, répondit le Duc d'Orléans, je recevrois ſans-doute avec un tranſport infini le grand préſent que vous me faites, ſi mon cœur pouvoit conſentir à recevoir la Princeſſe d'un autre que d'elle-même. Faites qu'elle me diſe ce que vous m'avez dit, ſi vous voulez que je ſois heureux. Cependant quelsque ſoient ſes ſentimens, je vous offre mon épée pour la défenſe de vos droits; auſſi-bien n'eſt-ce pas vous préciſément à qui le Duc & la Ducheſſe de Beaujeu en veulent. C'eſt le premier Prince du Sang qu'ils veulent avoir en leur puiſſance; des embuches ils en viennent à la force ouverte; la douceur du ſouverain pouvoir qu'ils exercent paiſiblement, les enivre. Si j'étois péri, le jeune Roi ſeroit un foible obſtacle à leur ambition; & la Couronne qu'ils ont en main, ſeroit bientôt ſur leur tête. J'aurai l'avantage de combattre pour Charles VIII, en combattant pour vous, pour ma Princeſſe, & pour moi; & je ſerai vaillant par de grandes raiſons.

Tandis qu'il parloit, l'Amiral de Guyenne, Leſcun, qui de cadet de Gaſcogne étoit devenu par ſa valeur le plus grand Seigneur du Royaume, & le Duc d'Albret grand Seigneur auſſi, & Beau-pere du Roi de Navarre, arriverent pour offrir leur ſervice au Duc d'Orléans contre le Duc de Beaujeu. L'un & l'autre étoit un grand ſecours. Leſcun par la Charge d'Amiral & de Gouverneur de Guyenne, pouvoit mettre ſur la mer, dont il étoit le maître, tant les troupes de ſon Gouvernement, que celles que le Duc d'Albret pouvoit lever dans ſes Terres & dans la Navarre, & en peu de jours les mener à

Nantes; ce qui rendoit cette Ville imprenable.

Après les premieres civilités, & que le Duc d'Albret eût exagéré les violences du Duc de Beaujeu, & le mauvais uſage qu'il faiſoit du ſouverain pouvoir que le Roi de France lui avoit laiſſé durant la minorité de Charles; Leſcun, Grand-Homme de guerre, entra d'abord en matiere, & propoſa de lever des troupes, & de fortifier la Bretagne de tous côtés. Le Duc d'Orléans parla pour l'appuyer, en des termes très-forts, & il propoſa des choſes qui, ſi on les eût exécutées, euſſent mis le Royaume en grand déſordre. Le diſcours du Duc de Bretagne, & l'arrivée de ces deux Seigneurs, lui enfloit le cœur. Il ne doutoit pas que la Princeſſe n'obéît à ſon Pere, & la moindre choſe qu'il ſe propoſoit, étoit de la maintenir Souveraine de Bretagne.

Il fut deux jours dans ces tranſports de joie, & rien ne l'inquiétoit que la privation de la converſation de la Princeſſe, qui fut incommodée durant ces deux jours, & que perſonne ne vit. Au troiſieme quand il envoya ſavoir l'état de ſa ſanté, on lui dit qu'elle étoit bien. Il y alla, & la trouva qui l'attendoit. Une triſte langueur la rendoit plus fiere quoique non moins aimable qu'à l'ordinaire. Elle n'avoit plus dans les yeux ces feux enjoués qui ne les faiſoient briller que pour faire entrevoir & pour faire eſpérer mille plaiſirs à s'en laiſſer brûler. Un ſérieux ſévere, quoique tendre, rendoit ſes regards incertains & redoutables.

Le Prince trembla, ſes eſpérances s'évanouirent. Madame, s'écria-t-il, vous voulez me perdre, je vous entens; ô Ciel! que vous ai-je fait pour être ſi miſérable! Il tomba à genoux aux pieds de la Princeſſe. Seigneur, lui dit-elle, je vous ſais bon gré de ce que vous ne vous prévalez pas de l'autorité que le Duc mon Pere vous a donnée ſur mon cœur. La conſidération que vous avez pour moi, fera que je vous dirai, avec toute la douceur qui me ſera poſſible, ce qu'il ſeroit peut-être à propos, &

ie j'avois enfin réſolu de vous dire autrement. J'ai
nſé mourir de douleur ces deux jours paſſés. Hé!
ourquoi, Madame? dit le Prince. Le Duc de Bre-
ne va obtenir de Rome la rupture de mon ma-
ge. Il ne ſera point fait mention de la Ducheſſe
Beaujeu. La Ducheſſe d'Orléans y conſentira.
uel nouvel obſtacle mettez-vous à mon bonheur?
élas, dit-elle, plût au Ciel que vous n'y en miſ-
z pas vous-même, & que je puſſe vous aimer
tant que je le deſire! Hé! Pourquoi, reprit le
rince, ne pouvez-vous pas m'aimer autant que je
us aime? Parce que je ne vous eſtime pas, repli-
a-t-elle, autant que je le ſouhaite. N'êtes-vous
s Sujet du Roi Charles VIII.? Ah! je vous com-
rens, Madame, s'écria le Duc, & vous me vou-
z dire ce que mon cœur me dit dès longtems!
ous voudriez que j'allaſſe me remettre entre les
ains de mes Ennemis, & que je mouruſſe plutôt
ue de porter les armes contre mon Roi. Votre
erti ne peut s'accommoder d'un Amant rebelle à
n Prince. Il falloit renoncer à la liberté, renoncer
la vie, renoncer à l'eſpoir de poſſéder la divine An-
e de Bretagne, plutôt que de déſobéir à mon Sou-
rain, & de venir ici.

Ce n'eſt pas-là proprement votre crime, reprit
Princeſſe. J'excuſe que vous ayez fui la perſécu-
on de vos Ennemis, & mon cœur ne peut pas
ouver mauvais que vous nous ayez fait l'honneur
e chercher votre aſyle auprès de nous; mais que
ous ayez reçu favorablement Leſcun & le Duc
'Albret; que vous ayez fait cent projets contre vo-
re Roi, que vous deveniez Chef des Rebelles,
eigneur, la Princeſſe de Bretagne ne veut être, ni
motif, ni le prétexte, ni l'excuſe d'une révolte.
e ſerai ravie de voir mourir tous mes Bretons, &
e mourir s'il le faut moi-même, pour la défenſe
e votre perſonne; mais pour quelque prétexte que
e ſoit, je ne veux point que vous tiriez l'épée

contre votre Roi. Ce ſeroit une tache à votre gloire, qui me feroit vous mépriſer premierement, puis vous moins aimer, & enfin vous haïr. Renvoyez Leſcun & le Duc d'Albret. Demeurez ici ſans combattre, juſques à ce que Rome ait conſenti que vous ſoyez Souverain de Bretagne; alors vous ſerez mon Maître & le vôtre, & vous porterez loin vos conquêtes, ſi vous m'en croyez. Alors je vous armerai moi-même, & vous verrai combattre avec plaiſir.

Ce diſcours jetta le Prince dans une ſurpriſe ſi grande, qu'il ne put répondre. Il vouloit ſe plaindre de l'Héroïne, & il ne pouvoit que l'admirer. Vous héſitez, Prince, pourſuivit-elle, & vous ne voulez pas renoncer à la fauſſe gloire que vous prétendez acquérir à la tête d'une Armée qui pourra ébranler le Trône du Roi qui vouloit vous faire priſonnier? La Navarre, la Guyenne, la Bourgogne, l'Angleterre, le Comte de Flandres, le Roi des Romains, & la Bretagne qui ſeront dans vos intérêts, donnent à votre vengeance de douces illuſions. Allez, Seigneur; admire qui voudra cette fauſſe vertu, pour moi j'en abhorre l'idée, & de tels Héros n'auront jamais mon eſtime, duſſent-ils ajoûter à ma Bretagne la Couronne de l'Univers. Une telle Héroïne aura toujours mes adorations, interrompit le Prince; duſſe-je vivre ſans nom & ſans dignité. Et bien, Madame, je promets à vos beaux yeux & à votre incomparable vertu, que je me retrancherai à la défenſe de vos Etats, & que je ne porterai pas la guerre en France. Ce n'eſt pas aſſez, dit la Princeſſe, il faut ne point combattre contre votre Roi. Comment! Madame, pourſuivit le Duc, on vous attaquera, on vous aſſiégera, on vous dépouillera de vos Etats, & le Duc d'Orléans ne vous défendra pas? Le Duc d'Orléans, dit-elle, ſera indigné de la Princeſſe de Bretagne, s'il eſt indigne d'être le Duc d'Orléans; & celui ſera, qui le Duc

ns fera la guerre au Roi de France. Que
z-vous donc que je fiſſe, ma Princeſſe? in-
it le Duc; & que conſeillez-vous à cet
déplorable, que vous voulez rendre ingrat
à force de le vouloir faire vertueux? Je
dit-elle, que vous demeuriez à Nantes avec
que vous renvoyiez Leſcun & le Duc d'Al-
gue nos troupes défendent la frontiere; &
ndis que nos Villes arrêteront l'Armée de
, on travaille à faire conſentir Rome au deſ-
e mon Pere a de me donner à vous. Après
us ferez la guerre où vous voudrez.
oudrois bien, Madame, reprit le Prince, que
l'amour, autant que la vertu, qui vous eût
: ſi Héroïne; que la fin de votre diſcours ſe-
nce pour moi! Vous ne voulez pas que je
e Nantes; vous ne voulez pas que je com-
vous ne voulez pas me perdre de vue que je
s aie épouſée: ah! Madame, dites-moi par
ce que vous m'avez dit par vertu, & je ferai
vous voudrez. Je n'ai plus rien à vous dire,
npit la Princeſſe, ſi ce n'eſt qu'il faut ren-
Leſcun & le Duc d'Albret. Mais, Madame,
rince, ils ſe ſont offerts au Duc de Bretag-
ſi-bien qu'à moi; c'eſt à lui à voir s'il pour-
uſſer d'un tel ſecours. C'eſt à vous à les é-
d'ici, dit la Princeſſe; je vous prie que je
y voye pas. Mais, Madame, pourſuivit-il;
mon Prince, interrompit-elle, Leſcun eſt ve-
natin un moment avant vous, me dire que le
Albret eſt amoureux de moi, qu'il l'a prié de
r ſon mariage auprès du Duc de Bretagne,
ce n'eſt que dans cette vue qu'il eſt dans
rêts. O Ciel! s'écria le Prince. Ah! Ma-
que le Duc d'Albret eſt inſolent! Que vous
rable! & que je ſuis malheureux! Profitez
avis, pourſuivit-elle, je fais ce que je puis
ous rendre auſſi vertueux que vous devez l'ê-

tre pour être heureux. Il baiſa ſa belle main; la Princeſſe rougit, & de la hardieſſe du Prince, & de l'arrivée du Duc de Bretagne, qui adreſſa la parole au Prince en entrant:

Je viens, Seigneur, dit-il, vous apprendre la nouvelle que je viens de recevoir, & demander votre avis ſur ce que nous avons à faire. Le Roi de France, après m'avoir déclaré la guerre, a appris que Leſcun & le Duc d'Albret ſont ici, & au lieu de venir contre nous, il va en diligence avec ſon Armée en Guyenne, pour tâcher de retenir cette Province à ſon obéiſſance. Le Duc d'Albret eſt allarmé pour ſes Terres, il eſt d'avis d'y aller pour les défendre; & Leſcun voudroit bien auſſi partir pour nous conſerver ſon Gouvernement. Je ſuis d'avis, répondit le Duc d'Orléans, que le Duc d'Albret ſe retire chez le Roi de Navarre ſon Fils; que Leſcun aille où il voudra, & que tous les deux me délivrent du blâme que toute la Terre me donneroit de m'être déclaré Chef d'une grande révolte. Votre Pays eſt aſſez fort pour réſiſter au Roi de France, juſques à ce que vous ayez ménagé le conſentement du Pape, pour l'honneur que vous me voulez faire. Alors, Seigneur, j'opinerai en Souverain, & maintenant mon honneur veut que je parle en Sujet. Pour le Duc d'Albret, reprit froidement le Duc de Bretagne, je conſens qu'il parte, & il eſt même à propos; mais pour Leſcun, il arriveroit trop tard dans ſon Gouvernement, & nous hazarderions de le perdre. Il eſt grand Capitaine, je veux le retenir, & le mettre à la tête des troupes que vous ne voudrez pas commander. Je ne commanderai point de troupes contre le Roi, dit le Prince, que je ne puiſſe les commander innocemment. Vous parlez en Amant, Seigneur, repliqua le Duc de Bretagne, & vous ne faites pas réflexion que la politique des Italiens eſt lente; & qu'avant que Rome ait fait ſa réponſe, mon Etat pourroit bien être envahi. Je

du déſeſpoir, dit le Duc d'Orléans, & le Ciel
témoin que j'aimerois mieux mourir que de
a Princeſſe aſſiégée, & ſa Couronne chanceler;
enfin elle ſait que je ne puis combattre contre
Roi. Seigneur, dit le Duc, le deſtin de ma
eſt qu'elle épouſe celui de tous ſes Amans qui
e plus en état de la défendre. Un Amant ſi fi-
au Roi de France, ſera difficilement approuvé
retons. Rome ne ſe hâtera pas de l'obliger...
Madame, s'écria le Prince amoureux, le Duc
etagne ébranle ma vertu; je vous quitte, pre-
da défenſe, ou je vois bien qu'en me rendant
ux, vous m'avez rendu le plus malheureux de
es hommes. En diſant cela il ſortit de la cham-
l'un air ſi triſte, que la Princeſſe touchée eut
à cacher ſes larmes à ſon Pere.
l'apperçut du trouble de ſa Fille. Vous m'avez
promptement obéi, Princeſſe, lui dit-il, & vous
bientôt aimé le Duc d'Orléans? Ne ſavez-vous
ue l'amour eſt une foibleſſe indigne des Prin-
de votre rang; pourquoi aimer plutôt le Duc
ans que le Roi des Romains, que le Roi d'An-
re, que le Duc d'Albret, & que tout autre qui
id, ou à votre Etat, ou à votre beauté? La
d'Etat vous doit tenir lieu, en chacun de vos
s, de toutes les bonnes qualités du Duc d'Or-
Ce n'a jamais été mon intention de vous
r à lui, je hais trop ſa Maiſon; car enfin ils
os Souverains; mais j'euſſe bien voulu me ſer-
l'amour qu'il a pour vous, pour troubler la
e durant la jeuneſſe du Roi, & pour me faire
er, par un Traité, la Souveraineté de Bretagne.
lſions ſur la vertu héroïque ont changé, je le
ien, la bonne diſpoſition où il étoit. Il ne
lus le regarder que comme un ôtage; il n'aura
e part au Conſeil que par forme; il ne com-
ra point de troupes puiſqu'il n'en veut point
ander; & afin que la complaiſance que vous

continueriez d'avoir pour lui, ne nuiſe à nos affaires, préparez-vous à être fiancée dès demain au Duc d'Albret, & à ſigner le contrat de bonne grace. C'eſt le parti le plus ſortable de tous. Je ne veux point du Roi des Romains, ni du Roi d'Angleterre: le premier s'eſt laiſſé ſottement faire priſonnier par ceux de Bruges, tant il eſt peu Capitaine; & le ſecond eſt Roi, & je ne veux point de Beau-fils plus grand Seigneur que moi. Et le Duc d'Orléans? interrompit la Princeſſe. Je hais la Maiſon de France, dit le Duc, il n'en faut point parler. Adieu, vous ſerez demain au Duc d'Albret. Il ſortit. La Princeſſe ſe fit déshabiller; la fievre lui prit, & elle fut malade à l'extrêmité.

Cet accident différa le contrat. Le Duc d'Albret ſe contenta des articles qui furent dreſſés par Leſcun, & ſignés à l'inſu du Duc d'Orléans par le Duc de Bretagne, & il partit en diligence pour aller lever des troupes en Béarn & dans la Navarre. Le Comte de Dunois s'embarqua pour aller chercher du ſecours en Angleterre; le Prince d'Orange & le Duc de Bretagne allerent ſur la frontiere de France mettre ordre aux garniſons; & le Duc d'Orléans & le Comte d'Angoulême demeurerent à Nantes avec les Princeſſes, & Leſcun & le Maréchal de Bretagne.

Ces deux derniers étoient de concert avec la Comteſſe de Laval contre le Duc d'Orléans, pour le Duc d'Albret. Ils ſavoient bien que la Princeſſe obéiroit à ſon Pere ſans héſiter, quelque violente que fût ſon inclination pour le Duc d'Orléans; mais ils craignoient que l'amour, fertile en inventions, ne leur inſpirât quelque raiſon politique qui fît changer la réſolution du Duc de Bretagne. Ils concerterent donc de brouiller enſemble ces deux Amans. Madame de Laval qui ſavoit la délicateſſe de la Princeſſe ſur le ſujet des galanteries criminelles des Princes, fit ſemer adroitement dans la Cour de Bretagne une hiſtoire médiſante de toutes les amourettes de la Cour de Fran-

ce. Dans cette hiſtoire, le chapitre du Duc
éans étoit fort long & fort diverſifié. La Prin-
ſa lut, elle en fut chagrine; mais la préſence
uc, ſa beauté, ſon reſpect, la vertu qu'elle lui
inſpirée, & la violence qu'il ſe faiſoit tous les
, effaçoient toute la mauvaiſe impreſſion du
, & remettoit le calme dans ſon cœur.
tte hiſtoire médiſante accuſoit Louis d'avoir
deux Sœurs en même tems, & même d'en avoir
loire, & de l'avoir voulu faire connoître à tout
nde dans un tournois célebre qui s'étoit fait à
; dans lequel on diſoit que le Duc d'Orléans
monté ſur une haquenée, que par une vanité
re on l'accuſoit d'avoir fait mener à ſes deux
reſſes par les rênes juſqu'au lieu du tournois.
ui faiſoit faire dans ce chapitre une converſation
le Comte de Dunois ſon favori, dans laquelle
tenoit qu'on peut aimer deux perſonnes à la fois.
lui qui avoit écrit cette hiſtoire, avoit ſi bien
e caractere de ce Prince, & imitoit ſi bien ſes
res & ſes façons de parler, que la jeune Prin-
Iſabelle qui lut cette hiſtoire auſſi-bien que ſa
, ſe perſuada qu'elle étoit vraie. L'abſence du
e d'Orange qu'elle aimoit, lui donna le tems
iſonner ſouvent en elle-même, s'il étoit poſſi-
u'on aimât en deux lieux. La beauté du Duc
éans lui fit déſirer que cela fût poſſible, &
enta en elle la curioſité de ſavoir ſi Louis étoit
le d'aimer deux Sœurs. Elle crut enſuite ſen-
tant de complaiſance pour lui que pour le
e d'Orange, & ne douta point qu'il ne fût poſ-
qu'il eût pour elle les ſentimens qu'il avoit pour
ur. Enhardie par ſon expérience, elle fit tout
'elle put pour donner de l'amour à Louis; &
commencer à lui faire aimer ſa converſation,
eignit de s'intéreſſer extrêmement à ſon amour
la Princeſſe ſa Sœur; elle approuva les plaintes
lui fit de ſa rigueur; elle blâma le peu de réſi-

ſtance que ſa Sœur avoit faite à ſon Pere ſur ſon mariage avec le Duc d'Albret; en un mot, elle devint la Confidente de celui qu'elle travailloit à faire devenir ſon Amant.

La Comteſſe de Laval ſa Gouvernante, qui étoit une des plus éclairées de ſon tems, s'apperçut aiſément de cette nouvelle paſſion; & par l'intérêt qu'elle prenoit aux affaires du Duc d'Albret; elle réſolut de ſe ſervir de cette aventure pour brouiller les deux Amans. Madame, dit-elle à la Princeſſe Anne, quoique j'aie toujours admiré la haute vertu qui fait que vous n'héſitez point à ſuivre les deſirs du Duc de Bretagne, je n'ai pu m'empêcher de plaindre la violence qu'il m'a ſemblé que vous vous faiſiez, & la peine que vous aurez ſans-doute à rendre malheureux le Duc d'Orléans, dès que ſon Rival ſera de retour. Comme c'eſt le plus grand effort de la vertu de notre ſexe, & la plus terrible épreuve où l'on nous puiſſe mettre, je vous aime trop, Madame, pour ne vous y pas préparer, & pour ne vous pas aider à remporter une victoire ſi difficile.

Hélas! répondit la Princeſſe, elle eſt bien difficile en effet cette ſanglante victoire! Madame, reprit la Comteſſe, le Duc d'Orléans travaille à la rendre facile. Ah! Madame, interrompit la Princeſſe, il en augmente tous les jours la difficulté, & je crois qu'à la fin il la rendra impoſſible! Encore ſi je lui voyois quelqu'un de ces défauts qu'on l'accuſe d'avoir eu en France, Mais eſt-il rien de ſi accompli que lui? Avec quelle généroſité ce grand cœur renonce-t-il à la vengeance? Avec quel reſpect & quelle ſageſſe me ſert-il? Quelle eſt ſa fidélité? Sa jeuneſſe accoutumée aux plaiſirs lui a-t-elle fait regarder une de nos Dames? Faut-il, Prince trop aimable, que j'aie eu la triſte gloire de vous rendre ſi vertueux, pour faire tout le malheur de votre vie? Du-moins, ſi vous étiez capable d'aimer ailleurs, vous ne ſeriez pas ſi malheureux.

ne le ſera donc pas, Madame, reprit la Com-
le Laval; conſolez-vous, je vous apprens qu'il
ailleurs. Quoi! le Duc d'Orléans ne m'aime
interrompit la Princeſſe. Pardonnez-moi, Ma-
, dit la Comteſſe, il vous aime; mais n'avez-
pas ouï dire qu'il a le ſecret d'aimer deux per-
s à la fois? Je l'ai ouï dire, & je m'en ſuis
ée, reprit bruſquement la Princeſſe; mais ou-
e la choſe eſt impoſſible, il n'eſt plus le même
s qu'il eſt mon Amant. Vous êtes digne d'être
uniquement, Madame, reprit la Comteſſe, & il
que le Duc d'Orléans au monde capable de
donner une compagne, comme il n'y a qu'une
me au monde qui la puiſſe être. Et qui eſt
perſonne? interrompit la Princeſſe. Iſabelle,
adame de Laval. Iſabelle! s'écria la Princeſſe.
l n'en eſt rien, pourſuivit-elle. Louis XI. fit
en France le bruit d'un pareil crime; il étoit
ſort, & il l'eſt ici. Ceux qui l'en accuſeront
etagne, ſeront mes ennemis. En diſant cela,
tra dans un cabinet, dont elle pouſſa la porte.
Comteſſe paſſa dans la chambre d'Iſabelle. Ma-
, dit-elle, l'honneur que j'ai d'être auprès de
me donne la liberté d'étudier quelquefois vo-
ur; mais la tendreſſe particuliere que j'ai con-
ur vous, en vous élevant, fait que je ne puis
vrir ce qui ſe paſſe dans ce cœur, ſans déſirer
me tems de le favoriſer. Vous aimez, pour-
elle en la baiſant. Pauvre Princeſſe, étiez-vous
e à brûler pour un Prince qui aime votre
Iſabelle rougit; & laiſſant tomber ſon viſage
ſein de la Comteſſe, elle le mouilla de ſes
. Eh! Madame, dit-elle, comment vous
ous apperçue de mon malheur? Mon enfant,
Comteſſe, vous ne le faites que trop connoî-
ut le monde. Votre Sœur vient de m'en par-
toute la Cour ſe le dit comme une nouvelle.
ble Iſabelle! s'écria la Princeſſe. Ah! Mada-

me, que deviendrai-je donc? Il faut ne plus voir le Duc d'Orléans, dit la Comteſſe. Il faut donc mourir? reprit Iſabelle. Eſt-ce donc-là cette tendreſſe extrême que vous avez conçue en m'élevant? Dumoins, dit la Comteſſe, il ne faut le voir qu'en particulier. Mais comment le voir! Cela ne ſe peut que de nuit, & je vous aime trop pour vous mettre entre les mains du Duc d'Orléans, qui étant en poſſeſſion d'aimer deux Sœurs, perdroit peut-être le reſpect qu'il vous doit, & ſe mettroit par-là dans l'impoſſibilité d'épouſer la Princeſſe votre Sœur qui l'adore; ce qui la mettroit au tombeau. Mais ma Sœur ne m'y mettra-t-elle pas auſſi, ſi elle m'ôte le Duc d'Orléans? reprit Iſabelle. Elle ne vous l'ôtera pas, dit la Comteſſe. Je veux bien vous dire en ſecret, que les articles de ſon mariage avec le Duc d'Albret ſont ſignés, & qu'elle doit l'épouſer à ſon retour de Navarre, ſi le Duc de Bretagne ne change de ſentiment. Elle y eſt réſolue. Tâchez donc de profiter du tems & de cet avis. Engagez votre Prince ſi vous le pouvez. Je me confie en votre vertu; je conſens que vous lui permettiez de venir ſeul dans votre chambre quand tout le monde ſera retiré.

Le Duc d'Orléans entra alors; la Comteſſe ſe retira, & alla faire avertir adroitement la Princeſſe Anne que le Prince étoit chez Iſabelle. Elle y vint, & les trouva parlant fort bas, & avec aſſez de chaleur; ce qui lui confirma ce que lui avoit dit la Comteſſe. Madame, dit le Prince, en la voyant entrer, faites-moi juſtice de la Princeſſe Iſabelle. Qu'avez-vous à démêler enſemble? dit la Princeſſe Anne. Elle me défend de revenir dans ſa chambre, reprit le Duc. Elle a ſes raiſons ſans-doute, dit-elle, & j'ai les miennes auſſi pour vous prier de ne venir plus dans la mienne, & de me laiſſer maintenant entretenir ma Sœur. Le Prince fut frappé comme d'un coup de foudre, & l'empire avec lequel on lui dit ces mots, l'obligea d'obéir. La douleur qu'il en

reſſentit, lui ôta la parole; il fit une révérence profonde & triſte, & ſe retira.

Ma Sœur, dit la Princeſſe irritée, ce Perfide vous parloit d'amour? Oui, ma Sœur, dit Iſabelle, il me perſécute tant depuis quinze jours, que j'ai été obligée de lui défendre de me parler en particulier. Il eſt donc bien traître, dit la Princeſſe Anne, & je ſuis bien malheureuſe! Si vous étiez deſtinée pour lui, je vous trouverois malheureuſe, reprit Iſabelle; mais dans l'état où ſont les choſes, je vous trouve heureuſe de connoître que ce que vous perdez, n'eſt pas digne de vous. Vous êtes bien plus heureuſe, dit la Princeſſe, de ne ſavoir ce que c'eſt qu'aimer! Elle demeura peu avec ſa Sœur, ſe ſouvenant de tout ce que lui avoit dit la Comteſſe de Laval; puis elle alla s'enfermer toute la journée.

Iſabelle écrivit un billet au Prince dès que ſa Sœur fut ſortie, & le lui envoya par un Page. Le Duc n'oſa le lire devant ce Page. Aſſurez la Princeſſe, dit-il tout tranſporté, que j'obéirai à ſes ordres. Il alla s'enfermer pour le lire, & il trouva ces paroles:

Trouvez-vous à minuit ſonnant ſur la terraſſe qui regarde vers la mer, mais n'y venez pas avec trop de tranſport pour la Princeſſe Anne.

Il fut ſi ſurpris de ce qu'il liſoit, qu'il ne put ſe déterminer à ce qu'il devoit faire. Le billet lui ſembloit peu conforme à la colere de la Princeſſe, & moins encore à ſa vertu. On ne peut pas être plus tourmenté qu'il le fut tout ce jour. Quand l'heure approcha, il trembla de crainte, & il voulut cent fois n'aller pas ſur la terraſſe, à laquelle on alloit de ſon appartement auſſi-bien que de celui des Princeſſes.

Iſabelle s'y étoit rendue; elle étoit en déshabillé, appuyée ſur la table où le Prince & Anne s'étoient la premiere fois expliqué leur amour. La nuit n'é-

toit ni obſcure ni claire. Iſabelle pour le mieux tromper feignit de dormir; un voile couvroit nonchalamment ſon viſage, & ſa gorge étoit découverte. Le Prince prévenu que c'étoit la Princeſſe Anne, approcha tout tremblant, & mit un genou en terre pour adorer les beautés qu'il voyoit.

Cependant la Comteſſe de Laval ayant ſu par les femmes d'Iſabelle, qu'elle ſe promenoit en robe de chambre ſur la terraſſe, ſe douta bien que ſon diſcours avoit fait ſur la jeune Amante l'impreſſion qu'elle déſiroit, & devina ſans peine que le Prince étoit de la partie. Elle paſſa dans la chambre de la Princeſſe Anne, qu'elle trouva qui ne ſongeoit point à ſe coucher. Mes Princeſſes ſont d'humeur de veiller cette nuit, dit-elle; mais on m'a dit qu'Iſabelle veille ſur la terraſſe plus agréablement que vous, Madame. Allez jouir comme elle de la douceur de la nuit, & prendre le frais avec elle. Anne rougit; ma Sœur a raiſon, dit-elle, je m'en vais l'y joindre; mais je ſerai bien-aiſe d'y aller ſeule; & ſi je la trouve rêveuſe, je rêverai auſſi de mon côté. La Comteſſe la laiſſa aller, & eſpéra que cette nuit avanceroit fort les affaires du Duc d'Albret.

Anne entra ſur la terraſſe, dans le tems que le Prince venoit de ſe mettre à genoux. Elle le reconnut. Elle fut immobile, peu s'en fallut qu'elle ne tombât pâmée; mais ſa vertu & ſa fierté venant à ſon ſecours, elle ſe retira ſans rien dire. En entrant dans ſa chambre, elle en ferma la porte bruſquement. Le Prince entendant ce bruit, ſe leva, & ſe retira à la hâte. Iſabelle le vit s'enfuir, & s'enfuit elle-même, confuſe de ſa foibleſſe, & ravie de la mépriſe du Prince.

On peut imaginer combien cette nuit fut différente à ces trois Amans. La Princeſſe Anne étoit ſans-doute la plus à plaindre. Elle aimoit tendrement, & elle croyoit être jouée. Que ne dit-elle pas en elle-même contre ſon Trompeur? Mais que ne dit-

nt contre elle-même? J'étois bien innocente, lle, de ne me pas appercevoir des longues fations de ma Sœur & de ce Parjure: ils ont eux-mêmes les articles de mon mariage avec d'Albret; ils m'ont ſacrifiée; ils ſont les au- e la politique du Duc de Bretagne. Elle fut ns dans ces inquiétudes, & elle réſolut de d'être malade le lendemain, pour réſoudre en me ce qu'elle avoit à faire.

Duc d'Orléans crut qu'un peu de honte de la qu'elle lui avoit faite, l'empêchoit de ſe mon- l trouvoit dans cette pudeur plus de charmes 'en avoit trouvé ſur la terraſſe. Il avoit con- lui-même après s'être retiré, qu'aſſurément la ſſe avoit feint de dormir pour éprouver s'il du reſpect pour elle. Il étoit ravi de ne l'a- oint perdu; il ſe flatoit que ſa Princeſſe étoit isfaite de ſa modeſtie, & il lui tardoit de voir ux yeux pour y lire, & ſa honte & ſa ſatis- , & ſa tendreſſe & ſon eſtime. Il n'oſoit aller lle, parce qu'elle le lui avoit défendu, quand le Page qui lui avoit rendu le premier billet, t un ſecond conçu en ces termes:

ne parlez de votre vie de mon ſommeil; pro- vous toutes les nuits ſur la terraſſe, & ne ez jamais le jour.

billet acheva de lui faire croire qu'il étoit ſur it d'être heureux, & lui fit expliquer à ſon ge la colere de la Princeſſe.

Duc de Bretagne revint ce jour-là de la fron- Il alla deſcendre chez le Duc d'Orléans; & ls allerent chez la Princeſſe, qui étoit au lit. e regarda pas le Duc d'Orléans; il lui ſut bon cette cruauté. Il étoit encore dans la cham- ue le Duc de Bretagne reçut des lettres du Albret, qui lui apprenoit qu'il avoit dix mille

hommes avec leſquels il s'oppoſeroit au Roi Charles en Guyenne; mais qu'il conjuroit le Duc qu'on fît ſigner les articles de ſon mariage à la Princeſſe & au Duc d'Orléans. Le Duc d'Orléans dit qu'il ne ſigneroit jamais ces articles. Vous les ſignerez tout-à-l'heure, dit la Princeſſe en colere, ou vous ſerez le plus ingrat de tous les hommes. Le Duc d'Orléans crut que la Princeſſe avoit des raiſons pour lui faire ſigner ce traité, & qu'elle ſavoit bien par où le rompre. Il expliqua encore cette colere en ſa faveur. Le Duc de Bretagne ayant dit qu'il falloit renvoyer promptement le courier du Duc d'Albret, il préſenta à ſa Fille les articles de ſon mariage. Elle les lut, & demandant une plume, elle les ſigna froidement, puis donnant la plume au Duc d'Orléans: Signez auſſi, lui dit-elle en le regardant avec des yeux plus mourans qu'irrités. Le Prince interdit & tremblant, écrivit ou crut écrire ſon nom après celui de la Princeſſe. On dépêcha le courier du Duc d'Albret; & le Prince déſeſpéré feignit d'être incommodé, & alla attendre la nuit dans ſon appartement.

Le Duc de Bretagne demeura avec ſa Fille. Elle fit retirer tout le monde. Seigneur, dit-elle, il faut encore vous hâter de marier ma Sœur. Pourquoi donc, & avec qui? dit le Duc. Avec le Duc d'Orléans, reprit la Princeſſe. Je les ai trouvés cette nuit ſur la terraſſe aſſez bien enſemble pour être mariés au-plutôt. J'en ſerois ravi, répondit le Duc, & je vais ſavoir de votre Sœur la vérité de ce que vous dites.

Il paſſa dans la chambre d'Iſabelle, où il trouva le Prince d'Orange qui s'y étoit rendu dès ſon arrivée. Prince, dit le Duc, voulez-vous bien que j'entretienne ma Fille? Le Prince ſe retira. Le Duc dit à Iſabelle, qu'il avoit appris que le Duc d'Orléans l'aimoit. Il lui fit comprendre que cet amour étoit de conſéquence pour ſes affaires, l'exhorta de le

n conſerver, & ſurtout de ménager autrement ſprit de ce Prince que n'avoit fait la Princeſſe me; de lui inſpirer l'ambition de regner, & la ngeance de leurs communs ennemis. La jeune ineeſſe crut être quitte à bon compte de profnet- à ſon Pere tout ce qu'il voulut.

Le Duc d'Orléans attendoit cependant la nuit avec e impatience extrême; il ne pouvoit digérer que Princeſſe l'eût obligé à ſouſcrire, & qu'elle eût né elle-même la félicité d'un autre. Les faveurs 'il croyoit qu'elle lui faiſoit, & celles qu'il eſpé- t, ne s'accordoient pas avec celles qu'elle pro- ttoit en écrit au Duc d'Albret, & il préparoit nt délicats reproches des plaiſirs qu'elle donnoit à vieux Rival. Il alla ſur la terraſſe dès que la it parut; il y rêva, & y attendit impatiemment qu'à trois heures après minuit. Il vit enfin ouvrir porte de l'appartement des Princeſſes. Iſabelle tit, & venant à lui d'un air enjoué: Seigneur, elle, je me hazarde bien pour une Confidente, & Sœur a bonne opinion de vous de m'expoſer à us venir parler à cette heure-ci. Ah! Madame, le Prince, je ne ſuis pas ſi heureux que ma Prin- ſſe penſe maintenant à moi; je viens prendre l'air ſans deſſein, & me conſoler du déſeſpoir où je s d'avoir ſigné le bonheur du Duc d'Albret. Ce- ndant, Madame, j'ai trop de reſpect pour vous, ur troubler la ſolitude que vous y venez chercher mme moi. Il fit une profonde révérence, & vou- ſe retirer.

Demeurez, mon Prince, dit Iſabelle en l'arrêtant, là un billet de ma Sœur que vous lirez dans votre partement quand vous ſerez retiré. Cependant outez ce qu'elle veut que vous appreniez de ma uche. Vous faites envain le diſcret avec moi, je s maintenant ſa Confidente comme j'ai été la vô- . Elle vous eſt fort obligée du reſpect que vous es le ſoir paſſé: elle feignoit de dormir, & vou-

loit avant que de ſe donner au Duc d'Albret, avoir mis une fois en votre puiſſance ce que vous lui trouvez de charmes. Elle croit en avoir aſſez fait pour vous, & vous conjure de trouver bon qu'elle faſſe pour elle-méme & pour ſon Etat ce que ſa vertu & le Duc de Bretagne en exigent. Elle vous avoue par ma bouche qu'elle vous adore, & vous prie de lui épargner la honte de vous le faire connoître, maintenant qu'elle ne le doit plus. Elle a exigé de vous que vous ſouſcriviſſiez à ſon mariage pour vous engager à ne lui demander jamais rien dont le Duc d'Albret puiſſe être offenſé; & ſi vous pouvez l'obtenir de vous, elle vous conjure de ne l'aimer plus. Pour vous aider à l'oublier, elle vous permet de faire la guerre, & de devenir Roi de France ſi vous le pouvez. Ah Ciel! s'écria le Prince. Ah Madame! que vous êtes barbare de m'annoncer tant de malheurs! Et bien, dites à cette Ingrate que je combattrai pour chercher la mort. Je ne prendrai point de Commandement; je ne prendrai jamais que le rang d'un ſimple Soldat, juſqu'à ce que je trouve la mort qu'elle veut que je cherche. Adieu, Madame, promettez-lui que je mourrai pour elle.

Iſabelle vit bien qu'il n'étoit pas en état de faire une plus longue converſation. Allez, mon Prince, dit-elle, je vous conjure de croire que je donnerois volontiers ma vie pour vous ſoulager. Ils ſe retirerent chacun en ſon appartement.

Le Prince ſe jetta ſur ſon lit, & s'abandonna tout entier à ſa douleur juſqu'au jour, ſans ſe ſouvenir de la lettre qu'il avoit de ſon Ingrate. Le jour l'en fit reſſouvenir; il l'ouvrit, & il y lut ces paroles:

Prince que j'ai trop aimé pour le rendre ſi miſérable, vous avez beſoin de toute votre vertu pour ſupporter vos malheurs. Ne vous abandonnez pas à la douleur; & ſi je vous ſuis encore chere, je jure par tout le Ciel que ſi ma vertu pouvoit y

conſentir, je vous préférerois à tous les mortels. Mais, puisque c'eſt mon impitoyable deſtinée, plaignez-moi, mon Prince; & ſi je vous fais quelque peine, faites du-moins que je puiſſe vous aimer toute ma vie, & que je puiſſe ſubſtituer à la tendreſſe que j'ai eu pour vous, & à celle qui me restera peut-être juſqu'au tombeau, la plus forte liaiſon qui puiſſe être entre nous. Iſabelle eſt ſeule de la Maiſon de Bretagne, je vous la donne comme une autre moi-même : aimez-la, ſi vous le pouvez, autant que vous m'avez aimée; mais ne lui dites la priere que je vous fais, que vous ne ſentiez de la diſpoſition à me pardonner les maux que je vous cauſe, & que vous ne puiſſiez m'appeller votre Sœur.

Le Duc recommença vingt fois la lecture de cette lettre avec une triſteſſe mortelle; & il la reliſoit encore, quand le Maréchal de Bretagne, Leſcun & le Prince d'Orange vinrent pour le réveiller, & lui apprendre les progrès que le Roi Charles VIII. faiſoit en Guyenne. Ce jeune Guerrier avoit déjà rangé à ſon obéiſſance toutes les places rebelles du Languedoc, & tout le Gouvernement de Leſcun. Il ne reſtoit plus que les Terres du Duc d'Albret. On apprit peu de jours après, que les dix mille hommes ſur le ſecours desquels le Duc de Bretagne avoit compté, avoient été défaits, & que le Duc d'Albret aſſiégé dans une place, avoit capitulé; qu'il avoit ſoumis au Roi toutes ſes Terres, renoncé à toutes les prétentions qu'il avoit pour la Princeſſe de Bretagne, ſans le conſentement du Roi, qui prétendoit qu'elle ne pouvoit ſe marier ſans ſon aveu; & qu'enfin il s'étoit retiré chez ſon Fils le Roi de Navarre, où il étoit dangereuſement malade.

Cette nouvelle fut reçue diverſement. Le Duc d'Orléans en conçut quelque eſpérance. Le Duc de Bretagne en fut au déſeſpoir. La Princeſſe de Bre-

tagne en eût eu de la joie, ſi elle eût cru ſon Amant à elle; & Iſabelle en tomba malade d'une maladie dont elle ne guérit jamais bien.

Cependant le Roi Charles VIII. quoiqu'il eût à peine atteint ſa quinzieme année, voulut venir en perſonne mettre le ſiege devant Nantes. Il avoit toujours eu beaucoup d'inclination pour le Duc d'Orléans; il l'eſtimoit, & déſiroit de lui donner toute ſorte de ſatisfaction.

La Ducheſſe de Beaujeu, de qui le premier amour s'étoit changé en haine, & qui avoit grand pouvoir ſur l'eſprit du jeune Roi, n'avoit jamais pu déraciner cette inclination qu'il avoit pour le Duc d'Orléans; & elle avoit été obligée de lui faire croire que l'amour que le Duc d'Orléans avoit pour la Princeſſe Anne, lui avoit donné l'envie d'aller en Bretagne, & que le Duc de Bretagne l'avoit arrêté. Il faut donc, dit le Roi, aller aſſiéger Nantes, ranger le Duc de Bretagne à ſon devoir, lui faire avouer qu'il eſt mon Sujet; & ſa Fille ne pouvant ſe marier ſans mon conſentement, ne permettra pas qu'aucun autre l'épouſe que le Duc d'Orléans.

Quoi que pût faire la Ducheſſe de Beaujeu, elle ne put jamais changer l'eſprit du Roi. Il fallut lever une puiſſante Armée, qu'on diviſa en trois. On entra dans la Bretagne par trois endroits différens, & le Roi avec les plus belles troupes alla aſſiéger Nantes. Dès que le ſiege fut formé, le Roi envoya un Héraut d'armes ſommer le Duc de Bretagne de trois choſes: De lui rendre le Duc d'Orléans, de ſe reconnoître Sujet, & de lui laiſſer la diſpoſition du mariage de ſes Filles, dont il lui permettoit néanmoins de donner l'aînée au Duc d'Orléans. Le Héraut fut renvoyé, & les trois propoſitions furent également rejettées. La premiere fut attribuée aux artifices de la Ducheſſe de Beaujeu; la ſeconde & la troiſieme furent trouvées injuſtes, & on ne ſongea qu'à ſe défendre.

e ſiege fut long, il s'y fit de grands faits d'ar-
. Le Duc d'Orléans ne voulut jamais prendre
un Commandement, diſant qu'il ne le pouvoit
ſe rendre criminel; mais ſon amour ou ſon dé-
oir lui faiſoit croire qu'il pourroit combattre
me un ſimple Soldat. Iſabelle qui étoit malade,
ui diſoit rien de doux de la part de ſa Sœur, &
arloit ſouvent des yeux pour elle-même; mais il
'entendoit pas. La Princeſſe Anne évitoit avec
oin inſurmontable l'occaſion de lui parler. Elle
qu'il étoit peu aſſidu chez ſa Sœur; elle jugea
l la voyoit ſecrétement. Il voulut lui écrire ſou-
t durant la maladie de ſa Sœur; elle lui renvoya
lettres fermées. Devant & après cette maladie il
noit ſes lettres à Iſabelle, & l'amoureuſe Iſabelle
aiſoit toujours des réponſes de même ſens.
mais déſeſpoir n'a été pareil à celui où il étoit.
oulut cent fois aller trouver le Roi, & s'expoſer
cruelle politique du Duc de Beaujeu, & à la
e de ſa Femme; mais le plaiſir qu'il avoit malgré
de rigueurs à voir quelquefois ſa Princeſſe, le
oit toujours, quand il étoit ſur le point de par-
Qu'il ſe fût épargné de peines, s'il eût ſuivi
: réſolution! Le Roi l'eût reçu à bras ouverts;
eu de jours la Ville eût été réduite à ſe rendre,
eût épouſé celle qu'il aimoit.
fit un jour une ſortie, où le Duc fit tant de
ge, animé par ſon déſeſpoir, & où les François
battirent ſi vigoureuſement, qu'on fut obligé de
& d'autre de propoſer une treve de trois jours.
le malheur du Duc d'Orléans, le premier jour
treve le Comte de Dunois & Baudouin, Bâ-
de Bourgogne, amenerent à la Ville un grand
rs d'Anglois, de Bourguignons & de Bas-Bre-
Le ſecond jour, le Duc d'Albret arriva par
avec quatre mille Navarrois, & toutes les pro-
s pour ſoutenir un long ſiege. Le jeune Roi
manda au Duc de la Trimouille, qu'il avoit fait

Amiral de Guyenne à la place de Leſcun, d'équiper une flotte pour ſe rendre maître de la mer, blâmant le Duc de Beaujeu de ne l'avoir pas plutôt fait, pour empêcher le ſecours de Navarre, & celui qui pourroit venir d'Angleterre. Il dit qu'il vouloit lui-même prendre connoiſſance de tout ce qui ſe feroit dans ce ſiege ; & on jugea dès-lors que ce ſeroit un jour un des plus grands de nos Rois.

Le troiſieme jour de la treve, la Princeſſe Anne, pour fuir la perſécution du Duc d'Albret, qu'elle haïſſoit mortellement, feignit que le bruit des canons lui donnoit une douleur de tête qu'elle ne pouvoit ſupporter, & pria ſon Pere de l'envoyer à Rennes. Il fut réſolu qu'elle écriroit au Roi pour lui demander elle-même une eſcorte. Elle le fit. Le Roi fut ravi d'avoir l'occaſion de voir une Princeſſe dont la beauté étoit ſi célebre, & il prolongea la treve autant de jours qu'il en falloit à la Princeſſe pour faire ſon voyage. Elle partit donc dès le lendemain. Sa Sœur eut la douleur d'être obligée de l'accompagner. Le Roi monta à cheval, & alla recevoir la Princeſſe hors du Camp avec une joie extrême. Il la vit avec une admiration qui avoit quelque choſe de plus ſérieux qu'il n'eût penſé.

Le Duc d'Orléans, Madame, lui dit-il avec un certain embarras qui ne lui étoit pas ordinaire, car il étoit naturellement fort hardi & fort éloquent, le Duc d'Orléans eſt bien moins criminel que je ne penſois ; & puiſque vous faites ſon crime, je le déclare innocent. La ſeule faute que je ne lui pardonne pas, eſt de pouvoir vous abandonner un moment. La Princeſſe répondit avec tant de grace, que le jeune Roi ſentit bien qu'il ne pourroit ſe défendre de l'aimer. Il la mena dans ſa tente. Il parla toujours du Duc d'Orléans ; & la Princeſſe ne répondoit jamais ſur ce chapitre, & en détournoit toujours le diſcours avec beaucoup d'eſprit. On ſervit une collation magnifique. La Princeſſe admira toutes les

nieres de ce grand Prince; & elle ſe dit cent fois
ı ſecret, qu'il n'y avoit que le Duc d'Orléans au
onde qui pût l'égaler.

La fête fut troublée par un accident fâcheux. La
incelle Iſabelle tomba évanouie: on la porta ſur
lit du Roi, elle fut longtems à revenir; & quand
le revint, elle retomba en foibleſſe. Les Médecins
rent que ſon mal étoit dangereux. Le voyage fut
mpu, on la porta dans la Ville, & la Princeſſe l'y
nduiſit, bien chagrine de ce contre-tems, mais un
u conſolée de l'inconſtance du Duc d'Orléans,
r la nouvelle conquête qu'elle s'apperçut bien
'elle venoit de faire.

Le lendemain le Roi, quand on s'y attendoit le
oins, & contre toutes les proteſtations qu'il avoit
ites, & les ordres qu'il avoit donnés, fit lever le
ge dès le point du jour. Les Aſſiégés en furent
rpris, mais la Princeſſe en devina la cauſe. Le
oi commanda qu'on aſſiégeât ſur ſon chemin un
hâteau qu'Avaugour, Bâtard de Bretagne, gardoit.
vaugour le défendit vigoureuſement. Le Roi y
ant allé en perſonne, le Bâtard lui vint apporter les
efs. Il le fit avec tant de grace, & il avoit tant de
aits de la Princeſſe de Bretagne, que le Roi le prit
ı affection; & l'ayant mené dans un cabinet, il le
: jurer de ne dire ſon ſecret à perſonne. Avaugour
ı jura une fidélité inviolable en tout ce qui ne ſe-
ıit point contre les intérêts du Duc de Bretagne,
ıi lui faiſoit l'honneur de l'avouer pour ſon Fils.
royez-vous, dit le Roi, que ſi j'aimois la Prin-
ſſe Anne, le Duc ſon Pere approuvât mon amour?
: ne ſais, Sire, reprit-il, ſi le vieux Duc aura en-
re aſſez de bon-ſens pour voir que c'eſt le plus
nd honneur que puiſſe recevoir la Maiſon de Bre-
gne; mais je ſais bien, & je jure à Votre Majeſté,
e j'employerai ma vie & tout le crédit que la
incelle me fait l'honneur de me donner auprès
elle pour faire réuſſir le deſſein de Votre Majeſté,

& il ne tiendra pas à moi que le Duc ne vienne dès ce ſoir ſe jetter à vos pieds. Hélas ! il n'en fera rien, reprit le Roi, je connois ſon averſion pour la Maiſon de France. Servez-moi ſeulement auprès de la Princeſſe ; donnez-lui ma lettre en ſecret ; & ſur le prétexte de m'apporter la réſolution du Duc d'Orléans, rapportez-moi la ſienne. Dites au Duc d'Orléans, que je l'aime toujours malgré les ennemis qu'il a auprès de moi ; que s'il vient, il ſera Chef de mon Conſeil, & que j'aurai un plaiſir extrême qu'il partage avec moi toute mon autorité, en un mot, négociez ſon retour ; &, ſi vous le pouvez, amenez-le moi.

Avaugour prit la lettre du Roi, & mena à Nantes les Compagnies qu'il avoit dans le Château qu'il venoit de rendre. Après avoir ſalué le Duc de Bretagne, qui le reçut très-mal pour avoir rendu ſon Château, quelque excuſe qu'il pût alléguer, il alla chez la Princeſſe. Elle l'embraſſa avec ſa tendreſſe ordinaire. Après les premieres careſſes, il la pria de faire retirer tout le monde. Elle rougit, & prévoyant bien ce qu'il avoit à dire, elle fit ce qu'il voulut. Ma Princeſſe, lui dit-il, j'ai à vous parler d'amour de la part du plus aimable de tous les hommes, & du plus grand Roi de l'Europe ; lui ſerez-vous cruelle, & ne voulez-vous point me donner la joie de vous voir Reine de France ? Voilà une lettre à laquelle vous devriez répondre favorablement. Vous ferez mal votre cour au Duc mon Pere, reprit la Princeſſe en prenant la lettre, ſi vous lui faites cette propoſition, & je n'en puis écouter aucune que de ſa bouche. Cependant pour vous témoigner que je vous ſais bon gré de vos bonnes intentions, je lirai cette lettre, & je vous en donnerai la réponſe, que vous prendrez ſoin de faire rendre. Je la porterai moi-même, dit-il ; car je ſuis chargé de faire des offres au Duc d'Orléans, & de rapporter ſa réſolution.

La

Princeſſe ouvrit la lettre, & lut ces paroles:

ne vous diſpute plus, Madame, la Souverai-
le Bretagne, je ne veux plus diſpoſer de vous,
joûte la France à votre Duché. Trop heureux
s acceptez une Couronne qui n'a plus de dou-
our moi depuis que je vous ai vue, puiſqu'elle
m'obliger à vous faire la guerre. J'ai fait
le ſiege de Nantes, parce que bien loin de
s ſouffrir qu'on attaque le lieu où vous ſerez,
s ceſſer la guerre, & me retirer. Je vous
ide ſeulement, ma belle Princeſſe, de ne vous
pas de donner la main à perſonne, que je
eu le tems de vous faire connoître la diffé-
qu'il y a de ma paſſion à celle de tous ceux
ent vous aimer. Cependant, Madame, quoi-
Duc d'Orléans ſoit à mon avis le plus dan-
e de tous, je voudrois bien qu'il apprit de
bouche que je l'aime uniquement, que je le
ai à bras ouverts, que je lui laiſſerai parta-
on autorité, & que quelque violente que ſoit
ſſion, je vous verrai décider de ſon bonheur
ne plaindre.

Princeſſe fut fort combattue à la lecture de
lettre. Elle étoit perſuadée de l'infidélité du
'Orléans; elle trouvoit le Roi fort aimable, &
ntoit bien que ſi elle l'avoit vu plutôt que le
'Orléans, elle l'auroit aimé peut-être. Mais ce
r avoit dans tout ſon air quelque choſe de plus

Il ſentoit plus ſon Héros. Elle avoit accou-
le dire dans la ſuite de ſa vie, que de ces deux
s Amans, l'un avoit l'air de Céſar, & l'autre
Alexandre. Après avoir rêvé quelque tems:
our, dit-elle, allez dire au Duc d'Orléans que
rie de vouloir bien que je l'entretienne un
t. J'ai ordre auſſi-bien, dit Avaugour, de lui
er ſon retour en France.

Il alla chez le Duc d'Orléans, & lui dit toutes les bontés que Charles avoit pour lui. Le Duc parut diſpoſé à ce que le Roi deſiroit, & il en conçut même une ſecrete eſpérance que le Roi favoriſeroit ſon amour, & empêcheroit que le Duc de Bretagne ne donnât ſa Fille à un autre. Il reçut une augmentation de joie, quand Avaugour lui dit que la Princeſſe vouloit lui parler; il crut qu'elle ſe laſſoit enfin de le tourmenter, & il alla chez elle avec un tranſport qui paroiſſoit aſſez ſur ſon viſage, pour perſuader ſon amour à la Princeſſe, ſans la prévention qu'elle avoit contre lui.

Seigneur, lui dit-elle avec une froideur dont il ne ſe frappoit pas, à cauſe de la préſence d'Avaugour, vous ſeriez le plus ingrat & le plus criminel de tous les hommes, ſi vous ne conſentiez pas à tout ce que vous trouverez dans cette lettre; & je ne crois pas que votre amour, vous faſſe aſſez oublier votre devoir pour vous retenir encore ici plus longtems. Le Prince étonné prit la lettre, la lut & la relut. Ah! Madame, s'écria-t-il, c'eſt-là le ſujet de vos froideurs; vous m'abandonnez, & pour ne point donner de jalouſie à mon Rival, vous me banniſſez. Adieu, Madame, je ne puis pas être ici malgré vous; mais je ne donnerai point au Roi la ſatisfaction de m'avoir éloigné de vous par ſes offres. Je ne veux point de grace d'un homme qui veut me rendre malheureux, ſous prétexte d'amitié.

La Princeſſe attribua ce refus à l'attachement qu'il avoit pour Iſabelle; elle ne daigna pas répondre à des plaintes qu'elle croyoit artificieuſes. Seigneur, dit-elle froidement, quoique je ne doive plus m'intéreſſer en votre vertu, je vous dirai pour la derniere fois, que vous me ferez beaucoup de déplaiſir, & que vous ſerez fort mal conſeillé, ſi vous n'allez pas dès aujourd'hui remercier le grand Roi qui vous pardonne, de la généroſité qu'il exerce envers vous. Elle fit après ces paroles une révérence profonde, &

t dans ſon cabinet ſans attendre de réponſe,
rince hors de lui-même.
uya ſur Avaugour pour s'empêcher de tom-
ibleſſe; & après avoir rêvé quelque tems:
r, dit-il, vous direz au Roi que je ne puis
e moi-même d'aller vers lui; que je ne com-
point de troupes contre les ſiennes; mais
trop malheureux pour ne point chercher la
combattrai toujours à pied comme un ſim-
t; & que je le prie de donner ordre qu'on
gne point, & de mettre ma tête à prix.
our voulut eſſayer de changer la diſpoſition
nce. Il ne voulut pas l'écouter, & alla de
re au Duc de Bretagne qu'il falloit tirer les
de Nantes, & prendre la campagne pour
l'Armée ennemie. Son avis fut ſuivi, les
eurent ordre de ſe tenir prêtes pour le len-

our ayant obtenu du Duc de Bretagne la
n de porter au Roi la réſolution du Duc
, la Princeſſe lui donna ſa réponſe en ces

ce ne ſeroit pas votre Couronne qui me fe-
voir avec joie, ſi l'on m'en donnoit la per-
les grandes offres que Votre Majeſté a la
me faire. Si on m'eût ordonné de vous
uand on m'ordonna d'aimer le Duc d'Or-
l m'eût été bien doux de donner mon cœur
accompli de tous les Rois, & j'euſſe adoré
plaiſir extrême toutes les vertus que je
ous. Mais, puiſque je n'y ſuis pas deſti-
t'eſt pas juſte, Sire, que ces vertus & que
oire en ſoient moindres; puiſqu'il ne m'eſt
nis de vous aimer, donnez-moi le plaiſir de
mer toujours autant que je vous eſtime. Si
oyez que la guerre que vous nous fai-
t juſte, continuez-la; & ſouvenez-vous

toujours qu'Anne de Bretagne ſait & veut bien que la gloire ſoit la premiere maîtreſſe des Rois, & que la juſtice ſoit la regle de leurs actions.

Le lendemain le Duc d'Orléans, le Prince d'Orange, les Comtes de Dunois & d'Angoulême vinrent prendre congé des Princeſſes. Il ne s'eſt jamais rien vu de ſi triſte qu'elles & que le Duc d'Orléans. La fierté & le reſſentiment ſoutenoient le cœur de la Princeſſe Anne, & empêchoient ſa douleur d'éclater. Elle ne put s'empêcher néanmoins de s'attendrir ſouvent ſur ſon Ingrat, & de le regarder douloureuſement. Ils avoient l'un & l'autre un preſſentiment ſecret qu'ils ne ſe verroient de longtems; l'un & l'autre étoit jaloux; & l'un & l'autre avoit ſur ſon viſage un certain air d'innocence, qui ne les perſuadoit pourtant qu'autant qu'il falloit pour leur faire ſentir vivement la rigueur de leur ſéparation. S'il aime ma Sœur, diſoit la Princeſſe en elle-même, pourquoi tous ſes regards ſe tournent-ils vers moi? Si elle aime le Roi, diſoit le Duc, que veulent dire ces yeux ſi tendres? Mais l'aventure de la terraſſe rallumoit le courroux de l'Amante, & l'ordre de s'en aller rallumoit la colere de l'Amant. Ils ſe quitterent, & crurent vouloir ne s'aimer plus. Iſabelle eut le déſeſpoir, que le Prince ne ſe ſouvint preſque point de la ſaluer en partant, & elle tomba ſi malade que les Médecins jugerent qu'elle en mourroit.

L'Armée de Bretagne marcha ſur les pas de celle du Roi, pour en obſerver la marche. Le Roi reçut la lettre de la Princeſſe, & ne ſut s'il devoit eſpérer ou craindre. Il appréhenda que le Duc d'Orléans fût aimé. Il reçut avec beaucoup de colere le refus qu'il faiſoit de ſon amitié, & le jugea indigne de pardon. Cependant ſon amour ne lui pouvant permettre de faire la guerre en perſonne, il laiſſa ſon Armée en Bretagne ſous la conduite du Duc de Bourbon (c'étoit ci-devant le Duc de Beaujeu,)

plus pour amuſer l'Armée ennemie, que par aucun deſſein de nuire aux Etats de cette Princeſſe.

Ce Général étoit grand ennemi du Duc d'Orléans. Il donna un petit Camp-volant à un vaillant homme, pour fatiguer toujours l'Armée ennemie, & pour obſerver le poſte que le Prince y prendroit. Ce Camp-volant harceloit ſans-ceſſe l'Armée Bretonne; & un matin qu'elle deſcendoit d'une colline dans la campagne de Saint-Aubin, il ſe trouva au pied de la colline, l'arrêta, & celui qui le commandoit, fit avertir en diligence le Duc de Bourbon, qui étoit à trois lieues de-là, de venir le ſoutenir ſur le midi; qu'il feroit ſemblant de ſe retirer en déſordre pour attirer le Breton dans la plaine, & qu'il remarqueroit en quel endroit le Duc d'Orléans combattroit. Le Duc de Bourbon fit marcher ſon Armée en belle ordonnance. Le Camp-volant amuſa l'Ennemi juſqu'à l'heure marquée, qu'il ſe retira peu à peu. Le Duc de Bretagne voyant que ce petit Camp gagnoit la plaine, le ſuivit, & élargit ſes troupes pour l'envelopper; ce qui n'eût pas été en effet bien difficile; mais le Duc de Bourbon paroiſſant avec ſa nombreuſe Armée, il fallût changer de deſſein, & ſe préparer malgré lui à une bataille rangée. Il mit à la hâte ſes gens en ordre, autant que le tems & l'Ennemi le lui permirent.

Le Duc d'Orléans n'avoit jamais voulu prendre de Commandement; il n'en voulut point non plus ce jour-là, & il jura qu'il ne combattroit qu'à pied, pour faire voir au Roi, diſoit-il, qu'il ne vouloit que vendre cher au Duc de Bourbon la vie qu'il lui vouloit ôter. Le Duc de Bourbon le vit en cet état une demi-pique à la main, & il le fit remarquer à ceux à qui il ſe fioit le plus, afin qu'ils s'attachaſſent tous à le combattre. La bataille fut très-ſanglante, les deux aîles des Bretons plierent d'abord; mais le corps de bataille où étoit le Duc d'Orléans, rendit un combat obſtiné. Ce Prince valeureux

fit des efforts incroyables : il tua tous ceux qui avoient ordre de le tuer ; & enfin, voyant que les autres ne combattoient plus contre lui que pour le prendre, il rendit ſon épée à celui qu'il jugea le plus honnête-homme. Il fut mené par ordre du Roi à Luſignan, où il s'abandonna tout à la douleur d'avoir perdu ſa Maîtreſſe & ſa liberté.

Les Princeſſes de Bretagne n'apprirent ces triſtes nouvelles que par la bouche du Duc leur Pere, qui s'étant ſauvé de la bataille s'enfuit à Nantes à toute bride. Il ſeroit fort difficile d'exprimer laquelle des deux en fut le plus affligée. Iſabelle ſe ſentoit coupable du déſeſpoir que ſes artifices avoient jetté dans l'ame du Duc ; & la Princeſſe ſa Sœur étoit encore plus triſte de la faute que ſon Amant avoit faite de combattre contre ſon Roi, que de la perte qu'elle faiſoit. A la triſteſſe étoit mêlé le dépit qu'elle avoit de ſon infidélité, & la honte ſecrete de ne pouvoir haïr celui qui lui en donnoit tant de ſujet. Ce dépit & cette honte lui euſſent peut-être fait ſoutenir ſa douleur ſans éclater ; mais quand elle fit réflexion que le Duc étoit au pouvoir de ſon mortel ennemi le Duc de Bourbon, elle craignit pour ſa vie, & fit hautement éclater ſa crainte, ſa douleur & ſon amour. Elle fit cent plaintes au Duc ſon Pere de l'avoir laiſſé combattre, & au Duc d'Albret de n'être pas mort plutôt que de le laiſſer prendre ; puis tournant ſon déſeſpoir contre elle-même, elle voulut mourir.

Sa vertu ſembloit l'avoir abandonnée, quand Avaugour qui avoit été pris dans la bataille, revint avec la liberté que le Roi lui avoit donnée, & avec une lettre pour la Princeſſe, qu'elle ouvrit à la hâte, & qu'elle lut avant que de rien dire à celui qui la lui rendoit. Elle y trouva ces paroles :

Le Duc d'Orléans eſt à vous, ma belle Princeſſe, il eſt juſte que vous ordonniez de ſa deſtinée. On vous l'aménera ſi vous le deſirez, & quelque pré-

judice qu'il puiſſe faire, & à mon cœur & à mon Etat, quand il ſera près de vous, ce me ſera toujours une aſſez douce conſolation d'avoir arrêté les larmes que vous répandez peut-être, & d'avoir modéré la haine que ſa priſe vous aura ſans-doute donnée pour le malheureux Charles.

Cette lettre remit le calme dans l'eſprit de la Princeſſe; mais elle y rappella auſſi ſa vertu, ſon reſſentiment contre le Duc, & ſon admiration pour le Roi; & à tout cela ſuccédoit toujours une douleur mortelle qu'il parût au Roi plus de mérite qu'au Duc d'Orléans. La maniere d'aimer du jeune Roi lui paroiſſoit même ſi délicate, & elle lui avoit tant d'obligation de ce qu'il lui offroit de lui renvoyer ſon Amant, qu'elle douta un moment ſi cette reconnoiſſance n'avoit pas quelque choſe d'aſſez tendre pour l'appeller amour. Elle ne l'appella pourtant que reſſentiment, & crut que c'étoit un effet de colere qu'elle avoit contre ſon Ingrat.

Le Duc de Bretagne entrant dans la chambre, interrompit ſes réflexions. Princeſſe, dit-il, nous n'avons plus de reſſource qu'au Roi des Romains: encore ſommes-nous heureux, qu'après cette grande défaite il vous aime aſſez pour demander à vous épouſer, & avec vous une guerre immortelle avec la France. Il faut empêcher que le délai ne le refroidiſſe, & ne le faſſe raiſonner. Le Comte de Naſſau vient pour traiter le mariage. Il me ſemble que je vous ai peu aimée de ne vous avoir pas aſſuré l'Empire ſitôt que je l'ai pu. Vous m'aimez bien peu, Seigneur, reprit la Princeſſe, de me ſacrifier tous les jours à une nouvelle politique! Vous m'avez commandé d'aimer le Duc d'Orléans; vous m'avez fiancée au Duc d'Albret; vous m'allez donner au Roi des Romains; & à la premiere bataille que le Roi Charles gagnera contre Maximilien, vous m'offrirez à quelque autre. Hé! Seigneur, ne ſeroit-il pas plus

à propos de conſentir que le Roi de France me mariât à ſon gré, comme il prétend que c'eſt ſon droit, puiſque la Bretagne a appartenu autrefois à ſa Couronne? Il nous rendroit peut-être le Duc d'Orléans; ou s'il eſt trop irrité contre lui, peut-être ne me dédaigneroit-il pas. Voilà ſa lettre, Seigneur, ſi vous m'aimez, prenez de nouvelles réſolutions; & ſi vous aimez la grandeur de votre Maiſon, préférez la Couronne de France à l'Empire.

Le Duc de Bretagne lut cette lettre d'un air qui fit bien repentir la Princeſſe de s'être tant expliquée. Après l'avoir lue, il fit quelques tours dans la chambre ſans parler; & liſant & reliſant la lettre, il paſſa dans l'appartement d'Iſabelle, où il fit ſigne à la Princeſſe Anne de le ſuivre.

Iſabelle languiſſoit dans ſon lit, & ſe mouroit à vue d'œil, ſans qu'on pût découvrir la cauſe de ſon mal. Le Duc jugea que la joie qu'il lui alloit donner, la feroit guérir. Iſabelle, lui dit-il, vous ſerez Impératrice dans peu de jours; je vous donnerai le Duché de Bretagne, dont votre lâche Sœur s'eſt rendue indigne par l'intelligence qu'elle a entretenue avec nos Ennemis. J'eſpere que ce préſent que je vous fais, vous rendra la ſanté, & vous ôtera cette langueur qui vous tue. Seigneur, dit Iſabelle, eſt-ce une lettre du Duc d'Orléans que ma Sœur a reçue? C'eſt bien pis, dit le Duc; c'eſt une lettre du Roi de France! Elle a été charmée de la beauté de l'Ennemi de ſa Maiſon, qu'elle n'a vu que deux heures; & elle a eu la hardieſſe de me demander de l'épouſer. Ah! Seigneur, ſatisfaites-la donc, interrompit Iſabelle, & ſachez que ce n'eſt pas l'ambition qui fait mon mal, & que la grandeur n'en eſt pas le remede. Ma Sœur, continua-t-elle en ſe tournant vers la Princeſſe Anne, je vous cede la Bretagne & l'Empire de l'Univers, puiſque vous me cédez le Duc d'Orléans, & que vous aimez le Roi..... Prenez, interrompit la Princeſſe, prenez la Bretagne & tous

mes

mes droits, & ne vous en prenez pas à ma gloire. Le Roi Charles m'aime, & je l'aimerois peut-être ſi je n'avois aimé le Duc d'Orléans par l'ordre de mon Pere. Je ne donne pas mon cœur deux fois. L'Ingrat a mérité que je le lui ôte; mais, ſi je le fais, je ne le donnerai jamais à perſonne. Je ſuis ravie, Seigneur, que vous me délivriez de la néceſſité de me marier ſans donner mon cœur. C'eſt un ſupplice que vous m'épargnez, que j'ai toujours plus craint que la mort. O Ciel! s'écria le Duc de Bretagne, de quels enfans m'avez-vous fait le Pere! Il ſortit tout tranſporté, & laiſſa les deux Rivales enſemble.

Hé bien, ma Sœur, dit la Princeſſe, vous aimez donc le Duc d'Orléans, & c'eſt-là votre maladie? Vous me parlez d'un air ſi aigre, répondit Iſabelle, que je m'en offenſerois ſi je ne ſavois bien que je vais mourir, & que le Ciel veut me punir des trahiſons que je vous ai faites. Puiſque le Duc d'Orléans eſt au pouvoir de ſes ennemis, que la triſte Iſabelle ne le verra plus, & qu'elle va mourir de douleur d'avoir cauſé ſon déſeſpoir, ſa priſon, & peut-être ſa perte, il eſt bien juſte que je le juſtifie auprès de celle qu'il aime ſi parfaitement, & puis que je meure de honte & de repentir. Elle ſe mit à raconter enſuite toute l'hiſtoire de ſon amour, ſes artifices, l'aventure de la terraſſe, les fauſſes lettres, & tout le détail de ſa paſſion; mais elle le raconta d'un accent ſi pitoyable, & avec des marques d'un repentir ſi touchant, que ſa Sœur ne put s'empêcher de la plaindre & de donner des larmes à ſon malheur, malgré la joie qu'elle avoit de l'innocence de ſon Amant.

Iſabelle avoit parlé avec tant de chaleur, & ſon récit mit tant de déſordre dans ſon ame, que ſon mal augmenta de telle ſorte qu'on jugea qu'elle alloit mourir. On accourut en donner la nouvelle au Duc; mais ſa colere étoit ſi violente, qu'il n'en témoigna nulle inquiétude. Iſabelle ſe ſentant mourir, prit la

main de ſa Sœur, & la portant tendrement ſur ſa bouche: Ma Sœur, dit-elle, je vous plains, ſi vous aimez le Duc d'Orléans autant que je l'ai aimé: Vous allez mener une vie bien languiſſante, moins triſte pourtant que ne fut la mienne, puiſque vous pouvez être aſſurée qu'il ne fut jamais d'ardeur pareille à celle qu'il a pour vous. Adieu, ma Sœur, laiſſez-moi mourir, ſi je le puis, ſans me ſouvenir de vous ni de lui. La Princeſſe en pleurs ſortit de la chambre, & à peine en fut-elle ſortie qu'Iſabelle rendit l'eſprit. La Princeſſe en fut très-affligée; le Duc de Bretagne en fut plus touché qu'il n'avoit cru devoir l'être; mais il ne le fut pas aſſez pour changer la réſolution qu'il avoit priſe de favoriſer Maximilien.

Quinze jours après cette mort, le Comte de Naſſau arriva. Le Duc fit dire à ſa Fille qu'il lui commandoit de ſigner le contrat de mariage, & d'épouſer dans trois ſemaines le Comte de Naſſau au nom du Roi des Romains. Jamais dureté de Pere n'a été ſi ſenſible que celle-ci le fut à la Princeſſe. Outre les raiſons qu'elle en eut la premiere fois qu'on lui en fit la propoſition, elle avoit maintenant celle de l'innocence de ſon Amant, de ſa perſévérance malgré les fiertés qu'elle avoit eues pour lui, & de la douleur qu'il auroit de cette nouvelle. Elle penſa ſuccomber à ſa paſſion, & oublier ſa vertu à la lecture d'une lettre qui lui fut rendue par un Breton qui étoit au Duc d'Orléans. Elle contenoit ces paroles:

Je ſuis priſonnier, Madame, je n'ai pu trouver la mort que je cherchois; je ne vous vois plus; je ne vous verrai peut-être de ma vie; on me dit que vous allez épouſer le Roi des Romains, tant de malheurs ſuffiſent-ils pour appaiſer vôtre impitoyable colere? Que vous ai-je fait, Madame, & qu'ai-je fait au Ciel pour être ſi miſérable? Une ardeur ſi pure & ſi fidele, méritoit-elle tous ces ſupplices? Pour comble de malheur, je ne ſuis pas à la

merci du Duc de Bourbon. Je ne mourrai point, & le Roi m'a donné en garde à de trop honnêtes-gens. Il me laiſſe même la liberté de vous écrire autant que je voudrai. Ah! Madame, que je ſuis miſérable d'avoir un Rival d'un ſi grand mérite! Il m'a aſſurément enlevé votre cœur, & je ne puis vous blâmer de ne l'avoir ſu défendre. Auſſi n'eſt-ce point pour m'en plaindre que je vous écris. Si vous l'aimez, la violence que vous fait le Duc de Bretagne, fait que vous êtes plus à plaindre que moi. Je vous demande au-contraire de tâcher de vous épargner le martyre d'épouſer Maximilien que vous n'aimez pas. Je vous en conjure, Madame, par tout ce que j'ai ſouffert, & que je ſouffre pour vous; rompez ce mariage, épouſez le Roi, vous ſerez ma Reine, & j'aurai la conſolation de vous adorer & de vous obéir toute ma vie.

La Princeſſe fut quelques momens réſolue de ne conſentir jamais à épouſer le Roi des Romains. Elle prévoyoit qu'il n'étoit pas aſſez grand Capitaine, ni aſſez puiſſant, pour tenir tête au Roi de France; & elle ne douta point que ſi elle en remettoit l'iſſue à la fin de la guerre, Charles ne l'emportât. Mais enfin, dit-elle, je ne ſerai pas au Duc d'Orléans; il faudra le voir & ne le point aimer; entendre ſes yeux, & ne leur point répondre; me donner à ſa vue à ſon Rival, & rendre un Prince accompli qui m'adore, & que j'adorerai peut-être malgré ma vertu, bien plus miſérable que ſi j'étois à un autre loin de ſes yeux. Il faut lui épargner ces peines, & puis il croit que j'aime le Roi, il me ſoupçonne d'être infidele, & il m'en ſoupçonneroit toute ſa vie. Ah! ma vertu doit l'emporter, & je dois obéir au Duc de Bretagne. Elle s'en tint à cette réſolution; elle ſigna le contrat, & épouſa le jour deſtiné le Comte de Naſſau au nom du Roi des Romains. On la

traita dès-lors de Reine, & elle donna dès ce jour-là tous les ordres en Bretagne.

Le Roi Charles & le Duc d'Orléans reçurent cette nouvelle avec une égale douleur. Le dernier déſeſpéra d'être jamais heureux, & deſira mille fois la mort. Le premier écouta ſa colere, & y trouva quelque conſolation. Il fit de grandes levées, & envoya des troupes ſi conſidérables en Bretagne, qu'il eſpéra d'empêcher à force ouverte la conſommation de ce mariage. Preſque toute la Bretagne fut envahie en peu de tems, à la réſerve de Nantes, Saint-Malo, & quelques autres Places.

Le Duc de Bretagne reconnut trop tard que le Roi des Romains étoit trop foible pour le défendre contre la France. Il en tomba malade, & mourut de déplaiſir. La Reine des Romains lui rendit les derniers devoirs avec toute la pompe que la guerre lui permit.

Après quelques jours de deuil, elle commença à faire réflexion qu'elle étoit Reine ſans Couronne, Ducheſſe ſans Duché, & Epouſe ſans Mari. Ces réflexions redoublerent, quand le Roi & le Duc d'Orléans l'envoyerent conſoler de la mort de ſon Pere. Elle eut une douleur qui la ſurprit; c'eſt que l'un & l'autre eurent le reſpect pour elle de ne lui rien dire de leur amour. Le Roi ne la traitoit point de Reine; & comme le Conſeil avoit fait la lettre, elle ne contenoit qu'une civilité à une Ducheſſe de Bretagne ſur la mort de ſon Pere, & une priere d'être plus fidele à la France que lui.

La Princeſſe entendit bien que le Roi prétendoit que ſon mariage étoit nul, & elle n'en fut pas fâchée. Elle voulut envoyer des Ambaſſadeurs au Roi pour lui demander la paix; mais ni l'Amiral, ni le Maréchal de Bretagne, ni Leſcun, ni le Duc d'Albret, ni les Partiſans du Roi des Romains, n'y voulurent pas conſentir. Ils avoient les gens de guerre dans leur parti, & la Princeſſe n'avoit que le

nom de Reine, ſans aucune autorité. Ses véritables amis voyoient bien que ſon avantage étoit d'épouſer le Roi de France. Le Peuple ennuyé de la guerre l'eût bien voulu; mais la ſolemnité du mariage contracté en face de l'Egliſe, ne laiſſoit aucune apparence qui pût flatter la Princeſſe d'aucun eſpoir agréable, d'autant plus que la diſſolution de ſon mariage ne devoit pas rendre heureux le Duc d'Orléans.

On continua donc la guerre malgre elle. Le Roi des Romains faiſoit toujours eſpérer de grands ſecours, & promettoit de venir en perſonne; mais les affaires de l'Empire ne le lui permirent pas. L'Armée qu'il avoit en Picardie, fut défaite par les Maréchaux de Gié & de Cordes. Le Comte de Naſſau y fut fait priſonnier. Il fut renvoyé ſur ſa parole, pour porter, diſoit il, le Roi des Romains à un accommodement. Il obligea d'envoyer au Roi des Ambaſſadeurs pour traiter de la paix. Le Roi n'y voulut entendre qu'à condition que le mariage ſeroit déclaré nul, & que la Princeſſe ſeroit laiſſée libre de choiſir tel de ſes Amans qu'elle voudroit; qu'il promettoit toutefois d'agréer, pourvû qu'il fût dit que le mariage ſe faiſoit ſous ſon bon-plaiſir.

Les Ambaſſadeurs du Roi des Romains ne voulurent point conſentir à cette condition; mais ils prierent le Roi d'envoyer des Ambaſſadeurs vers leur Maître, qui leur accorderoit ce point s'il le trouvoit à propos. Le Comte de Naſſau accompagna ces Ambaſſadeurs; & il fit ſi bien entendre à Maximilien le peu de pente que la Princeſſe avoit a ce mariage, & l'inclination qu'elle avoit pour le Duc d'Orléans, qu'enfin il lui fit ſigner la paix telle que le Roi la pouvoit deſirer. On la rapporta ſignée au Roi, qui l'envoya à la Princeſſe avec cette lettre:

Le Roi des Romains, ma belle Princeſſe, vous rend la foi que vous lui avez donnée. Puiſqu'il

garde ſi mal un ſi grand bien, je n'appréhende pas que vous la lui renvoyiez. Ce n'eſt pas ce Rival que je redoute; mon Priſonnier me fait plus de peine que ce Roi. Cependant, puiſque voici la fin de la guerre, je vais le tirer de la priſon où la raiſon d'Etat ne veut plus qu'il ſoit, & je vous le ménerai à Rennes. Vous déciderez-là de notre fortune. Je veux bien, Madame, que vous ſachiez par avance, que je n'eſpere rien, & que je ne doute preſque pas que vous ne rendiez heureux le Duc d'Orléans, & malheureux le Roi de France.

Le Comte de Dunois porta cette lettre, & le Roi ſe déroba de ſa Cour, & alla, ſuivi de ces plus chers Confidens, à Bourges, où l'on avoit transféré le Duc d'Orléans. Cette entrevue fut remarquable; jamais Roi n'a tant fait de careſſes à un Sujet, & il n'eſt jamais arrivé que deux Rivaux ſe ſoient tant admirés l'un l'autre, & enſuite qu'ils ſe ſoient tant aimés. On ne vit jamais une amitié ſi étroite. Il ſembloit qu'on les eût charmés: ils ne pouvoient ſe quitter un moment; ils parloient inceſſamment de la beauté, du grand cœur & de la vertu de leur Héroïne; ils ſe diſoient mille fois que celui des deux qui l'auroit, ſeroit bien-heureux, & ils ſe le diſoient ſans jalouſie; ils s'embraſſoient à tous momens; & l'on voyoit ce qu'on ne vit jamais, les deux plus beaux Princes de la Terre éperdûment amoureux de la plus belle Princeſſe du monde, & preſque auſſi amoureux l'un de l'autre, qu'ils l'étoient de leur Maîtreſſe. Le Roi mena le Duc à Paris. Toute la France vit & admira cette amitié. Ils paſſoient les jours enſemble, mangeoient enſemble; & on avoit peine, en les voyant, à démêler le Roi; ils en avoient tous deux le port, la naiſſance, le mérite; & l'amitié faiſoit qu'ils en avoient tous deux l'autorité.

Le Comte de Dunois n'eut pas plutôt rapporté

que la Ducheſſe de Bretagne ſe préparoit à recevoir le Roi à Rennes, que les deux illuſtres Rivaux partirent avec la Cour la plus ſuperbe qu'on eût encore vue en France. Le Roi faiſoit toujours habiller le Duc comme lui-même; & ſurtout le jour qu'ils arriverent à Rennes, leur habit étoit pareil. Le Duc d'Orléans avoit l'avantage de la taille, & le Roi celui de la premiere jeuneſſe. Leur eſprit étoit different, celui de Louis étoit plus vif, mais tous deux l'avoient grand & noble.

La Princeſſe vint au-devant d'eux avec une très-belle Cour. Le Roi la ſalua avec un air qui ne ſe promettoit rien. Le Duc avoit l'air d'un coupable. Belle Princeſſe, dit le Roi, je vous amene cet heureux Prince que le Duc de Bretagne vous commanda d'aimer autrefois, & qui eut aſſez de mérite pour vous faire obéir agréablement; c'eſt le ſeul de tous les hommes qui valoit aſſez pour ce grand choix. Madame, dit le Duc, un coupable tel que je ſuis, ſera trop heureux d'obéir en liberté à une Reine auſſi adorable que vous. A quoi que le Ciel me deſtine, repartit la Princeſſe en adreſſant la parole au Roi, mon bonheur n'aura point de pareil, puiſque j'aurai l'honneur & la joie d'obéir toute ma vie à Votre Majeſté, & de lui faire voir la vénération & l'eſtime infinie que je conçus pour ſa perſonne & pour ſa vertu, dès le jour que j'eus l'honneur de vous voir dans votre Camp. J'ai ſu, Madame, dit le Duc, que vous rendîtes juſtice au Roi dès que vous le vîtes.

La Princeſſe rougit; & le Roi voulant épargner l'embarras de repondre: Les Priſonniers, dit-il, ont des nouvelles peu aſſurées, & ils ſont ſujets à croire tout ce qui leur fait de la peine. Prince, épargnez-moi, s'il vous plaît, le déplaiſir de m'entendre dire par la Princeſſe qu'elle ne m'aime point? Je ne le ſais, & ne le verrai que trop. Ne nous dites rien de notre deſtinée, ma belle Princeſſe, que je

n'aie du-moins goûté quelques heures le plaiſir de vous adorer, ſans la triſte aſſurance que vous ne me choiſirez pas. Je ne ſais ce que je ferai, reprit la Princeſſe; mais je ſais bien que ſi la raiſon me guide... Ah! Madame, interrompit le Duc, n'achevez pas, laiſſez-moi me flatter quelques momens. Je ſuis perdu ſi la raiſon vous guide, & je ne vois que trop qu'elle vous guidera; mais ne me le dites pas ſi-tôt.

Mon Prince, dit le Roi en l'embraſſant, je ſuis d'avis que nous ne preſſions pas aujourd'hui la Princeſſe, & que nous l'engagions à différer l'arrêt de notre fortune. Auſſi bien, Madame, pourſuivit-il, en s'adreſſant à la Princeſſe, les choſes ne ſont pas égales. Le Prince a eu le bonheur de vous expliquer longtems ſa paſſion, & de vous en faire connoître le mérite & la violence. Je ſuis votre ennemi dès le berceau, & je n'ai jamais eu qu'un moment pour vous dire que je l'étois malgré moi. Sire, dit la Princeſſe, puiſque vous ne deſirez pas que je m'explique aujourd'hui, vous me permettrez de ne pas répondre ſur la différence que je fais entre vos perſonnes & les bontés que vous avez tous deux pour moi; & vous agréerez que je vous préſente mes Bretons, & que je vous demande leur grace. Elle fit ſigne au Maréchal & à l'Amiral de Bretagne, puis aux autres Seigneurs de ſa Cour, qui vinrent ſaluer le Roi, & on marcha vers Rennes, où la Princeſſe avoit donné ordre à une magnificence qui ſurprit le Roi, tout accoutumé qu'il étoit à ces choſes.

L'amitié des deux Rivaux ne ſurprenoit pas moins la Princeſſe. Elle ne pouvoit s'en taire, & ce fut preſque tout le ſujet de la converſation. Le Duc d'Orléans en tiroit mauvais augure. Il voyoit bien que toute la louange de cette amitié étoit dûe au Roi, qui lui pardonnoit, & qui lui permettoit encore d'être ſon Rival. Il ne doutoit pas que la Prin-

ceſſe, qui ſe connoiſſoit en vertu, & qui faiſoit gloire de n'aimer que le mérite, ne ſe déclarât pour le Roi. Il en étoit ſi triſte, qu'il en fit pitié au Roi même.

La Princeſſe s'apperçut de la douleur de l'un & de l'amitié de l'autre; & redoublant ſon admiration pour le Roi, & laiſſant paroître ſa tendreſſe pour le Prince: Ah? Seigneur, s'écria-t-elle, pourquoi faut-il que vous ayez tant de vertu? Et vous, Prince, pourquoi vous affligez-vous ainſi? Ah! Madame, repartir le Roi triſtement, c'eſt à moi à me déſeſpérer, vos yeux viennent de m'apprendre ma deſtinée! Prince, vous êtes heureux: Je voudrois avoir donné cent Couronnes pour être régardé une ſeule fois en ma vie auſſi tendrement que vous venez de l'être, Madame; je ne ſuis pas aſſez injuſte pour vouloir qu'aucune conſidération vous oblige à faire violence à votre cœur; & ma vie ne vous doit pas être ſi chere, que vous vouliez la conſerver au préjudice de la félicité de la vôtre. Vivez heureux, pourſuivit-il en prenant leurs deux mains, & les faiſant joindre; & quand ma langueur m'aura mis au tombeau, & que vous ſerez tous deux ſur mon Trône, ſouvenez-vous, Madame, dit-il en baiſant avec beaucoup de reſpect la main de la Princeſſe, ſouvenez-vous quelquefois combien il m'eût été doux d'y regner avec vous.

Il dit cela d'un ton ſi touchant, que les yeux de la Princeſſe s'en troublerent, & que le Prince ſe jettant aux pieds du Roi: Ah! Sire, s'écria-t-il, pourquoi votre cruelle clémence m'a-t-elle conſervé la vie, & que ne meurs-je de honte de ne pouvoir imiter votre vertu, & vous céder ce qu'elle me donne? Que ne vous ſervez-vous de vos droits? La Princeſſe ne peut être à perſonne ſans votre aveu, que ne lui défendez-vous d'être à moi? Elle eſt toute accoutumée à obéir à de pareilles défenſes. Elle m'a déjà quitté pour le Duc d'Albret & pour le Roi des

Romains. Je ne me plaindrai point d'elle; & je n'oſerai & ne pourrai jamais me plaindre de vous, puiſqu'enfin étant un Rébelle, je pourrois abuſer du Duché de Bretagne. Je n'aurai pas le malheur de troubler le repos d'une vie que je voudrois combler de bonheur, en donnant mille fois la mienne. Je ne me flatte pas que la Princeſſe ſe déclare en ma faveur; mais je ne puis ſouffrir la peine que vous donne le doute où vous êtes. Parlez, Madame, & donnez-moi la mort que j'ai méritée. Dites-moi que ſi je n'euſſe point porté les armes contre mon Roi, malgré la défence que vous m'en aviez faite; ſi je n'avois pas avant cela mérité votre colere pour quelque crime que je ne ſais pas; ſi j'avois une réputation de vertu auſſi établie que celle du grand Roi qui m'écoute; votre cœur qui cherche un Héros, pourroit balancer entre nous deux; mais, puiſque rien n'eſt égal entre nous, & que je n'ai ni ſa vertu ni ſa Couronne, vous devez le préférer à moi.

Ah! Sire, dit la Princeſſe, aidez-moi, je vous en conjure, contre mon cœur, qui, je vous l'avoue, eſt indigne d'être à vous. Il veut s'ôter à ce Prince, & il n'en a pas la force. Si vous n'avez la bonté de me ſecourir, je ſens qu'il va faire une lâcheté, & qu'il ſe déclarera pour le Prince, que toute ma raiſon me dit qu'il le mérite moins que le Roi. Outre toutes les raiſons que vous venez d'entendre de ſa bouche, il m'a fait un outrage irréparable, & que je ne dois jamais lui pardonner. Il a cru Anne de Bretagne capable de donner un rendez-vous de nuit, & de s'oublier juſqu'à lui accorder des faveurs criminelles. Il garde chèrement des lettres pleines de foibleſſe que ma Sœur lui a écrites; il croit qu'elles ſont de moi; il ne m'eſtime nullement; je ne puis qu'être offenſée de ſon amour, puiſqu'il eſt accompagné de ſi peu d'eſtime. Cependant mon lâche cœur ne veut point être à vous, tant il eſt accoutumé d'être à lui; à vous, Sire, en qui je reconnois un mérite

infini; à vous, à qui j'aurois le plaiſir de voir & de faire conquérir toute l'Europe; à vous, qui me faites l'honneur de m'aimer avec une délicateſſe héroïque. Ah! grand Roi défendez vos droits contre moi-même; ordonnez-moi d'être à vous, puiſque vous le pouvez; dites je le veux, & vous me ſauverez la honte d'une injuſtice & d'une foibleſſe indigne d'une Princeſſe que vous aimez.

Je ne dirai jamais je veux, interrompit le Roi, en quoi que ce ſoit qui vous regarde, & moins en cette occaſion qu'en toute autre; je ne vous exprimerai jamais que des deſirs pleins de reſpect & de ſoumiſſion. Hélas! Sire, reprit la Princeſſe, ordonnez du-moins à ce Prince de n'être pas preſent quand vous me parlerez ſi obligeamment; peut-être me rendrai-je à tant de vertus.

Le Duc d'Orléans, que le reproche de la Princeſſe avoit comme frappé de la foudre, ſe leva alors, & voulut ſortir. Demeurez, Prince, dit le Roi, & juſtifiez-vous à la Princeſſe de l'injure qu'elle prétend avoir reçue de vous. Sire, repartit le Duc, je ne puis rien dire ſur ce ſujet, ſi ce n'eſt que ſi les lettres que j'ai, ne ſont pas de la Princeſſe; ſi c'eſt Iſabelle que j'ai trouvée endormie ſur la terraſſe de Nantes; ſi ce fut une illuſion, vous ne me ſurmonterez point en généroſité. Je n'ai donc plus de droit ſur la Princeſſe. Je croyois qu'elle s'étoit donnée à moi d'une maniere qui ſuffit aux perſonnes de ſon rang pour n'être jamais à un autre; mais puiſqu'il n'en eſt rien, je demeure d'accord avec elle que vous êtes le ſeul digne d'elle, & je vais mourir de honte & de déſeſpoir ailleurs qu'en votre préſence.

Il ſortit déſeſpéré, & s'alla enfermer dans ſa chambre. La Princeſſe le voyant ſorti: Sire, dit-elle, pourquoi ce Prince n'a-t-il pas votre vertu, ou votre Couronne? Quoi! Madame, dit le Roi, s'il avoit ma Couronne en ſeroit-il plutôt heureux? Non, Sire, reprit la Princeſſe; mais vous le ſeriez plutôt, s'il eſt vrai que votre bonheur dépende de moi. Les

vertus que toute la Terre admire en vous, me détermineroient à vous donner la main au préjudice du Duc d'Orléans; mais & lui & toute la Terre m'accuſeroient de m'être laiſſée éblouïr à l'éclat de la Couronne de France, & d'avoir ſacrifié ma tendreſſe & le cœur de ce Prince à mon ambition. Cependant il n'eſt pas juſte d'ailleurs qu'une Couronne que vous êtes ſi digne de porter, ſoit un obſtacle à la félicité de votre vie; & il l'eſt encore moins que je laiſſe aller ce grand cœur plein de ſentimens ſi héroïques, s'aſſujettir peut-être à quelque Belle qui ne les cultiveroit pas, & qui vous laiſſeroit peut-être languir ou vous divertir auprès d'elle, ſans ſe mettre en peine de vous faire remplir l'Univers de votre nom, & l'Hiſtoire de vos belles actions. Je dois compte au Ciel de votre cœur qu'il me donne; & puiſque je me ſens l'ame aſſez grande pour oſer vous inſpirer toute ma vie, ou pour ſeconder les grands deſſeins que vous êtes capable de former, je dois au Ciel qui m'a faite pour vous, le ſacrifice que je vous fais du Duc d'Orléans, & je vous donne la main dès ce moment, quoique mon cœur & l'amour de ce Prince puiſſent me dire.

Le Roi mit un genou en terre; & baiſant la belle main que la Princeſſe lui préſentoit, il ne lui répondit d'abord que par un tranſport plus éloquent que toutes les paroles. Il alloit parler, quand la Princeſſe rougiſſant & le relevant avec une interdiction extrême: Allez, Sire, lui dit-elle, allez conſoler le malheureux Duc d'Orléans, & ſi vous avez quelque reconnoiſſance de la violence que je me fais, dites-lui que nonobſtant tous ſes crimes je ne le punis qu'à regret; que je deſire qu'il vive, & qu'il ſe conſole. Le Roi dit à la Princeſſe qu'il le combleroit de tant d'honneurs, & qu'il mettroit toute ſa vie ſi peu de différence du Roi à lui, qu'il auroit ſujet de ſupporter ſon malheur avec moins d'inquiétude.

Il alla chez le Prince. Il s'attendoit de le trouver

affligé à mourir, & il ne ſavoit par où s'y prendre pour le conſoler d'un mal qu'il lui cauſoit. Mais il fut bien ſurpris de voir que le Duc vint au-devant de lui avec un viſage ouvert. Sire, dit-il, je vous demande le plaiſir de couronner la Princeſſe de ma main, lorſque vous l'aurez épouſée. J'ai honte d'avoir ſu ſi peu l'aimer juſqu'ici. Je l'ai crue capable d'une foibleſſe indigne d'elle, & j'ai été capable de deſirer qu'elle ne fût pas Reine de France. L'un & l'autre eſt la marque d'un amour peu héroïque; & l'un & l'autre font voir que mon plaiſir me fut plus cher que ſa gloire. Il faut réparer mes crimes, l'aimer le reſte de mes jours d'une tendreſſe pure & deſintéreſſée, la couronner moi-même, & me priver à jamais de ce qui fit toujours la plus douce eſpérance de ma vie.

Vous le pouvez, mon cher Prince, repartit le Roi, vous le pouvez ſans me porter envie. Je n'aurai que les beautés de la Princeſſe, & vous en aurez le cœur. Il ne s'eſt jamais rien vu de ſi heureux & de ſi miſérable que nous le ſommes. Vous avez ſon cœur, n'eſt-ce pas le plus grand de tous les biens? Je poſſéderai ſes beautés, n'eſt-ce pas la ſouveraine félicité? Mais je n'ai pas ſon cœur, ne ſuis-je pas malheureux? Et vous ne la poſſéderez jamais; ſaurez-vous jamais ce que c'eſt que plaiſir? Ah! Sire, repartit le Prince, quand j'aurois quelque part à ſon cœur, elle ſaura bien me l'ôter. Je vous jure, interrompit le Roi, & mon ſerment quoique bien ſingulier n'en ſera pas moins inviolable, que je ne trouverai jamais mauvais qu'elle conſerve pour vous tout ce qu'elle a de tendreſſe. Ne vous engagez à rien, Sire, repartit le Prince. Quand la Princeſſe ſera Reine, elle a le cœur trop grand pour l'abaiſſer à un Sujet; & je ne ſuis pas aſſez inſolent pour aſpirer au plus petit de vos droits. Allons la voir, je vous en conjure, & achevons notre aventure, que les ſiecles à venir traiteront de Roman.

Ils allerent chez la Princeſſe. La gaieté du Duc d'Orléans la fit rougir. Elle l'en loua un peu après. Les trois Amans conclurent le mariage. Le jour fut pris, on le fit, on vint à Paris, & on alla couronner la Reine à Saint-Denis.

Durant toutes ces fêtes & ces cérémonies, le Duc d'Orléans ne ſe démentit jamais. Il fut toujours le plus joyeux & le plus galant de la Cour. On eut dit que la fête ſe faiſoit pour lui. Durant toute la cérémonie du Couronnement, il ſoutint la Couronne de la Reine; & partout ailleurs le Roi vouloit qu'il fût inceſſamment avec elle. On alla à Lyon. On n'a jamais vu en France de Tournois ſi galans & ſi magnifiques. Le Roi & le Prince ſembloient encore ſe diſputer le cœur de la Reine, & ils vécurent toujours en Rivaux qui s'entr'aimoient & qui s'entr'eſtimoient infiniment.

Le Roi ne ſe prévalut jamais de ſon autorité, que pour ordonner à la Reine de voir le Duc, & de ſe mettre de toutes ſes parties. Le Duc ne s'oublia jamais, & il ne lui échappa pas un ſeul ſoupir. La Reine étoit charmée de la généroſité de l'Epoux, & du reſpect de l'Amant. Mais quelque douceur qu'elle trouvât à cette heureuſe vie, elle crut avoir cent raiſons pour la changer; & un jour que le Roi & le Prince avoient rompu trois lances l'un contre l'autre ſans avantage d'aucun côté, & qu'ils vinrent vers elle la viſiere levée, lui demander qui des deux lui paroiſſoit le plus vaillant: Vous êtes tous deux, leur dit-elle, dignes de faire d'autres combats que ceux-ci; & c'eſt par ceux-là que je prononcerois volontiers ſur la demande que vous me faites. J'ai honte de vous avoir amuſés ſi longtems. Sire, dit-elle au Roi, ne vous verrai-je jamais à la tête d'une Armée de terre, & le Duc d'Orléans à la tête d'une Armée navale, acquérir de la gloire à l'envi, & revenir vainqueurs me demander des louanges?

Ces paroles rendirent le Roi penſif; il le fut quel-

ques jours. Enfin il conclut la guerre d'Italie. Il donna une Armée navale au Duc; & on ſait avec quelle rapidité & quelle gloire l'Italie fut ſubjuguée. Le Duc gagna une bataille navale, où il fit des actions de grande valeur. Après la victoire, les chagrins ſecrets de ſon cœur & ſa mélancolie lui donnerent la fievre-quarte. Il fut obligé de s'arrêter à Novarre, où il fut aſſiégé pendant que le Roi ſe rendoit maître de Rome & de Naples. Le ſiege fut terrible; & on ſait que la ſeule valeur du Duc défendit la place d'ailleurs très-foible. Elle étoit preſque ſans murailles, & on donnoit tous les jours un aſſaut. Cent fois le Prince tremblant la fievre, fit trembler ſes ennemis, & leur donna la fuite. Il gagnoit tous les jours une victoire.

Le Roi impatient de revoir ſon Epouſe, & de lui conter ſes victoires, ſe mit en chemin pour revenir en France. L'amour le rendit imprudent, ce n'eſt pas la premiere fois qu'il l'a fait. Naples ſe révolta, ſachant que le Vainqueur s'éloignoit. Les Vénitiens, leurs Partiſans, & le Duc de Milan lui fermerent le paſſage. On ſait la merveilleuſe victoire de ce jeune Roi. Elle ſeroit belle à décrire, mais il ſuffit de dire qu'avec huit mille hommes il en défit quarante mille. Il alla enſuite faire lever le ſiege de Novarre, & trouva le Prince toujours malade, mais toujours invincible. La joie des deux Rivaux fut grande, quand ils crurent pouvoir raconter enſemble leurs belles actions à la Reine. Ils s'entredonnoient mutuellement l'avantage. Le Prince élevoit juſqu'au Ciel la gloire d'avoir conquis en trois mois Rome & l'Italie; & le Roi mettoit au-deſſus de tout, ce que le Prince avoit fait pour la défenſe de Novarre.

Cependant chacun ſouhaitoit en ſon ame que la Reine les reçut avec des éloges extraordinaires, qui ne les ſatisfirent pourtant point, parce qu'ils ne décidoient rien. Le Roi connut bien à travers les louanges qu'on lui donnoit, que le peu d'adreſſe

qu'il avoit eue à conſerver ſa conquête, en diminuoit la gloire. Le Prince ſe flattoit que s'il n'avoit pas tant fait de bruit que le Roi, il n'avoit point fait de fautes, & qu'il avoit acquis une gloire pure & ſans reproche. Il chercha l'occaſion de parler à la Reine en particulier : elle la vouloit bien trouver auſſi, mais il étoit aſſez difficile; car le Roi ne pouvoit vivre ſans l'un d'eux.

Ils ſe promenoient un jour tous trois enſemble dans le jardin de l'Archevêque. Le Prince renouvellant le diſcours de la conquête de l'Italie, tourna la converſation ſur la deſcription de la magnifique entrée que le Roi avoit faite à Naples; & croyant bien faire ſa cour au Roi, & beaucoup de plaiſir à la Reine: Madame, dit-il, il manquoit à la gloire & à la ſatisfaction du Roi, que vous euſſiez votre part à la pompe de cette journée; & je compte entre les malheurs de ma vie de n'avoir pas augmenté le nombre de ceux qui applaudiſſoient au Conquérant.

Il eſt vrai, dit le Roi, que ma joie fut imparfaite, & que je vous deſirai mille fois tous deux. Quel plaiſir euſſiez-vous eu, Madame, de me voir environné de tous les Seigneurs de Naples & de l'Italie que j'avois ſoumiſe en une campagne, parce que le ſouvenir que je ne faiſois qu'exécuter vos ordres, & que le déſir de vous revoir l'hiver m'avoient rendu vaillant ? J'avois ajoûté à votre titre de Reine de France, celui de Reine de Sicile & de Jéruſalem. Toute ma nouvelle Cour & mon Armée voulurent que je triomphaſſe en ce jour par avance de l'Empire des Ottomans, & que je les menaſſe conquérir. J'en acceptai l'augure; & en effet Conſtantinople, qui ſut ce projet, en fut effrayée, & le bruit du nom du Vainqueur que vous animiez, déſerta ſes murailles, & m'en auroit facilité la conquête, ſi les Vénitiens ne m'avoient trahi. Quelle eût été ma joie, ma belle Reine, de vous avoir à mes côtés, en Habit Impérial, tenir en la droite, comme moi, la Pomme d'or

d'or, & en la gauche le Sceptre, la Couronne Impériale ſur la tête, marcher ſur un cheval Turc, ſous un dais porté par les Princes d'Italie, ſuivie de toute ma Maiſon vêtue de drap d'or; tous les Grands de France marchant devant, habillés d'un grand manteau d'écarlate fourré d'hermine, peu différent du mien! Lorſque paſſant dans les cinq places de Naples, je fus prié par les Seigneurs du Royaume de faire Chevaliers leurs enfans qu'ils avoient rangés de l'âge de dix à dix-huit ans, qu'ils conſacroient tous, me diſoient-ils, à mes conquêtes d'Orient; la Chevalerie que vous leur euſſiez donnée, eût été de plus heureux préſage, & ils ne l'euſſent pas ſi-tôt dédaignée que celle qu'ils ont reçue de ma main.

La Reine écoutoit tout ce diſcours aſſez froidement. Il parut au Roi qu'elle avoit plus de douleur de la perte de Naples, que de joie de ce triomphe. Il en fut touché; car il avoit toujours devant les yeux la faute qu'il avoit faite; & le Prince qui s'apperçut que le Roi étoit rêveur, ne put s'empêcher de s'applaudir en ſecret de cette froideur de la Reine, & d'être ravi que le Roi penſif s'éloignât d'eux inſenſiblement, & leur laiſſât la liberté de parler enſemble.

Les yeux du Prince imprudent tinrent à la Reine le langage qu'il avoit accoutumé de lui tenir à Nantes; mais ce fut avec une certaine confiance, qui toute reſpectueuſe qu'elle étoit, ne laiſſa pas d'offenſer l'Héroïne. Elle rougit, ou de colere, ou de la peine qu'elle ſentoit à dire ce qu'elle avoit réſolu dès le retour du Roi. Mon Prince, dit-elle, il eſt néceſſaire que vous quittiez la Cour: retirez-vous dans votre Gouvernement de Normandie; & quelque empreſſement que le Roi témoigne à vous rappeller auprès de lui, trouvez des raiſons, cherchez des longueurs, & ne revenez jamais juſqu'à ce qu'il faille partir pour la ſeconde expédition d'Italie.

A peine achevoit-elle ces mots, que le Roi revint vers eux. La Reine étoit émue, & le Prince conſterné de ce qu'il venoit d'entendre. Il leur demanda le ſujet de leur déſordre; ils ſe déconcerterent encore davantage. Si je ne vous eſtimois l'un & l'autre autant que je dois, pourſuivit-il en riant, je rêverois encore quelque tems pour chercher le ſujet de l'embarras où mon retour vous met. Prince, vous avez demandé à la Reine la réponſe de la demande que nous lui fîmes avant que d'aller en Italie? Elle vous a répondu favorablement. Vous craignez tous deux que je l'aie entendu, il n'en eſt rien; mais je le devine, & je ne m'en plains point. Madame, je réparerai mes torts à la premiere campagne.

La Reine & le Prince voulurent répondre, & détromper le Roi; mais il ne voulut pas les écouter, & les embraſſant l'un & l'autre: Je ſuis jeune, ma belle Reine, dit-il en s'en allant, je ne puis pas avoir l'expérience d'un vieux Capitaine; mais je m'appliquerai ſi bien à devenir digne de vous, que j'eſpere que vous me pardonnerez le déplaiſir que vous avez eu. Il s'en alla, leur diſant de continuer leur promenade, & ne ſachant pas bien en lui-même s'il vouloit qu'ils le ſuiviſſent, ou qu'ils demeuraſſent.

Une peine inconnue commença à l'inquiéter. Il ſe repréſenta tout le mérite, la valeur, la bonne mine & l'amour du Duc d'Orléans; le tems qu'il avoit eu à Nantes de plaire, & l'aveu qu'avoit fait la Princeſſe d'avoir reçu agréablement le commandement de l'aimer. L'embarras où il venoit de les voir, lui revint dans l'eſprit. Il fut rêveur le reſte du jour; il ne put pas dormir la nuit; & quand on lui dit le lendemain que le Duc d'Orléans s'étoit retiré en Normandie, il crut qu'il avoit craint ſa colere, & qu'il ſe déroboit à ſon reſſentiment. Enſuite il eut honte de ſa foibleſſe & de ſes ſoupçons, mais il n'en guérit pas. Toutefois il eut la force de n'en point parler à

la Reine : il voulut même rappeller le Duc d'Orléans, & il lui écrivit pluſieurs lettres pour le prier de revenir, mais il ne le lui commanda jamais. Le Duc n'avoit gardé de déſobéir à la Reine; & quelque rigoureux que fût ſon exil, il croyoit n'en devoir pas murmurer. Il ſe flattoit d'en avoir deviné la cauſe, & la trouvant glorieuſe pour lui, l'admiration qu'il avoit pour la vertu qui l'avoit fait bannir, modéroit l'ennui du banniſſement. Pour la Reine, elle s'eſtimoit malheureuſe. Elle étoit triſte & penſive; & quand elle ſe demandoit la cauſe de cette triſteſſe, elle ſe répondoit que c'étoit celle du Roi, qui étoit telle que les Médecins le menacerent d'une mort prompte s'il ne la chaſſoit. Il alla à Amboiſe pour ſe divertir, mais envain. Peu de jours après un ſymptôme lui prit, & il mourut entre les bras de la Reine.

Jamais douleur n'égala celle de cette Princeſſe. Elle perdoit un Mari craint de tout l'Univers, & duquel elle avoit toujours fait les délices. Elle connut au regret qu'elle eut de ſa perte, la force de l'amitié qu'elle avoit pour lui; & ſi elle fut capable de recevoir quelque conſolation, ce fut de ſe trouver capable de ſe réſoudre fortement à ne point épouſer Louis, que cette mort faiſoit Roi de France. Elle s'applaudiſſoit en ſecret du triomphe que l'amitié conjugale avoit remporté ſur l'amour, & elle trouvoit quelque douceur à penſer qu'elle avoit aſſez de vertu pour vivre dans les larmes toute ſa vie, & pour refuſer la Couronne & le cœur du nouveau Roi.

Il étoit cependant reconnu de tous ſes Sujets, mais on peut dire que jamais le Sceptre n'a donné ſi peu de joie que Louis en eut en prenant le ſien. Il aimoit tendrement Charles, & il fut preſque auſſi inconſolable que la Reine. L'amour fut pourtant plus fort en lui que l'amitié. L'eſpérance d'être heureux lui fit trouver ce malheur plus ſupportable. Il partit pour aller conſoler la Reine. Il approuva ſes larmes,

il les trouva juſtes, & y mêla les ſiennes; mais au bout de quelques jours il ceſſa de pleurer, & commença à trouver à redire qu'elle pleurât ſi longtems & ſi ſincerement. Il s'en affligea bientôt après, & il en fut inconſolable ſix mois entiers. Jamais la Cour de France n'a été ſi triſte.

Enfin le Roi perdit patience: Juſqu'à quand, Madame, lui dit-il un jour, m'ordonnerez-vous de reſpecter votre douleur; & quand permettrez-vous à la mienne de chercher quelque ſoulagement, en vous offrant ma Couronne? Vous m'obligerez, Sire, répondit l'Héroïne, de ne me point faire une offre que j'ai réſolu de ne point accepter, & de trouver bon que je conſerve toute ma vie le reſpect que je dois au nom & au ſouvenir du Roi mon Epoux. Je vous conjure d'avoir pour moi la complaiſance de ne point chercher à ébranler la fidélité que je lui dois. Louis fut ſi accablé de cette réponſe, que n'ayant pas la force de repartir, il ſortit & ne revit plus la Reine en particulier.

Cependant toute l'Europe vouloit lui donner une Epouſe. La Princeſſe Jeanne qu'il avoit épouſée par l'ordre de Louis XI. diſoit que ſon mariage étoit bon; & maintenant qu'il s'agiſſoit d'une Couronne, elle briguoit fortement à la Cour de Rome. Le Roi la traitoit froidement, & ne l'écoutoit non plus que les propoſitions qu'on lui faiſoit de toutes parts. Mais, ſoit qu'on ne ſe ſouciât guere à Rome de faciliter le mariage de la veuve d'un Conquérant dont on n'y aimoit pas la mémoire, ſoit qu'on y appréhendât que ſi Louis épouſoit notre Héroïne, elle ne lui inſpirât les mêmes ſentimens qu'elle avoit donnés à ſon premier Mari; l'Ambaſſadeur en Cour de Rome écrivit que le Pape s'étoit hautement expliqué, qu'il ne donneroit jamais ſon conſentement à la diſſolution du premier mariage du Roi.

La Reine crut qu'il n'y avoit qu'elle en France qui

fût en droit de remontrer à la Princeſſe Jeanne l'injuſtice & la honte de ſes deſirs, parce qu'il n'y avoit qu'elle au monde qui fût le ſecret de la jeuneſſe du Roi & de la Ducheſſe de Beaujeu. Ainſi croyant n'être pouſſée que par l'intérêt de l'Etat, elle fit un voyage à Bourges, où cette Princeſſe étoit retirée dans un Cloître, depuis que Louis s'étoit retiré en Bretagne; & elle fit à cette Ambitieuſe un diſcours ſi éloquent, que ſi le Roi l'eût entendue, il eût pu juger facilement que l'intérêt de l'Etat n'étoit pas le ſeul motif de ſa harangue. La Princeſſe confuſe des deſſeins qu'elle avoit formés, n'oſa les avouer, ni refuſer à la Reine d'écrire au Saint Pere que ſon mariage n'avoit jamais été qu'une feinte.

La Reine revint à Paris, & porta cette lettre au Roi. Vous vous êtes donné, Madame, lui dit Louis, une peine bien inutile; je n'ai pas réſolu de rompre ce mariage. Quoi! Sire, repartit la Reine, vous voudriez être le Beau-frere de la Ducheſſe de Beaujeu? Ah! Sire, changez cette étrange réſolution, & ſongez que votre Etat..... Si vous aimez mon Etat, Madame, interrompit le Roi, vous lui devez une marque de cet amour que vous ne lui donnez pas; & puiſque j'en ſuis le Pere, il eſt de mon devoir de vous dire que votre ingratitude eſt un crime d'Etat aſſez ruineux, puiſqu'il ſera cauſe qu'il n'y aura point de Dauphin en France. Sire, repliqua la Reine, ſi vous avez réſolu pour me punir de ce crime, de m'ordonner de me donner à vous, j'aime mieux me donner de bonne grace, & ſacrifier ma douleur à la gloire du Royaume que le Roi mon Epoux vous a laiſſé.

Ainſi l'Amante trop Héroïne ſe trompa ſoi-même, & ſoutint juſqu'au matin qui ſuivit la nuit de la nôce, que l'amour n'avoit point de part à ſon ſecond mariage; mais elle ſe dédit alors, & elle avoua la différence des plaiſirs que donne la raiſon, & de ceux

que donne l'amour. Ou, pour mieux dire éprouva que s'il eſt glorieux d'avoir un amour foibleſſe, il eſt bien doux de le ſatisfaire.

Telles furent les amours d'Anne de Bretagne ſujet m'en a paru aſſez heureux pour en fai qu'on appelle en ce tems une Hiſtoriette, d' plus propre à régler les mœurs, qui eſt la fin (ſortes d'Ouvrages, qu'il n'a preſque fallu rier dre, & que c'eſt la vérité de l'Hiſtoire à la l tirée des Mémoires de Guillaume de Jaligny taire de Pierre II. Duc de Bourbon, & d'An la Vigne Secrétaire d'Anne de Bretagne.

VERS DE MR. DE VOLTAIRE

*A M** LA C** DE***

La Fayette & Segrais, Couple ſublime & tendre,
Le modele avant vous de nos galans Ecrits,
Des Champs Elizéens ſur les aîles des Ris,
Vinrent depuis peu dans Paris.
D'où ne viendroit-on point, Sapho, pour vous entendre?
A vos genoux tous deux humiliés,
Tous deux vaincus & pourtant pleins de joie,
Ils mirent Zaïde aux pieds
De la Comteſſe de Savoye.
Ils avoient bien raiſon. Quel Dieu, charmant Auteur,
Quel Dieu vous a donné ce langage enchanteur,
La force & la délicateſſe,
La ſimplicité, la nobleſſe,
Que Fénélon ſeul avoit joint,
Ce naturel aiſé dont l'art n'approche point?
Sapho, qui ne croiroit que l'Amour vous inſpire?
Mais vous vous contentez de vanter ſon empire;
De Mandoce amoureux vous peignez le beau feu,
Et la vertueuſe foibleſſe
D'une Maîtreſſe
Qui lui fait en fuyant un ſi charmant aveu.
Ah! pouvez-vous donner ces leçons de tendreſſe,
Vous qui les pratiquez ſi peu?
C'eſt ainſi que Marot ſur ſa Lyre incrédule
Du Dieu qu'il méconnut, prouva la ſainteté.
Vous avez pour l'amour auſſi peu de ſcrupule:
Vous ne le ſervez point, & vous l'avez chanté.
Adieu, malgré mes Epilogues,
Puiſſiez-vous pourtant tous les ans
Me lire deux ou trois Romans,
Et taxer quatre Synagogues.

LA CONSTANCE A TOUTE EPREUVE,

OU LES AVENTURES

DE LA COMTESSE DE SAVOYE.

LES Annales d'Eſpagne ſont remplies des fameux démêlés des Tolédes & des Mandoces. Ces deux Maiſons, les plus illuſtres du Royaume, avoient une haine l'une pour l'autre qui duroit depuis pluſieurs ſiecles; & cette haine, en naiſſant, étoit dans leur cœur auſſi naturelle que la vie.

Leur animoſité parut plus vive que jamais dans le tems qu'Henri I. regnoit en France, & que la plûpart des Provinces d'Eſpagne avoient leur Souverain particulier. Celle de Murcie étoit poſſédée par les Mandoces. Le Chef de cette Maiſon ſe trouva dans une grande jeuneſſe maître de ſes actions. Non-ſeulement il étoit parfaitement beau & bien fait, mais il avoit encore toutes les qualités qui font les grands Héros. Comme il ne reſpiroit que les occaſions d'acquérir de la gloire, la paix qui regnoit dans toutes les Eſpagnes, lui fit former le deſſein d'exercer ſa valeur contre les Tolédes ſes ennemis déclarés. Il aſſembla ſes Vaſſaux, & mit ſur pied une Armée plus redoutable par le zele & la valeur de ceux qui la compoſoient, que par leur grand nombre.

Les Tolédes qui en furent avertis, aſſemblérent de leur côté un corps de troupes conſidérables. Ils ne ſe laiſſerent pas prévenir par Mandoce, ils marcherent au devant de lui. Ces deux Armées animées par leurs Chefs, ſe joignirent à quatre lieues de Carthagene, où elles commencerent un des plus ſanglans combats qui ſe ſoit jamais donné.

Il y avoit déjà un grand nombre de morts de part & d'autre, lorſque Dona Iſabelle Sœur de Mandoce, jeune veuve d'une piété & d'une vertu exemplaire, en fut avertie. Tremblante pour les jours de ſon Frere qu'elle aimoit paſſionnément, elle fit

vœu

vœu de faire le voyage de Rome à pied au cas qu'il revint victorieux. Ces sortes de vœux étoient fort en usage en ce tems-là. Celui de Dona Isabelle fut exaucé. Mandoce combattit avec tant de valeur qu'il remporta une entiere victoire ; les Tolédes, malgré leur haine, se trouverent réduits à demander la paix. Mandoce, dont tous les sentimens étoient nobles & généreux, préféra aux avantages qu'il auroit pu tirer de sa victoire, la gloire d'accorder la paix à ses ennemis vaincus & humiliés.

Après l'avoir signée, il revint triomphant dans Carthagene, Ville Capitale de ses Etats. Il étoit lui-même le principal ornement de son triomphe. Jamais on n'avoit vu tant de graces & de charmes dans une même personne, ni tant de gloire dans une si grande jeunesse. Les Peuples enchantés ne pouvoient se lasser de l'admirer & de lui marquer leur zele ; mais la joie de Dona Isabelle de voir Mandoce échappé d'un si grand péril, & vainqueur de ses ennemis, ne peut s'exprimer.

Elle étoit persuadée que son vœu y avoit contribué. Dans cette pensée elle ne songea qu'à l'accomplir promptement. Elle en parla à son Frere. Quelque touché qu'il fût de cette marque d'amitié de sa Sœur, il eut peine à l'approuver. Il trouvoit qu'il y avoit de l'imprudence à elle de s'être engagée à faire un voyage si long & si pénible à pied. Il n'oublia rien pour la détourner de ce dessein ; mais Dona Isabelle qui croyoit devoir le salut de son Frere au vœu qu'elle avoit fait, voulut absolument l'exécuter. Elle avoit épousé un Prince des Asturies, & depuis sa mort elle s'étoit retirée auprès de Mandoce. Il consentit enfin à la laisser partir. Il lui donna une suite nombreuse pour l'accompagner. Comme elle ne vouloit point se faire connoître, elle prit en partant un habit de Pélerine, & en fit prendre à toute sa suite. Le zele avec lequel elle entreprenoit un si grand voyage, lui en fit supporter les incommodités

avec plaiſir. Elle traverſa une partie de la France, & après avoir paſſé les Alpes elle arriva à Turin.

Odon Comte de Morienne & de Savoye y faiſoit ſon ſéjour depuis qu'Adélaïde de Suze, dont il étoit veuf, lui avoit apporté en dot le Comté de Turin, Suze & la Valdaœſte. Il venoit d'épouſer en ſecondes nôces une Sœur d'Edouard Roi d'Angleterre, qui paſſoit pour un chef-d'œuvre de la Nature. Dona Iſabelle ne put réſiſter à la curioſité de juger par elle-même, ſi la beauté de la Comteſſe de Savoye étoit auſſi parfaite qu'on le publioit. Elle s'informa des moyens de la voir. On lui apprit que cette Princeſſe alloit tous les jours ſe promener ſur les bords du Pô.

Dona Iſabelle ſe plaça ſur ſon chemin à l'heure qu'on lui avoit dit qu'elle devoit paſſer. Elle n'y fut pas longtems ſans la voir paroître, ſuivie d'une Cour pompeuſe & galante. Le hazard favoriſa le deſir de Dona Iſabelle. La Comteſſe s'arrêta pour donner quelque ordre préciſément vis-à-vis d'elle, & lui donna le tems de la conſidérer. Quelque prévenue que fût Dona Iſabelle de la beauté de la Comteſſe, elle en fut ſi frappée, qu'elle ne put s'empêcher de s'écrier en langage Eſpagnol: Qu'elle eſt belle! Si le Ciel eût permis que mon Frere & cette Princeſſe euſſent été unis, ils auroient fait l'admiration de toute la Terre.

La Comteſſe entendoit l'Eſpagnol. On eſt toujours flatté d'être admiré, quelque accoutumé que l'on ſoit à l'être. La Comteſſe regarda avec attention celle qui venoit de tenir ce diſcours. Elle lui trouva tant de beauté & un air ſi noble dans ſon habit de Pélerine, qu'elle ne douta pas qu'elle ne fût une perſonne d'une condition relevée. Ce qui contribua encore à l'affermir dans cette idée, c'eſt qu'elle remarqua que la ſuite nombreuſe de Pélerins & de Pélerines qui accompagnoient Dona Iſabelle, ſembloient ſe tenir éloignés d'elle avec une ſorte de reſpect. Elle continua cependant de marcher; mais elle ordonna

qu'on ſuivît cette Etrangere, qu'on lui dît de ſa part qu'elle vouloit lui parler, & qu'elle l'attendît dans ſon Palais au retour de la promenade. Cet ordre fut exécuté. Dona Iſabelle crut ne devoir pas refuſer la Comteſſe. Elle conſentit à ce qu'elle exigeoit d'elle; elle ſe laiſſa conduire au Palais.

Cependant la Comteſſe, l'eſprit occupé de la Pélerine & de ſon diſcours, avoit une ſorte de curioſité inquiéte, qui ne lui permit pas de goûter le plaiſir de la promenade. Elle la finit de meilleure heure qu'elle n'avoit accoutumé. Elle trouva en arrivant Dona Iſabelle dans ſon appartement; & voulant lui parler ſans témoins, elle lui fit dire de la ſuivre dans ſon Cabinet. Dès qu'elle y fut entrée, la Comteſſe la traita avec beaucoup de bonté. Elle lui fit pluſieurs queſtions en Eſpagnol. Dona Iſabelle y répondit avec tant d'eſprit & de politeſſe, que la Comteſſe fut preſque convaincue qu'elle étoit fort au-deſſus de ce qu'elle vouloit paroître. Elle lui laiſſa voir ſes ſoupçons, & elle la pria avec tant d'inſtance de ne ſe point cacher à elle, que Dona Iſabelle, malgré la répugnance qu'elle avoit de ſe faire connoître, ſe rendit aux manieres flatteuſes & engageantes de la Comteſſe. Elle lui apprit ſa naiſſance & le ſujet de ſon voyage.

Après les premiers complimens, la Comteſſe regardant Dona Iſabelle avec un ſouris charmant: A en juger, Madame, lui dit-elle, par le voyage que vous faites, & par les diſcours que vous avez tenu quand j'ai paſſé auprès de vous, il faut convenir que jamais Sœur n'a aimé un Frere ſi tendrement que vous aimez Mandoce. Dona Iſabelle fut d'abord un peu embaraſſée de ce que ſon diſcours avoit été entendu. Elle ſe remit cependant, & elle répondit à la Comteſſe, qu'il étoit vrai que ſon voyage marquoit ſa tendreſſe pour ſon Frere; mais qu'à l'égard de ce qu'elle avoit dit d'avantageux de lui dans une langue qu'elle croyoit être ignorée d'elle, l'amitié

n'y avoit nulle part. Je n'ai parlé de lui, continu
elle, que comme les perſonnes les plus indiffére
qui le connoiſſent, en parlent; & j'oſe même v
aſſurer, ajoûta-t-elle, qu'il paſſe dans toutes les
pagnes pour ce qu'on y a jamais vu de plus acc
pli. Madame, dit Dona Iſabelle en tirant de ſa pc
une boëte qu'elle préſenta à la Comteſſe, ſi v
daignez jetter les yeux ſur le portrait que renfe
cette boëte, vous jugerez vous même ſi j'ai eu
de vanter la beauté de mon Frere?

La Comteſſe prit la boëte avec vivacité. Elle
ſidéra le portrait avec un trouble & une agita
qu'elle n'avoit jamais ſentie. Elle ſe ſeroit oul
en le regardant, ſi l'arrivée du Comte n'eût i
rompu le plaiſir qu'elle goûtoit à le conſidérer.
vue de ſon Mari dans ce moment la fit rougir.
craignit ſans ſavoir pourquoi, qu'il ne vit le por
Elle referma promptement la boëte; & par un r
vement dont elle ne fut pas la maîtreſſe, au-lieı
la rendre à Dona Iſabelle, elle la garda, & s'avan
au-devant du Comte avec cet air gracieux qui
compagnoit toutes ſes actions, elle lui préſenta I
Iſabelle de Mandoce, & elle lui expliqua les ra
qui la faiſoient voyager en habit de Pélerine.

Le Comte, après avoir rendu à Dona Iſabelle
ce qu'il crut devoir à une perſonne d'une naiſ
ſi illuſtre, ſur ce que la Comteſſe lui fit entendre
cette Princeſſe ne vouloit point paroître en pu
ſortit pour ne les pas contraindre. Dona Iſabel
la Comteſſe paſſerent le reſte de la journée enſer
Mandoce fut preſque toujours le ſujet de la co
ſation. La Comteſſe preſſa inutilement Dona Iſa
de faire quelque ſéjour à Turin; tout ce qu'elle
obtenir d'elle, ce fut d'y repaſſer à ſon retou
Rome. Pour m'aſſurer de la promeſſe que vou
faites, Madame, lui dit la Comteſſe d'un air enj
je garderai le portrait de ce Frere qui vous eſt ſi
comme un gage aſſuré de votre retour.

Dona Iſabelle parut un peu embarraſſée. Elle eut envie de preſſer la Comteſſe de lui rendre ce portrait ; mais croyant qu'un refus en cette occaſion paroîtroit bizarre à cette Princeſſe, & pourroit lui faire penſer qu'elle répondoit mal à cette marque de ſon amitié: Je ne ſais, Madame, lui répondit-elle, ſi je fais bien d'avoir la complaiſance de vous laiſſer ce prétendu gage; mais je ſais bien que ſi mon Frere ſavoit que j'euſſe montré un portrait de lui, il m'en ſauroit mauvais gré.

Ce diſcours inſpira de la curioſité à la Comteſſe ; elle preſſa Dona Iſabelle de lui dire les raiſons qui pourroient le faire trouver mauvais à Mandoce. Auroit-il quelque Maîtreſſe jalouſe d'une Sœur, Madame, dit la Comteſſe! Dona Iſabelle ſourit; & après avoir dit à la Comteſſe que ſon Frere juſqu'alors avoit vécu dans une parfaite indifférence: Je vois bien, ajoûta-t-elle, qu'il faut que je vous apprenne une particularité qui vous fera peut-être trouver un peu trop de foibleſſe à Mandoce. On lui a prédit qu'un portrait de lui cauſeroit quelques jours de grands troubles dans ſa vie. Il a toujours refuſé de ſe faire peindre; mais moi qui ajoûte peu de foi à ces ſortes de prédictions, j'ai fait faire ſon portrait ſans qu'il l'ait ſu. Je vous le laiſſe cependant ſans crainte; je ſerois même charmée qu'il vous parût aſſez aimable pour le garder toujours. Après ce diſcours elle prit congé de la Comteſſe, & le lendemain elle partit fort matin pour continuer ſon voyage.

Après ſon départ la Comteſſe ſe trouva dans une eſpece de triſteſſe & de langueur, dont elle ne pouvoit aſſez s'étonner elle-même. L'idée de Mandoce ſe préſentoit inceſſamment à ſon eſprit: tout ce que Dona Iſabelle lui avoit dit de lui, ſoutenu par les charmes qu'elle trouvoit dans ſon portrait, lui ôtoit le repos & interrompoit ſon ſommeil. Elle ne pouvoit comprendre la ſingularité de ſes ſentimens. Elle ſe ſentoit du goût pour un homme qu'elle n'avoit ja-

n'y avoit nulle part. Je n'ai parlé de lui, continua-t-elle, que comme les perſonnes les plus indifférentes qui le connoiſſent, en parlent; & j'oſe même vous aſſurer, ajoûta-t-elle, qu'il paſſe dans toutes les Eſpagnes pour ce qu'on y a jamais vu de plus accompli. Madame, dit Dona Iſabelle en tirant de ſa poche une boëte qu'elle préſenta à la Comteſſe, ſi vous daignez jetter les yeux ſur le portrait que renferme cette boëte, vous jugerez vous même ſi j'ai eu tort de vanter la beauté de mon Frere?

La Comteſſe prit la boëte avec vivacité. Elle conſidéra le portrait avec un trouble & une agitation qu'elle n'avoit jamais ſentie. Elle ſe ſeroit oubliée en le regardant, ſi l'arrivée du Comte n'eût interrompu le plaiſir qu'elle goûtoit à le conſidérer. La vue de ſon Mari dans ce moment la fit rougir. Elle craignit ſans ſavoir pourquoi, qu'il ne vit le portrait. Elle referma promptement la boëte; & par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtreſſe, au-lieu de la rendre à Dona Iſabelle, elle la garda, & s'avançant au-devant du Comte avec cet air gracieux qui accompagnoit toutes ſes actions, elle lui préſenta Dona Iſabelle de Mandoce, & elle lui expliqua les raiſons qui la faiſoient voyager en habit de Pélerine.

Le Comte, après avoir rendu à Dona Iſabelle tout ce qu'il crut devoir à une perſonne d'une naiſſance ſi illuſtre, ſur ce que la Comteſſe lui fit entendre que cette Princeſſe ne vouloit point paroître en public, ſortit pour ne les pas contraindre. Dona Iſabelle & la Comteſſe paſſerent le reſte de la journée enſemble. Mandoce fut preſque toujours le ſujet de la converſation. La Comteſſe preſſa inutilement Dona Iſabelle de faire quelque ſéjour à Turin; tout ce qu'elle put obtenir d'elle, ce fut d'y repaſſer à ſon retour de Rome. Pour m'aſſurer de la promeſſe que vous me faites, Madame, lui dit la Comteſſe d'un air enjoué, je garderai le portrait de ce Frere qui vous eſt ſi cher comme un gage aſſuré de votre retour.

étoit plus agitée que jamais, lorſque Dona Iſabelle, comme elle l'avoit promis, revint à Turin. La Comteſſe fut ravie de la revoir, parce qu'elle étoit Sœur de Mandoce. Elle fut tentée de lui en rendre le portrait, mais elle n'en eut pas la force.

Dona Iſabelle, pendant quelques jours qu'elle paſſa à Turin, prit beaucoup d'amitié pour la Comteſſe. Elle ne s'en ſépara qu'avec peine, & cette Princeſſe de ſon côté eut un véritable chagrin de la voir partir. L'envie de lui plaire avoit ſuſpendu la violence de ſes combats ſecrets. Elle ſe faiſoit un plaiſir délicat de penſer que cette Princeſſe diroit à ſon Frere qu'elle étoit aimable, mais après ſon départ elle retomba dans ſes rêveries ordinaires.

Comme elle étoit naturellement gaie, ce changement d'humeur fit impreſſion ſur ſon tempérament; elle tomba dangereuſement malade. Le Comte qui avoit pour elle une véritable paſſion, étoit dans une affliction extrême; il ne la quittoit point. La Comteſſe qui naturellement aimoit ſon devoir, étoit touchée de la tendreſſe qu'il lui témoignoit. Elle ſe reprochoit ce qu'elle en reſſentoit pour un autre; & les reproches ſecrets qu'elle ſe faiſoit, augmentoient encore ſa maladie. Cependant ſa grande jeuneſſe ſurmonta la violence de ſon mal, on ne craignit plus pour ſa vie; mais il lui reſta une langueur contre laquelle tout l'art des Médecins fut inutile.

En ce tems-là il y avoit auprès des Etats de Mandoce une Fontaine célebre, qui avoit été découverte par le fameux Averroës, Médecin Arabe, qui l'avoit miſe en réputation. Les eaux s'en ſont perdues depuis par la négligence des Eſpagnols. Les Médecins ordonnerent à la Comteſſe d'aller prendre les eaux de cette Fontaine. Elle ſut que ces eaux n'étoient pas éloignées du ſéjour de Mandoce. Elle fut d'abord embaraſſée ſur le parti qu'elle devoit prendre: elle craignit de s'expoſer au péril de voir un homme pour qui elle avoit déjà des ſentimens trop tendres,

Dans cette penſée elle fut tentée de s'oppoſer au voyage qu'on lui propoſoit; mais l'eſpérance de voir Mandoce, étoit trop flatteuſe pour ne pas détruire des réflexions ſi prudentes. Cette joie douce, que l'amour ſeul peut mettre dans le cœur, s'empara du ſien; ſes ſcrupules s'évanouirent, & elle ne fut plus occupée que de la crainte que ſa ſanté ne fût rétablie avant ſon départ.

Le Comte perſuadé que la guériſon de la Comteſſe dépendoit des eaux qu'on lui avoit ordonnées, quelque répugnance qu'il eût à ſe ſéparer d'elle, preſſa ſon départ. Il lui donna un équipage ſuperbe, & la fit accompagner d'une ſuite digne d'une grande Princeſſe.

L'eſpérance étoit un plaiſir ſi nouveau pour la Comteſſe, qu'elle en goûtoit toute la douceur. Rien ne contribue tant au rétabliſſement de la ſanté que la ſatisfaction de l'eſprit & du cœur. A meſure que la Comteſſe approchoit des Etats de Mandoce, ſes charmes reprenoient tout leur éclat. Elle ſe flattoit que, puiſque le hazard contre toute apparence la conduiſoit ſi près de lui, le même hazard lui fourniroit une occaſion de le voir. Emilie, complaiſante comme le ſont d'ordinaire la plûpart des favorites qui ſaiſiſſent les occaſions de plaire, en applaudiſſant aux foibleſſes des perſonnes dont elles ont la confiance, confirmoit la Comteſſe dans une idée qui lui étoit ſi agréable.

Cette Princeſſe ne fut pas trompée dans ſon attente. Quoiqu'il y eût longtems que Dona Iſabelle fût partie de Turin, comme elle faiſoit de très-petites journées, la Comteſſe la joignit à l'entrée des Etats de Mandoce. Ces deux Princeſſes furent charmées de ſe revoir. Dona Iſabelle ne pouvoit comprendre par quelle aventure la Comteſſe étoit en Eſpagne. Elle lui en témoigna ſon étonnement. La Comteſſe lui dit en rougiſſant, qu'on lui avoit ordonné les eaux de la Fontaine d'Averroës pour le rétabliſſe-

e ſa ſanté. Vous êtes ſi belle, Madame, lui it Dona Iſabelle en la regardant avec admira- ue je vous avouerai que, malgré l'inquiétude donneroient les moindres de vos maux, je m'allarmer de ceux dont vous vous plaignez. me paroiſſent pas aſſez conſidérables pour r la joie que j'ai de vous voir, & de penſer us viendrez paſſer quelques jours avec moi à gene ; car j'oſe me flatter que, puiſque mon ir vous en a conduit ſi près, vous ne me re- pas cette marque de l'honneur de votre a-

remier mouvement de la Comteſſe fut d'abord charmée d'une propoſition qui flattoit ſi fort ût; mais la réflexion qu'elle fit combien elle eroit à ce qu'elle devoit au Comte de Sa- & à ce qu'elle ſe devoit à elle-même, en fai- démarche d'aller chez un Prince pour qui elle it une inclination violente, la faiſoit balancer éponſe qu'elle feroit. Dona Iſabelle qui s'ap- de ſon irréſolution, & qui étoit bien éloignée énétrer la cauſe, redoubla ſes prieres avec inſtance, que la Comteſſe entraînée d'ailleurs n penchant, n'eut pas la force de lui réſiſter. onſentit à aller à Carthagene.

me le vœu de Dona Iſabelle étoit fini du mo- u'elle étoit entrée ſur les Etats de Mandoce, fit point difficulté de monter dans le char de teſſe pour ſe rendre à Carthagene. A peine y placée qu'elle vit paroître un grand nombre aliers. Elle crut reconnoître ſon Frere qui it à leur tête; elle ne ſe trompoit pas. Com- lui avoit fait ſavoir le jour de ſon arrivée, il par ſon empreſſement lui marquer la joie qu'il le la voir de retour d'un voyage qui étoit une ſi extraordinaire & ſi ſenſible de ſon amitié ui.

doce apperçut de loin un char; & ce char lui

parut ſi magnifique, qu'il ne put imaginer c
pouvoit être. Il s'avança lui-même pour l
il reconnut ſa Sœur ; il deſcendit de che
l'embraſſer. Elle ſe hâta de lui apprendre q
la Comteſſe de Savoye avec qui elle étoi
doce ſuivi d'une brillante Jeuneſſe, étoit c
plus paré & plus charmant qu'il n'avoit ja
Il fut ſi ſurpris de la beauté de la Comt
lorſqu'il s'avança pour la ſaluer, il ne pu
cher de donner des marques de ſon admirat
te Princeſſe étoit agitée de tant de mouvem
rens, qu'il eſt impoſſible de les repréſenter.
& la crainte étoient peintes en même tems
yeux. Ils y jettoient tant de feu, & anim
viſage de couleurs ſi vives, qu'il étoit i
que Mandoce en pût ſoutenir l'éclat.

Dona Iſabelle empreſſée à faire les hon
Etats de Mandoce à la Comteſſe, dit à l
que cette Princeſſe, après un aſſez grand
devoit avoir beſoin de repos; qu'il falloi
Carthagene. Le char des Princeſſes continu
cher, & Mandoce remonta à cheval pour le
pagner. La vue de la Comteſſe lui avoit
trouble & une agitation dont il ne démêloi
core bien la cauſe. En arrivant à Carthage
donna la main pour la conduire dans un
ment orné de tout ce que l'Univers peut
plus rare. Dona Iſabelle & lui jugerent à p
la laiſſer en liberté.

Dès qu'ils furent ſortis, la Comteſſe cong
ceux de ſa ſuite ; elle ne retint auprès d'el
ſeule Emilie. Qu'ai-je fait, ma chere Em
elle, en m'expoſant à voir Mandoce ? Si
que trop déterminé mes ſentimens. Il ne
permis de douter de ma paſſion ; mais que
pire qu'elle prenne ſur mon cœur, ma ver
plus forte. Je prévois l'abîme des maux
ſuis plongée par mon imprudence. Le

vois pour Mandoce avant que de l'avoir vu, n'étoit pas aſſez fort pour n'être pas détruit par le tems & par la raiſon; pourquoi ſuis-je venue ſi loin chercher mon malheur? Car enfin, je ſens bien que ma paſſion eſt préſentement trop forte pour pouvoir eſpérer que le tems & la raiſon puiſſent l'éteindre. Je la cacherai éternellement: plût au Ciel que je puiſſe me la cacher à moi-meme!

Emilie s'apperçut qu'il tomboit quelques larmes des yeux de la Comteſſe. Hé, Madame, lui dit-elle, pourquoi cherchez-vous à vous tourmenter vous-même? Trop de ſcrupule & de recherche de votre cœur vous font trouver en vous ce qui n'y eſt pas. Le moyen le plus ſûr d'effacer de votre eſprit l'impreſſion que Mandoce y pourroit avoir faite, c'eſt de n'avoir point ſur vous cette attention inquiéte, plus propre à augmenter votre mal qu'à le guérir. Ne vous faites point un crime de trouver Mandoce aimable. Vivez avec lui ſans réflexion, & comme ſi vous ne le craigniez point. Vous trouverez par-là votre repos & cette indifférence que vous croyez avoir perdue,

On nous perſuade aiſément ce qui nous fait plaiſir. La Comteſſe crut Emilie; elle réſolut de ſuivre ſes conſeils & de ne plus s'affliger de trouver Mandoce aimable. Cette réſolution calma ſes agitations, & elle ſoûtint le reſte du jour la vue de Mandoce avec moins de trouble & d'embarras qu'elle ne l'avoit imaginé; & même ſans s'en appercevoir, elle n'oublia rien pour lui plaire.

Les jours ſuivans ne furent pas ſi tranquilles qu'elle l'avoit eſpéré de ce premier calme. Mandoce étoit devenu éperdûment amoureux d'elle. Il avoit cru d'abord n'avoir que de l'admiration pour ſa beauté: il s'aperçût enfin qu'il ſentoit pour elle une paſſion, dont toute ſa raiſon n'étoit plus la maîtreſſe. Cette connoiſſance qu'il eut de ſes ſentimens, l'af-

fligea ; il vit tous les malheurs où il s'alloit li
Nul eſpoir ne pouvoit le flatter. La Comteſ
toit mariée ; il alloit dans peu de jours en êt
paré, apparemment pour toute ſa vie. Ces
xions bien loin d'affoiblir ſon amour, lui donn
de nouvelles forces. Il s'apperçut qu'il le
battoit inutilement ; il réſolut du-moins de c
avec ſoin les troubles de ſon cœur.

La timidité accompagne toujours les grande
ſions. Mandoce appréhendoit que la Comteſ
s'apperçût de celle qu'il avoit pour elle, & q
n'en fût offenſée. N'oſant lui parler de ſon am
il voulut du-moins, par la diverſité des plaiſirs
magnificence des fêtes, lui en donner des ma
qui puſſent n'être point ſoupçonnées, & qui
dolent à cette Princeſſe le ſejour de Carthagene a
ble. Il crut même que le tumulte & la diſſip
feroient qu'on auroit moins d'attention ſur lui
qu'il pourroit s'abandonner avec moins de con
te au plaiſir de la regarder.

Le goût & la magnificence de Mandoce par
dans les fêtes qu'il donna. Jamais on n'en avo
de ſi ſuperbes. Il y paroiſſoit tant de galanterie
avec la magnificence, qu'il étoit difficile qu'o
s'apperçût pas qu'un Amant avoit pris ſoin d
ordonner. Il entroit dans tous ces divertiſſeme
vec cet enjoûment & cette ſatisfaction que don
plaiſir d'amuſer ce qu'on aime. Attentif aux m
dres actions de la Comteſſe, il remarqua qu'el
toit ſouvent diſtraite & rêveuſe, comme une pe
ne dont le cœur ſeroit prévenu d'une paſſion.
pouvoit croire que ce fût pour le Comte de Sav
il ſavoit qu'il étoit d'un âge qui ne pouvoit do
pour lui à la Comteſſe qu'une amitié de devoir
he devoit pas la faire ſouffrir de ſon abſence. I
ieux à ſe tourmenter lui-même, il s'imagina q
le aimoit quelqu'un en Savoye, & qu'elle en

ne. Cette idée lui parut cruelle. Il ne ſe flatta d'être aimé de la Comteſſe, mais il ne pouvoit ſouffrir qu'elle en aimât un autre.

La Princeſſe l'examinoit avec les mêmes préjugés. Elle attribuoit les rêveries & les inquiétudes qu'elle lui voyoit, ou au peu de plaiſir qu'il trouvoit d'être avec elle, ou à quelque paſſion cachée qui n'étoit pas pour elle. Quelquefois il lui paroiſſoit qu'elle en étoit bien-aiſe, ſe perſuadant que n'en étant point aimée, elle retrouveroit ſa premiere indifférence. Mais elle ne demeuroit pas longtems dans ce ſentiment, & elle étoit pénétrée de douleur de ce qu'elle n'avoit point touché ſon cœur. Quelque confiance qu'elle eût en Emilie, ce dernier ſentiment lui parut ſi honteux, qu'elle voulut lui en faire un myſtere.

Toute agitée & inquiéte, elle ſe leva un jour beaucoup plus matin qu'à ſon ordinaire. Elle entra dans une terraſſe qui étoit de plein pied à ſon appartement, d'où elle deſcendit ſeule dans les jardins du Palais. L'Art y avoit ſi bien ſecondé la Nature, qu'aucune autre que la Comteſſe n'auroit pu s'empêcher de les admirer: mais cette Princeſſe peu touchée de beautés, prit le chemin d'un petit Bois de Lauriers qui étoit aſſez éloigné du Palais. Elle s'y promena longtems en rêvant, ſans pouvoir convenir elle-même ſi elle auroit la force d'oublier Mandoce ou ſi elle porteroit toute ſa vie dans ſon cœur un mortel chagrin d'aimer malgré elle, & de toujours ſa paſſion à celui qui la cauſoit. Elle n'avoit pas un ſeul ſentiment qui ne fût combattu par un autre. Enfin elle vint s'aſſeoir dans un cabinet de paliſſade au milieu du Bois étoit ouvert par trois ou quatre portes qui donnoient ſur de grandes allées. Elle prit le portrait de Mandoce, qu'elle avoit toujours; & ſans ſavoir ce qu'elle faiſoit ce qu'elle vouloit, elle l'ouvrit, y attacha ſes regards & en le conſidérant elle s'abîma dans

une ſi profonde rêverie, qu'elle ne voyoit & n'entendoit plus rien.

Mandoce qui ignoroit ſon bonheur, qui bien éloigné de s'en croire aimé, oſoit à peine s'avouer à lui-même qu'il en étoit amoureux, avoit paſſé la nuit ſans dormir; & avant le jour il étoit venu dans ce Bois où étoit la Comteſſe. Il marchoit ſans deſſein, le hazard le conduiſit dans une de ces allées qui aboutiſſoit au cabinet où elle étoit. Il y entra. Elle étoit tournée de maniere qu'il avança aſſez près d'elle ſans en être apperçu, pour diſtinguer qu'elle tenoit un portrait qui lui parut être celui d'un Jeune-homme. Il ne s'y reconnut point; & quand même il eût ſu qu'il y avoit dans le monde un portrait de lui, il ne ſe ſeroit pas imaginé qu'il fût entre les mains de la Comteſſe, ni qu'il lui donnât cette attention paſſionnée qu'il remarqua aiſément en elle.

Il en fut ſi affligé, qu'il ne put s'empêcher de ſoupirer aſſez haut pour interrompre ſa rêverie. Elle tourna la tête; elle vit Mandoce. La honte & l'embarras d'en être ſurpriſe en regardant ſon portrait, la firent rougir; en ſe levant avec précipitation, elle ferma la boëte, la mit dans ſa poche, & auſſi tremblante que ſi elle eût été ſurpriſe par le Comte de Savoye dans une rêverie ſi offenſante pour lui, elle regarda Mandoce ſans avoir la force de lui parler. Il avoit dans les yeux & ſur ſon viſage tant de trouble & tant de marques d'une agitation violente, que la Comteſſe ne ſavoit que penſer de l'état où elle le voyoit. Ah! Madame, lui dit-il, puis-je vivre après ce que je viens de voir? Hé quoi! Mandoce, dit la Comteſſe toute interdite, qu'avez-vous donc vu qui vous cauſe tant d'étonnement? Un portrait, Madame, reprit-il bruſquement un portrait entre vos mains, & qui vous occupe au point que j'ai pu m'approcher de vous & marcher aſſez fort ſans que vous m'ayez entendu.

La Comteſſe raſſurée par ce diſcours, qui lui fai-
t comprendre aſſez clairement qu'il ne s'y étoit
reconnu, ne ſongea plus qu'à ne lui pas laiſſer
ſer que ce fût celui d'un Amant. Elle ſourit avec
air de douceur; & regardant Mandoce avec plus
confiance: Croyez-vous, lui dit-elle, qu'il ne
t pas permis à une Femme qui eſt abſente de ſon
ri, de ſe faire un plaiſir d'en conſiderer quelque-
s le portrait? Ah! Madame, s'écria Mandoce,
n'eſt pas celui du Comte de Savoye que vous
ardiez avec tant de plaiſir & d'attention; j'ai eu
z de tems pour remarquer dans ce portrait les
its brillans de la jeuneſſe. Vous cherchez inutile-
nt à démentir mes yeux. Mais, Madame, con-
a-t-il, quel eſt donc cet homme heureux qui a
toucher votre cœur? Eſt-il digne de la gloire
re aimé de vous comme vous l'aimez.
La Comteſſe trouva l'air dont Mandoce lui par-
t trop hardi, elle en fut offenſée; & voulant tou-
rs lui faire croire qu'il ſe trompoit, & que c'é-
t le portrait de ſon Mari qu'il avoit vu entre ſes
ins, elle prit ce ton de hauteur & de fierté ſi na-
el aux Princeſſes, & qu'elles ſavent le mieux
ndre lorsqu'elles ont le plus de tort: Mandoce,
dit-elle, vous oubliez que c'eſt à moi que vous
lez. Non, Madame, repliqua-t-il, je ne l'oublie
nt; mais je n'oublierai jamais que c'eſt un autre
rtrait que celui du Comte de Savoye dont vous
avez paru occupée. La Comteſſe d'un ton de co-
e, lui demanda de quel droit il oſoit lui témoig-
r une curioſité ſi indiſcrete. Je l'avoue, Mada-
, repondit-il, je ſuis un téméraire, je manque
reſpect que je vous dois, je me manque à moi-
me; mais ma raiſon n'a plus de pouvoir ſur moi.
i eu aſſez de force pour vous cacher le violent a-
ur que vous avez fait naître dans mon cœur dès
premier moment que je vous ai vue; mais je n'en
pas aſſez pour vous cacher l'affreuſe jalouſie dont

j'ai été ſaiſi à la vue de ce fatal portrait, q
le comble à mon malheur. Vous n'auriez
ſu, continua-t-il, que Mandoce mouroit d
pour vous, ſi ma malheureuſe étoile ne
fait voir malgré moi que j'ai un Rival, é
eſt aimé.

La Comteſſe s'étoit fait juſqu'alors une ſi
violence pour cacher à Mandoce la tendreſſ
le avoit pour lui, qu'elle ne put ſe faire en
cruelle douleur de lui laiſſer penſer qu'elle en
toit pour un autre. Toute ſa raiſon l'aban
& par un tranſport dont elle ne fut pas la ma
elle tira de ſa poche le portrait, & le jetta
pieds de ce Prince: Mandoce, lui dit-elle e
gardant avec des yeux où ſa paſſion étoit
ment déclarée, ce portrait vous fera connoît
juſtice de vos ſoupçons. Si vous n'en croy
vos yeux, demandez à Dona Iſabelle, ſi vo
vez en être jaloux. En achevant ces mots
quitta bruſquement, & courut pour gagner
partement.

Elle y arriva comme une perſonne éper
hors d'elle-même. Un vif repentir avoit ſi
près l'aveu qu'elle venoit de faire. La honte
ſer que Mandoce n'ignoroit plus ſa paſſion,
ſenta à elle dans toute ſon horreur. La mort d
inſtant lui auroit ſemblé douce. Elle ne pou
pardonner d'avoir eu ſi peu de pouvoir ſur el
lui parut que le ſeul parti qu'elle avoit à prendr
ſe punir de ſa foibleſſe, c'étoit de s'arrache
préſence de Mandoce, & de ne le voir de
elle s'imagina même qu'en s'impoſant une loi ſ
le, elle répareroit en quelque façon la faute
le venoit de faire. Elle s'affermit dans cett
lution; & regardant Emilie qui étoit ſeule
chambre, & qui toute interdite du nouveau
ble où elle voyoit la Comteſſe, avoit encc
lui en demander la cauſe: Emilie, lui dit-

verſant un torrent de larmes, il faut partir de Carthagene, & en partir dans ce moment; je ne puis trop-tôt quitter un ſéjour ſi funeſte à ma gloire & à mon repos: Allez, Emilie, continua-t-elle d'un ton abſolu, allez donner les ordres néceſſaires pour m'en éloigner, s'il eſt poſſible, avant que l'on puiſſe être informé de mon deſſein.

L'air dont la Comteſſe parloit, ne permit pas à Emilie de lui rien repliquer. Elle alla porter ſes ordres. Ils furent exécutés avec tant de diligence, que cette Princeſſe n'étoit pas encore remiſe de ſon premier trouble, lorſqu'on lui vint dire que tout étoit prêt pour ſon départ. La penſée qu'elle ne verroit plus Mandoce, la fit frémir, ſon courage fut prêt à l'abandonner; mais enfin ſa vertu ſurmontant ſa foibleſſe, lui donna la force d'exécuter une réſolution ſi oppoſée à ſes ſentimens, & ſans s'embarraſſer de ce que penſeroit Dona Iſabelle d'un départ ſi précipité, elle la fit éveiller pour prendre congé d'elle.

Dona Iſabelle s'étoit apperçue avec chagrin que ſon Frere étoit amoureux de la Comteſſe. Elle crut que l'abſence de cette Princeſſe le guériroit aiſément d'une paſſion qu'elle ne pouvoit approuver. Dans cette penſée, quelque amitié qu'elle eût pour la Comteſſe, elle s'oppoſa foiblement à ſon départ. Elle ne put cependant s'empêcher de s'attendrir & de verſer des larmes en lui diſant adieu; & la Comteſſe donna un libre cours aux ſiennes, comptant qu'elles ſeroient attribuées à ſon amitié pour Dona Iſabelle.

En ſortant de l'appartement de cette Princeſſe, elle monta dans ſon char. Elle fut ſurpriſe de ce que Mandoce ne paroiſſoit point; mais elle n'en fut pas fachée, ſa vue dans ce moment auroit encore aigri ſa douleur. Après avoir prié qu'on lui dît qu'elle lui avoit caché ſon départ pour lui épargner l'embarras qui accompagne ordinairement les a-

dieux; elle prit la route de la Fontaine d'Averroës.

Mandoce qui n'avoit garde de s'imaginer le malheur dont il étoit menacé, ſe croyoit dans cet inſtant l'homme du monde le plus heureux. Quelque peu de penchant qu'il eût à ſe flatter, les paroles de la Comteſſe, l'air dont elle l'avoit regardé en les prononçant, & la parfaite reſſemblance que malgré ſon trouble & ſa prévention il s'étoit trouvé avec le portrait, ne lui laiſſoient aucun doute qu'il ne fût aimé d'elle. Il repaſſoit dans ſon eſprit toutes les actions de cette Princeſſe, qui lui avoient cauſé tant d'inquiétude & de jalouſie. Trouver des marques de tendreſſe pour lui dans toutes celles qu'il avoit jugé être pour un autre, c'étoit un excès de bonheur qui lui faiſoit goûter en un moment tous les plaiſirs que les autres Amans ne goûtent qu'interrompus & ſéparés. S'il avoit ſuivi ſes mouvemens, il auroit couru ſe jetter aux pieds de la Comteſſe, pour lui faire connoître par les tranſports de ſa joie l'excès de ſon amour; mais la crainte qu'une viſite faite ſi matin ne parût extraordinaire à ceux qui accompagnoient cette Princeſſe, & ne leur donnât lieu de ſoupçonner ce qu'il étoit important de leur cacher, le fit réſoudre d'attendre que la journée lui fournît une occaſion de lui parler ſans témoins.

Il n'avoit gueres moins d'impatience de parler à ſa Sœur, & de lui demander l'explication du portrait. Dès qu'il crut qu'on pourroit la voir, il ſe rendit chez elle. Il entra dans ſon appartement par une porte qui donnoit ſur une Orangerie. Comme il la trouva ſeule dans ſon cabinet, il lui montra d'abord le portrait, & il lui demanda ſi elle connoiſſoit celui pour qui il avoit été fait. Dona Iſabelle fut d'abord un peu interdite à cette queſtion, mais ſa ſincérité naturelle ne lui permit pas de déguiſer la vérité. Elle pria ſon Frere de lui pardonner, ſi contre ſon intention elle l'avoit fait peindre.

Elle lui conta enſuite la maniere dont la Comteſſe avoit gardé ce portrait. Je ne puis m'empêcher, continua Dona Iſabelle, de blâmer cette Princeſſe: après ce que je lui avois dit ſur ce portrait, c'eſt une imprudence à elle de l'avoir en partant remis entre vos mains. Quoi! ma Sœur, s'écria Mandoce tout éperdu, la Comteſſe n'eſt plus ici? Dona Iſabelle lui témoigna la ſurpriſe où elle étoit de ce qu'il ignoroit ſon départ.

Mandoce accablé par une nouvelle ſi affligeante pour lui, ne fut pas maître de ſa douleur, & d'en laiſſer voir toute la violence à ſa Sœur. D'abord il voulut courir ſur les pas de la Comteſſe; mais Dona Iſabelle ſut ſi bien lui repréſenter le tort qu'un empreſſement ſi marqué feroit à cette Princeſſe, qu'elle arrêta ce premier tranſport. Il demeura le reſte du jour dans un état difficile à exprimer. Il ſe plaignoit à Don Ramir Gentilhomme, celui qui avoit toute ſa confiance, de ſon malheur & de la cruauté de la Comteſſe, qui ne lui avoit fait goûter le plaiſir de s'en croire aimé, que pour augmenter ſon amour & lui faire reſſentir plus vivement le malheur de la perdre. Mais pourquoi la perdre, Don Ramir? reprenoit-il. N'ai-je pas tort de m'affliger avec tant d'excès? La Comteſſe doit paſſer trois ſemaines ou un mois aux Eaux, il ne m'eſt pas défendu de la ſuivre; j'irai la trouver; elle ſera touchée du reſpect qui accompagne ma paſſion; je l'accoutumerai à ſouffrir, & à ne plus ſe faire un ſcrupule de me laiſſer voir qu'elle y eſt ſenſible. Enfin, puiſque j'en ſuis aimé, je ne ſuis pas entierement malheureux.

Cette réflexion adoucit ſa douleur. Cependant, quelque impatience qu'il eût de voir la Comteſſe, il ſe détermina à ſoutenir encore quelques jours d'abſence, plutôt que de riſquer le hazard de faire ſoupçonner ſon amour à d'autres qu'à cette Princeſſe; mais en faiſant cet effort ſur lui-même, il

imagina une ſorte de ſatisfaction à s'approcher du ſéjour qu'elle habitoit.

Don Ramir avoit une aſſez jolie maiſon à trois ou quatre lieues de la Fontaine d'Averroës. Mandoce partit pour s'y rendre ſans avertir ſa Sœur. Il ſut, en arrivant à cette maiſon, que le Comte de Savoye étoit venu trouver la Comteſſe aux Eaux. Ce contretems qui dérangeoit ſes projets, le mit au déſeſpoir. Il jugeoit avec raiſon qu'après le ſéjour que cette Princeſſe avoit fait à Carthagene, ce ſeroit une imprudence dangereuſe pour elle de laiſſer voir à un Mari qui paſſoit pour l'homme du monde le plus jaloux, tant de vivacité à la ſuivre.

Les difficultés irritent les deſirs. Mandoce ſentoit augmenter celui de voir la Comteſſe par ce nouvel obſtacle qui s'y oppoſoit. Il ne ſavoit quel parti prendre. Enfin il prit celui de lui écrire tout ce qu'une paſſion violente & animée par la certitude d'être aimé, peut inſpirer de plus tendre & de plus capable de perſuader cette Princeſſe de lui accorder un entretien d'où dépendoit le bonheur de ſa vie. Il connoiſſoit l'eſprit & l'adreſſe de Don Ramir, & il lui confia ſa lettre pour la rendre en ſecret à la Comteſſe.

Don Ramir avoit lié une aſſez grande amitié avec Emilie. Il ſavoit que la Comteſſe ne lui cachoit rien. Il jugea à propos de la prier de lui rendre la lettre dont il étoit chargé. Emilie eut d'abord de la peine à s'y réſoudre; mais Don Ramir lui dépeignit le déſeſpoir de Mandoce avec des couleurs ſi vives, qu'elle ſe rendit à ſes inſtantes prieres. Dès le même ſoir elle donna la lettre à la Comteſſe, ſans lui dire de qui elle étoit.

Cette Princeſſe depuis qu'elle étoit partie de Carthagene, par un véritable retour ſur elle-même, n'avoit été occupée qu'à combattre ſa paſſion. La préſence de ſon Mari, le tendre attachement qu'il avoit pour elle, ſa propre gloire; tout l'affermiſ-

ſoit dans le deſſein de réparer à l'avenir par ſa conduite les fautes qu'un penchant trop violent lui avoit fait commettre. Elle étoit pénétrée de ces ſentimens lorſqu'elle reçut la lettre de Mandoce. Elle ne put la lire ſans beaucoup d'émotion, & ſa paſſion dans ce moment ſe fit ſentir dans toute ſa violence; mais la réſolution qu'elle avoit priſe de ne jamais voir Mandoce, n'en fut point ébranlée. Elle ordonna à Emilie de lui mander de ſa part, qu'elle regarderoit comme une offenſe mortelle la moindre démarche qu'il feroit encore pour la voir, ou pour lui écrire; qu'il falloit ſe réſoudre à une abſence & à un ſilence éternel; que cette conduite étoit la ſeule qui pût le rendre digne d'avoir touché un cœur comme le ſien.

Emilie ne s'acquita que trop facilement d'un ordre ſi cruel pour Mandoce. Il penſa expirer de douleur en liſant ſa lettre. Il trouvoit tant de dureté dans le procédé de la Comteſſe, qu'il s'imagina que ſon dépit lui donneroit la force d'obéir; mais ſon cœur ſe revolta bientôt contre ce premier mouvement. Bien loin de ſe ſoumettre aux défences rigoureuſes qu'elle lui faiſoit. Il réſolut d'aller ſecretement lui-même à la Fontaine d'Averroës. Il crut cependant qu'il ne devoit rien précipiter, & qu'il devoit donner le tems à l'inclination que la Comteſſe avoit pour lui, d'agir en ſa faveur.

Cette Princeſſe qui craignit que Mandoce n'exécutât pas les ordres qu'elle lui avoit fait preſcrire, & qui n'oſoit plus s'aſſurer d'elle-même après la preuve qu'elle avoit faite de ſa foibleſſe, feignit que les Eaux lui faiſoient mal, & elle obligea le Comte de Savoye à la ramener à Turin.

Mandoce en apprenant ce départ, perdit le peu d'eſpérance qui lui étoit reſté. Il en demeura accablé; mais enfin, malgré ſa douleur, il ne pouvoit s'empêcher d'admirer une vertu qui le déſéſperoit. Il revint à Carthagene avec une affliction & une triſ-

teſſe dans le cœur qui lui en rendit le ſéjour portable. Il ne ſongea plus qu'à quitter des où tout lui retraçoit le ſouvenir d'une perſonn falloit oublier. Son inclination naturelle le] à la guerre. Il réſolut de l'aller chercher loin Etats; la fortune lui fournit une occaſion d' ter ce deſſein.

Un jour que ce Prince étoit ſur le rivage d thagene, il apperçut une Flotte que la violer la tempête pouſſoit ſur cette Côte. Il envoy Ramir au Port, ordonner qu'on reçût ceux tempête y jettoit, & qu'on leur offrit tous cours dont ils auroient beſoin. Ils étoient dig l'attention de Mandoce; c'étoient ces fameu mands ſi connus dans les anciennes Hiſtoires lie. Tancrede Comte d'Hauteville, d'une de mieres Maiſons de Normandie, avoit douze deux lits. Comme ſon bien regardoit l'aîné la coutume de la Nation, les cadets ne p compter que ſur leur courage & ſur leurs épé de ces jeunes Seigneurs prirent la réſolution au-delà des Monts chercher une fortune qu pouvoient eſpérer dans leur Patrie. Ils ſurer l'Empereur de Grece vouloit entreprendre de vrer l'île de Sicile, où les Sarrazins qui s'en emparés, regnoient depuis deux cents ans, Maniaſſe étoit chargé de cette expédition. L quête de la Sicile leur parut propre à comn leurs premiers exploits. Le Comte d'Eu par Duc de Normandie, que des raiſons ſecrettes geoient à s'éloigner de ſa Patrie, partit auſſi eux.

La Flotte où ces jeunes Héros s'embarq pour aller trouver Maniaſſe, fut longtems ſans voir aborder l'île de Sicile. Toujours repouſſ des vents contraires, elle fut battue d'une fu tempête qui l'obligea à relâcher dans le Port d thagene. Mandoce reçut ces Seigneurs avec la

nificence qui lui étoit naturelle; mais rien ne leur parut ſi digne de leur admiration, que toute la perſonne de Mandoce. Elle étoit faite pour plaire; ſes moindres actions avoient des charmes & des agrémens qu'on n'a jamais vu qu'à lui ſeul: il avoit infiniment d'eſprit, & il l'avoit orné de tout ce qui peut rendre un Prince accompli: il parloit pluſieurs langues, & ſurtout la Françoiſe, dans laquelle il s'énonçoit avec beaucoup de grace & de facilité.

Pendant le ſéjour que les Tancredes firent à Carthagene pour faire radouber leurs vaiſſeaux, le Comte d'Eu & Mandoce eurent le tems de ſe connoître, & de prendre beaucoup d'amitié l'un pour l'autre. Comme ils ne ſe contraignoient point lorſqu'ils étoient enſemble, ils s'apperçurent bientôt du profond chagrin dont ils étoient pénétrés. Le Comte d'Eu fut le premier qui témoigna à Mandoce l'envie qu'il avoit d'en ſavoir le ſujet. Puis-je me flatter, lui dit il, un jour qu'il trouva ce Prince encore plus rêveur qu'il n'avoit accoutumé de l'être, que vous ne me refuſerez pas de m'apprendre ce qui cauſe le trouble dont vous paroiſſez agité? Je ne veux ſavoir vos peines que pour les partager: c'eſt même une ſorte de douceur qui les diminue, que d'en parler avec un ami qui s'y intéreſſe; & je ſuis ſi perſuadé de cette vérité, que je m'imagine un grand adouciſſement aux miennes de pouvoir vous les confier. Je ne vous cacherai donc point ce qui m'a fait quitter une Cour où je tenois un rang aſſez conſidérable. Vous ſaurez quand vous le ſouhaiterez, les ſecrets les plus cachés de ma vie, j'eſpere le même retour de votre part.

Mandoce touché de l'amitié & de la confiance du Comte d'Eu, & ſe trouvant dans ces momens où le cœur aime à s'épancher, ne balança point à lui apprendre ſon amour pour la Comteſſe de Savoye, & juſqu'aux moindres circonſtances de tout ce qui lui étoit arrivé avec elle. Le Comte d'Eu entra dans

les déplaiſirs de Mandoce comme un véritable ami, & qui ſait par ſa propre expérience ce qu'il en coûte d'avoir un cœur trop tendre. Il promit à Mandoce un aveu ſincere de toutes ſes foibleſſes. Comme il étoit fort tard, ces deux Princes ſe ſéparerent. Le lendemain matin le Comte d'Eu tint la parole qu'il avoit donnée. Il ſe rendit auprès de Mandoce : il ne fit pas languir ſon impatience, & prit ainſi la parole :

Les raiſons que j'ai d'être ennemi de Guillaume Duc de Normandie qui regne aujourd'hui, ne m'empêcheront point de lui rendre juſtice, & de vous dire, Seigneur, qu'il eſt digne par ſes grandes qualités du rang qu'il occupe, & dont ſa naiſſance illégitime devoit l'exclure. Sa Cour eſt une des plus polies & des plus magnifiques de l'Europe. Le Duc Robert ſon Pere l'avoit avant ſa mort fait reconnoître pour Héritier de ſes Etats, au préjudice de ſon Oncle le Comte d'Arque & d'Hieſme. Cette injuſtice forma des partis qui troublerent la minorité du jeune Duc. La protection que lui donna Henri I. Roi de France, diſſipa tous ces troubles, & l'affermit dans une autorité uſurpée.

Lorſque le Duc Guillaume fut en âge de gouverner par lui-même, il fit voir tant de valeur & de vertu, qu'on oublia en quelque maniere le défaut de ſa naiſſance. Le Comte d'Arque ſon Oncle avoit peine à s'accoutumer à vivre en Sujet ; mais ne ſe trouvant pas des forces ſuffiſantes pour s'oppoſer à la puiſſance du Duc Guillaume, il fut obligé de diſſimuler ſon chagrin, & d'attendre quelque occaſion favorable pour faire valoir ſes droits. Je l'avois ſuivi dans ſon Château d'Arque, où il s'étoit retiré avec la Comteſſe ſa Femme & Mademoiſelle d'Hieſme ſa Fille qui m'étoit deſtinée. Le ſang & l'amitié uniſſoient déjà nos Maiſons, & cette nouvelle alliance devoit en reſſerrer les nœuds.

Le Comte d'Arque vouloit prendre des meſures pour

pour faire approuver ce mariage au Duc Guillaume, à qui il appréhendoit qu'il ne fût ſuſpect. Il jugeoit qu'il pourroit s'oppoſer à l'union de deux Maiſons qui avoient de juſtes prétentions à la Souveraine Puiſſance. Je ſouffrois impatiemment cette politique. J'étois paſſionnément amoureux de Mademoiſelle d'Hieſme; & j'avois eu le bonheur de lui inſpirer une paſſion auſſi tendre que celle que je reſſentois pour elle. Nos ſentimens étoient approuvés, ainſi nous nous abandonnions ſans contrainte à toute leur vivacité.

Le mariage du Duc Guillaume avec la Fille du Comte de Flandres nous attira à la Cour, malgré la haine que ce Prince avoit pour tous ceux qui lui appartenoient du côté du Duc Robert. Il crut ne pouvoir ſe diſpenſer de nous prier, le Comte d'Arque & moi, de nous rendre auprès de lui, & nous jugeâmes ne devoir point le refuſer. J'obtins du Comte d'Arque qu'il ſe ſerviroit de cette occaſion pour propoſer au Duc Guillaume mon mariage avec Mademoiſelle d'Hieſme. Il fut réſolu qu'elle accompagneroit la Comteſſe ſa Mere dans ce voyage. J'en fus d'abord tranſporté de joie; mais quand je fis réflexion à la grande beauté de cette Princeſſe, aux charmes inévitables qui accompagnoient cette beauté, qu'elle ſeroit expoſée au milieu d'une Cour où la galanterie regnoit ſouverainement, j'avoue que je ne pus m'empêcher de trembler, & de craindre que Mademoiſelle d'Hieſme ne me fît des Rivaux de tous ceux qui oſeroient la regarder.

Je ne lui cachai point mes allarmes. Si j'avois le bonheur d'être votre Mari, lui diſois-je, bien loin de m'affliger des effets de votre beauté, je ſerois ravi de la voir admirer; votre vertu me raſſureroit. Mais vous êtes encore votre maîtreſſe; votre cœur qui fait toute ma félicité ſans bleſſer votre devoir, peut être ſenſible pour un autre que moi; enfin la diſpoſition de la Cour vous rendra moins attentive

pour un Amant qui vous adore. Vos soupçons, me disoit-elle, devroient attirer ma colère; ils sont offensans. Je vous ai laissé voir toute ma tendresse; cette tendresse est née avec moi, elle m'est naturelle; les mouvemens de mon cœur vous sont aussi connus qu'à moi-même; je n'ai d'autre ambition que celle de vous plaire, & de pouvoir me flatter que je ferai un jour votre bonheur.

Des assurances si tendres me rendirent plus tranquille. Nous partîmes pour nous rendre à la Cour. Mademoiselle d'Hiesme y parut aux yeux de tout le monde telle qu'elle paroissoit aux miens, & au milieu d'une infinité de Beautés dignes d'admiration, on n'en avoit que pour elle. Cet applaudissement général étoit flatteur pour moi. J'en avois de la joie; mais cette joie n'étoit point tranquille, elle étoit souvent mêlée d'inquiétude. Mademoiselle d'Hiesme s'en apperçut, elle n'oublia rien pour calmer les troubles de mon cœur. Jamais personne n'a eu une conduite si sage ni si aimable pour un Amant, que celle qu'elle avoit pour moi.

Après les fêtes qui suivirent les nôces du Duc Guillaume, le Comte d'Arque ne songea qu'à quitter un séjour où tout blessoit ses regards. Il étoit bien cruel pour lui de faire sa cour où il croyoit devoir regner. En prenant congé du Duc Guillaume, il lui demanda son agrément pour le mariage de sa Fille avec moi. Non seulement ce Prince le refusa, mais il lui dit qu'il avoit d'autres vues pour elle beaucoup plus avantageuses que celles dont il s'agissoit; qu'il la considéroit comme si elle eût été sa Sœur, & qu'ainsi le soin de son établissement le regardoit. Le Comte d'Arque ne se laissa point éblouïr par les discours flatteurs de son Neveu; mais un dessein qu'il méditoit, & qui éclata dans la suite, lui fit prendre le parti de répondre aux fausses protestations d'amitié de ce Prince, par d'autres qui n'étoient pas plus sinceres.

Le Duc Guillaume ne ſe contenta pas du refus
il venoit de faire: il pria le Comte d'Arque de
ſer Mademoiſelle d'Hieſme auprès de la nouvelle
cheſſe. Cette priere avoit l'air d'un commande-
nt. Le Comte d'Arque ſentit la politique de ce
nce, qui vouloit, en gardant ſa Fille, s'aſſurer en
lque façon de ſa fidélité. Toutes les raiſons qu'il
alléguer pour s'en défendre, furent inutiles; il
oit conſentir à ce que le Duc ſouhaitoit, ou ſe
uiller ouvertement avec lui. La ſituation des
ires du Comte d'Arque ne lui permettoit pas
n venir à cet éclat; il ſe contraignit pour ne pas
quer ſon chagrin, & il promit de partir ſans ſa
e.

Je fus vivement touché du retardement de mon
heur; mais les nouvelles aſſurances que le Comte
rque me donna que Mademoiſelle d'Hieſme ne
oit jamais qu'à moi, me firent écouter la raiſon.
ur me raſſurer entierement, ce Prince me confia
il eſpéroit inceſſamment ſe ſouſtraire à la tyrannie
ſon Neveu; que le Roi de France qui ſe repen-
: d'avoir rendu ce Prince trop puiſſant, offroit un
ours très-conſidérable au cas qu'on voulût former
parti. J'ai réſolu, me dit-il, de profiter de cette
velle diſpoſition; cependant il eſt à propos que
s demeuriez encore quelque tems à la Cour pour
donner aucun ſoupçon.

Je fus charmé de trouver des raiſons de ne me
nt éloigner de Mademoiſelle d'Hieſme. Dès le
demain du départ de ſon Pere, le Duc Guillaume
dit que je ne pouvois, ſans l'offenſer, paroître
ore attaché à cette Princeſſe; mais qu'en toute
re occaſion il me donneroit des preuves de ſon
me & de ſon amitié. Ce ne fut pas ſans un grand
rt ſur moi-même que je parus ſoumis à un ordre
ruel. La crainte que ce Prince ne m'éloignât
la Cour, & ne m'ôtât le plaiſir d'être dans le
me lieu que Mademoiſelle d'Hieſme, me rendit

capable d'obéir. Quelle différence pour moi qui étois accoutumé à la voir à toute heure, à lui parler en liberté, de n'oſer l'approcher & de contraindre juſqu'à mes regards! J'avois du-moins la douceur de remarquer dans les ſiens qu'elle partageoit ma peine.

Cependant le Duc Guillaume, dont l'ambition n'avoit point de bornes, travailloit à s'aſſurer la Couronne d'Angleterre, après la mort du Roi Edouard qui n'avoit point d'enfans. Il avoit envoyé le Comte d'Aumale faire cette importante négociation. Il s'en acquita avec ſuccès, il revint avec le Comte Haralde, Frere de la Reine d'Angleterre, aſſurer le Duc que le Roi l'avoit fait déſigner publiquement pour ſon Succeſſeur.

Le Comte d'Aumale étoit mon intime ami & un des plus aimables hommes de la Cour. Je fus charmé de le revoir. Le ſoir de ſon arrivée j'allai dans ſon appartement, il me rendit compte de ſon voyage d'Angleterre. Occupé de ma paſſion, je commençois à l'entretenir de Mademoiſelle d'Hieſme, lorſque je crus l'entendre parler. D'abord je penſai que c'étoit un effet de mon imagination frappée de ſon idée; mais j'eus lieu de croire que ce n'étoit point une viſion, & que réellement j'entendois parler une perſonne qui avoit entiérement le ſon de voix de cette Princeſſe. Il n'y avoit cependant aucune apparence que ce fût la ſienne, l'appartement du Comte d'Aumale étoit loin du ſien, on y entroit même par une autre cour; ainſi après un peu de réflexion, nous jugeâmes que cette voix que je prenois pour celle de Mademoiſelle d'Hieſme, étoit celle d'une autre perſonne qui pouvoit reſſembler à la ſienne.

Le lendemain le Duc Guillaume, qui vouloit faire voir au Comte Haralde les Beautés de la Cour, donna un bal ſuperbe. Mademoiſelle d'Hieſme en fit tout l'ornement. Elle trouva moyen de s'approcher de moi dans la foule. Je me promenois hier au ſoir

ni, me dit-elle, ſur une terraſſe qui eſt au bout
m appartement ; il me ſembla que je vous en-
le parler près de moi, cette penſée m'a tenue
le toute la nuit. Je lui répondis avec précipi-
que la même choſe m'étoit arrivée. La Du-
qui l'appella dans ce moment, nous empêcha
lire davantage. Tout le reſte du ſoir je ne pus
à Mademoiſelle d'Hieſme ; mais ce qu'elle
it dit, me perſuada que c'étoit elle que j'avois
lue la veille.

eminai avec tant d'application la maniere dont
is étoit bâti, que je remarquai que malgré
nement où ces deux appartemens paroiſſoient
ls ſe rejoignoient par cette terraſſe dont Ma-
ſelle d'Hieſme m'avoit parlé. Je viſitai avec
chambre du Comte d'Aumale, pour recon-
par où les voix avoient pu pénétrer ; je trou-
la tapiſſerie une ancienne porte qu'on ne
ſoit point, & qui avoit été condamnée. Dès
ous découvert cette porte, je ne doutai pas
ne répondit à la terraſſe de Mademoiſelle
me. Je l'en avertis par une lettre, & j'obtins
quoiqu'avec beaucoup de peine, la permiſ-
en profiter pour me jetter à ſes pieds, &
avec elle un entretien que je ſouhaitois ſi
ment. Je lui répondis de la ſageſſe & de la
ion du Comte d'Aumale. Elle m'avoit en-
parler ſouvent de ſon mérite & de la tendre
que nous avions l'un pour l'autre.

femmes de cette Princeſſe étoient entierement
& elles n'ignoroient pas que le Comte d'Ar-
il avoit ordonné de me regarder comme un
a qui devoit être ſon Mari. Cette aſſurance
à cette entrevue ce qu'elle pouvoit avoir de
ibre. Je ne me laſſois point de témoigner à
oiſelle d'Hieſme combien j'étois ſenſible à la
qu'elle m'accordoit. Je ſens, je vous l'avoue,
ois-je, un renouvellement de goût, de vivacité

& d'empreſſement que je n'ai jamais ſenti ; tout m'eſt nouveau ; je crois commencer à vous aimer d'aujourd'hui. Si celui qui s'oppoſe à notre bonheur, voyoit le fond de nos cœurs, il en ſeroit touché. Vous voyez que je compte ſi fort ſur vous, que je ne ſépare point vos ſentimens des miens ; je ſerois bien malheureux s'il m'en falloit faire la cruelle ſéparation.

Cette Princeſſe me répondoit avec une tendreſſe qui me charmoit. Si dans le cours de la journée mes Rivaux me donnoient de la jalouſie, elle m'en guériſſoit par une ſincérité qui ne m'étoit point ſuſpecte. Jamais perſonne n'a eu avec infiniment d'eſprit, un caractere ſi ſimple & ſi vrai que le ſien ; mais ce caractere que j'adorois en elle en ce tems-là, a fait depuis le malheur de ma vie.

Des nouvelles que je reçus du Comte d'Arque, m'obligerent à partir de la Cour ; il me mandoit de l'aller joindre promptement. J'aurois eu bien de la peine à me réſoudre de quitter Mademoiſelle d'Hieſme, & de la laiſſer au pouvoir de ſon ennemi, ſi l'envie de contribuer à l'élévation de ſon Pere, & de le mettre en état de diſpoſer d'elle, ne m'y avoit déterminé. Nos adieux furent tendres & touchans ; elle me jura une fidélité à toute épreuve.

Je cachai mon départ au Comte d'Aumale ; la bonne opinion que j'avois de lui, me fit penſer que je ne devois pas lui confier un ſecret dont la connoiſſance l'auroit mis dans la dure néceſſité de trahir ſon maître ou ſon ami. Je priai Mademoiſelle d'Hieſme de lui dire que c'étoit par cette conſidération que je lui en avois fait un myſtere. Je lui dis auſſi que je me flattois qu'elle lui parleroit ſouvent de moi, & du regret que j'avois de me trouver engagé dans un parti contraire au ſien.

Peu de tems après que je fus arrivé auprès du Comte d'Arque, nous nous mîmes à la tête des troupes qu'il avoit aſſemblées. Il déclara hautement

qu'il prétendoit être préféré au Duc ſon Neveu, qui n'étoit pas Fils légitime du feu Duc Robert. Je ne vous ferai point, Seigneur, le détail d'une guerre & d'une entrepriſe que le bonheur du Duc Guillaume rendit inutile. Le Comte d'Arque, après avoir perdu une derniere bataille, ſe jetta dans ſon Château d'Arque; il y fut aſſiégé, & malgré le ſecours que le Roi de France y amena en perſonne, il ſe trouva contraint de rendre la place, & de ſe ſauver auſſi bien que moi en France, d'où il paſſa enſuite auprès du Comte de Boulogne, qui lui offrit une retraite.

Henri I. me retint auprès de lui. J'avois été aſſez heureux pour le tirer dans la bataille d'un danger preſſant. Ce Prince m'en témoigna ſa reconnoiſſance par la donation du Comte de Soiſſons, qui réparoit la perte de celui d'Eu, que le Duc Guillaume avoit confiſqué. Il voulut me faire épouſer la Fille du Comte de Champagne. L'amitié dont le Roi m'honoroit, me fit prendre le parti de lui dire naturellement mes engagemens avec Mademoiſelle d'Hieſme, qui m'ôtoit la liberté d'en prendre avec une autre, & d'accepter un parti ſi conſidérable. Le Roi entra avec bonté dans mes raiſons, & les approuva.

Je fus en quelque maniere conſolé du mauvais ſuccès de notre entrepriſe, lorſque je ſus que Mademoiſelle d'Hieſme étoit auprès du Comte ſon Pere à Boulogne, où le Duc Guillaume avoit eu la générosité de la renvoyer. Je ſentis moins d'averſion pour lui, en apprenant que cette Princeſſe n'en avoit reçu aucun mauvais traitement. Une aſſez longue abſence n'avoit rien diminué de la violence de ma paſſion pour elle. Plus pénétré d'amour que d'ambition, la penſée que rien ne s'oppoſoit plus à mon mariage avec elle, l'emporta dans mon cœur ſur les hautes idées dont nous nous étions flattés. Je demandai au Roi la permiſſion d'aller à Boulogne. Le

Comte d'Arque m'y reçut avec la tendreſſe d'un Pere. Il ſupportoit ſon malheur avec une conſtance digne d'un plus heureux ſort. Je lui appris les obligations que j'avois au Roi de France.

Après un entretien que l'impatience que j'avois de voir Mademoiſelle d'Hieſme, me fit paroître bien long, le Comte d'Arque me conduiſit dans ſa chambre, & il me laiſſa avec elle. Tranſporté d'amour & de joie, je me jettai à ſes genoux; je ne trouvois point de termes aſſez forts pour lui exprimer ma paſſion; jamais elle ne m'avoit parue ſi tendre pour moi. Je lui rendis compte de tout ce que ſon abſence m'avoit fait ſouffrir, & du refus que j'avois fait de la Fille du Comte de Champagne. Ce ſeroit, lui diſois-je, par de plus grands ſacrifices que je voudrois vous prouver l'excès de mon amour. Vous me paroiſſez la plus eſtimable perſonne du monde. Vous m'aſſurez que vous m'aimez; je n'ai plus rien à ſouhaiter, puiſqu'enfin rien ne s'oppoſe plus à notre parfait bonheur.

L'air diſtrait & embaraſſé de Mademoiſelle d'Hieſme m'empêcha d'en dire davantage. J'en eus de l'inquiétude; mais mon inquiétude & ma ſurpriſe augmenterent, lorſque tout d'un coup je la vis qui fondoit en larmes. Je ne pouvois comprendre d'où pouvoit provenir cette affliction; je lui en demandai la cauſe avec empreſſement. Je ſuis au déſeſpoir, me dit-elle, je vous aime plus que je ne vous ai jamais aimé; mais avec cette paſſion que je vous montre, & que je ſens encore davantage; je ne ſerai point à vous, je n'en ſuis plus digne.

Je crus d'abord que le malheur du Comte ſon Pere, qui apportoit un ſi grand changement dans ſa fortune, lui faiſoit tenir ce diſcours. Prévenu de cette penſée: Eſt-il poſſible, lui dis-je en l'interrompant avec précipitation, que vous ayez aſſez mauvaiſe opinion de moi pour croire que j'aie jamais fait attention aux biens ni aux grandeurs que vous

pouviez prétendre ? Je n'en ai ſouhaité que pour vous les offrir. Je ſuis mortellement offenſé que vous ayez pu douter un moment de cette vérité. Se peut-il que vous ne vous faſſiez pas vous-même ce reproche pour moi ? Hélas, me répondit-elle, je donnerois ma vie pour n'avoir que ce reproche à me faire ; mais je ne veux pas à ceux que je me fais déjà, ajoûter celui d'abuſer de la bonne opinion que vous avez de moi, en vous laiſſant refuſer un établiſſement conſidérable pour une perſonne qui ne mérite plus votre eſtime, puiſqu'elle a été capable de foibleſſe pour un autre ? Quoi ! m'écriai-je, vous m'avez fait une infidélité, & vous avez la cruauté de me l'apprendre, & de me tirer d'une erreur qui m'étoit ſi chere ? Votre préſence, me répondit-elle, en redonnant à ma tendreſſe toute ſa vivacité, a ſi fort augmenté des remords qui l'avoient déjà prévenue, que je n'ai pas été maîtreſſe de vous les cacher : j'ai cru même que ce ſeroit vous trahir une ſeconde fois, ſi je vous laiſſois ignorer une faute dont je ne pouvois me punir plus ſéverement, que par l'aveu que je vous en fais.

Je ne ſaurois vous exprimer, Seigneur, les différens mouvemens dont j'étois agité pendant que Mademoiſelle d'Hiesme me confirmoit mon malheur. La vérité porte toujours avec elle un caractere qui ſe fait ſentir. Je ne pouvois non plus douter de ſa tendreſſe ni de ſon repentir, que de ſon infidélité. Sa douleur étoit ſi touchante que mon cœur ne pouvoit ſe livrer contre elle à la colere. J'y cherchai un objet, en voulant ſavoir le nom de mon Rival. Il ne manquoit à mon infortune que d'apprendre que ce Rival étoit ce Comte d'Aumale que j'aimois, après Mademoiſelle d'Hiesme, plus que perſonne au monde. Ce dernier trait de malheur me jetta dans l'accablement, & m'ôta la force de m'en plaindre.

Mademoiſelle d'Hiesme me conta qu'après mon départ le Comte d'Aumale avoit été fort aſſidu au-

près d'elle; que dans les commencemens il ne lui parloit que de moi, mais qu'insensiblement il étoit devenu amoureux d'elle, qu'il lui avoit déclaré sa passion; qu'elle avoit résisté longtems à y répondre; qu'enfin mon absence dont la durée étoit incertaine, le peu d'espérance que le Comte d'Aumale lui faisoit envisager que notre entreprise pût réussir, & que nous pussions surmonter les obstacles qui s'opposoient à notre mariage, jointe à la facilité que je leur avois donnée de se voir en particulier, l'avoit entraînée dans une inconstance qui n'étoit pas excusable.

Il falloit bien cependant, continua-t-elle, que vous ne fussiez pas entiérement effacé de mon cœur; je n'entendois rien dire qui eût rapport à vous sans un trouble & une émotion que le Comte d'Aumale remarquoit avec douleur. Il n'étoit pas si sûr de sa tendresse qu'il ne craignît un retour pour vous si je vous revoyois, ou que j'eusse lieu d'espérer d'être à vous. Je ne fus pas longtems sans m'appercevoir que ses inquiétudes étoient bien fondées; à peine étois-je engagée avec lui qu'on reçut la nouvelle de la révolte de mon Pere. Le Duc Guillaume n'en parut point allarmé, il songea seulement à en prévenir les suites. Il se rendit à la tête de ses troupes, & me laissa auprès de la Duchesse avec la même liberté que si je n'avois pas été Fille d'un Prince qui lui déclaroit la guerre. Le Comte d'Aumale se trouva obligé de le suivre. Il partit outré de jalousie. Il s'étoit apperçu que je n'étois occupée que de vous, & des périls où vous alliez être exposé, & que je n'avois qu'une légere attention pour ce qui le regardoit. Je répondois d'une maniere si contrainte à ses plaintes, que bien loin de le rassurer, je le confirmois dans la pensée que l'espérance de vous revoir & d'être à vous, s'étoit emparée de mon cœur, & en avoit effacé le peu d'impression qu'il pouvoit y avoir fait. Il avoit raison de le croire, si

préſence m'importunoit ; je ne pouvois lui pardonner de m'avoir engagée à vous manquer. Son départ, au-lieu de m'affliger, me donna de la joie. J'étois en quelque façon ſoulagée de pouvoir m'abandonner ſans contrainte aux tendres ſentimens que j'avois pour vous, & au repentir de ma légéreté. Je réſolus de rompte entierement avec le Comte d'Aumale. Il m'écrivit pluſieurs lettres auxquelles je ne fis point de réponſe. Je voulois le préparer par ce ſilence à mon changement. Je me flattai de voir regner mon Pere ; mais je n'étois ſenſible au plaiſir que me donnoient de ſi grandes eſpérances, que par rapport à vous. Je ne jouis pas longtems d'un eſpoir ſi flatteur, je me vis réduite à pleurer les malheurs de ma famille : trop heureuſe encore de n'avoir rien à craindre pour vos jours. Le Duc Guillaume me fit dire que je pouvois aller trouver le Comte mon Pere à Boulogne où il s'étoit retiré. Ce fut pour moi une ſorte de conſolation de partir avant le retour du Comte d'Aumale. Le plaiſir de vous revoir m'a d'abord fait oublier que j'étois coupable à votre égard, je me ſuis abandonnée à toute ma tendreſſe. Mademoiſelle d'Hieſme ceſſa de parler, parce qu'on la vint avertir que le Comte d'Arque ſe trouvoit trés-mal.

Cette nouvelle dont nous fûmes allarmés, nous obligea de nous rendre promptement auprès de lui. Nous le trouvâmes qui ſortoit d'une foibleſſe dont on avoit eu peine à le tirer. Une fievre violente ſuivit cette foibleſſe, & deux jours après on déſeſpéra de ſa vie. Je paſſai ces deux jours ſans avoir aucune converſation particuliere avec Mademoiſelle d'Hieſme ; elle ne quittoit point la chambre de ſon Pere. Les ſujets d'affliction que nous avions ſe confondoient avec celui du péril où on le croyoit. J'étois ſi peu d'accord avec moi-même, que je n'étois pas fâché de ne point trouver d'occaſion d'entretenir Mademoiſelle d'Hieſme. Il n'y avoit rien de dé-

cidé en moi que l'amour & la douleur. L'aveu qu'elle m'avoit fait, en me prouvant ſon véritable retour pour moi, déſarmoit ma colere. Je ſentois que malgré tous les efforts que je faiſois pour la haïr, je ne pouvois y réuſſir. J'étois honteux de ma foibleſſe ſans la pouvoir ſurmonter. Tout mon deſir de vengeance tomba ſur le Comte d'Aumale.

Un nouveau malheur acheva de m'attendrir pour Mademoiſelle d'Hieſme. Son Pere ſe voyant à l'extrémité, m'appella: Je meurs, me dit-il en me tendant la main, & je meurs avec le regret de n'avoir pu jouir de la ſatisfaction d'accomplir la parole que je vous ai donnée de vous faire épouſer ma Fille. Je connois trop votre cœur pour craindre que la triſte ſituation où elle ſe trouve, puiſſe changer vos deſſeins pour elle. Je ſuis tranquille ſur cela, & je compte que vous n'abandonnerez ni la Mere ni la Fille; je me repoſe ſur vous de tout ce qui les regarde; j'eſpere qu'elles retrouveront en vous ce qu'elles perdent en moi. La foibleſſe où il étoit, ne lui permit pas d'en dire davantage, & peu de momens après il mourut. Le Comte de Boulogne emmena Madame la Comteſſe d'Arque & Mademoiſelle d'Hieſme dans une Maiſon Religieuſe où elles ſouhaiterent qu'on les conduiſit. Je fus vivement touché de la mort du Comte d'Arque. Ce qu'il m'avoit dit en mourant, ne me fit plus trouver honteux le deſſein d'épouſer ſa Fille. Je ſentois que je ne pouvois vivre ſans elle; mon amour me fit regarder ma foibleſſe comme un devoir auquel je ne pouvois manquer avec honneur.

Après quelques jours que je laiſſai paſſer par bienſéance ſans voir Mademoiſelle d'Hieſme, je demandai à lui parler. Elle vint ſeule me trouver, parce que la Comteſſe ſa Mere, étoit dans ſon lit, d'où elle n'avoit pas été en état de ſortir depuis la perte qu'elle avoit faite. Mademoiſelle d'Hieſme me parut malgré ſa douleur d'une beauté à éblouir. Le

deuil où elle étoit, relevoit encore ſon éclat aire. Toujours plus aveuglé par ce même a- j' je la trouvai plus digne que jamais de ce que ois faire pour elle. Je me fis une loi de ne même lui nommer le nom du Comte d'Aumale; ux ſi j'avois pu lui faire oublier ce qui s'étoit entre elle & lui, auſſi-bien que je l'oubliois! , lorſque je lui propoſai de l'épouſer: Non, it-elle, c'eſt en me refuſant à vous que je veux prouver que je vous aime plus que je n'ai ja- fait. Plus jalouſe de votre gloire que je n'ai e la mienne, je ne conſentirai point que vous niſſiez en épouſant une perſonne qui s'eſt miſe d'état de prétendre à ce bonheur. Ma conduiſt toute tracée, parce que je ſens que je ne ıe plus ſur rien d'heureux. Je vais, en m'enfer- dans cette Maiſon pour toujours, ne plus ſon- n'à mener une vie auſſi triſte que raiſonnable: veux point conſerver une liberté dont je ne ois plus vous rendre le maître.

réſolution de Mademoiſelle d'Hieſme me fit ler. Je n'oubliai rien pour l'en détourner, ai tout inutilement. Jamais douleur n'a été ſi que la mienne. Toutes les fois que je me re- ois cette Princeſſe dans une grande jeuneſſe, beauté ſurprenante, qui ſe ſacrifioit ſi cruelle- aux regrets de m'avoir fait une offenſe que je ndonnois, j'étois prêt à perdre la raiſon. Elle t dire qu'elle ne vouloit plus me voir; qu'elle trop contente de penſer que l'engagement qu'el- oit prendre, en me prouvant toute ſa tendreſ- ſſuroit-ma fortune; que ſon parti étoit pris, & e ne devois me flatter d'aucun changement.

ne perdis cependant l'eſpérance que lorſqu'elle ça publiquement au monde. Je paſſai en Fran- Je fus longtems dans une affliction ſi violente, je ne comprends pas comment j'ai pu la ſoutenir mourir. J'appris que le Comte d'Aumale avoit

été tué. Sa mort diſſipa ma haine, & ne me laiſſa pour lui que des ſentimens de pitié.

Toujours pénétré de mes chagrins, je m'imaginai qu'en changeant de climat, ils s'adouciroient. Le bruit de l'embarquement des Tancredes pour la Sicile, me détermina à quitter la France. J'obtins d'Henri I. la permiſſion de les aller joindre. Le ſort m'a conduit ici. L'amitié que j'ai priſe pour vous, & celle que je me flatte que vous avez pour moi, eſt le ſeul ſoulagement dont j'ai été capable depuis que j'ai perdu Mademoiſe d'Hieſme.

Les Tancredes qui entrerent dans la chambre de Mandoce, l'empêcherent de répondre aux diſcours obligeans du Comte d'Eu. Ces fameux Guerriers impatiens d'aller où la gloire & les périls les attendoient, avoient ſi fort preſſé les reparations néceſſaires à leur Flotte, qu'elle étoit en état de faire voile, & ils venoient prier Mandoce de trouver bon qu'ils ſe ſéparaſſent. Ils furent agréablement ſurpris lorſqu'il leur dit qu'il vouloit s'embarquer avec eux pour paſſer en Sicile. Les pleurs & les prieres de Dona Iſabelle ne purent le detourner de ce deſſein.

Pendant que Mandoce alloit chercher dans les occupations de la guerre à effacer de ſon cœur & de ſon eſprit les charmes de la Comteſſe de Savoye, cette Princeſſe étoit arrivée à Turin, où elle s'applaudiſſoit d'avoir eu aſſez de fermeté pour ſe mettre hors de portée de voir un Prince, qui ne lui étoit toujours que trop cher. Les regles auſteres du devoir qu'elle avoit ſuivies, ſatisfaiſoient ſa raiſon ſans calmer les troubles de ſon cœur. Elle ſe croyoit la plus malheureuſe perſonne du monde, & elle le devint bientôt.

En effet, Edouard ſon Frere depuis qu'il étoit monté ſur le Trône d'Angleterre, avoit eu un regne aſſez tranquille. Le Comte de Godevin dont il avoit épouſé la Fille, troubla cette tranquillité, & jetta, par ſa révolte, le Royaume dans le malheur d'une

guerre civile. Ce Seigneur aſſembla une Armée que l'inconſtance naturelle de la Nation rendit bientôt conſidérable. Edouard en cette occaſion écrivit au Comte de Savoye, qu'il le prioit de lui envoyer des troupes. Non ſeulement ce Comte lui en accorda, mais il voulut, en marchant à leur tête, ſignaler ſon amitié pour ſon Beaufrere, & ſatisfaire l'humeur guerriere qui l'avoit animé toute ſa vie, & que l'âge n'avoit point encore éteinte en lui. Comme il prévoyoit que ſon voyage pourroit être long, il jugea à propos de nommer un Tuteur aux enfans qu'il avoit de ſon premier mariage, & un Régent pour gouverner ſes Etats en ſon abſence.

Son choix pour ces deux importans emplois tomba ſur le Comte de Pancallier, un des plus Grands Seigneurs de Savoye, digne à-la-vérité de ce choix par ſa valeur intrépide & ſa capacité au maniement des affaires, ſi ſes grandes qualités n'avoient été effacées par la noirceur de ſon ame. Son ambition lui avoit fait déguiſer juſqu'alors ſa férocité ſous les dehors trompeurs d'une vertu auſtere; mais ſa cruauté naturelle après s'être contrainte quelque temps n'en parut que plus funeſte & plus impétueuſe, auſſitôt qu'il ceſſa de la retenir.

Le Comte de Savoye, après lui avoir donné ſes derniers ordres, partit pour paſſer en Angleterre. La Comteſſe ſentit une affliction ſi vive de ce départ qu'elle en étoit ſurpriſe elle-même. Il ſembloit que quelque choſe l'avertiſſoit au fond du cœur que cette abſence lui ſeroit funeſte. Ce preſſentiment ne fut que trop vrai. Le cœur du Comte Pancallier inacceſſible à la pitié, ne le fut pas à l'amour. Obligé par les ordres du Comte de Savoye de ne rien décider ſans en faire part à la Comteſſe, il avoit ſouvent des entretiens particuliers avec elle pour l'informer de ce qui paſſoit. Il ne fut pas moins enchanté de ſon eſprit qu'il l'étoit déjà de ſa beauté. Les ſentimens que cette Princeſſe avoit dans le cœur

répandoient un air de douceur ſur ſon viſage & dans toutes ſes actions qui acheverent de le perdre. Il en devint paſſionnément amoureux.

Comme il étoit né avec une hardieſſe qui alloit juſqu'à l'inſolence, ſans aucun égard pour le rang de la Comteſſe, il ne balança pas à prendre le parti de lui déclarer ſa paſſion. Cet aveu fut reçu avec tant de hauteur & de fierté, que pour peu qu'il lui fût reſté de raiſon, il ſe ſeroit repenti de ſa témérité, & auroit ceſſé d'offenſer une perſonne qu'il ne devoit regarder qu'avec reſpect: mais plein d'une préſomption qui le rendoit haïſſable, il crut que la Comteſſe ne ſeroit pas toujours ſi ſévere, & qu'il l'engageroit par ſa perſévérance à répondre à ſa paſſion.

Dans cette penſée, il continua d'importuner cette Princeſſe d'un amour qui lui étoit odieux. Il laſſa un jour ſi fort ſa patience, qu'elle le menaça d'en avertir le Comte de Savoye. Eloignez-vous de mes yeux, lui dit-elle, & ne me forcez pas à en venir à des extrémités, & à vous faire ſervir d'exemple aux Sujets inſolens qui s'oublient. Le Comte de Pancallier que ce diſcours rendit furieux, perdit toute conſidération. Les Sujets comme moi, Madame, lui dit-il, lorſqu'ils s'oublient, ne ſont pas aiſés à punir; ils font même quelquefois repentir ceux qui les menacent, & qui les traitent avec tant de mépris. Il quitta la Princeſſe en finiſſant ce diſcours, ſi troublé & ſi outré de colere, qu'il fit trembler tous ceux qui le virent ſortir de ſon appartement.

Il étoit encore dans ces premiers mouvemens de fureur lorſqu'il reçut un courrier du Comte de Savoye. Ce Prince lui mandoit que les troubles d'Angleterre étoient ſur le point d'être pacifiés; qu'il eſperoit pouvoir revenir inceſſamment dans ſes Etats. Cette nouvelle fit frémir le Comte de Pancallier; & ſuivant le génie ordinaire des méchans qui craignent encore plus qu'ils ne ſe font craindre, il crut qu'après la menace que lui avoit fait la Comteſſe, il étoit per-

rdu, s'il ne la prévenoit en la perdant elle-même.
Il avoit pour héritier un Neveu de même nom que
l. Il avoit élevé ce Neveu avec de grands ſoins.
e jeune Pancallier étoit le Seigneur de Savoye le
us beau & le mieux fait. Les charmes de ſa per-
nne étoient tout ſon mérite. Son Oncle le trouva
opre par la ſimplicité de ſon eſprit, à exécuter les
rribles deſſeins que ſon amour mépriſé lui inſpi-
it. Livré à ſes paſſions abominables, la crainte
'il avoit des menaces de la Comteſſe, la frayeur
'il avoit du retour du Comte, & le deſſein de
ngeance qui s'étoit emparé de cette ame barbare,
le firent pas balancer ſur le choix de la victime.
conclut la perte de la Princeſſe par le ſacrifice de
n Neveu; il ne s'en fit pas même le moindre
rupule.

Il le fit venir dans ſon cabinet, où après lui avoir
mis devant les yeux avec quel amour de Pere il
oit pris ſoin de ſon éducation: je ne veux pas
rner là mon amitié pour vous, lui dit-il; j'ai une
poſition à vous faire qui ſans-doute vous ſera a-
éable, & qui eſt une marque de ma confiance. La
omteſſe a du goût pour vous, continua-t-il, je
'en ſuis apperçu; votre peu d'expérience vous a
s-doute empêché de le remarquer. N'oubliez rien
ur la perſuader que vous êtes fort amoureux d'el-
. Ne craignez point de lui déplaire en vous dé-
rant ſon Amant; vous ne ſauriez faire de faute en
ivant mes conſeils. Songez que votre fortune eſt
achée au bonheur de vous faire aimer de cette
inceſſe; ſurtout, ajoûta-t-il, que les avis que je
us donne ſur cela, ſoient un ſecret impénétrable
tout le monde.

Moins on a d'eſprit, plus on a d'amour-propre &
confiance. Le jeune Pancallier donna dans le
ege. Il témoigna à ſon Oncle combien il étoit ſen-
le à ſes bontés, & il lui promit d'y répondre par
e obéiſſance aveugle; il le fit avec ſi peu de mé-

nagement, que toute la Cour s'apperçut qu'il étoit amoureux de la Comteſſe. Comme elle n'avoit aucune attention pour tout ce qui n'avoit pas rapport à Mandoce, elle n'en faiſoit point ſur les actions du jeune Pancallier. Elle n'avoit garde de s'imaginer qu'il voulût paroître ſon Amant; elle étoit ſi éloignée de le penſer, qu'elle le traitoit avec plus de bonté que les autres Seigneurs de ſon âge, lui ſachant gré du zele & de l'aſſiduité qu'il avoit à lui faire ſa cour.

Cette conduite de la Comteſſe ne fut attribuée par ceux qui voyoient de près ce qui ſe paſſoit, qu'à l'ignorance où elle étoit des extravagances du Neveu du Régent; mais ceux qui n'étoient pas à portée d'approcher ſouvent de cette Princeſſe, ne lui rendoient pas la même juſtice. S'ils ne crurent pas le jeune Pancallier heureux, ils crurent du-moins qu'il étoit ſouffert. Les diſcours qu'on tenoit ſur cela, eurent le ſort de toutes les nouvelles qui s'augmentent à meſure que différentes perſonnes les racontent, & par un effet du malheur de la Comteſſe, elle paſſa juſqu'à Mandoce de la maniere du monde la plus cruelle.

Il étoit en Sicile, où il rendoit ſon nom auſſi fameux que celui des Tancredes. Plus plein de ſa paſſion que jamais, il confioit un jour au Comte d'Eu, en ſe promenant avec lui, que le deſir de revoir encore une fois en ſa vie la Comteſſe, s'étoit ſaiſi de lui avec tant de violence, qu'il étoit réſolu, quelque choſe qu'il en pût arriver, dès que la campagne ſeroit finie, d'aller inconnu à Turin. Le Comte d'Eu promit de l'accompagner,

Ils parloient enſemble des moyens d'exécuter ce deſſein, lorſqu'ils furent abordés par un François nouvellement arrivé. Le Comte d'Eu s'informa de lui avec empreſſement des nouvelles de la Cour de France. Cet homme, après avoir ſatisfait ſa curioſité ſur cette Cour, parla de celle de Savoye où il

ffé; & ſans attendre qu'on lui fit aucune
, il dit que le Comte de Savoye étoit en An-
; que jamais il n'avoit rien vu de ſi ſurpre-
e la beauté de la Comteſſe. Cet homme,
ſtere de la plûpart des gens qui veulent pa-
formés aux dépens ſouvent de la vérité, dit
e parloit que des amours de cette Princeſſe
Neveu du Régent.
iſcours imprudent cauſa à Mandoce un ſaiſiſ-
ì violent, que le Comte d'Eu en fut effrayé.
n prétexte pour ſe ſéparer du François; il
Mandoce chez lui. Que ne dit point ce
orſqu'il y fut arrivé? Il vouloit partir pour
la vie à ce Rival qui lui ôtoit le cœur de
eſſe: un moment après il ſe reprochoit con-
foibleſſe honteuſe à lui, de paroître ſi ſenſi-
nfidélité de cette Princeſſe. Je dois la mépri-
oit-il au Comte d'Eu, l'idée que j'avois de
, me la faiſoit aimer encore plus que ſa beau-
la croyois différente des autres femmes;
uiſqu'elle en a les foibleſſes, & que ſans au-
nagement pour elle-même, elle me préfere
gne Rival, je n'aurai pas de peine à vain-
ı amour.
Ioce ſe flattoit vainement d'y trouver tant de
; le dépit, la douleur & la jalouſie ſe ſuccé-
tour à tour dans ſon cœur. Vous vous aban-
à une trop grande affliction, lui diſoit le
d'Eu; je ne puis en approuver l'excès. La
ſe de Savoye vous ſert en vous trahiſſant: el-
donne lieu de vous guérir d'une paſſion qui
eu le tems de prendre de profondes racines.
ıvez raiſon, mon cher Comte, interrompit
ce, & je devrois me trouver trop heureux que
teſſe de Savoye par ſon ingratitude me déli-
ı amour qui auroit fait toujours le tourment
vie; mais je l'avoue à ma honte, les char-
cette Princeſſe balancent encore dans mon

cœur les ſujets que j'ai de me plaindre d'elle. Il faut cependant travailler à les oublier, ma gloire y eſt intéreſſée ; mais cet effort n'eſt pas l'ouvrage d'un moment, le tems ſeul peut effacer des impreſſions auſſi vives.

L'entretien de Mandoce & du Comte d'Eu fut interrompu par Don Ramir ; il venoit avertir Mandoce qu'on ſe préparoit à attaquer les ennemis. Cette nouvelle ſuſpendit en lui toutes autres penſées que celles que lui inſpiroit ſon courage. Il ſe rendit en diligence avec le Comte d'Eu auprès de Maniaſſe. Le Comte d'Eu fit voir en cette occaſion que la valeur la plus héroïque a toujours été le partage de la Nation Françoiſe. Les Tancredes par leurs actions brillantes parurent mériter dès-lors cette prodigieuſe fortune où ils parvinrent dans la ſuite. Mandoce ſeul pouvoit leur être comparé, s'il ne les ſurpaſſoit. Les Sarraſins prirent la fuite ; peu des leurs échapperent à la fureur des Grecs. Le gain de cette bataille fut ſuivi de la priſe de Meſſine & de preſque toute la Sicile.

La rapidité de cette conquête fit grand bruit en Savoye. Mandoce y avoit trop de part pour n'être pas cité dans toutes les relations qui venoient de ce Pays-là à Turin. On y parloit de lui comme d'un Héros. Tout ce que la Comteſſe entendoit dire de Mandoce, redonnoit à ſes ſentimens la vivacité que l'abſence avoit en quelque maniere affoiblie. Elle ne pouvoit s'empêcher de reſſentir une joie ſecrette de la gloire qu'il s'étoit acquiſe. Son amour-propre étoit flatté de penſer qu'elle avoit touché le cœur d'un homme qui en toutes façons paroiſſoit ſi fort au-deſſus des autres.

Le Comte de Pancallier s'intéreſſoit peu aux nouvelles publiques. L'eſprit rempli de ſa vengeance & d'en preſſer l'exécution avant le retour du Comte de Savoye, il s'enferma un matin avec ſon Neveu : Vous êtes trop heureux, lui dit-il, on vous

à n'en pouvoir douter ; profitez des ſentimens
a pour vous. Obtenez par votre hardieſſe les
res faveurs de la Comteſſe ; forcez-la à ne rien
r à vos deſirs. On ne traite pas l'amour avec
inceſſes comme avec les autres femmes ; il faut
oſer quand on eſt ſûr de plaire, le reſpect les
tune, elles y ſont trop accoutumées. Com-
leur eſt difficile de trouver des occaſions, la
eſſe vous pardonnera aiſément tout ce que vous
rendrez pour lui en donner une de contenter
ſion & la vôtre. Trouvez moyen continua-t-il,
us cacher le ſoir dans ſa chambre ; & lorſque
nmes de cette Princeſſe ſeront retirées, vous
rez à ſes yeux, Je laiſſe à votre amour, a-
t-il avec un ris forcé, le ſoin du reſte de
ture.

jeune Pancallier ſaiſit avec tranſport le perni-
conſeil de ſon Oncle. Il l'aſſura qu'il ne man-
it ni d'amour ni de hardieſſe pour l'exécuter ;
e ſeroit dès le ſoir même, parce qu'il avoit ap-
ue la Comteſſe feroit une promenade d'où elle
iendroit que fort tard, & que cette petite ab-
favoriſeroit ſon deſſein. Il dit enſuite à ſon
la maniere dont il imaginoit de ſe placer pour
point ſurpris, après quoi ils ſe ſéparerent.

Comte de Pancallier charmé d'avoir trouvé
e crédulité dans ſon malheureux Neveu, at-
avec impatience la fin de la journée. Il fit a-
les principaux Seigneurs de la Cour de ſe ren-
près de lui pour une affaire importante qui re-
it le ſervice du Comte de Savoye ; & à l'heu-
ule marquée pour porter les derniers coups à la
eſſe, il leur ordonna de le ſuivre dans l'appar-
it de cette Princeſſe. Je veux que vous ſoyez
ns, leur dit-il, qu'il n'y a rien de ſacré pour
lorſqu'il s'agit de venger l'honneur du Comte
Souverain. En finiſſant ce diſcours, il fit en-
r la porte de la chambre de la Comteſſe.

Ses femmes ne venoient que d'en ſortir. Le jeune Pancallier n'avoit encore oſé ſe montrer. Il fut auſſi épouvanté que cette Princeſſe du bruit qui ſe faiſoit, & du nombre des gens qu'il entendoit entrer dans cette chambre. Mais ſon cruel Oncle ne lui donna pas le tems de faire réflexion ſur ce qui ſe paſſoit; il alla lever la portiere où il ſavoit qu'il devoit être caché: Meurs, Traître, lui dit-il en lui enfonçant ſon poignard dans le cœur, & que la juſte punition de ton audace faſſe trembler déſormais tous ceux qui voudroient t'imiter. Pour vous, Madame, ajoûta-t-il en ſe tournant du côté du lit de la Comteſſe, qui à demi évanouie de frayeur avoit ouvert ſon rideau, ſouffrez que nous nous aſſurions de vous, en attendant que le Comte de Savoye qui ſeul a droit de diſpoſer de votre ſort, nous ait fait ſavoir ſes volontés.

Pendant ce diſcours l'étonnement & la conſternation étoient peintes ſur les viſages de tous les ſpectateurs de cette ſanglante tragédie. Les Seigneurs qui en étoient témoins, avoient peine à approuver la cruauté du Comte de Pancallier; ils ne pouvoient s'empêcher d'être attendris du malheur de la Comteſſe; mais, comme toutes les apparences la faiſoient croire coupable, perſonne n'oſa paroître s'intéreſſer pour elle. On tranſporta cette Princeſſe dans un autre corps de logis du Palais, où elle fut gardée avec beaucoup d'exactitude. On ne laiſſa auprès d'elle que ceux qui étoient abſolument néceſſaires à ſon ſervice; Emilie fut de ce nombre.

La Comteſſe s'étoit laiſſée conduire dans ce nouvel appartement avec l'inſenſibilité d'une perſonne qui a entierement perdu l'uſage des ſens & de la raiſon. On la mit dans ſon lit, elle y fut longtems ſans reprendre ſes eſprits. Enfin revenant un peu de ce trouble affreux, elle regarda Emilie, qui à genoux devant ſon lit fondoit en larmes: Ah! Emilie, lui dit-elle, quelle horrible aventure eſt la mienne? Puis-je ſans mourir y penſer? Je parois convaincue

d'un commerce criminel, moi qui n'ai jamais eu le moindre deſſein contraire à la vertu! Pourquoi, continua-t-elle, le jeune Pancallier s'eſt-il trouvé dans ma chambre? Pourquoi ſon Oncle en eſt-il informé, & l'a-t-il fait mourir avec tant de fureur? Enfin, quel eſt le motif qui les a fait agir l'un & l'autre? C'eſt un myſtere que je ne puis démêler; je comprens ſeulement que jamais deſtinée n'a été ſi malheureuſe que la mienne. Qui pourra prouver mon innocence au Comte de Savoye? Tout ce que je dirai, ſera ſuſpect. Le jeune Pancallier auroit pu me juſtifier; ſa mort en m'ôtant cette eſpérance, me livre à la haine du Régent que je n'ai que trop irrité. Je paroîtrai coupable aux yeux d'un Mari & de toute l'Europe; & ce qui ajoûte encore à ma douleur, Mandoce pourra me ſoupçonner.

Cette réflexion la toucha ſi vivement, qu'elle n'eut pas la force de parler davantage. Elle garda un morne ſilence, qui fit craindre cent fois à Emilie que cette Princeſſe ne pût ſans expirer ſoutenir l'excès de ſon affliction. Cette fille employa inutilement ſon eſprit & toute ſon adreſſe pour l'empêcher de s'abandonner au déſeſpoir. Tout ce qu'Emilie diſoit, étoit à peine écouté de la Comteſſe. Elle paſſa pluſieurs jours dans un accablement qui lui tint lieu de quelque repos. Enfin le courrier que le Comte de Pancallier avoit envoyé en Angleterre, revint, & lui apporta une réponſe telle qu'il la ſouhaitoit.

La douleur & la colere du Roi d'Angleterre avoit été grande en recevant ſa lettre; mais celle du Comte de Savoye avoit paſſé les bornes de la raiſon. Sa jalouſie naturelle animée par un ſentiment de gloire, lui fit penſer qu'il ne pourroit trop promptement & avec trop de rigueur punir une perſonne par qui il croyoit avoir reçu un affront ſi ſenſible. L'action du Comte de Pancallier étoit une preuve contre elle, qui ne laiſſoit aucun doute qu'elle ne fût coupable. Il alloit mander qu'on la fit mourir, ſi le Roi d'An-

gleterre qui avoit conſervé plus de ſang froid, ne lui avoit repréſenté qu'il ne falloit pas ſuivre ce premier mouvement; que puiſque le déshonneur avoit été public, la punition devoit l'être; & qu'il devoit ſuffire à ſon honneur outragé d'abandonner la Comteſſe à la rigueur de la Loi établie en Lombardie & en Savoye, qui condamnoit toutes les femmes ſurpriſes comme l'avoit été cette Princeſſe, à mourir, s'il ne ſe préſentoit pas un Chevalier, qui, en combattant ſon accuſateur, la juſtifiât par le ſort des armes.

Le Comte de Savoye ſe rendit aux raiſons du Roi d'Angleterre avec d'autant plus de facilité, qu'il ſavoit que la valeur du Comte de Pancallier étoit redoutable; qu'il étoit bien perſuadé que perſonne n'oſeroit entreprendre la défenſe de la Comteſſe; & qu'ainſi ſa vengeance n'en étoit pas moins ſûre pour être différée. Il n'accorda que trois mois à la juſtification de cette Princeſſe, quoique la Loi lui en accordât davantage; & il réſolut de ne quitter l'Angleterre pour retourner à Turin, que lorsque ſes ordres ſeroient exécutés.

Le Comte de Pancallier que ſon crime avoit rendu encore plus farouche, ſe fit un barbare plaiſir d'aller lui-même annoncer à la Comteſſe un ſi terrible arrêt. Il n'attendit pas ſa réponſe, il ſortit pour le rendre public.

Quelque préparée que fût la Comteſſe au plus funeſte événement, une condamnation ſi prompte la ſurprit. La tendreſſe que le Comte de Savoye avoit paru avoir pour elle, lui avoit fait croire qu'il n'en viendroit point à cette extrémité ſans lui avoit parlé, & ſans avoir examiné par lui-même ſi elle étoit véritablement coupable. L'horreur de ſon ſupplice, & la honte qui y étoit attachée, la firent frémir. Emilie fit un effort ſur ſa propre douleur pour adoucir celle de la Comteſſe, & pour lui donner des eſpérances qu'elle n'avoit peut-être pas elle-même. Raſſurez-

ſurez-vous, Madame, lui diſoit-elle, & croyez que malgré ceux qui veulent ternir votre réputation, votre innocence trouvera des défenſeurs.

Ce diſcours fit peu d'impreſſion ſur l'eſprit de cette Princeſſe; elle ſe croyoit trop malheureuſe pour eſpérer que quelqu'un voulût s'expoſer pour elle. Il y avoit cependant des momens où il ne lui paroiſſoit pas impoſſible que Mandoce vînt à ſon ſecours; mais elle s'arrêtoit peu ſur cette penſée, mille raiſons la détruiſoient. Je ne dois point juger des ſentimens de Mandoce par les miens, diſoit-elle; tout ce qui m'eſt revenu de lui, a contribué à rendre inutiles les efforts que ma raiſon faiſoit pour ſurmonter ma paſſion, & ce qu'il entendra dire de moi, me fera paroître à ſes yeux, non ſeulement indigne de ſon attachement, mais même de ſon ſouvenir. Madame, lui répondit Emilie, dans la ſituation malheureuſe où vous êtes, vous ne devez ſonger qu'à ſauver votre vie & à confondre vos ennemis, qui oſent vous accuſer d'une façon ſi injurieuſe. Il ne vous eſt pas permis de n'en pas chercher les moyens. Je n'en vois point de plus ſûr que celui d'avoir recours à Mandoce; c'eſt le ſeul homme que vous connoiſſiez qui ait une vertu aſſez noble pour une pareille entrepriſe. Vous ne devez faire aucun ſcrupule de lui écrire, puiſqu'il s'agit de votre gloire; je me charge de lui faire tenir votre lettre.

La Comteſſe avoit bien de la peine à ſe réſoudre de ſuivre le conſeil d'Emilie. Elle craignoit de faire une démarche inutile, & que Mandoce déjà trop prévenu contre elle ſur les bruits publics, n'ajoûtât pas foi à ce qu'elle lui manderoit pour les détruire. Enfin l'image affreuſe d'une mort qui la déshonoreroit, & les perſécutions d'Emilie qui augmentoient tous les jours, la déterminerent, quoiqu'avec peu d'eſpérance de ſuccès, à écrire à Mandoce.

Ce Prince éprouvoit de ſon côté d'autres revers de la fortune. Il étoit parti de Sicile ſur la nouvelle

qu'il avoit reçue que les Tolédes, profitant de ſon abſence, s'étoient emparés d'une partie de ſes Etats, & qu'ils avoient mis le ſiege devant Carthagene. Mandoce accompagné du Comte d'Eu qui n'avoit point voulu l'abandonner, étoit entré dans la Place; ainſi il ignoroit les derniers malheurs de la Comteſſe de Savoye.

Le diſcours qu'on lui avoit tenu contre elle en Sicile, étoit demeuré profondément gravé dans ſon ame, & y avoit jetté tout le trouble imaginable; mais le penchant naturel qui nous porte preſque toujours à nous flatter dans nos malheurs, lui faiſoit quelquefois ſoupçonner ce bruit de fauſſeté. Le déſeſpoir de n'être point en liberté d'aller s'en éclaircir, lui faiſoit négliger le ſoin de ſa vie, & avoit encore augmenté ſa valeur. On le regardoit comme un homme extraordinaire. Le Comte d'Eu lui faiſoit ſouvent des reproches de ce qu'il s'expoſoit trop légérement, ſans le perſuader de prendre à l'avenir plus de précaution.

Un jour que Mandoce rentroit dans la Ville au retour d'une ſortie où il avoit fait des actions ſurprenantes, on lui dit qu'un priſonnier demandoit à lui parler. Il ordonna qu'on le fît entrer. Son étonnement ne ſe peut exprimer lorſqu'il reconnut ce priſonnier pour un Ecuyer de la Comteſſe, qui étoit Frere d'Emilie. Ce Jeune-homme zélé pour ſa Princeſſe, n'ayant point trouvé Mandoce en Sicile où ſa Sœur l'avoit envoyé, étoit venu le chercher dans ſes Etats, & ayant appris que ce Prince étoit dans Carthagene, il avoit eu l'adreſſe de ſe mêler avec les ennemis, & de ſe faire prendre priſonnier à la ſortie qu'avoit fait Mandoce. Il fit à ce Prince le récit de la cruelle avénture de la Comteſſe, & il lui dit tout ce qu'il crut devoir le perſuader de l'horrible injuſtice de l'accuſation qu'on lui faiſoit. Il lui donna enſuite la lettre de cette Princeſſe, & il n'oublia rien pour l'engager à la ſecourir.

Mandoce ſe trouvoit agité dans ce moment de mouvemens ſi violens cauſés par l'amour & la jalouſie, qu'il n'écoutoit qu'à-peine ce qu'on lui diſoit; & qu'il ne daigna pas lire la lettre. Il ſe fit dans ſon eſprit une confuſion qui ne lui laiſſa rien voir que les apparences du crime de la Comteſſe, & qui lui ferma les yeux ſur tout ce qui le pouvoit porter à la pitié. Saiſi de colere: Allez, dit-il au Frere d'Emilie, rendez compte de la ſituation où vous me trouvez, elle me force à refuſer ce qu'on ſouhaite de moi, & à vous dire qu'il faut chercher un autre Défenſeur. Partez, continua-t-il, ne perdez pas un moment. En finiſſant ce diſcours ſans vouloir l'écouter davantage, il le remit entre les mains d'un Officier, à qui il ordonna de le conduire en ſûreté hors de la Ville.

Mandoce étoit ſi tranſporté qu'il ne ſe reconnoiſſoit plus lui-même. Son trouble étoit ſi grand que le Comte d'Eu étoit entré dans ſa chambre, & lui en avoit déjà demandé pluſieurs fois la cauſe, ſans qu'il y eût fait aucune attention. Il apperçut enfin ce Prince, & il fit un effort ſur la violence de ſes paſſions pour lui conter ce qu'il venoit d'apprendre de la Comteſſe de Savoye. En refuſant de combattre pour elle, continua Mandoce ſans donner le tems au Comte d'Eu de lui répondre, j'ai montré que l'amour n'a plus de pouvoir ſur moi lorſqu'il n'eſt plus ſoutenu par l'eſtime. La Comteſſe s'eſt rendue indigne de celle que j'avois pour elle. Les ſoupçons qu'on m'avoit donnés ſur ſa conduite, ſont trop cruellement confirmés; je ne ſaurois plus douter que l'ingrate n'ait oublié pour un autre ces raiſons d'honneur & de bienſéance dont elle s'eſt défendue contre moi. Hélas! lorſque ſes rigueurs faiſoient toutes mes craintes, je ne penſois pas que j'en ſerois le ſeul objet; & déſeſpérant de l'obliger jamais à prendre un engagement avec moi, je ne m'étois point imaginé qu'elle en pût prendre avec un autre.

Le Comte d'Eu trouvoit que la douleur de Man-

doce étoit ſi juſte, qu'il crut en devoir laiſſer paſſer les premiers mouvemens avant que d'entreprendre de le perſuader de la modérer. Il laiſſoit un libre cours à ſes plaintes, & ſe contentoit de s'affliger avec lui.

Dans le tems que Mandoce étoit le plus animé contre la Comteſſe, l'envie de ſavoir comment elle pourroit s'excuſer auprès de lui, & peut-être l'eſpérance de trouver de nouveaux ſujets de la haïr, lui fit ouvrir la lettre qu'elle lui écrivoit, & il y lut ces mots :

Le peu d'attachement que j'ai pour la vie, m'a fait juſqu'ici négliger le ſoin de la conſerver; mais, quand je fais réflexion que ſi je la perds, je paroîtrai coupable d'un crime dont le ſimple ſoupçon me fait horreur, je me reproche à moi-même cette indifférence, & je me détermine enfin à vous faire ſavoir mes malheurs. Le Frere d'Emilie vous en inſtruira; je m'en épargne le récit trop cruel. Malgré les apparences qui me condamnent aux yeux de tout le monde, j'oſe me flatter que je ne le ſerai point par vous. Vous ſavez mes ſentimens les plus ſecrets; l'aveu que vous m'en avez arraché, & dont je me ſuis punie ſi ſéverement, me juſtifie auprès de vous. Il m'eſt permis de le rappeller dans l'état où je ſuis; il doit vous engager à prendre ma défenſe. Mais d'affreuſes idées me perſuadent que peut-être il ne ſera plus tems, & qu'une mort indigne de ma vie préviendra votre ſecours. Qui auroit pu croire qu'une fin ſi funeſte termineroit des jours qui étoient ſi tranquilles avant que je vous euſſe vu? Ne refuſez pas des larmes à une deſtinée ſi peu méritée & ſi malheureuſe; & n'oubliez jamais que je vous donne aujourd'hui la plus forte preuve de confiance & d'eſtime, que pendant ſa vie & en mourant pouvoit vous donner la Comteſſe de Savoye.

te lettre fit ſur Mandoce un effet bien différent
ui qu'il en avoit attendu ; il en fut ſi attendri,
ne put s'empêcher de répandre des larmes : à
eut-il la force d'achever de la lire, qu'elle lui
des mains. Si elle ne lui ôta pas entierement
uſie, elle lui fit du-moins regarder avec éton-
t, que cette jalouſie l'eût aveuglé au point de
e enviſager, ſans frémir, la mort d'une per-
qu'il avoit aimée ſi paſſionnément, & qu'il
it encore que trop pour ſon repos. Il ſe re-
oit ſa dureté ; l'action qu'il venoit de faire, lui
bleſſer les loix de l'honneur. Plus il réfléchiſ-
r ce que lui mandoit la Comteſſe, & plus il
it que quelque choſe qui lui en pût couter, il
la tirer du péril où elle étoit. Je ſerois in-
de vivre, diſoit-il au Comte d'Eu, ſi j'aban-
s une Princeſſe qui a recours à moi. La crain-
hazarder par mon abſence, de perdre mes E-
e doit point me faire balancer un moment.
Comte d'Eu non ſeulement ne s'oppoſa point
olution de Mandoce, mais il en facilita même
tion, en lui diſant qu'il pouvoit lui confier la
e de Carthagene, & qu'il devoit être aſſuré
l n'étoit pas aſſez heureux pour la lui conſer-
l pouvoit compter du-moins qu'il s'enſéveli-
us ſes ruines avant que de la laiſſer paſſer à ſes
is.

doce pénétré de reconnoiſſance, embraſſa le
d'Eu, & après lui avoir demandé pardon de
l alloit abuſer de ſon amitié, il prit avec lui les
s néceſſaires pour ſon départ. Elles furent
feroit répandre le bruit qu'il alloit s'abſenter
t quelques jours pour une négociation ſecrette
uvoit terminer la guerre, & de laiſſer au Com-
u un ordre pour commander en ſon abſence.
oulut mener dans ſon voyage qu'un ſeul hom-
ec lui ; ce ne put être Don Ramir, il avoit
ſſé quelques jours auparavant.

Les assiégés firent une sortie; comme elle n'étoit que pour favoriser celle de Mandoce, elle ne fut ni difficile ni dangereuse. Ce Prince fit pour se rendre en Savoye toute la diligence que peut faire un Amant qui court assurer les jours de ce qu'il aime. Il laissa l'Espagnol qu'il avoit avec lui, à cinq ou six lieues de Turin; il jugeoit à propos d'y entrer seul. Son impatience lui permit à peine lorsqu'il y fut arrivé, de descendre de cheval pour se rendre au Palais. Il espéroit trouver le moyen de parler à Emilie ou à son Frere, avant que de combattre le Comte de Pancallier.

Comme il marchoit dans le Palais avec quelque sorte d'inquiétude d'être reconnu de quelqu'autre que de ceux qu'il cherchoit, en traversant une galerie, il vit paroître une foule de monde qui lui sembla venir à lui. Il songeoit à l'éviter lorsqu'il apperçut une porte à demi ouverte; il s'y jette, & par un effet du hazard, c'étoit précisément le lieu où l'on amenoit la Comtesse. Le terme fixé pour sa justification expiroit, & elle venoit satisfaire aux devoirs que sa vertu & la Religion exigeoient d'elle.

Mandoce étoit placé derriere un rideau dans l'embrasure d'une fenêtre; le spectacle qui s'offrit à lui, mit sa constance à la derniere épreuve. Il vit la Comtesse entrer avec un air modeste & une douleur courageuse, qui sembloit faire voir l'innocence de son ame & le mépris qu'elle avoit pour la vie. Elle demeura seule avec celui qu'elle avoit choisi pour la préparer à la mort. La certitude qu'elle croyoit avoir de n'être entendue que de lui, la faisoit parler assez haut; ainsi Mandoce sans le vouloir fut forcé d'apprendre les secrets les plus cachés de cette Princesse, & il fut convaincu, par ce qu'il entendit qu'elle ne se reprochoit rien que la tendresse qu'elle avoit eue pour lui, & dont malgré les sujets qu'elle croyoit avoir de s'en plaindre, elle s'accusoit encore dans ces tristes momens. Je pardonne au Comte de

Savoye, ajoûta-t-elle enfin à ce qu'elle venoit de dire, l'injuſtice de ma mort. Je ne me crois pas entierement innocente à ſon égard, puiſque j'ai eu pour un autre des ſentimens que je ne devois avoir que pour lui; & c'eſt pour cette faute involontaire, & qu'il ignore, que je ſacrifie ma vie à celui de qui je la tiens.

Pendant que la Comteſſe parloit, Mandoce penſa vingt fois ouvrir le rideau, & s'aller jetter transporté d'amour, d'admiration & de joie, aux genoux de cette Princeſſe. Le reſpect pour ce qui ſe paſſoit, & la crainte de ſe rendre inutile à la défenſe des jours de la Comteſſe, furent ſeuls capables de l'arrêter. Il profita du trouble & de la confuſion lorſqu'on la remena dans ſon appartement, pour ſortir ſans être remarqué.

On avoit dreſſé dans le milieu de la place qui étoit devant le Palais, une colomne de marbre blanc, où étoit attaché une eſpece de bouclier, ſur lequel celui qui demandoit le combat, devoit faire écrire ſon nom. Mandoce ne voulant point y faire mettre le ſien, fit ſeulement écrire qu'un Chevalier ſe déclaroit défenſeur de la Comteſſe de Savoye; & auſſitôt il alla dans un endroit écarté de la Ville où il avoit laiſſé ſes armes.

Pendant qu'il les reprend avec beaucoup de diligence, la joie publique avoit déjà annoncé au Comte de Pancallier le ſecours imprévu qui arrivoit à la Comteſſe. Sa fierté ne ſe démentit point en cette occaſion; ſon eſprit peu ſuſceptible des préventions de ce tems-là, ne lui fit point appréhender une preuve remiſe au ſort des armes. Perſuadé que la valeur, & non la juſtice, décidoit, il ſe prépara à ſoutenir ſon crime ſans crainte & ſans remords: il mépriſa même un ennemi qui ne vouloit pas ſe nommer; & ſans faire ſur cela les difficultés qu'il auroit pu faire, il ordonna que ſelon l'uſage on demandât à la

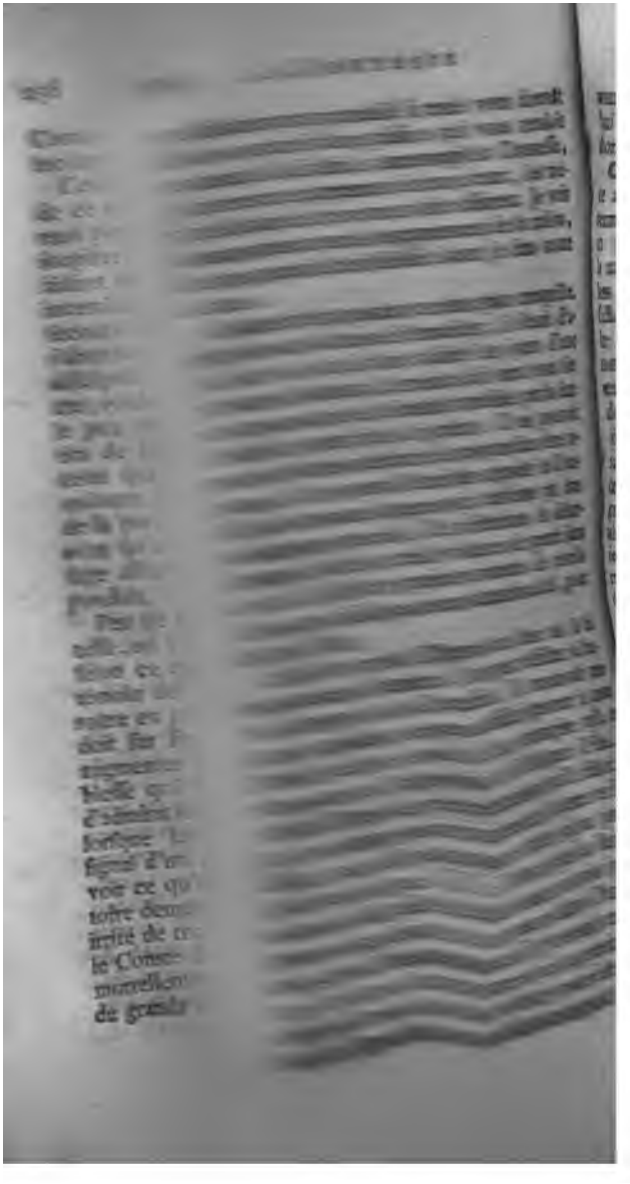
Comteſſe ſi elle remettoit ſes intérêts au Chevalier inconnu qui offroit de les ſoutenir.

Cette Princeſſe, bien loin de reſſentir de la joie de ce qu'il ſe trouvoit enfin un homme aſſez généreux pour prendre ſon parti, ne put s'empêcher d'en ſoupirer & d'héſiter ſur ſa réponſe; mais auſſitôt ſe faiſant un crime des raiſons qui la portoient à cette incertitude & à ſouhaiter la mort, elle accepta un ſecours qu'elle eût peut-être refuſé ſi elle avoit oſé s'abandonner aux mouvemens de la douleur & du déſeſpoir ſecret que toute ſa vertu avoit peine à vaincre; voulant même par un témoignage public réparer le peu de ſatisfaction qu'elle avoit laiſſé voir, elle tira de ſon doigt une bague, & en la remettant à celui qui étoit chargé de ſavoir ſa volonté, elle lui ordonna de la porter à ſon Protecteur, & de le prier de ſa part de la recevoir, non ſeulement comme un aveu qu'elle faiſoit de lui, mais auſſi comme le préſage aſſuré de la victoire dont ſon innocence lui répondoit.

Peu de momens après le conſentement de la Comteſſe, on vint la prendre pour la conduire au lieu où, ſelon ce qui étoit porté par la Loi, elle devoit être témoin de la déciſion de ſon ſort. La honte de paroître en public d'une façon ſi indigne d'elle, répandoit ſur ſon viſage une rougeur qui ne ſervoit qu'à augmenter ſa beauté, ſans diminuer cet air de nobleſſe qui lui étoit naturel. Il s'éleva un murmure d'admiration en la voyant paroître, qui ne ceſſa que lorſque les Juges du Camp eurent fait donner le ſignal d'un combat, où la valeur & le courage firent voir ce qu'ils ont de grand & d'admirable. La victoire demeura longtems incertaine. Enfin Mandoce irrité de trouver tant de réſiſtance, preſſa ſi vivement le Comte de Pancallier, qu'il le fit tomber à ſes pieds mortellement bleſſé. Tout le monde applaudit par de grands cris à la victoire de Mandoce, & auſſitôt

ncipaux Seigneurs de Savoye s'approcherent
ntendre le Comte de Pancallier qui avoit fait
u'il vouloit parler ; il déclara publiquement ſa
n. A peine avoit-il juſtifié la Comteſſe par le
e tous ſes crimes, que le Peuple furieux ſe
r lui, & par toutes ſortes de cruautés & d'in-
s rendit ſa mort auſſi terrible que devoit
elle d'un auſſi méchant homme.
dant que le Peuple marquoit à la Comteſſe, par
r de la venger, ſon zele & ſon attachement,
toute la Cour dont elle étoit adorée, la re-
ſoit en triomphe au Palais, Mandoce diſparut ;
gré tous les ſoins qu'on prit par les ordres de
teſſe pour en apprendre des nouvelles, on ne
réuſſir. Elle fut véritablement fâchée de ne
connoître celui à qui elle avoit de ſi grandes
ions, & de ne pouvoir lui en témoigner ſa
oiſſance. On fit partir un homme de marque
orter au Comte de Savoye en Angleterre, une
le qui le devoit combler de joie.
Comteſſe s'étoit trouvée dans le cours de cette
e dans des ſituations ſi violentes, qu'il étoit
uſte qu'on la laiſſât enfin à elle même. Elle
ma avec Emilie dans ſon cabinet. Dès qu'elle
ſeule avec elle, & qu'elle fit réflexion ſur le
: joie que lui donnoit un changement ſi avan-
, quels reproches ne ſe fit-elle point ? Je ſuis
e, Emilie, diſoit-elle, & je ne ſuis pas con-
Je dois la vie & l'honneur à un autre qu'à
ce ; il ne m'a pas même jugé digne de ſa pi-
ne s'eſt fait un fantôme d'obligation & de de-
ue pour m'abandonner. Je vois combien je
s trompée, quand j'ai cru lui avoir inſpiré les
ſentimens que j'avois pour lui ; & cependant
dans un état où je ne puis m'en conſoler ni

triſtes réflexions étoient ſuivies d'un torrent de
Madame, lui dit Emilie, le Ciel a permis



faire, adoucirent un peu ſa douleur, & ent la force d'aller à Carthagene, où ſon 'appelloit.

ant le Comte d'Eu avoit défendu cette Pla- utant de gloire que de bonheur. Les en- rmés de l'abſence de Mandoce, voulurent r ; ils donnerent un aſſaut. Dans le fort de e Comte de Tolède fut fait priſonnier, & is obligés de ſe retirer avec une perte con- Privés de leur Chef, ils ne preſſerent plus rec la même ardeur. Le Comte d'Eu crut nquer à l'amitié qu'il avoit pour Mandoce, ant à adoucir la priſon du Comte de Tolé- la lui rendre ſupportable. Touché même es qualités qu'il remarqua en lui, & de ſa nt il avoit été témoin, il forma le deſſein ur ſon mariage avec Dona Iſabelle, une i n'étoit fondée que ſur une haine hérédi- n'avoit que trop duré. Il en parla au Comte e, & il lui dit qu'il emploieroit tout le e ſon amitié lui devoit donner ſur l'eſprit oce, pour le porter par cette alliance à la le leurs Maiſons.

où ſe trouvoit le Comte de Tolède, & ce t entendu dire du mérite de Dona Iſabelle, cette propoſition trop avantageuſe pour écoutée avec plaiſir. On convint d'une d'armes juſqu'au retour de Mandoce. Il rompt que le Comte d'Eu ne l'avoit eſpéré. pénétré des obligations qu'il avoit à ce i en témoigna en arrivant ſa reconnoiſſance ermes les plus tendres. Il lui rendit compte eux ſuccès de ſon voyage, & de la façon & touchante dont il avoit appris qu'il étoit imé de la Comteſſe de Savoye.

nte d'Eu oublia dans ce moment ſes cha- r prendre part à la ſatisfaction de ſon ami ; enſuite du Comte de Tolède, & de l'envie

qu'il avoit de voir finir leurs inimitiés par une paix ſolide. Mandoce devoit trop au Comte d'Eu pour n'être pas charmé de trouver une occaſion de lui faire connoître le pouvoir qu'il avoit ſur lui; il le rendit maître abſolu de ſes intérêts. Dona Iſabelle de ſon côté ſacrifia à la tendreſſe qu'elle avoit pour ſon Frere, la répugnance qu'elle ſe ſentoit pour un nouvel engagement. Le Comte de Toléde & Mandoce oublierent qu'ils avoient été ennemis. L'amitié prit facilement la place de la haine dans le cœur de deux hommes déjà ſi prévenus d'eſtime l'un pour l'autre. Le mariage de Dona Iſabelle qui aſſuroit la paix, cauſa une joie générale; elle partit auſſitôt après pour ſuivre ſon Mari dans ſes Etats.

Les ſoins importans dont Mandoce avoit dû être occupé, n'avoient pu le diſtraire un moment du ſouvenir de la Comteſſe de Savoye. Plus tourmenté que jamais de l'envie de la voir, & des obſtacles qui s'y oppoſoient, il s'abandonnoit au chagrin le plus vif. A ces agitations ſe joignit l'impatience de ſavoir comment elle auroit reçu ſa lettre. Celui qu'il en avoit chargé ne revenoit point, & ce retardement lui donnoit des inquiétudes mortelles. Mille craintes s'emparerent de ſon eſprit. Celui qui le frappoit le plus, étoit que cet homme n'eût fait quelque imprudence; il lui paroiſſoit qu'il en avoit fait une lui-même d'écrire à la Comteſſe. Tout le déſeſpéroit, il ne ſavoit à quoi ſe réſoudre.

Le Comte d'Eu pour terminer l'incertitude où il le voyoit, lui propoſa de venir avec lui à la Cour d'Henri I. où il ſe croyoit obligé de retourner. Vous y trouverez peut-être, lui dit-il, une occaſion d'aller à celle de Savoye ſans que ce voyage puiſſe être ſuſpect; du-moins vous ſerez plus à portée en France d'apprendre des nouvelles de la Comteſſe. Mandoce ſe laiſſa d'autant plus aiſément perſuader par le diſcours de ce Prince, qu'il trouvoit que ce ſeroit toujours un grand adouciſſement à ſes peines,

de ne point quitter un ami qu'il aimoit tendrement, & avec qui il en pouvoit parler.

La veille de ſon départ, lorſqu'il ne l'eſpéroit plus, l'Eſpagnol qu'il avoit envoyé à Turin, arriva & lui donna un nouveau ſujet de s'affliger, en lui rapportant ſa lettre qu'on n'avoit pas voulu recevoir. Cet homme dit à Mandoce qu'un malheur imprévu l'avoit empêché d'exécuter ſes ordres auſſi promptement qu'il l'auroit ſouhaité; que pour y ſatisfaire trois jours après qu'il l'eut laiſſé, ſans faire attention au mauvais tems, il s'etoit mis dans une barque dans le deſſein de repaſſer le Pô; que cette barque avoit eu le ſort de pluſieurs autres qui avoient péri, qu'on l'avoit retiré de l'eau preſque mort, & porté dans une maiſon près du rivage, où une maladie violente cauſée ſans-doute par cet accident, l'avoit retenu pendant près d'un mois; qu'auſſitôt que ſes forces le lui avoient pu permettre, il s'étoit rendu à Turin; qu'il avoit trouvé l'occaſion de donner à Emilie la lettre dont il étoit chargé; que peu de momens après elle la lui avoit rapportée avec un ordre exprès de la Comteſſe de repartir ſur le champ. Il ajoûta que lorſqu'il ſortoit de la Ville, le Comte de Savoye y arrivoit.

Mandoce écoutoit impatiemment ce récit; & [illegible] faire réflexion que le refus qu'avoit fait la Comteſſe de recevoir ſa lettre, pouvoit n'avoir point d'autre cauſe que l'opinion où elle étoit qu'il lui avoit refuſé ſon ſecours, il ſe livroit aux plus cruelles penſées que puiſſe avoir un Amant qui croit que la perſonne qu'il aime, ne veut plus entendre parler de lui. Dans cette douloureuſe ſituation il partit avec le Comte d'Eu ſans avoir aucun deſſein bien formé. Il arrivoit en même tems des événemens ſi favorables pour lui, que quand il en eût été le maître, il n'eût pas pu les diſpoſer autrement.

Henri I. toujours jaloux de la puiſſance du Duc Guillaume &, ne ſe trouvant pas en état de l'abaiſ-

ſer, ſongea du-moins à lui ôter l'eſpérance de la couronne d'Angleterre, en appuyant auprès d'Edouard les intérêts d'un jeune Prince de ſon Sang, que l'Empereur avoit élevé & renvoyé depuis peu auprès de lui. Le Comte d'Eu, & Mandoce qui ne ſe faiſoit pas connoître, arriverent dans cette conjoncture, à la Cour d'Henri I. Il parut au Roi que perſonne n'étoit plus propre que le Comte d'Eu à conduire avec ſuccès l'importante négociation qu'il vouloit commencer en Angleterre.

Le même jour que ce Prince reçut les ordres du Roi, & qu'il accepta l'emploi dont il le chargeoit, on apprit en France la nouvelle que le Comte de Savoye étoit mort, que la Comteſſe qui n'avoit point d'enfans, avoit voulu, en retournant auprès du Roi ſon Frere, quitter une Cour où elle avoit eſſuyé de ſi ſenſibles déplaiſirs. A cette nouvelle tous les ſentimens de Mandoce changerent; & ſans ſavoir ſi ce qu'il ſouhaitoit lui ſeroit heureux ou funeſte, il eut une impatience extrême de ſuivre le Comte d'Eu en Angleterre, & il ne ceſſa point de le preſſer & de le prier de partir juſqu'au moment qu'ils s'embarquerent enſemble à Calais.

Mais plus Mandoce approchoit de Londres, plus ſes craintes & ſes agitations renaiſſoient. Dès le ſoir même qu'il y fut arrivé, il ſe déroba des gens du Comte d'Eu, & habillé le plus ſimplement qu'il lui fut poſſible, il ſe rendit à l'appartement de la Comteſſe de Savoye. Il lui fit dire qu'un homme de la ſuite de l'Ambaſſadeur de France, prenoit la liberté de lui demander une audience particuliere.

La Comteſſe qui ne pouvoit comprendre ce que cet homme pouvoit avoir à lui dire, envoya Emilie pour le ſavoir; mais Emilie n'eût pas ſitôt jetté les yeux ſur lui, que ſans lui parler elle rentra brusquement dans la chambre. Il la ſuivit avec un trouble qui ne peut être comparé qu'à celui de la Comteſſe lorſqu'elle le reconnut. Quoi! dit-elle avec un

en animé de colere, & voulant entrer dans ſon ca-inet pour le fuir, Mandoce oſe ſe préſenter devant oi? Oui, Madame, lui dit-il en ſe jettant à ſes enoux & en l'arrêtant malgré elle: mais il ne vous mportunera pas longtems; je ne veux que remettre otre vos mains ce témoignage de votre confiance. n diſant cela, il lui préſenta la bague qu'il avoit eçue d'elle.

La vue de cette bague fit démêler en un moment la Comteſſe toute la vérité, & la tira d'erreur. Jn nouveau trouble s'éleva dans ſon ame; elle de-eura quelque tems interdite ſans ſonger à faire re-ever Mandoce, qui étoit toujours à ſes genoux ſans voir la force de lui rien dire. Rompant enfin un ilence qui ne cauſoit pas moins d'étonnement que le crainte à ce Prince: Ah! Mandoce, lui dit-elle n le regardant avec des yeux pleins de douceur & le charmes, c'eſt donc à vous que je dois & ma ie & ma gloire? Non, Madame, lui dit-il, vous e devez rien qu'à vous-même. Je n'ai d'autre avan-age que d'avoir puni votre ennemi.

A ce court éclairciſſement ſuccéda entre ces deux erſonnes qui s'aimoient, une de ces converſations ouces & animées qu'on imagine facilement, & u'il n'eſt pas aiſé de rapporter. Ils parlerent de tous es événemens extraordinaires de leur vie depuis u'ils s'étoient connus. Les ſoupirs & les larmes nterrompirent ſouvent leurs diſcours. Enfin la Com-eſſe qui n'avoit plus de devoir qui combattît ſon in-lination, & qui ne ſe reprochoit plus la paſſion u'elle avoit pour Mandoce, la lui avoua ſans ſcru-ule. Charmé du plaiſir de ſe voir & d'être en li-erté de ſe rendre compte de leurs moindres pen-es, ils paſſerent pluſieurs jours dans l'état du mon-e le plus heureux.

La Comteſſe apprit au Roi ſon Frere les obliga-ons qu'elle avoit à Mandoce. Il entra dans ſa re-onnoiſſance, en approuvant le deſſein où elle étoit

de l'épouſer, auſſitôt que la bienſéance le pourroit permettre. Ce mariage ſe fit avec toute la magnificence poſſible.

La négociation que le Comte d'Eu traitoit en Angleterre, fut auſſi funeſte à ce Prince qu'elle avoit été favorable à Mandoce. Le Duc Guillaume ſe ſervit de ce prétexte, lorſqu'après la mort d'Edouard il monta ſur le Trône d'Angleterre, pour ſatisfaire ſa haine, en terminant les jours du Comte d'Eu par une mort tragique, comme toutes les Hiſtoires le rapportent.

PRE.

PRÉFACE.

j'avois voulu faire un Roman de la vie de JA-LINE DE BAVIERE, *j'aurois pu compoſer un gros me en inventant de beaux incidens; mais il it fallu de néceſſité démentir l'Hiſtoire, & oigner du ſujet. J'ai donc mieux aimé me reſ-ndre dans les limites d'une nouvelle Hiſtorique, ne ſauroit être inconnue à ceux qui ont la ndre intelligence des derniers ſiecles. Il auroit facile, pour faire briller l'Ouvrage, d'y inſé-des Tournois, des Maſcarades, des Balets & itres galanteries de cette nature; mais une nceſſe toujours diſgraciée, & qui ne ſuivoit le cours d'une fatalité attachée à ſa naiſſan-ne pouvoit gueres ſonger aux plaiſirs. D'ail-s, ces ſortes d'amuſemens ont été ſi rebattus ant d'endroits, qu'il m'a ſemblé plus à propos n'arrêter à la ſimple & pure vérité. Le nom-de quatre Maris, dont les uns furent pris par ſſance, & les autres par foibleſſe feront héris-les cheveux aux Prudes; mais il faut que ſévérité faſſe grace à la condition malheureu-le cette Princeſſe, que ſa Mere abandonnoit, les Papes mettoient en état de faire des fau-contre l'exacte bienſéance, & que ſon infortu-rivoit de conſeils raiſonnables. Si elle peut blâmée, elle doit auſſi être plainte. Elle a-mille belles qualités, & les droits les plus lé-mes à une glorieuſe fortune. Tous ces avanta-ne l'empêcherent pas de tomber dans les plus oureuſes calamités, & l'on peut voir par le bre & par la qualité de ſes miſeres, combien ionneurs, les richeſſes & la beauté ſont des ntages fragiles.*

JAQUELINE
DE
BAVIERE,
COMTESSE DE HAINAUT.

PUISQUE la prudence ne regle pas toujours la conduite des vieilles gens, il ne faut pas trouver étrange qu'elle s'éloigne quelquefois de la jeuneſſe. Les foibleſſes d'un âge peu avancé rendent de certaines fautes tolérables, & pour avoir quelques égaremens on ne fait pas abſolument divorce avec la vertu.

L'Héroïne que nous introduiſons, étoit une Princeſſe auſſi fameuſe par ſon mérite que par ſes malheurs. Son illuſtre naiſſance, ſa beauté extraordinaire, & ſon eſprit éclairé, la diſtinguoient avantageuſement entre toutes les perſonnes de ſon ſexe. A regarder ſes aventures d'un œil ſévere, on pourroit s'imaginer que ſon tempérament la portoit à l'amour & à l'inconſtance; mais en examinant ſes actions de plus près, on demeurera d'accord qu'elle étoit plus malheureuſe que criminelle.

Elle étoit Fille de Guillaume de Baviere, quatrieme du nom, Comte de Hainaut, de Hollande, de Friſe, de Zélande, & de Marguerite de Bourgogne, & arriere-Petite-Fille de l'Empereur Louis. Cette grande origine & la puiſſance de ſa Maiſon la firent rechercher dès ſon enfance. Charles VI. Roi de France, conclut le mariage de Jean ſon Fils, Dauphin de Viennois, avec cette Princeſſe qui n'avoit alors que cinq ans. L'accompliſſement en fut longtems différé; mais pendant cet intervalle, elle fut regardée comme Reine future de France. Le Roi Charles & le Comte de Hainaut étoient dans une parfaite intelligence; mais le Dauphin & ſon Epou-

ſe ne ſe connoiſſoient que parce qu'on prononçoit ſouvent leurs noms devant eux.

En attendant le tems de leur parfaite union, l'amour qui n'avoit point de part à cet engagement, ne voulut pas demeurer oiſif. Jean de Bourgogne, Duc de Brabant, qui, avec un eſprit des plus médiocres, avoit une ambition démeſurée, vint paſſer quelque tems à Mons. Il étoit Couſin germain de la jeune Princeſſe de Hainaut, & cette proximité lui donnoit un accès continuel auprès d'elle. La Comteſſe de Hainaut l'aimoit, comme s'il eût été ſon Fils, parce qu'il étoit celui de ſon Frere; & elle auroit bien voulu que les Biens immenſes deſtinés à ſa Filie, n'euſſent point été pour le Dauphin.

Le Duc de Brabant étoit aſſez bien fait, & même extrêmement riche; mais ſon intelligence ne paſſoit point une médiocrité baſſe, & il avoit une humeur ſi bizarre, qu'il étoit impoſſible aux perſonnes les plus dociles de s'en accommoder. Il ne laiſſa pas de devenir éperdûment amoureux de la Princeſſe de Hainaut; mais ces délicateſſes qui plaiſent & qui touchent, ne ſe trouverent jamais avec ſa paſſion.

Il ſe paſſoit alors en France des choſes d'une grande importance pour la Maiſon de Bourgogne. Le meurtre du Duc d'Orléans en fut le motif. Sa Femme & ſes enfans travaillerent à venger cet attentat. Le Duc de Bourgogne ſe défendit mal. La Comteſſe de Hainaut ſa Sœur étoit naturellement dans ſon parti, & la France qui vouloit épargner les parens de la Dauphine, ſouhaitoit un accommodement.

Le Duc de Brabant ni Jaqueline de Baviere n'étoient pas en état de s'intriguer dans ces querelles, & ils s'amuſoient à des jeux pendant qu'on ne parloit que de ſang à la Cour de Charles VI. Quoique le jeune Duc de Brabant aimât la Princeſſe de Hainaut autant qu'il en étoit capable, elle ne put jamais l'eſtimer. Tous ſes pas lui déplaiſoient, & il pa-

[illegible] une certaine hauteur dans les actions de [illegible] qui ne doit point [illegible]. Je ne lui connoîs point d'autre ame que celle de Dauphine. Elle [illegible] pour les honneurs dus à la Femme de l'Héritier présomptif d'un puissant Royaume. Je les veux traiter rigoureusement bien à toute heure.

Le Comte de Hainaut qui avoit changé de visage, s'apperçut de l'amour du Duc de Brabant. Ces jeunes personnes qui ne se croient pas les apparences ne font pas moins d'une pour l'autre, dit-il en parlant à sa Femme, pourvu qu'elle soit de bonne mine & de bien; & je vous prie, Madame, d'y mettre ordre, avant que le mal soit plus grand. Vous voyez, répondit la Comtesse, des choses qui ne m'ont point encore paru. Voudriez-vous que des enfans qui sont proches parens, se regardassent avec indifférence? Croyez-moi, reprit-il, ces sortes de préoccupations ne vont pas loin que vous ne pensez. Votre Fille n'est plus à vous, ni à moi, ni à elle-même. Je me repose sur votre sagesse du soin de sa conduite. Faites, je vous conjure, qu'elle ne me donne point de chagrin. Mais, Monsieur, repliqua-t-elle, que voulez-vous que je fasse, & que puis-je dire à deux innocentes créatures qui ne m'entendront point? Vous les croyez plus simples qu'elles ne le sont, poursuivit le Comte. Quoique le Duc de Brabant n'ait pas l'esprit brillant, il est susceptible d'amour. Ma Fille a déjà trop de raison, & je serois au désespoir que quelqu'un lui inspirât des sentimens qu'elle ne doit avoir que pour le Dauphin. Votre prévoyance me paroît fort extraordinaire, répondit la Comtesse. Pour vous satisfaire, je compterai les pas de ma Fille & de mon Neveu; mais en-vérité je ne voudrois pas qu'on pût vous soupçonner de cette défiance. Faites toujours ce que je souhaite, poursuivit le Comte de Hainaut, & ne vous mettez pas en peine de ce qu'on pensera de ma bizarrerie.

Après cet entretien, la Comteſſe entra dans la hambre de la Dauphine qu'on habilloit. Elle étoit e jour-là d'une beauté ſurnaturelle, & le Duc de rabant la regardoit avec tant d'application, qu'il 'apperçut à peine de l'arrivée de la Comteſſe de lainaut. Vous êtes bien rêveur, Monſieur le Duc, ui dit-elle. Avez-vous quelque importante leçon à néditer, ou vos Maîtres vous ont ils donné Mada- ne la Dauphine à étudier? Je trouve mieux mon ompte à regarder ſes charmes, reprit-il, qu'à faire le mauvais thêmes, & ſur ce chapitre mon cœur eſt oujours d'accord avec mes yeux. Comme vous ne levez pas la voir éternellement, repondit la Com- eſſe ſurpriſe de cette réponſe, je vous conſeillerois le vous accoutumer de bonne heure à ſon abſence; & il n'y a guere d'apparence que vous la ſuiviez à aris. Si elle y va ſans moi, ajoûta le Duc, il fau- ra donc que je meure. Pourquoi, Madame, pour- uoi la promettiez-vous à ce Dauphin qui ne la con- oît point, & qui ne l'aimera peut-être jamais autant ue je l'aime? Votre petite folie peut devenir bien rande, repliqua la Comteſſe. Vous n'irez point en rance; il faut de néceſſité que vous demeuriez ans vos Etats. Ah! j'irai très-certainement, s'é- ria-t-il, quand ce ne ſeroit que pour faire la guer- e au Dauphin. Il ſortit à ces mots.

La Comteſſe de Hainaut vit bien que ſon Epoux voit eu raiſon, & que le Duc de Brabant étoit ort amoureux. Le Duc de Brabant vous plaît-il au- ant que vous lui plaiſez? dit-elle à la Dauphine; & onſentiriez-vous qu'il prît les armes contre votre Mari? Mais, Madame, répondit-elle en riant, je 'aime comme un Prince de votre ſang, & que je ais qui vous eſt cher; mais, comme je hais la guer- e, s'il la faiſoit jamais à quelqu'un, ce ſeroit con- re mon intention. Ne le maltraitez point, ajoûta a Comteſſe; mais ne vous engagez pas trop tendre- ent avec lui. Je vous obéirai ſans peine, repartit

la jeune Princeſſe, & je n'ai rien ſenti juſqu'ici qui ſoit oppoſé à mon devoir. Après cette converſation, la Comteſſe de Hainaut convaincue de la vérité, ne voulut pas dire à ſon Mari qu'il avoit ſi bien deviné.

La Dauphine qui croiſſoit, devenoit ſi charmante & ſi ſpirituelle, qu'on ne pouvoit la regarder ſans amour. Celui du Duc de Brabant augmentoit par la préſence continuelle d'un objet ſi aimable; mais ſon eſprit naturellement déſagréable ſervoit mal ſes jeunes deſirs auprès d'une Princeſſe vive & délicate. Il parloit beaucoup, & il s'exprimoit mal. Sa préſomption étoit exceſſive, & l'on voyoit en lui quelque choſe d'altier & d'infiniment rebutant.

Le Comte de Hainaut qui avoit fait convenir ſa Femme de la préoccupation du Duc de Brabant, & qui voyoit approcher le terme où ſa Fille devoit être miſe avec le Dauphin, crut qu'il étoit à propos d'éloigner Jean de Bourgogne. Il le fit donc rappeller chez lui, & l'on ne vit jamais tant d'extravagances qu'en fit ce jeune Amant. Il pleura, il ſe fit, pour ainſi dire, entraîner de Mons. Sa furie alla juſqu'aux menaces. La Comteſſe qui étoit ſenſible pour les ſiens, en eut de la douleur. La Dauphine parut fort modérée, & l'on vit bien qu'elle ne ſympatiſoit point avec ſon Couſin.

Les démêlés du Duc de Bourgogne & des Princes d'Orléans ne finiſſoient point. Le crime du premier faiſoit horreur, & le juſte reſſentiment des autres donnoit de la compaſſion. Le Roi de France qui vouloit ménager l'offenſeur & les offenſés, négligeoit la vengeance de ſon Frere, & amuſoit ſes Neveux par un vain eſpoir.

Enfin le temps de mener la Dauphine à ſon Mari arriva. Le Comte, & la Comteſſe de Hainaut qui avoient les inclinations magnifiques, lui donnerent un équipage ſuperbe; & la Princeſſe, ſur le point de paroître à la Cour du monde la plus ſomptueuſe & la plus polie, ne négligea rien de ce qui pouvoit

aider à ſa beauté. On avoit mis à ſon ſervice pluſieurs Filles de qualité, choiſies entre les mieux faites. Vendégre étoit ſa favorite, & elle n'ignoroit rien des penſées de la Princeſſe. Hé bien, Madame, lui diſoit-elle quelques jours avant leur départ, vous verrez donc le Dauphin de Viennois dans peu de tems, & le pauvre Duc de Brabant n'a plus qu'à ſe déſeſpérer? Il n'eſt pas d'un tempérament ſi furieux, Vendégre, répondit la Dauphine; & par la connoiſſance que j'ai de la trempe de ſon eſprit, je ſuis perſuadée que des objets nouveaux diſſiperont ſes premieres idées, & qu'il demeurera fort tranquille. Un peu d'abſence le guérira d'un mal d'habitude, & je t'aſſure qu'il ne penſe déjà plus à moi. Je ne ſuis point de votre opinion, Madame, répondit Vendégre; j'ai une telle paſſion pour vos intérêts, que tous ceux qui vous aiment, me vont au cœur. Je voudrois pour te récompenſer de ces bons mouvemens, interrompit agréablement la Dauphine, que tu fuſſes Maîtreſſe ſouveraine de celui du Duc de Brabant, & je te verrois avec plaiſir partager ſon rang & ſa fortune.

Vendégre rougit alors aſſez pour perſuader à la Dauphine que le ſouhait lui plaiſoit; mais feignant que c'étoit de honte: Vous vous moquez donc de moi, Madame, repartit-elle, & l'excès de mon zele m'attire de la confuſion. Je ſais bien mieux régler mes penſées, & les Vendégres n'ont pas de chaînes aſſez illuſtres pour des Ducs de Brabant. Hé bien, folle, continua la Dauphine, fâchez-vous, ſi vous voulez. Il n'en eſt pas moins vrai que je voudrois vous voir en même tems devenir ma parente, & une grande Princeſſe. Et moi, Madame, ajouta Vendégre, je ſouhaite que votre Dauphin vous rende la plus heureuſe perſonne de l'Univers, comme vous êtes la plus accomplie.

Enfin le Comte & la Comteſſe de Hainaut conduiſirent leur Fille à Compiegne, où Monſieur le Dau-

phin les attendoit. L'entrevue de ces deux jeunes perſonnes ne fut pas fort pleine de feu, mais il ne parut rien qui tendît à l'indifférence. Le Prince étoit fort aimable, & la Princeſſe avoit des charmes infinis. La Reine de France les reçut à Senlis, où elle étoit accompagnée du Duc de Touraine ſon Fils, du Duc de Bretagne, & de pluſieurs autres Princes. La joie des deux partis fut ſolemniſée par mille galanteries qui divertirent extrêmement la Dauphine. La Reine & la Comteſſe de Hainaut ſe rendirent des honneurs réciproques.

Après avoir donné pluſieurs jours aux plaiſirs, la Reine reprit le chemin de Paris, & le Dauphin avec ſon Epouſe & la Comteſſe de Hainaut celui de Compiegne. Le Comte de Hainaut fut à Paris pour régler de grandes affaires, mais on lui mit des ſoupçons dans l'eſprit qui l'obligerent à en partir ſecrétement. Etant en quelque façon maître de la perſonne du Dauphin, il marchoit vers Compiegne dans l'eſpérance de parvenir à toutes ſes fins. Mais trop de malheurs menaçoient les Maiſons de France & de Hainaut; & en arrivant, il trouva le Dauphin à l'extrémité, d'un abſcès dans la gorge, qui en le ſuffoquant tout d'un coup termina ſa vie, & mille deſſeins importans qui étoient fondés deſſus. Le deuil fut grand & douloureux. La Dauphine, au lieu d'aller à Paris, retourna à Mons avec ſa Mere, & cette mort précipitée étonna toute l'Europe. On crut que le poiſon y avoit eu plus de part que l'abſcès; mais c'étoit de ſimples opinions, & on ne pouvoit rien décider de poſitif ſur des conjectures ſans preuves.

La fortune qui avoit choiſi Jaqueline de Baviere pour la rendre, un exemple mémorable de ſes caprices, ajoûta à ce premier malheur une atteinte encore plus cruelle. Le Comte de Hainaut ſenſiblement affligé de la perte du Dauphin, fut paſſer quelque tems au Château de Bouchain pour diſſiper ſon chagrin

grin dans la ſolitude. Il y mourut en peu de jours, & la Comteſſe demeura veuve auſſi bien que ſa Fille. Cette jeune Princeſſe uniquement & légitimement Héritiere des Biens de ſa Maiſon, voulut prendre poſſeſſion de ce que ſes juſtes droits lui donnoient; mais elle trouva un rigoureux Perſécuteur en la perſonne de Jean de Baviere Evêque de Liege, Frere de ſon Pere, ſous prétexte d'un partage déraiſonnable de la ſucceſſion du Duc Aubert leur Pere. Il quitta la Croſſe pour déclarer la guerre à ſa Niece, & épouſa la Ducheſſe de Luxembourg. Veuve d'Antoine Duc de Brabant, Frere du Duc de Bourgogne

Ces embarras n'étoient pas petits pour des femmes. Il leur falloit un Chef, & la Comteſſe de Hainaut ſongea d'abord à remarier ſa Fille. Elle avoit toujours tendrement aimé le Duc de Brabant. Elle ſavoit que les premieres inclinations de ce Prince avoient été pour la Dauphine. Il avoit un grand nom, une grande fortune; il étoit de ſon rang. Son conſeil pour lui plaire applaudit à ce deſſein, & quand elle n'y vit plus de difficulté que du côté de ſa Fille, elle travailla à l'y réſoudre par tout ce qu'on peut imaginer de plus flatteur. Vous voyez, lui diſoit-elle, en quel abîme d'inquiétudes l'Evêque de Liege nous plonge. Nous allons être malheureuſes, & peut-être accablées. Libre par la mort du Dauphin, vous pouvez choiſir un autre Epoux; & ſi vous voulez m'obliger, ce ſera le Duc de Brabant. L'envie de vous obéir m'eſt fort naturelle, répondit la Princeſſe; mais, Madame, quel ſecours eſpérez-vous d'un homme de ſon âge? Sa raiſon n'eſt pas plus avancée, & j'avoue que je tiendrois nos affaires en mauvais chemin ſous une conduite ſi peu expérimentée. D'ailleurs, Madame, nous ſommes ſi proches parens qu'il faudroit une autorité de l'Egliſe. Eſt-il abſolument néceſſaire que je me marie? Le Dauphin & mon Pere ont à peine les yeux fermés, nos larmes coulent encore, & vous penſez à des

noces! Ma Fille, repartit la Comteſſe, ce que vous dites eſt plein d'eſprit, mais il n'eſt peut-être pas ſi prudent que vous penſez. Nos avis ſuffiront au Duc de Brabant. Moins il ſera éclairé, & plus il dépendra de nous. Jugez par l'Evêque de Liege s'il fait bon avoir affaire à des Princes fiers & entreprenans.... Mais Madame, interrompit la Princeſſe, ſi vous me permettez de m'expliquer avec franchiſe, je vous dirai que c'eſt une triſte condition que d'être liée pour toute ſa vie avec un homme preſque imbécille, qui ne peut agir par lui-même, & qu'on ſait cependant fort attaché à ſes paſſions. En-vérité la confuſion & le mal en retomberoient ſur moi, & je vous conjure de ne point contraindre ma ſoumiſſion. Vous êtes offenſante; Madame, ajoûta la Comteſſe en pleurant. Quoi! parce que le Duc de Brabant vous a beaucoup aimée, parce qu'il vous a plus montré ſa tendreſſe que ſa vivacité, vous le traitez, s'il faut le dire, de bête, & il n'y a rien d'injurieux que vous ne penſiez de lui? Eſt-ce être ſi ſtupide que de connoître ce que vous valez? Ayez un peu plus de reconnoiſſance pour ſes premiers feux, & ſongez moins aux bonnes qualités que vous prétendez qui lui manquent. L'Egliſe ne doit point vous faire de peine. On peut la rendre traitable ſans de grands efforts, & nous avons un million d'exemples de ſemblables mariages. Alors elle embraſſa ſa Fille qui hauſſa les épaules, jugeant bien qu'il falloit contenter une Mere obſtinée, & s'abandonner à ſon entêtement.

La Comteſſe ne la vit pas plutôt rendue, qu'elle prit ſes meſures du côté du Duc de Brabant. Comme il aimoit encore autant qu'il en étoit capable, il fut ravi de ce qu'on lui offroit un bien qu'il avoit tant ſouhaité. On prépara toutes choſes à Mons pour le recevoir; & la jeune Princeſſe s'y diſpoſa, voyant bien qu'il ne lui étoit pas poſſible de faire autrement, à moins que de ſe brouiller pour jamais avec ſa Mere.

Vendégre qui avoit tant plaint le Duc de Brabant, quand on mena Jaqueline de Baviere au Dauphin, ne paroiſſoit pas aſſez gaie au gré de la Princeſſe, lorſque leur mariage fut arrêté. Quoi! Vendégre, lui dit-elle, vous ne vous rejouiſſez point de ce que j'épouſe votre bon ami; & après avoir tant parlé en ſa faveur, vous êtes auſſi triſte aujourd'hui que vous l'étiez lorsque je fus trouver le Dauphin? Je prends cependant beaucoup de part à ſa bonne fortune, répondit Vendégre; mais vous, Madame, ſeriez-vous bien aiſe à-préſent de me trouver dans ſon cœur? J'avoue, repartit la Princeſſe, que je ne voudrois pas qu'il en aimât une autre, puiſqu'il doit être mon Mari; & je ne lui crois pas le cœur aſſez grand, ajoûta-t-elle en ſouriant, pour devoir être d'un grand prix, lorſqu'il ſeroit partagé. Vous le méritez ſans-doute tout entier, répondit Vendégre, & je ſuis perſuadée que vous le poſſéderez uniquement. Voyez, Madame, combien j'avois raiſon de parler pour lui, puiſque le Ciel vous le deſtinoit? Je vous en ferai remercier par lui-même, continua la Princeſſe; & je dois lui témoigner combien vous êtes dans ſes intérêts.

Le Duc de Brabant fit paroître une joie immodérée en arrivant à Mons. Il étoit jeune & bien fait. La magnificence étoit répandue dans toute ſa Maiſon, & on ne s'arrêta pas alors aux défauts d'une humeur que le plaiſir embelliſſoit. Dès qu'il fut à Mons, la Comteſſe de Hainaut fit célébrer ce mariage qu'elle avoit ſi ardemment ſouhaité. Il s'y trouva quantité de Seigneurs & d'illuſtre Nobleſſe. Jamais la Ducheſſe de Brabant n'avoit parue ſi charmante, quoique ſon cœur eût répugné à cet engagement, & le Duc eut ſujet d'oublier les peines qu'il avoit ſouffertes en aimant ſans eſpoir.

Après la fête, on travailla à l'accommodement de l'Oncle & de la Niece. Ceux qui furent chargés de cette négociation, n'agirent pas inutilement. La

paix qui fut conclue ne promettoit que du repos; mais les plus belles eſpérances n'ont pas toujours de bons ſuccès.

Pendant que le Duc de Brabant avoit été éloigné de ſa Couſine, Béghe qui tenoit un rang conſidérable auprès de lui, ſe rendit abſolument maître de ſon eſprit, & le gouverna de telle maniere qu'il ne faiſoit pas une démarche ſans ſes avis. Comme il connoiſſoit le génie élevé de la Ducheſſe, la crainte de perdre un crédit abſolu s'empara de ſon ame, & ſe ménageant avec une fine diſſimulation, en rendant de profonds reſpects à cette Princeſſe, il ne laiſſa pas d'inſinuer au Duc qu'il étoit dangereux de la croire trop; que les femmes habiles & hardies ſe donnoient d'étranges licences, & qu'il ſeroit honteux, ou plutôt infame à un Prince tel que lui, de pouſſer la déférence trop loin.

Les foibleſſes du Duc de Brabant n'étoient pas exemptes d'orgueil. Béghe le ſavoit bien, & ſon artifice ne manqua pas de reuſſir. Le Duc parut opiniâtrement oppoſé à la premiere choſe que la Ducheſſe lui propoſa. Mais, Monſieur, lui dit-elle étonnée & chagrine d'une fierté à laquelle ſon eſprit n'étoit point préparé; il faut que vous ſoyez aveugle de ne point voir la néceſſité d'une affaire qui peut nous en attirer de très-fâcheuſes, ſi elle eſt négligée; & ſi vous avez les yeux mauvais, vous devez vous en rapporter à de meilleurs. Moi, reprit-il ſéchement, je ne crois pas que les miens manquent de lumiere, & il me ſemble, Madame, que ce n'eſt point du tout à vous à me donner des loix. Monſieur, s'écria-t-elle plus ſurpriſe qu'auparavant, qui vous a appris ce langage? Nos intérêts doivent-ils préſentement être ſéparés, & ne devons-nous pas vouloir les mêmes choſes? Une femme fait-elle des fautes, quand elle veut épargner des traverſes à ſon Mari? Oui, Madame, reprit-il encore plus aigrement; & les femmes ne doivent ſe mêler que de ce

qui eſt de leur portée. Je vois ſi peu de choſes de la vôtre, repliqua-t-elle avec indignation, que ſi par malheur vous êtes notre guide, il eſt indubitable que nous ne prendrons pas le bon chemin. A ces mots elle ſortit outrée de douleur, & fut apprendre à ſa Mere ce qui venoit de ſe paſſer. La Comteſſe de Hainaut, indulgente avec excès pour un Gendre qu'elle avoit choiſi, adoucit la Ducheſſe autant qu'il lui fut poſſible, l'aſſurant que le Duc reviendroit de lui-même; & en effet, à peine lui eut-elle parlé, qu'il fit tout ce que l'on voulut.

Cela n'ôta point à la Ducheſſe le chagrin de ſe voir aſſociée à un Prince ſi plein de défauts. Elle s'en plaignit à Vendégre, croyant qu'elle entroit dans tous ſes ſentimens; mais la Perfide en avoit d'une bien autre nature, & même depuis longtems elle ſe croyoit aſſez belle pour pouvoir donner de l'amour à un homme qui paroiſſoit déjà dégoûté d'une fortune que tous les autres hommes du monde auroient enviée; & ménageant la confidence de ſa Maîtreſſe à deſſein d'en profiter, elle fit auprès d'elle le perſonnage que Béghe faiſoit auprès du Duc. Je croyois qu'on ne pouvoit jamais aſſez travailler à vous plaire, Madame, lui diſoit-elle, ravie de voir la diſcorde prête à ſe déchaîner à Mons. Vous n'êtes point faite pour les refus injurieux. Quoi! le Prince qui doit s'eſtimer ſi heureux de vous poſſéder, montre déjà qu'il veut être le maître? Bon Dieu! Madame, dans quel cœur m'avez-vous ſouhaitée, & quel regne ſeroit le mien, puiſque le vôtre dure ſi peu? Servez-vous de votre eſprit & de votre courage dans un commencement ſi dangereux. C'eſt à-préſent que vous devez bien établir vos droits, ſi vous n'avez envie d'être opprimée, & quand votre Epoux aura des déférences pour vous, on l'en a trop payé en vous donnant à lui.

La Ducheſſe ſoupiroit en écoutant Vendégre, qui

méditoit pendant ce diſcours une horrible méchanceté. Elle avoit de l'amour pour le Duc de Brabant; & comme elle l'examinoit toujours, il ne lui avoit pas été difficile de connoître que Béghe gouvernoit abſolument ce Prince inſenſé. Vous êtes, diſoit-elle un jour à ce Favori qui lui comptoit quelques douceurs, hors de votre centre ordinaire. Le ſoin de plaire au Prince vous doit inceſſamment occuper, & vous vous amuſez à me dire que je ſuis belle. Ne dérobez point de précieux momens à votre ambition, & ne donnez pas tant de matiere à la mienne. Je puis ſervir mon Maître, repartit Béghe, & rendre des hommages à une Maîtreſſe; & ſi vous vouliez être la mienne! Moi, interrompit-elle, quand je vous promettrois beaucoup, je ne vous tiendrois peut-être rien. Ne connoiſſez-vous pas les femmes? Quelques-unes, repartit Béghe; mais j'avoue qu'il y en a d'incompréhenſibles. Par exemple, notre Princeſſe n'a-t-elle pas un de ces eſprits ingénieux, capable de faire tout ce qu'elle veut, & quelqu'un ſur la terre, ſans excepter même ſon Mari, pourroit-il ſe vanter de pénétrer ſes intentions? Oui, je m'en vanterai, repartit Vendégre, je dirai poſitivement qu'elle hait, qu'elle mépriſe, ou plutôt qu'elle déteſte le Duc de Brabant. Ne vous amuſez point à débiter des fleurettes, ajoûta-t-elle en riant, faites votre profit de ce que je vous dis. Ménagez mon indiſcrétion, & ne m'ôtez pas la bonne opinion que j'ai de vous.

Béghe après avoir remercié cette Scélérate, courut auprès du Duc de Brabant, qui n'avoit ni eſprit ni délicateſſe, & dont l'amour avoit été plutôt un caprice que l'effet d'un juſte diſcernement. Béghe lui fit croire tout ce qu'il voulut; & le Prince ſtupide ſuivant les inſpirations de cet homme pernicieux, crut que la Ducheſſe le vouloit rendre mépriſable pour regner ſeule; qu'elle n'avoit déjà que trop d'autorité, & qu'il ſeroit néceſſaire de s'aſſurer de quel-

qu'un qui pût bien examiner ſes démarches. Enſuite il propoſa Vendégre, qui étoit entréé d'elle-même à cœur ouvert dans les intérêts du Duc. Exagérant la beauté, le zele & l'eſprit de cette Fille, il laiſſa l'entiere diſpoſition de toute l'affaire à Béghe; & quelques momens après trouvant Vendégre à ſon paſſage, il la regarda avec plus d'attention qu'il n'avoit fait juſqu'alors.

Elle étoit belle, jeune, douce, pleine du deſir de lui plaire: & l'arrêtant avec aſſez d'émotion: Où allez-vous, Mademoiſelle, lui dit-il? Que fait votre Maîtreſſe? Elle eſt chez la Comteſſe de Hainaut, reprit-elle, & je vais lui rendre compte de quelque choſe qu'elle m'a commandé. Différez un moment, répondit le Duc, & m'écoutez, je vous conjure. Comme je dois vous obéir, repartit-elle, je ſuis prête à faire ce qu'il vous plaira de m'ordonner. Ce n'eſt pas ſur ce ton que je le veux prendre avec vous, repliqua le Duc; & quand on eſt auſſi charmante que vous l'êtes, on ne doit recevoir des loix que de ſa beauté. Vous êtes bien flatteur & bien dangereux tout enſemble, Monſieur, ajoûta Vendégre en baiſſant les yeux; & pour peu que j'euſſe de penchant à l'orgueil, vous m'en donneriez infiniment. Mais loin de me laiſſer éblouir par de ſi agréables paroles, en les écoutant ſans folie, je les recevrai avec reſpect. Croyez-vous, pourſuivit le Duc de Brabant, que je ſois artificieux & diſſimulé? On me fait paſſer dans le monde pour un homme incapable de fineſſe, & la Princeſſe que vous ſervez, vous peut donner une opinion de moi qui vous empêchera de me craindre. Je ne fais guere de jugement ſur le rapport des autres, reprit Vendégre; & celui de mes yeux & de ma raiſon eſt toujours le plus ſûr pour moi. Hé bien, continua-t-il, votre raiſon & vos yeux doivent vous aſſurer que je vous aime paſſionnément, & que vous ne devez point douter de ma bonne foi. Ce ſeroit un prodige, & une in-

juſtice en même tems, repartit Vendégre. Vous ne devez aimer que la Princeſſe; & ſi ſes charmes ne vous arrêtent pas, il n'y a pas au monde de force qui le puiſſe faire. Je ſens bien mieux ce que je vous dis, répondit le Duc, que je ne connois peut-être ce que je dois faire. Je vous aime de toute mon ame. Réparez par un peu de bonté le mépris injurieux que la Ducheſſe de Brabant a pour moi.

Quoique Vendégre ſe vît arrivée au point qu'elle deſiroit, elle ne crut pas devoir prendre le Duc au mot, pour s'aſſurer de ſa conquête. Il étoit néceſſaire d'affecter un peu d'incrédulité & elle alloit pouſſer ſa deſtinée apparente bien loin, lorſque la Princeſſe arriva. Comme elle n'avoit aucun ſoupçon contre Vendégre, & que la Comteſſe de Hainaut la venoit encore récemment d'aſſurer que le Duc n'avoit point de mauvaiſes intentions, elle les aborda d'un viſage riant. Je ſuis bien-aiſe, Monſieur, dit-elle à ſon Epoux, que vous vous entreteniez avec une Fille qui m'eſt affectionnée, c'eſt une marque que vous ne me haïſſez pas. Elle vous parloit ſans-doute de moi. Il eſt juſte que je vous parle d'elle à mon tour, & que je vous aſſure qu'elle étoit dans vos intérêts avec un zele ardent dès votre premier voyage de Mons.

Ces paroles firent rougir Vendégre qui trahiſſoit une perſonne dont la bonté lui étoit ſi favorable; & quelque hardis que fuſſent ſes yeux, ils ne purent ſoutenir les regards de la Ducheſſe. Elle les baiſſa donc, & le Duc eut toujours les ſiens attachés ſur cette Infidele. Puiſque vous me donnez occaſion de paroître reconnoiſſant, Madame, dit-il à ſon Epouſe, je vous prie de conſidérer Mademoiſelle Vendégre plus que vous n'avez encore fait; & de payer par vos bons traitemens une partie des obligations que je lui ai. Je vous obéirai de bon cœur, repartit la Princeſſe; & mon inclination jointe au deſir de vous obliger, ne rendra pas Vendégre malheureuſe.

Pendant un diſcours ſi flatteur, cette artificieuſe perſonne avaloit à longs traits un agréable poiſon. Le Prince remena la Princeſſe dans ſon appartement, où il demeura peu; & courant chercher Béghe: Savez-vous bien, lui dit-il, que vous m'avez appris à connoître une merveille que mes yeux avoient négligée? Si je fais une faute en la trouvant trop aimable, il ne faudra s'en prendre qu'à vous. Béghe qui ſouhaitoit fortement que le cœur du Duc ſe remplît de quelque choſe qui l'éloignât de ſes premieres ardeurs, vanta avec exagération tout ce que Vendégre avoit de beau; & les avances obligeantes qu'elle venoit de faire, c'étoit le vrai moyen de ruiner le crédit de la Ducheſſe de Brabant, & d'aſſurer le ſien. Vous n'êtes pas le ſeul, Monſieur, répondit-il, qui trouve Vendégre charmante. J'admire ſa beauté, & il y a quelque choſe de ſi engageant dans l'inclination naturelle qui l'allie à vos intérêts, que je ne puis m'empêcher de vous porter envie, quoique vous ſoyez mon Maître & mon Bienfaiteur. N'allez pas en devenir amoureux, repartit le Duc au-plutôt. Ne le ſoyez point, s'il eſt poſſible; ſongez ſeulement à être mon Agent. Mais, Monſieur, ajoûta Béghe en ſouriant, comment pourrois-je faire ce que vous dites? Si vous aviez de l'amour pour Vendégre, vous me rendriez ſi malheureux en l'aimant, continua le Duc, que vous me défendrez contre vous-même. Je vous obéirai, Monſieur, repliqua le Scélérat, & du côté de Vendégre vous ne devez rien craindre, puiſque l'honneur d'être aimée d'un Prince tel que vous, ſurmontera toutes ſortes de difficultés.

Voilà dans quelles diſpoſitions toutes ces perſonnes étoient. Le Duc devint ſi amoureux de Vendégre, qu'elle en perdit la modeſtie, & s'il faut dire, la raiſon. Béghe la ménageoit ſi adroitement, qu'on ne pénétroit point ce myſtere; & toute habile qu'étoit la Ducheſſe, il lui fut longtems inconnu. Le

Duc lui faiſoit des préſens magnifiques; mais par les conſeils de Béghe, c'étoit la Princeſſe qui les lui donnoit afin de l'amuſer en gratifiant une de ſes créatures. On peut dire qu'étant alors aveugle, elle couroit à ſa ruine. Vendégre faiſoit la fiere, quand ſa Maîtreſſe la combloit des bienfaits du Duc. Tout cela ne me touche point, Madame, lui diſoit-elle, s'il ne vous rend juſtice juſqu'à paroître votre eſclave. Je n'en demande pas tant que vous, Vendégre, pourſuivit la Princeſſe; & je me contenterai, pourvû que nous ſoyons égaux en tendreſſe, en pouvoir & en déférence. Au reſte, s'il vous fait du bien à cauſe de moi, c'eſt une marque qu'il conſidere ce que j'aime, & qu'il veut m'obliger.

La Ducheſſe de Brabant s'abuſoit de cette maniere; & Béghe qui voyoit augmenter ſon pouvoir par le moyen de Vendégre, le voulut étendre ſi loin, que tout ce qu'il y avoit de perſonnes conſidérables à Mons, en murmurerent, & crurent qu'il étoit néceſſaire d'abaiſſer un homme orgueilleux que la nonchalance du Duc de Brabant avoit déjà laiſſé monter trop haut. Entre ceux-là Evrard, Fils naturel du Comte de Hainaut, parut un des plus irrités. Il avoit des intelligences ſecrettes qui ne lui permettoient point de douter que Béghe n'eût deſſein d'aſſujettir les deux Princeſſes ſous une dépendance fâcheuſe; & ne pouvant ſouffrir un attentat ſi injurieux à la mémoire du Comte de Hainaut, il réſolut de mettre un obſtacle puiſſant à la vanité de Béghe, qui, enivré de ſes grandeurs, le laiſſa imprudemment agir.

Le Comte de Hainaut avoit parfaitement bien fait élever Evrard; & il lui laiſſa de grands Biens en mourant; ainſi il étoit en état de ſe faire craindre, ayant d'ailleurs beaucoup d'eſprit & de courage. Comme il avoit une averſion pour les injuſtices, ce qui marquoit la bonté de ſon cœur, il ne put ſupporter longtems l'inſolence de Béghe, & la foibleſ-

le du Duc de Brabant. En parler à ce Prince, c'eût été l'attaquer par ſon endroit ſenſible. S'adreſſer à la Comteſſe de Hainaut, c'étoit battre l'air en vain, & le plus ſûr lui paroiſſoit d'aller droit à la Ducheſſe de Brabant, de laquelle il étoit aimé, & qui avoit beaucoup de confiance en lui. Madame, lui dit-il, je ſuis au déſeſpoir d'être obligé de vous donner de l'inquiétude; mais, ſi je ne me détermine pas à vous faire un petit mal, vous en ſouffrirez peut-être de plus grands. La facilité du Duc de Brabant a conduit Béghe à un point d'inſolence qu'il ſemble que tout lui doive être ſoumis. On m'avertit inceſſamment qu'il s'ingere de décider dans les affaires les plus importantes. Vous ſerez bientôt ſon eſclave. Il veut ruiner votre Peuple pour s'enrichir. Madame la Comteſſe de Hainaut ne s'oppoſe point à des négligences qui peuvent être ſuivies d'un terrible déſordre; & à-moins que vous n'agiſſiez, un miſérable va nous donner des loix. Mon Frere, répondit la Princeſſe, vous m'obligez ſenſiblement de me parler comme vous faites; & j'ai aſſez de confiance en votre amité pour lui abandonner mes intérêts. Si le Duc de Brabant étoit raiſonnable, il les préféreroit à ſes plaiſirs; mais pour mon malheur le Ciel m'a liée à un homme qui ne connoît, ni ce qui lui eſt propre, ni ce qu'il me doit. Je hais Béghe, il faut vous l'avouer: ſa conduite, ſa perſonne, ſa fierté & ſes reſpects mêmes, tout m'en déplaît. Je ſais qu'il inſpire ſon Maître; & cette foible tête ſuſceptible de mille baſſeſſes, le croit comme un Oracle. On ne doute que de ce que je lis; & il ſemble qu'un charme malheureux me prive du pouvoir que je devrois conſerver ſur l'eſprit de mon Epoux. Nous languiſſons dans cette miſere; & lorſque je ſuis infiniment à plaindre, il y a peut-être des gens qui ont la cruauté de me blâmer. Ma Mere eſt ſi prévenue des perfections imaginaires de ſon Neveu, qu'elle le croit incapable de mau-

quer. Que ferai-je donc, & à qui m'adreſſerai-je pour me conſoler, ou pour me ſecourir? A moi, Madame, reprit Evrard, pour faire l'un & l'autre. Il y a longtems que je me blâme de ne vous avoir pas plutôt ſervie. Il faut ſe défaire de Béghe. Hé! de quelle maniere? interrompit la Princeſſe. C'eſt mon affaire, Madame, pourſuivit Evrard. Ah! mon Frere, s'écria la Ducheſſe, je vous conjure de ne rien faire par la violence, Quoique je n'aime pas Béghe, j'aime encore moins les crimes; & s'il nous eſt légitimement permis d'être ſes Juges, il nous eſt défendu d'être ſes bourreaux. Et lui eſt-il permis d'être un perfide & un ambitieux, reprit l'irrité Evrard? Non, Madame, non, vous êtes trop indulgente. On n'abuſe point impunément d'une bonté comme la vôtre. Alors craignant que la douceur de la Princeſſe ne s'oppoſât trop fortement à ſes deſſeins, il ſortit pour les exécuter.

Le Duc de Brabant étoit allé à la chaſſe, & pendant cette abſence favorable, Evrard fut trouver Béghe, qui nonchalamment étendu ſur ſon lit, méditoit peut-être de nouvelles perfidies. Evrard le regarda dans cette poſture pareſſeuſe avec beaucoup de mépris. Le Bailli de Hainaut étoit auprès de lui, comme un homme qui rampe. Vous faites un beau perſonnage, lui dit Evrard. Béghe eſt indigne de tant de ſoumiſſions; & vous mériteriez, en flattant ſon orgueil, un ſort pareil au ſien. Alors ce jeune emporté qui étoit ſuivi de cinq ou ſix déterminés, fit percer Béghe de pluſieurs coups qui lui ôterent en même tems la parole & la vie. Le Bailli étonné de cette prompte expédition, perdit preſque le jugement, craignant qu'on ne lui en fît autant; & bien loin de s'oppoſer à la fuite de ceux qui venoient de donner la mort à Béghe, il la leur facilita par la ſienne.

Le Duc de Brabant apprenant à ſon retour ce qui venoit de ſe paſſer, fulmina contre Evrard, & me-

tout le monde. La Comteſſe de Hainaut tou-
t diſpoſée à favoriſer ſon Gendre, condamna
ement cette action violente; & la Ducheſſe de
ant en étoit ſi éperdue, qu'elle paroiſſoit im-
ile. Eſt-ce vous, Madame, lui dit ſon Mari,
n'avez fait priver d'un Serviteur fidele? Et me
viez-vous trop heureux de pouvoir compter ſur
affection? Son meurtrier ne trouvera point d'a-
contre mon juſte reſſentiment. Quoi! ſacrifier
: que j'aime juſques dans ma maiſon! Hé! que
era-t-on à moi-même? Tout eſt ici plein d'enne-
, & ſi je reſpire encore, c'eſt par une protection
Ciel toute particuliere. Je vous laiſſe parler,
ſieur, répondit enfin la Princeſſe, parce que
e colere eſt un torrent auquel il ſeroit inutile de
poſer. Béghe eſt mort: j'en ai du déplaiſir,
e que je déteſte la cruauté; mais plût au Ciel
n'eût jamais vécu, & que ſon eſprit peſtiféré ſe
noins fait connoître en Hainaut! Ce n'eſt point
a main, ni par mon ordre, qu'il a fini ſa vie,
e ſang m'a toujours fait horreur. Mais, Mon-
, dans ce malheur qui vous eſt ſenſible, Ven-
e vous conſolera. La Princeſſe prononça ces
ieres paroles ſans précaution, parce qu'on l'a-
avertie de l'intrigue ſecrette du Duc & de Ven-
e.

e Prince parut alors furieux. Oui, reprit-il avec
ipitation, & j'empêcherai bien vos complices
a traiter comme l'infortuné Béghe a été traité.
s ferez bien, continua négligemment la Ducheſ-
& c'eſt la moindre choſe que vous puiſſiez faire
: une Fille qui vous a ſacrifié ſon honneur, ſa
treſſe, & ſa beauté qui commence à décliner
coup. Elle tourna le dos à ces mots; & le
fut chercher Vendégre, qui changeoit véritable-
t de taille & de viſage ſans changer d'inclina-
, pleurant avec emportement Béghe qui avoit
ſon meilleur appui.

La Comteſſe de Hainaut n'aimoit point Evrard: elle ſe déchaîna contre lui, & il ne tint pas à ſes perquiſitions qu'on ne le vît donner en ſpectacle au peuple de Mons. Mais il étoit en ſûreté, & ce n'étoit pas un petit fardeau de deſſus les épaules de la Ducheſſe de Brabant.

La mort de Béghe fit beaucoup de bruit, mais la groſſeſſe de Vendégre éclata moins. Dès-qu'elle ſe vit en cet état, elle ne ſortit plus de ſa chambre ſous prétexte d'indiſpoſition. La Ducheſſe qui commençoit à la connoître & à la mépriſer, ne la voyoit pas, & le Duc redoubloit pour cette Fille ſes ſoins & les plus fortes marques de ſon amour.

Celle qui prit la place de Vendégre auprès de la Ducheſſe de Brabant, avoit & plus d'eſprit & plus de vertu. Dès les premieres démarches de Béghe, ſans paroître empreſſée ni ſe rendre ſuſpecte, elle avoit bien jugé que leur intelligence tendoit à de mauvaiſes fins. Elle démêla tout, & ce fut elle qui ouvrit les yeux de ſa Maîtreſſe, mais avec une diſcrétion très-louable. La Princeſſe qui commençoit de s'accoutumer au chagrin, ne témoigna pas une grande ſenſibilité pour ce dernier, & le Duc de Brabant n'étoit pas aſſez aimable pour lui cauſer de ces jalouſies qui ôtent le repos, & qui troublent ſouvent la raiſon. Mais, quand elle conſidéroit que Vendégre qu'elle avoit tant aimée, la trahiſſoit ſi lâchement, toute ſa modération s'épuiſoit; & lorſque Climberge, cette autre fille qui la ſervoit, lui eut fait regarder l'épaiſſeur du corps de Vendégre, elle ne put plus l'enviſager que comme un monſtre d'ingratitude & d'infamie.

Pendant que le Duc de Brabant pleuroit Béghe, & qu'il ſe donnoit tout entier à Vendégre, la Ducheſſe montroit à ſa Mere des choſes qu'il étoit impoſſible de ne pas voir. A peine le Duc viſitoit-il ſa Femme une fois le jour, & à peine trouvoit-on Vendégre une heure ſans lui. Enfin il ne garda plus

de meſures, & la honte de Vendégre devint publique. Hé bien, Madame, diſoit la Princeſſe à la Comteſſe de Hainaut, vous m'avez voulu marier au Duc de Brabant, que dites-vous de ſa conduite, & qu'elle doit être la mienne? Il ne faut pas vous imaginer, répondit-elle, que les hommes, & ſur tout les Princes, ſe piquent d'une ſi grande fidélité pour leurs Epouſes. Si votre Pere avoit été du nombre de ces ſcrupuleux, Béghe vivroit encore, & nous ne ſerions pas dans le trouble. Pardonnez à la jeuneſſe ces petits feux qui paſſeront. Quoi! Madame, s'écria la Ducheſſe, vous excuſez le Duc de Brabant? Eſt-ce dans les foibleſſes de mon Pere qu'on doit l'imiter? Mais enfin, je veux qu'un jeune homme puiſſe être libertin par le privilege de ſon âge, & qu'il ſe divertiſſe aux dépens de ſa propre gloire; en eſt-il de-même d'une Fille que vous m'aviez donnée, qui a été nourrie auprès de moi, que je préférois à toutes les autres, pour laquelle je n'avois rien de caché, & qui ſcandaliſe toute la Terre? Approuvez-vous encore ſes démarches, & ne trouverez-vous point à propos que je lui ſerve de Lucine, pour faire ma cour au Duc de Brabant? Vous me pouſſez à bout, reprit la Comteſſe, & à vous entendre, il ſembleroit qu'on dût lire dans l'avenir. Hé! Madame, pourſuivit la belle Ducheſſe en pleurant, vous n'y liſiez que trop; les mauvaiſes inclinations du Duc de Brabant vous étoient aſſez connues pour ne m'en rendre pas la victime. C'eſt donc par moi ſeule que vous vous eſtimez miſérable? repliqua cette injuſte Mere. Hé bien, je m'éloignerai de vous; & puiſque vous voyez ſi clair, il ne vous ſera pas difficile d'éviter les malheurs qui pourroient vous menacer. Elle ſortit enſuite de la chambre, & le lendemain elle partit pour le Queſnoi, laiſſant la Ducheſſe dans une affliction immodérée.

Tu vois, diſoit-elle à Climberge, que tout m'abandonne, & je penſe que tu me quitteras bien-

tôt auſſi bien que mon Mari, ma Mere, mes domeſtiques, & ma raiſon même qui s'égare ſouvent. Qu'ai-je fait, juſte Ciel! pour m'attirer tant d'infortunes? Mes intentions ſont innocentes, je n'ai point commis de crimes, cependant je ſouffre mille maux, & l'on me verra peut-être, après tant de grandeurs qui ſembloient m'être aſſurées, le jouet de la Fortune & le mépris des Nations. Ah! Climberge, que je ſuis accablée, & que mes forces ſont médiocres pour ſoutenir de ſi terribles épreuves! J'avoue, Madame, répondit cette Fille, que perſonne au monde ne les a jamais ſi peu méritées que vous, & c'eſt ce grand ſujet de conſolation qui doit vous les rendre ſupportables. Si votre courage ſuccombe, jugez ce que fera le mien. Pour mon affection reſpectueuſe & ſincere, vous ne pourriez en douter ſans me faire beaucoup d'injuſtice. Faites-en l'expérience, ma Princeſſe. Vendégre me donne de l'horreur. Je la déteſte, & ſon affreuſe ingratitude ne ſauroit être aſſez punie. Je ne m'étonne pas de voir une coquette tourner le dos à la vertu, & un Prince foible oublier ſes juſtes devoirs; mais Madame la Comteſſe de Hainaut aux ſentimens de laquelle vous n'avez que trop déféré, s'éloigner durement de vous, c'eſt ce qui me paroît prodigieux, & ce que je ne puis enviſager ſans murmure. Acheve, continua la Ducheſſe en pleurant, acheve, cruelle Fortune, de me montrer toute ta rigueur! Quelques chemins que tu me préſentes, je ſuivrai toujours le plus innocent; & ſi je ſuis deſtinée à mourir malheureuſe, je tâcherai du-moins à ne pas vivre criminelle.

Climberge accompagnoit de ſes larmes celles de la Princeſſe, & elles auroient continué cette triſte occupation, ſi le Duc de Brabant ne fût pas entré. Hé bien, Madame, dit-il à la Ducheſſe d'un ton fier & plein de mépris, votre mauvaiſe humeur a donc chaſſé Madame la Comteſſe de Hainaut? & pour

pour tout fruit de ſes tendres ſoins elle ne recueillera que des épines douloureuſes? Pour qui gardez-vous vos douceurs, ſi les perſonnes qui vous doivent être les plus cheres, n'y ont point de part? Si j'étois de tempérament à m'emporter, répondit la Princeſſe avec beaucoup de modération, vous m'en donnez d'aſſez légitimes ſujets. C'eſt vous, Monſieur, qui êtes cauſe de ce qui ſe paſſe, & l'unique ſource de tous mes maux. Ma Mere a voulu obſtinément que je vous épouſaſſe, quoiqu'elle connût bien votre eſprit. De quelle maniere repondez-vous à mon obéiſſance? Vous m'avez cent fois inſultée, & non content de me mépriſer, vous rempliſſez ma maiſon de honte, en débauchant à mes yeux celle de mes femmes que je conſidérois le plus. Je vous conſeille, Madame, interrompit le Duc en riant, de mettre encore ſur le rôle de mes crimes le meurtre de Béghe, quoique ce ſoit l'ouvrage du deſir effrené que vous avez toujours eu de regner ſeule. A l'égard de Vendégre, vous devriez me ſavoir bon gré de la conſidération que j'ai pour elle, puiſque vous m'avez tant vanté ſon mérite, & que mon cœur a ſuivi vos bons témoignages. Ah! cruel que vous êtes, pourſuivit la Ducheſſe, quelle multitude de maux me préparez-vous? Il eſt inutile de vous alléguer la raiſon, le devoir & l'honneur; ce ſont des choſes que vous ne voulez, ni connoître, ni pratiquer. Vivez dans votre lâche abandonnement; triomphez de ma retenue, & mettez-moi en état de céder entierement à Vendégre une place que j'occupe à regret, & à laquelle je renoncerai volontiers.

Le dépit empêcha la Princeſſe d'en dire davantage. Elle paſſa dans le jardin pour pleurer à ſon aiſe; & s'éloignant du monde, elle vit Vendégre aſſiſe ſous des arbres. Sa groſſeſſe paroiſſoit publiquement; elle en ſoutenoit la confuſion avec un front d'airain, & elle n'alloit point chez la Ducheſſe, parce qu'on lui avoit ſignifié de ſa part de n'y pa-

roître plus. La vue de cette Fille hardie, ou plutôt insolente au suprême degré, donna de l'émotion à la Duchesse de Brabant, & augmenta sa colere. D'abord elle crut devoir l'éviter, mais son ressentiment l'emportant sur plusieurs considérations, elle s'avança assez promptement. Je trouble peut-être vos pensées, dit-elle à Vendégre, qui se leva à peine pour la saluer: mais puisque vous avez achevé de ruiner mon repos, vous seriez injuste de vous plaindre d'un mal médiocre, lorsque vous m'en causez de si grands. Si vous avez des déplaisirs, Madame, répondit Vendégre sans respect & sans retenue, vous vous les attirez peut-être. Je l'avoue, repartit la Duchesse; & si je n'avois pas eu pour vous une bonté aveugle & une folle indulgence, je me serois épargné bien des peines. Quel état est le vôtre, & comment osez-vous me regarder? Vous ai-je appris à vous prostituer? Dans quelle école avez-vous reçu de pareilles leçons? Encore si vous me faisiez que des maux qui vous fussent particuliers; on plaindroit votre foiblesse sans vous détester; mais en vous abandonnant aux honteuses passions du Duc de Brabant, vous lui avez inspiré une malignité dont jusqu'alors il avoit paru incapable. Qu'attendez-vous de la suite d'un commerce si criminel? Vous périrez indubitablement, & votre Amant tombera dans le gouffre que vous creusez.

Vendégre se voyant contrainte de parler, ne sçavoit que dire, & le Duc qui parut, la tira d'un étrange embarras. Vous pouvez, Madame, reprit elle, dire tout ce qu'il vous plaira à Monsieur le Duc, je m'imagine qu'il vous cherche; & il n'est pas à propos de laisser plus long-tems devant vous un objet qui vous déplaît. Elle tourna ensuite le dos, & la Princesse marcha d'un autre côté pour éviter son Epoux.

Quand elle fut dans son appartement, elle pleura sans contrainte auprès de Climberge. Il faut que la

fuie, lui dit-elle; & quand toute la Terre me devroit blâmer, je ne demeurerai point en des lieux où je ſuis nourrie de fiel & de douleurs. Mais où irez-vous, Madame, reprit Climberge, & quel parti peut prendre une femme de votre rang? Je ne ſais, repliqua la Ducheſſe; & lorſque je ſerai hors de Mons, le Ciel m'inſpirera ce que je dois faire. Quelque dure que ſoit ma Mere, je lui dois un reſpect dont rien ne me peut diſpenſer. Quoiqu'elle m'abandonne, il faut que je la cherche. Fais venir Deſcaillon, c'eſt un fidele ſerviteur de mon Pere, & le ſeul entre tous les miens ſur la probité duquel je puiſſe compter.

Climberge fut chercher Descaillon, qui, après avoir reçu les ordres de la Ducheſſe de Brabant, fut ſi ſoigneux de les exécuter, que le lendemain avant le jour elle ſortit de Mons, & ſe rendit au Queſnoi, où étoit ſa Mere, qui ne l'attendoit pas, & qui ne fut pas peu ſurpriſe de la voir. Madame, lui dit la Princeſſe, après l'avoir ſaluée avec beaucoup de ſoumiſſion, ne condamnez pas mon voyage, & rendez juſtice à ma patience. Le Duc de Brabant me traite avec une indignité barbare. Soyez plus équitable que lui, n'aggravez pas mes malheurs par une cruelle indifférence. Si vous laiſſez le Duc de Brabant maître abſolu des Biens de notre Maiſon, il en enrichira Vendégre & le nombre d'hommes abjets qui lui compoſent une Cour inſolente. Ma Fille, interrompit la Comteſſe de Hainaut, votre douleur me touche; je ne ſuis pas ſi dénaturée que vous penſez, & je vous aime chèrement. Les fautes de votre Mari doivent avoir épuiſé toute mon indulgence; mais pour l'honneur de notre Maiſon, tâchons de le ramener à ſon devoir par la douceur; employons le crédit du Duc de Bourgogne, & faiſons enſorte qu'on ne puiſſe pas dire que vous le quittiez légérement. Je ſais que vous en avez de bonnes raiſons, mais il en faut encore de meilleures pour

vous rendre excuſable au Public. Hé bien, Madame, répondit la belle Ducheſſe, faites tout ce qu'il vous plaîra, je me ſoumets abſolument à vos volontés, & j'attendrai auprès de vous, comme dans un azile honnête & inviolable, l'effet de ce que vous voulez tenter.

Après cela la Comteſſe de Hainaut écrivit au Duc de Bourgogne pour l'informer de l'état des choſes, lui peignant avec beaucoup d'eſprit & de vérité la conduite du Duc de Brabant. Descaillon qui fut le courrier, n'oublia rien de ce qu'il falloit dire, & ce Prince ne fit point difficulté d'entrer dans les démêlés de deux perſonnes qui lui étoient ſi proches.

Le Duc de Brabant, tout à Vendégre, ne s'étoit guere ſoucié du départ de la Ducheſſe; & quand on lui parla d'accommodement, il répondit qu'elle pouvoit revenir, mais ſans vouloir conſentir à mettre ſa Maîtreſſe dans un Couvent, & à exiler ſes favoris. Sur cette difficulté la Comteſſe de Hainaut retomba dans ſes premieres erreurs, voulant que ſa Fille retournât à Mons ſur la bonne foi du Duc de Brabant, diſant qu'il falloit lui épargner la honte de faire des choſes forcées. Ce fut alors que la Ducheſſe perdit une partie de ſa modération ordinaire, & qu'après avoir réfléchi ſur le pitoyable état de ſa vie, elle forma le deſſein de ſe retirer en Angleterre. Pour mieux l'exécuter, elle accompagna ſa Mere à Valenciennes, en feignant d'aller paſſer quelques jours à Bouchain. Le diſcret Descaillon la conduiſit à Calais, où elle s'embarqua, & ſe rendit à Londres ſans aucun obſtacle.

Quoique la guerre fût allumée en pluſieurs endroits de l'Europe, & que la mort du Duc de Clarence eût mis la Cour d'Angleterre en deuil, elle ne laiſſoit pas d'être galante. Homfrai, Duc de Glocester, Frere du Roi Henri, étoit Régent. Il avoit de très-belles qualités. Son inclination l'entraînoit du côté de l'amour. Il ne voyoit guere de beaux objets ſans y attacher ſon cœur. La Ducheſſe de

Brabant ne le trouva pas vuide, mais ſes charmes en diſſiperent tous les autres attachemens. Elle parut avec une majeſté admirable, elle parla avec une force perſuadante. Sa cauſe étoit bonne; & le Prince touché juſqu'au fond de l'ame, l'aſſura qu'elle ſeroit protégée par toutes les puiſſances de l'Angleterre, & honorée comme la Reine. A ces proteſtations publiques il en ajoûta de particulieres, & la Ducheſſe de Brabant bénit le Ciel d'un ſi favorable voyage. Elle s'apperçut bientôt que ſa fortune ſembloit être devenue celle du Duc de Glocester par mille ſoins généreux que ce Prince lui rendoit. Il lui aſſigna de groſſes penſions: il la fit loger dans une Maiſon Royale, où elle fut ſervie avec une magnificence toute extraordinaire; & jamais on n'avoit fait paroître tant de déférence & de reſpect pour aucune étrangere. Tout cherchoit à lui plaire & à la divertir; & elle connut bientôt la différence qu'il y avoit entre un Protecteur généreux & un indigne Mari.

Le cœur de la Ducheſſe ſentit cette oppoſition & Climberge la remarqua avec joie, & en félicita la Ducheſſe comme d'un heureux effet de ſa beauté. Mais Climberge, lui dit-elle, je ne ſais pourquoi vous trouvez tant de ſujets de ſatisfaction en des choſes qui m'attireront peut-être de nouvelles diſgraces? Ai-je ici quelque mérite que je n'euſſe pas à Mons, & croyez-vous que ma derniere démarche ſoit ſi propre à me rendre eſtimable? D'ailleurs, pour être ſéparée du Duc de Brabant par quelques contrées & un petit trajet de mer, ma foi eſt-elle dégagée, & tout déraiſonnable qu'il eſt, ne ſuis-je pas liée avec lui pour jamais? Non, Madame, reprit Climberge, & il en uſe d'une maniere qui vous diſpenſe de bien des choſes. L'Egliſe qui vous a unis, n'eſt pas une Maràtre impitoyable. Elle peut rompre un nœud mal aſſorti, & vous avez mille bonnes raiſons qui lui parleront en votre faveur.

Taiſez-vous, Climberge, repliqua la Ducheſſe, ne me donnez point de ſemblables idées. Je ſuis venue au monde ſous des auſpices malheureux. Ma deſtinée a quelque choſe de fatal; & quand il ſeroit vrai que le Duc de Gloceſter m'aimeroit, quand je ſerois affranchie de mes engagemens, je me garderois d'une ſeconde captivité. De deux Maris que j'ai déjà eus dans un âge peu avancé, l'un meurt dès qu'il m'approche, & l'autre m'outrage lorſque je lui ſuis aſſujettie. Penſez-vous qu'un troiſieme rendit ma condition meilleure, & n'aurois-je pas lieu de craindre inceſſamment des diſgraces pareilles à celles que j'ai déjà eſſuyées? Ne vous repaiſſez donc point de chimeres. Climberge, vous ne connoiſſez les afflictions que par rapport à moi; & ſi elles vous touchoient de plus près, vous demeureriez d'accord, que quand elles ont une fois pris leur cours, rien n'eſt capable de l'interrompre. Ainſi, Madame, reprit Climberge, votre défiance allarmée compare l'avenir au paſſé; & groſſit, par la crainte, des torrens que le Ciel peut tarir en un moment. La conduite du Duc de Brabant vous diſpenſe de toutes ſortes d'égards pour lui. Non Climberge, interrompit la Ducheſſe; & quand je n'en devrois point à ce Prince, il faudroit toujours me ſouvenir de ce que je me dois à moi-même. On ne recevroit pas dans le monde la répugnance que j'avois à l'épouſer, comme une excuſe légitime des fautes que je pourrois faire. Je l'ai épouſé, Climberge, & il m'auroit été plus pardonnable de désobéir à ma Mere, que de renoncer à mon Mari, quelques maux qu'il me puiſſe faire. Auſſi n'en ai-je pas l'intention; & ſi je fuis c'eſt pour ne point voir des choſes que l'honnêteté ne peut ſupporter. A la rigueur je devois tout ſouffrir, ſes inconſtances, ſes mépris, & ſes duretés mêmes. Aſſez de femmes vertueuſes m'ont donné l'exemple, mais je me ſens trop foible pour pouvoir les imiter. Ajoûtez, Madame, interrompit

Climberge, que vous ſerez aſſez ſimple pour vous ſacrifier; & que victime volontaire d'un point-d'honneur dont les plus ſages ſecouent aujourd'hui le joug, la folie du Duc de Brabant vous perſécutera à Londres comme à Mons, & Vendégre ſera la furie obſtinée qui vous tourmentera en tous tems & en tous lieux.

Le Duc de Glocester, qui ne vivoit plus que pour la Ducheſſe de Brabant, les interrompit. Madame, lui dit-il, je me rends peut-être importun; mais, ſi je vous cherche ſouvent, vous ne pouvez accuſer de cette faute qu'une paſſion violente. Je meurs d'amour pour vous, je ne penſe plus qu'à vous le perſuader; & ſi vous ne vouliez pas m'écouter, je ſerois le plus malheureux de tous les hommes. Monſieur, répondit la Princeſſe, quand vous ne prendriez point, ſur vos grandes occupations, de petits ſoins que votre civilité croit néceſſaires pour adoucir l'amertume de ma condition, je ne vous ſerois pas moins obligée. La politique, repliqua le Duc, n'a point de part à ce que je fais; ce ſont les mouvemens d'un cœur tendre qui veulent s'expliquer. J'aurois bien du chagrin, interrompit-elle, ſi vous étiez auſſi ſenſible que vous le dites. Vous ſavez l'état de ma vie, je ſuis trop miſérable pour pouvoir vous rendre heureux; & quoique les obligations que je vous ai, ſoient infinies, je n'ai que de l'eſtime & de la reconnoiſſance pour les payer. Vous ne m'êtes pas ſi redevable que vous penſez, Madame, répondit Homſrai; & ſi je vous aime ardemment, c'eſt un tribut que tous les cœurs doivent à vos charmes. Mes charmes, ajouta-t-elle, ſont très-médiocres, & s'ils étoient capables de toucher quelqu'un, je ſouhaiterois que ce fût tout autre qu'un Prince que j'honore parfaitement, & duquel je dois aimer le repos. Laiſſez-moi porter le fardeau de mes peines ſans les augmenter par de nouvelles; & conſidérez, Monſieur, que vous dé-

truiriez votre ouvrage, en ruinant la tranquillité que votre protection me fait trouver ici. Vous pourriez faire ma félicité ſans vous rendre plus malheureuſe, pourſuivit le Duc. Toute la Terre ſait que le Duc de Brabant eſt indigne de vous. Vous êtes nés dans un degré de proximité qui rend la diſſolution de votre mariage très-légitime. Allons au Pape Benoît; il peut rompre d'injuſtes liens, & il ſera ſans-doute équitable. Après cela, Madame, qu'aurez-vous à craindre auprès d'un Prince qui vous adorera toujours, & ſoutenue dans vos juſtes prétentions par les forces de l'Angleterre?

Cette propoſition ne pouvoit abſolument déplaire à Jaqueline de Baviere. Le Duc de Glocester avoit l'air tendre & perſuadant; & il lui eût été bien doux de ſe ſéparer pour toujours d'un homme qu'elle n'avoit jamais aimé, & qu'il lui ſembloit qu'elle pouvoit alors haïr. Mais cette même propoſition lui étoit faite par un Prince qu'elle connoiſſoit peu, qui pouvoit être plutôt enivré par la fougue d'un paſſion naiſſante, que conduit par de raiſonnables deſſeins, qui pouvoit être ſans foi & devenir ſans amour. Enfin mille conſidérations s'oppoſerent aux idées flatteuſes que le Duc de Glocester lui voulut donner. Quoi! Monſieur, lui dit-elle, ſi le Pape me vouloit diſpenſer de mes engagemens avec le Duc de Brabant, ſeriez-vous aſſez hardi pour m'épouſer? Oui, Madame, interrompit-il avec précipitation, oui, je recevrois ce bonheur comme ma meilleure fortune, & je n'en veux plus aucune, ſi celle-là m'eſt refuſée. Vous vous trompez, continua la Ducheſſe; & ſi les licences étoient à Londres, vous ne vous en ſerviriez point. Ce n'eſt pas dans des routes épineuſes qu'il faut courir rapidement. Il s'agit d'un intérêt de conſcience, d'honneur & de religion. Quel arbitre en peut décider aujourd'hui? Nous voyons un Schiſme ſcandaleux dans l'Egliſe; chercherons-nous à la faveur de ce déſordre

dre des ſecours flatteurs pour nos paſſions? Benoît eſt Pape, Martin prétend l'être. C'eſt une concurrence qui partage la Chrétienté, & dans quel parti trouverons-nous le Saint-Eſprit? Si avec même titre ils ont la même prérogative, l'un pourra défaire, & défera ſans-doute ce que l'autre aura fait: & il en rejailliroit ſur moi une honte que rien ne ſeroit capable d'effacer. Je ne penſois pas, Madame, répondit triſtement le Duc de Glocester, que la ſituation où vous êtes, vous permît de ſonger à ces ſaintes chicanes. Pardonnez, s'il vous plaît, à ma douleur la liberté de cette expreſſion. Eſt-ce d'aujourd'hui que l'on a vu des diviſions dans l'Etat Eccléſiaſtique? Puiſque les Papes lient & délient dès qu'ils ſont recomus pour tels, faut-il que nous nous donnions la peine d'examiner la juſtice de leur vocation? Quand je vous obtiendrai par l'autorité de Benoît, que Martin le foudroie, s'il veut, mon bonheur n'en ſera pas moins ſûr. Au reſte, Madame, vous éviterez des abîmes, en vous donnant à moi. Conſidérez que de tous les Biens immenſes que vous devriez poſſéder tranquillement, aucun ne vous reſte aujourd'hui. Le Duc de Brabant, qui en diſſipe la meilleure partie par ſes débauches, les défendra mal par ſa nonchalance contre le Duc de Bourgogne qui n'aſpire peut-être qu'à les uſurper. Un homme comme moi ſaura bien les reprendre, en puniſſant l'ingratitude & l'ambition des vôtres; & vous n'aurez jamais ſujet de vous repentir des graces que vous lui ferez.

Pendant ce diſcours qui ſe faiſoit devant Climberge, la Princeſſe avoit les yeux baiſſés. Monſieur, dit-elle enſuite, je vous ai écouté, donnez-moi le tems d'examiner vos raiſons. Je vous avoue qu'elles me paroiſſent légeres. Peut-être les trouverai-je meilleures, quand je les aurai mieux conſidérées. Vous m'eſtimeriez moins, ſi j'embraſſois aveuglément le parti que vous me propoſez; & vous trou-

verez bon que je ne me détermine pas ſi promptement. Le Duc parut ſatisfait de cette réponſe, & ne voulant pas preſſer davantage une perſonne qui paroiſſoit ébranlée, il la laiſſa avec Climberge.

Cette Fille reprit bientôt le diſcours qui venoit de finir. Hé bien, Madame, dit-elle à la Ducheſſe, vous voyez à quel point les choſes vous deviennent favorables. Le Duc de Gloceſter vous offre ſon cœur, ſa main, & cette puiſſance redoutable dont il eſt le maître. Il promet l'aſſiſtance de Rome; & vous voudriez encore par une timide pudeur demeurer enchaînée ſous l'injuſte empire du Duc de Brabant, qui s'eſt rendu ſi mépriſable? Je le mépriſe auſſi, répondit la Princeſſe; mais, Climberge, il ne faut pas que des reſſentimens qui ſont peut-être déjà portés trop loin, ſervent à me rendre mépriſable moi-même. Si je m'abandonne aux deſirs du Duc de Gloceſter, n'aura-t-on pas mille choſes à me reprocher? Peut-on quitter pour aucune conſidération que ce ſoit, un Mari légitime ſans être blâmée? Quand il eſt queſtion de condamner les actions, on n'a guere d'égard aux malheurs; & malgré mon innocence, je ſerois bientôt en priſe à la critique de ces eſprits ſéveres qui veulent qu'on ſouffre tout ſans ſe plaindre de rien. Mais, Madame, reprit Climberge, quand vous aurez pour garant un Pape, qui eſt en même tems votre Pere, votre Paſteur, & votre Souverain, que devez-vous appréhender? Eſt-ce que vous haïſſez le Duc de Gloceſter? Je n'oſe preſque dire que j'aime ou que je hais, repartit la Ducheſſe, & il y a quelque choſe de ſi étrange dans ma fortune, que le plus honnête pour moi eſt de la laiſſer indépendante de mes ſentimens. J'ai déjà dit une choſe au Duc de Gloceſter qui m'épouvante. Je veux parler de ce divorce éclatant qui ſeroit ſi flétriſſant pour moi. L'Egliſe ſous deux Chefs oppoſés ne peut ſûrement décider d'une affaire ſi délicate. Ainſi, Madame, interrompit Climberge, a-

vec ces viſions d'Héroïne, vous mourrez du venin qui vous tue, ſans vouloir vous ſervir d'un contre-poiſon aſſuré. Quoi! parce que vous voyez deux Papes, il faut que vous ne vous ſerviez d'aucun. Hé! que vous êtes ſimple, Madame! C'eſt peut-être pour vous qu'ils ont été multipliés. Animés à ſe diſputer tout, ils n'héſiteront jamais à donner des marques de leur autorité. S'ils manquent en vous favoriſant, ce n'eſt plus votre affaire; & dès qu'un d'eux aura parlé, vous pouvez, la tête levée, renoncer au Duc de Brabant, épouſer le Duc de Gloceſter, & mettre en repos cette aimable jeuneſſe qui n'a déja été que trop perſécutée. Climberge, repartit la Ducheſſe, les Papes ſont des hommes, & même des hommes ſouvent très-corrompus; comment donc peuvent-ils anéantir les Loix Divines reſpectées depuis tant de ſiecles, & qui doivent être ſacrées aux véritables Chrétiens? Les Papes, pourſuivit Climberge, ſont placés ſur un Tribunal de Juſtice pour ſecourir les miſérables. Vous n'êtes pas la ſeule femme vertueuſe qu'on ait vue implorer leur aſſiſtance, mais vous ſeriez l'unique qui l'auriez mépriſée.

Les raiſons de Climberge flattoient le cœur de la Ducheſſe de Brabant. Outre que le Duc de Gloceſter étoit un grand Prince, il tenoit mille belles qualités de la nature; & toutes les difficultés du divorce commencerent à s'applanir en examinant ſon mérite. La Princeſſe conclut qu'après une fuite qui ne pouvoit être ignorée, qu'après ſes démêlés publics avec le Duc de Brabant, ce Prince en auroit toute la honte.

Elle employa la nuit entiere à combattre ſon inclination. Dans cette obſcurité les deſſeins du Duc de Gloceſter n'étoient pas appuyés de Climberge; mais quelque choſe de plus puiſſant parloit pour lui, & l'amour ſurmonta bientôt les plus grands obſtacles. Climberge & Descaillon abſolument dévoués au Duc de Gloceſter, ſeconderent les tendres diſpoſitions de

leur Princeſſe, qui ne combattit plus, quoique ſes ſcrupules la combattiſſent encore.

Dès qu'elle eut conſenti de demander juſtice au Pape Benoît, le Duc de Gloceſter fit éclater ſa joie, & toute l'Angleterre en reſſentit les effets par des libéralités publiques & des généroſités particulieres. Pendant qu'on fut à Avignon, il inventa mille plaiſirs pour divertir la Ducheſſe de Brabant ; & dès que le favorable Benoît eut accordé la diſſolution du mariage, le Duc de Gloceſter épouſa Jaqueline de Baviere, appellant à Londres toute la pompe qui pouvoit rendre cette fête éclatante & majeſtueuſe. La Princeſſe étoit ſi belle, & le Duc ſi amoureux, qu'il ne pouvoit aſſez exagérer ſon bonheur ; & pendant quelques mois ils ignorerent l'un & l'autre, s'il étoit reſté des chagrins ſur la Terre.

Mais la deſtinée de Jaqueline de Baviere étoit trop cruelle pour la laiſſer long-tems dans un ſi grand calme. Elle avoit des coups plus douloureux à lui porter que ceux qu'elle venoit de lui faire ſentir. Au milieu de leur proſpérité, le Concile de Conſtance leur donna une rude attaque en dépoſant Benoît, & rendant nul par cette dépoſition tout ce que ce Pape avoit fait. La Ducheſſe de Gloceſter parut déſeſpérée, Le Duc fit tout ce qu'il put pour la conſoler, & dans ſa colere il murmura hautement contre le Concile ; mais c'étoient des paroles, & la Princeſſe qui avoit plus de pénétration que de prudence, n'y trouvoit pas dequoi diſſiper ſes frayeurs. Elle ne doutoit pas que le Duc de Brabant, inſpiré par Vendégre, n'eût recours au Pape Martin. Je vais être la fable & l'horreur de tout l'Univers, diſoit-elle au Duc de Gloceſter. On va me regarder comme un monſtre d'infamie, & mes foibleſſes ne ſeront jamais excuſées. Deux Maris vivans, bon Dieu ! quel prodige ! Ah ! que la mort la plus rigoureuſe n'a-t-elle prévenu ces égaremens ? Vous vous repentez donc de m'avoir aimé, repartit le Duc, &

vous voulez punir mon amour des peines que vous cherchez dans l'opinion du vulgaire. Qu'ai-je fait que vous adorer, & toujours conduit par ce même amour, que puis-je faire que vous aimer encore? Laiſſez Martin fulminer tant qu'il voudra. Ce n'eſt qu'un Uſurpateur, & ce ne ſont que les intérêts du dernier des hommes qu'il peut prendre. Nous ſommes heureux, nous ſommes en ſûreté, pourquoi voulez-vous donner votre ame en proie à des ennuis dévorans, pendant que vous pouvez paſſer des jours pleins de douceur? Ah! Monſieur, répondit la Princeſſe, vous ne voyez pas ce que je dois le plus craindre, & ce qui fait ma plus grande douleur. Vous m'aimez à-préſent, j'avoue que j'ai lieu de le croire; mais qui m'aſſurera que vous m'aimerez toujours? Ces miſérables charmes qui vous ont touché, n'ont point été aſſez puiſſans pour fixer l'inconſtance du Duc de Brabant. Le tems & la poſſeſſion ſont des écueils contre leſquels la tendreſſe & la foi ſe briſent; & vous ſerez peut-être un jour le premier qui blâmerez ce que vous m'avez fait faire. Laiſſez-moi donc pleurer un état déplorable. Vous me faites bien des outrages à la fois, Madame, reprit le Duc de Gloceſter en ſoupirant, & je croyois vous être aſſez connu pour vous exempter de ces défiances ſi injurieuſes pour moi. Que faut-il faire pour vous aſſurer d'une éternelle fidélité? Voulez-vous que quittant & l'Angleterre & la Régence qui m'y attache, nous allions en quelque coin du Monde nous dérober à ces orages que vous craignez ſans-doute trop, où nous n'entendrons parler, ni de Conciles orgueilleux, ni de Maris perfides, & où nous ne vivrons que pour notre amour? Je n'aime pas ſi peu votre gloire, repliqua la Ducheſſe, & je me juſtifierois mal en vous entraînant dans un déſert. Ce n'eſt point ce parti que je deſire prendre. Si vous perſévérez à m'aimer, je ne me croirai pas malheureuſe; mais, ſi vous m'abandonniez, je n'aurois recours qu'au déſeſpoir. Le

Prince l'embraſſa tendrement, & ils oublièrent pour quelques momens ces vaines idées qui les troubloient. L'officieuſe Climberge qui haïſſoit le Duc de Brabant, & qui étoit attachée au Duc de Glocester par une infinité de bienfaits, tâchoit de diſſiper les agitations de ſa Maîtreſſe, & y réuſſiſſoit ſouvent; mais il en naiſſoit tous les jours quelque nouveau ſujet.

La Comteſſe de Hainaut avoit été fort irritée de la conduite de ſa Fille, conſidérant peu les raiſons qui pouvoient défendre une jeune Princeſſe inſultée. Elle fut entierement pour le Duc de Brabant; & condamna ouvertement la Bulle de Benoît, ſoutenant que le mariage qu'il avoit autoriſé, étoit illicite.

Quoique Vendégre qui poſſédoit toujours ſouverainement le Duc de Brabant, fût bien-aiſe de le voir libre, elle diſſimula ſa joie, & parut auſſi déſintéreſſée qu'elle étoit véritablement attachée à la ruine de ſa Maîtreſſe. Se peut-il, diſoit-elle, qu'une grande Princeſſe faſſe des actions ſi peu ſéantes à ſa dignité, & que pour de petits chagrins qui ſont les fruits de ſon orgueil, elle abandonne ſon Mari, & paſſe la mer pour ſe jetter entre les bras d'un étranger? Se peut-il encore qu'un Anti-Pape, un homme ſans honneur & ſans piété, oſe donner des autorités autentiques à des perſonnes qui offenſent les Loix Divines, & qui choquent l'Humanité? Tous ces excès ſe paſſeront-ils impunément, & ne chercherez-vous pas à vous venger en ſoutenant la juſtice de vos droits? Ma chere Vendégre, reprit le Duc, tu forceté par ce diſcours, la faute de la Ducheſſe de Glocester nous eſt ſi avantageuſe que nous ne devons pas nous en plaindre. Elle a plus fait pour nous qu'elle n'eût voulu faire, ſi elle s'étoit bien conſultée. Je puis préſentement vous mettre en ſa place ſans craindre de blâme. Vous l'avez chaſſée de mon cœur. Elle s'eſt volontairement exilée. Benoît m'a favoriſé en rompant ce que je voulois rompre. Le Concile de Conſtance me donne un ſecours

nouveau, & vous jouirez dans peu des honneurs de mon rang. Non, Monſieur, répondit cette pernicieuſe Fille, non; il ne faut point que le deſir de m'élever vous coute votre gloire: je ſuis aſſez ſatisfaite, puiſque j'ai le bonheur de vous plaire; je ne veux point d'autre dignité que celle d'être aimée de vous. Mais pourſuivez ce ſerpent ingrat qui vous a dédaigné; & puiſque les Papes ſont des oracles, en vous aſſurant la protection de Martin, donnez à cette Coureuſe la confuſion publique de ſe voir au pouvoir d'un homme qui tout au plus ne peut paſſer que pour ſon Amant. Votre honneur vous l'ordonne; & je vous en conjure, ajoûta-t-elle en mettant un genou en terre, ne pouvant ſouffrir que la honte des autres vous couvre d'infamie.

Le Duc de Brabant charmé de l'affection de Vendégre, demeura d'accord de tout ce qu'elle voulut, & il ne ſongea plus qu'à obtenir du Pape Martin la caſſation des Bulles de Benoît. Ce Prince aveugle avoit un ſecours qu'il ne connoiſſoit pas encore. Le Duc de Bourgogne ambitieux au dernier excès, regardoit la Ducheſſe de Gloceſter avec envie, & ſouhaitoit depuis longtems de s'approprier de grands Etats. Dans cette vue il étoit bien-aiſe de voir la diſcorde ſur le point de lui en faciliter les moyens; & quoiqu'il affectât de montrer un eſprit de paix, il agiſſoit ſi nonchalamment pour la procurer, qu'il étoit facile aux plus ſtupides de remarquer que ſes intentions en étoient fort éloignées. La conduite de la Ducheſſe de Gloceſter lui donnoit une joie ſecrette & maligne, ne doutant point qu'il ne pût bientôt s'enrichir de ſes dépouilles. De concert avec le Duc de Brabant, il n'eut pas de peine à obtenir de Martin cet arrêt foudroyant qui devoit réduire celui de Benoît en poudre. Tous les termes en étoient choiſis, & d'une audace digne du Trône Pontifical. Vendégre en étoit tranſportée. Le Duc de Brabant ſe croyoit vengé. La Comteſſe de Hai-

naut qui déclamoit toujours contre ſa Fille, applaudiſſoit à ces beaux ſuccès; & le Duc de Bourgogne ardent à profiter des déſordres de ſa propre famille, fit à loiſir des projets pour augmenter les Biens qu'il poſſédoit déjà. Il n'y eut que le Comte de Saint-Pol, Frere du Duc de Brabant, qui s'affligea de ces diviſions.

Cette nouvelle ne fut pas longtems ignorée en Angleterre. Quoique la Ducheſſe de Gloceſter l'eût attendue, elle n'y parut pas moins ſenſible, & elle témoigna à ſon Mari un violent redoublement de douleur. Il fit tous ſes efforts pour la conſoler. Climberge déploya auſſi ſon éloquence; mais la Princeſſe lui reprocha avec beaucoup d'aigreur qu'elle avoit aidé par ſes ſollicitations à la rendre ſi malheureuſe.

Pendant qu'elle perdoit le repos & preſque la raiſon, le Duc de Bourgogne flattoit le Duc de Brabant; & le Duc de Bedford Régent en France intrigua pour ſon Frere. Il y eut quelques propoſitions faites pour réconcilier les Parties. On s'aſſembla même à Amiens, mais ſans ſuccès; & le Duc de Gloceſter, pour eſſuyer les larmes de ſon Epouſe, paſſa avec elle à Calais, mettant ſur pied des forces qu'il croyoit ſuffiſantes pour prendre poſſeſſion des Biens de la Maiſon de Hainaut.

Le Peuple de cette Province touché de la vûe de ſa Princeſſe, la reçut avec de grandes acclamations, quoiqu'il eût promis & même juré le contraire au Duc de Brabant. Mais Jean de Baviere qui fut empoiſonné à la Haye, laiſſa le Duc de Brabant dans la liberté de s'emparer de pluſieurs Villes conſidérables. La guerre s'alluma, & pendant ce feu dangereux, le Duc de Gloceſter voulut remener ſa Femme en Angleterre; mais elle s'arrêta obſtinément à Mons, aimant mieux tout riſquer que de fuir honteuſement.

Elle y avoit cependant de nouveaux chagrins à eſſuyer. La Comteſſe de Hainaut toujours enchaînée du Duc de Brabant, qui étoit extrêmement [illegible]

ntre la Ducheſſe de Gloceſter, ſe trouvant dans le
me lieu, il falloit bien qu'elles ſe viſſent. La
omteſſe de Hainaut obſerva toutes les apparences
i pouvoient marquer un grand reſſentiment, & la
ucheſſe de Gloceſter fit ſon devoir avec beaucoup
: modeſtie & d'exactitude. Hé bien, Madame, lui
t la Comteſſe d'un ton altier, après avoir aban-
nné votre Mari, votre Mere & vos Etats, après
oir ſcandaliſé par votre conduite tous les eſprits
moins ſéveres, & fait parler hautement les Pa-
s, vous revenez à Mons avec des armées étran-
res, & tout cet attirail de guerre nous fait voir
e vous n'avez pas deſſein de nous épargner? Ma-
me, répondit la Ducheſſe, il ſuffit pour me juſti-
r que je ſouffre avec reſpect des injures que je ne
rite point. Vous n'ignorez pas celles que j'ai
çues du Duc de Brabant. J'avoue que je l'ai fui
mme un ingrat qui me rendoit miſérable; que j'ai,
r l'autorité de l'Egliſe, épouſé un Prince qui me ſer-
it ſans intérêt; & il ne me paroît rien de condam-
ble dans cette conduite. Mais, Madame, puiſqu'il
ut le dire ouvertement, c'eſt votre indifférence qui
troublé ma raiſon; & ſi vous m'aviez véritable-
ent aimée, ma reconnoiſſance auroit égalé vos
ntés. Les autorités que vous alléguez, repartit
daigneuſement la Comteſſe, ne ſont pas d'un grand
ids, venant de Pierre de la Lune, & vous voyez
ſſi le cas que le Concile en a fait. Je vous croyois
us prudente & plus ſage, mais vos emportemens
it attiré ſur deux illuſtres Maiſons une honte que
us les ſiecles auront à vous reprocher. Je veux
en pour vous plaire. Madame, répondit la Du-
eſſe, me croire coupable de tout, & ne vous
cuſer de rien; mais, cependant ſi vous m'euſſiez
iſſée attachée au ſouvenir de mes premiers liens,
us m'auriez épargné bien des maux. Falloit-il,
ur vous plaire, vivre éternellement ſous la dépen-
nce capricieuſe d'un Prince qui ne connoît pas

même le nom de vertu? Falloit il couronner de m propres mains les infamies de Vendégre? Et falloi il enfin ſouffrir ſans murmure qu'une poignée d'hom mes nés dans le néant, commandaſſent avec empi où je devois regner ſouverainement? Il falloit vo plaindre, pourſuivit la Comteſſe; mais c'étoit to ce qui vous étoit permis. C'eſt un beau ſpectac pour moi, après que vous avez traverſé les me comme une inſenſée, de vous voir revenir ſuiv d'un homme voluptueux, qui vous a fait dom dans le piege, & qui vous auroit mieux ménagé s'il avoit été véritablement votre Amant. Sa condu te montre aſſez qu'il ne vous eſtime guere, & qu ne ſe ſert de vous que comme d'une femme perdu d'honneur. Cette fiere perſonne qui ne vouloit en dire ni en entendre davantage, paſſa dans u autre chambre; & la Ducheſſe de Gloceſter pén trée de douleur ſe retira dans la ſienne.

Comme le Duc de Brabant étoit alors à Brux les, c'étoit la Comteſſe de Hainaut qui commandc à Mons; mais les choſes changerent, & le Peupl qui aimoit Jaqueline de Baviere, déclara qu'il ne vo loit obéir qu'à elle, & que le Duc de Brabant s'ét rendu indigne du nom de leur Souverain.

Le Duc de Bourgogne puiſſamment intrigué po ſon propre intérêt dans cette affaire, qu'on pouv dire des plus grandes, ne ſongeoit qu'à ruiner Ducheſſe de Gloceſter. Il défia le Prince Homfr & il y eut de part & d'autre pluſieurs lettres écrit qui ne tendoient qu'à la guerre. Le Duc de Gl ceſter qui aimoit alors véritablement ſa Femm étoit touché de la voir affligée. La dure conver tion qu'elle avoit eue avec la Comteſſe de Hainau redoubloit la colere du Régent; & voulant to mettre en uſage pour la venger, il réſolut de fai un voyage en Angleterre, afin d'en mieux tirer d forces.

La Comteſſe de Hainaut qui avoit tant montré

rigueur à ſa Fille, combattue de quelques remords, voulut paroître un peu plus humaine. Elle la fut voir, & la pria de demeurer à Mons en l'abſence de Homfrai. Les habitans qui paroiſſoient zélés, s'engagerent à la garder. Elle voyoit tant de contrariétés dans ſa fortune, que tout lui étoit ſuſpect, juſqu'aux ſoins mêmes du Duc de Gloceſter qui ſembloit redoubler ſes empreſſemens. Le jour du départ étant arrivé, elle voulut l'accompagner juſqu'à une lieue de Mons. Ils paroiſſoient tous deux également affligés, & ils étoient ſur le point de ſe ſéparer, lorſqu'une femme perçant la foule qui les environnoit, ſe fit remarquer par ſa beauté & par ſa colere. Traître, dit-elle au Duc de Gloceſter d'un ton de voix fort élevé, Prince lâche & ſans foi, rends-moi l'honneur que tu m'as ôté, ou donne-moi la mort devant celle qui eſt cauſe de ta perfidie! Madame, continua-t-elle en s'adreſſant à la Ducheſſe, pardonnez à mon déſeſpoir l'extravagance que je fais. J'ai ſouffert autant que j'ai pu; mais les forces d'une fille tendre, trompée & ſans aucun ſecours, ne ſont pas inépuiſables. Ce Prince artificieux qui s'eſt donné à vous, diſpoſoit d'un bien qui n'etoit plus à lui. Abuſant des facilités de mon âge, il m'a ſéduite par mille ſermens que je croyois devoir être inviolables. Vous voyez ma perſonne; & je ſuis d'ailleurs d'un ſang aſſez noble pour ne le faire point rougir, quand il m'auroit tenu ſa parole.

Ce diſcours ſi peu attendu jetta la Ducheſſe de Gloceſter dans une étrange conſternation. Elle regardoit avec attention la perſonne qui venoit de parler. Elle lui trouvoit mille charmes, & elle ne pouvoit s'empêcher de la plaindre. Le Duc avoit les yeux pleins de confuſion, ne ſachant comment ſe démêler de cet embarras. Madame, dit-il à la Ducheſſe après avoir rêvé longtems, ne vous arrêtez point aux paroles d'une inſenſée. Vous pouvez juger de ſa pudeur par ſon action. La vertu ne dé-

clame point ſi haut, ni devant tant de témoins. Je vous aſſûre que je ſuis très-fidele, & que je pars plus amoureux de vous que je ne l'ai jamais été. A ces mots il l'embraſſa, ſans qu'elle eût la force de parler, & montant à cheval il s'éloigna conſidérablement en peu de tems; & l'affligée courut ſur ſes pas avec une impétuoſité que l'on n'attendoit pas de ſa langueur.

Cette aventure fit un bruit qui alla bientôt aux oreilles de la Comteſſe de Hainaut; & la Ducheſſe de Gloceſter qui retourna à Mons, eut une piquante raillerie à eſſuyer. Si je ne me trompe, lui dit ſa Mere, la belle déſeſpérée qui vient de fournir un incident mémorable pour votre hiſtoire, ſe promet un heureux ſuccès de ſa tendre faillie. Les petites folies du Duc de Brabant vous ont choquée, parce que vous n'aimez pas ſa perſonne; & les grandes extravagances du Duc de Gloceſter vous feront ſouffrir par des endroits plus ſenſibles. Il faut vous plaindre par pitié, & vous blâmer par raiſon; & pour tout dire, vous vous êtes rendue inexcuſable. Les plus innocentes de mes actions, repartit la Ducheſſe, vous paroîtront toujours des fautes irrémiſſibles, & vous n'avez de l'indulgence que pour le Duc de Brabant, mais je ne ſais, de quelque étendue qu'elle ſoit, s'il ne l'épuiſera point un jour. Si le Duc de Gloceſter a eu quelque inclination paſſagere avant que de m'avoir vue, eſt-ce à dire qu'il m'abandonne? Si une déterminée vient s'accuſer ici, la honte en rejaillit-elle ſur moi? Vous ne cherchez qu'à m'outrager, Madame, & vous ne devez point comparer les offenſes que le Duc de Brabant m'a faites, en me ſacrifiant à Vendégre, à une ſimple galanterie du Duc de Gloceſter qui précéde notre mariage. Trompez-vous, Madame, reprit la Comteſſe en riant dédaigneuſement, & flattez du-moins votre confuſion par un aveuglement volontaire. Vous n'avez pas beſoin de conſeils; & puiſque vous

avez trouvé ſeule le chemin d'Angleterre, vous pourrez bien encore trouver des trompeurs plus loin. Elle la quitta de cette ſorte; & ce fut avec Climberge que la Princeſſe pleura librement.

Hé bien, dit-elle à cette fille, tu vois le labyrinthe où je ſuis entrée par tes avis. Tu vois les Papes, ma Famille & tout ce qu'il y a de perſonnes raiſonnables déchaînées contre moi. Tu vois encore une inconnue qui ſort de la terre, & qui tombe du Ciel, pour m'apprendre ce que je dois craindre, par ce qui lui eſt arrivé. Ah, Climberge, que je ſuis coupable & malheureuſe tout enſemble! Le prompt départ du Duc de Gloceſter me fait voir qu'il n'avoit rien de bon à me dire. Sa Maîtreſſe le ſuit. Elle eſt belle, elle a du courage. Ils ſont peut-être déjà rejoints, & je ne puis enviſager que des choſes qui m'épouvantent. J'avoue, Madame, répondit Climberge, que vous avez des ſujets de chagrin; mais ſont-ils aſſez grands pour devoir vous réduire en l'état où vous êtes? Depuis que le Duc de Gloceſter eſt votre Epoux, quelles fautes pouvez-vous lui reprocher? Des ſoins ſoumis & empreſſés ont dignement répondu à votre tendreſſe: il vous a confirmé la ſienne par une complaiſance continuelle; & vous vous allarmez, parce qu'il plaît à la folie d'une débauchée de ſe manifeſter publiquement? Il ne vous a pas dit que ſa vie ſe fût écoulée ſans galanterie. Si cette fille avoit encore du pouvoir ſur le cœur de votre Mari, viendroit-elle faire des efforts ſi extravagans pour vous l'arracher? Remettez-vous par ces conſidérations, Madame. Qu'elle ſuive le Duc de Gloceſter tant qu'elle voudra, il a paru ſi indifférent en la regardant, qu'on ne doit point douter qu'il ne ſoit las des faveurs qu'elle lui a ſans-doute prodiguées. Les vôtres qui ſont d'un autre prix, ſeront eſtimées ce qu'elles valent. Flatte, flatte, Climberge, interrompit la Princeſſe, des maux dont tu ne peux te dire innocente, puiſque tu m'as forcée à

me les attirer ! Cette converſation ceſſa, & la Ducheſſe de Gloceſter demeura dans une profonde mélancolie.

Elle apprit dans la ſuite de quelques Anglois, que celle qui faiſoit alors ſa plus ſenſible inquiétude, étoit une jeune perſonne appellée Léonor, à laquelle le Duc de Gloceſter avoit paru fort attaché, & que l'on crut même longtems à Londres qu'il épouſeroit. Elle tâcha de ſe conſoler par des réflexions aſſez vraiſemblables ; mais elle connoiſſoit l'inconſtance des hommes, & ſes juſtes défiances s'oppoſoient toujours à ſa tranquillité.

Elle n'étoit pas ſans amis. Une forte brigue mit le Pape Martin dans ſes intérêts ; & comme les Pontifes de Rome ne ſerrent pas ordinairement aſſez les nœuds qu'ils font pour être indiſſolubles, il caſſa ſa propre ſentence, & la Princeſſe vit par ce ſecours une partie de ſa confuſion effacée. Mais ce fut un nouveau motif de guerre. Le Duc de Brabant n'étoit pas un Héros. L'exercice des armes lui convenoit bien moins que celui des plaiſirs ; & le Duc de Bourgogne qui ne reſpiroit que la ruine de la Ducheſſe de Gloceſter, la voyant ſous la ſimple protection d'une populace ſans expérience, fit maltraiter la Province qui lui ſervoit d'azile, & ne conſerva aucune conſidération pour le ſexe ni pour la dignité de cette Princeſſe. La Comteſſe de Hainaut qui prenoit en apparence le parti de ſa Fille, étoit exactement dans celui du Duc de Brabant ; & par ſes négociations pleines d'artifices il fut conclu que le Pays de Hainaut demeureroit au Duc de Brabant ; que ce Prince accorderoit une amniſtie générale, & que la Ducheſſe de Gloceſter ſeroit donnée en garde au Duc de Bourgogne, juſqu'à ce que le procès qu'on pourſuivoit de nouveau en Cour de Rome, fût décidé.

Ce changement plongea la Ducheſſe dans une extrême douleur. Elle connut la malignité de ſa Mere,

ſité des habitans de Mons, les ambitieuſes
tions du Duc de Bourgogne, & toute la foi-
du Duc de Brabant, auquel on la menaça de
r, ſi elle n'acquieſçoit pas à ces délibérations.
opres domeſtiques furent arrêtés. On la traita
ulement en captive, mais auſſi en criminelle.
noroit ce qui ſe paſſoit en Angleterre; & dans
extrémité accablante, elle écrivit en ces ter-
n Régent:

'eſt pas néceſſaire que je vous particuliariſe
lorable état où je ſuis réduite. La renommée
ne trop prompte & trop exacte à publier les
importantes; mais il eſt peut-être à propos
vous faſſe ſouvenir que vous m'avez donné
cœur & votre main. De tous les maux qui
tomber ſur moi, celui de n'être plus ai-
vous me paroît le plus grand. Rien ne m'eſt
ennemi que ma Mere. Mes Biens me ſont
mes gens ont été enchaînés; & ma perſonne
le point d'être eſclave du Duc de Bourgogne
Duc de Brabant. Jugez ce que je devien-
ſi vous m'abandonnez. C'eſt ma tendreſſe,
pas mon ambition, qui vous ſollicite. Si
m'étiez moins cher, je ſerois plus courageuſe.
conſultez donc pas les yeux de votre belle Léo-
qui ne pourroient que m'être contraires; mais
que n'ayant point balancé à vous donner ma
e veux être pour jamais à vous avec une fi-
inviolable.

JAQUELINE.

courrier de la Princeſſe fit toute la diligence
le; mais les vents qui s'oppoſerent à ſes bon-
tentions, ne permirent pas qu'il arrivât à Lon-
vant que les ennemis de Jaqueline de Baviere
diſſent abſolument maîtres d'elle. Il la firent
de Mons ſous la conduite du Prince d'Orange,

& de quelques Seigneurs que le Duc de Bourgogne avoit choiſis; & elle fut menée à Gand, où on la ſervit avec aſſez de reſpect.

Le Duc de Gloceſter qui fut véritablement touché des peines de ſon Epouſe, écrivit au Duc de Bedford, qui au premier bruit de ces déſordres ſe rendit à Corbie accompagné de huit cents chevaux & de pluſieurs perſonnes de qualité. La Ducheſſe de Bedford Sœur du Duc de Bourgogne ſuivoit ſon Mari à ce voyage. Le Duc de Bourgogne qui les viſita d'abord, les mena à Hédin pour les mieux régaler pendant pluſieurs jours; & le Duc de Bourgogne fut ſi bien éblouïr le Duc de Bedford par de feintes douceurs, qu'on ne ſongea à rien moins qu'à la Princeſſe opprimée. Les Anglois refuſerent hautement leur ſecours au Duc de Gloceſter, quoique ſa qualité de Régent le dût faire regarder comme Maître. Il ſentit vivement cet affront ſans en pouvoir tirer aucune raiſon. Dans cette impuiſſance il chercha une vengeance particuliere; & ce fut alors qu'il y eut un défi public entre lui & le Duc de Bourgogne. Ces deux Princes ſe préparerent au combat; mais le Duc de Bedford ne permit pas qu'ils donnaſſent un pareil ſpectacle à toutes ſortes de Nations.

Cependant la Ducheſſe de Gloceſter étoit à Gand, logée dans le Palais des Comtes de Flandres, & ſervie comme une perſonne de ſon rang devoit l'être. Cet adouciſſement ne lui ôtoit pas l'idée de ſes malheurs paſſés, préſens & à venir. Quelque nom qu'on pût donner à ſa priſon, c'en étoit toujours une véritable. Regardant ſa condition comme l'ouvrage d'une inſupportable tyrannie, il lui fut impoſſible de la ſouffrir. D'ailleurs des mouvemens de plainte qui n'étoient pas ſes moindres maux, déchiroient à tous momens ſon cœur. Les lettres du Duc de Gloceſter n'alloient point juſqu'à elle; & au milieu de tant d'ennuis elle aſpiroit ardemment à la liberté. On l'a-

l'avoit avertie que le Duc de Bourgogne étoit réſolu de l'enfermer pour jamais à Lille. La crainte de cette captivité éternelle la détermina entierement par le moyen de Climberge & de Descaillon, qui lui étoient toujours affectionnés. Elle écrivit à pluſieurs illuſtres Hollandois pour leur demander une généreuſe aſſiſtance. Il n'y en eut pas un qui n'embraſsât ſa querelle. Ils ſe rendirent à Gand. Elle n'étoit pas ſi ſéverement obſervée qu'on ne pût l'approcher, en prenant quelques précautions. Sa cauſe étoit juſte, il étoit impoſſible de la voir ſans être touché de ſa beauté; & ſes Libérateurs ſe concerterent ſi bien, qu'ils la tirerent de Gand avec Climberge en habits d'homme, & la conduiſirent heureuſement à Anvers, où elles reprirent leur parure ordinaire. De-là elle paſſa à Breda, & enſuite à..... où elle fut reçue en Souveraine. Les plus conſidérables du Pays délibérerent avec elle ſur l'importance de ſes affaires; & le Duc de Bourgogne ayant appris ſa fuite avec fureur, aſſembla une Armée formidable, comme s'il eût été queſtion de ſubjuguer tout l'Univers. Il courut, ou plutôt il vola en Hollande pour maintenir dans leur devoir les Villes qui lui obéiſſoient déjà. Ainſi on le vit animé à la ruine entiere d'une jeune Princeſſe qui avoit déjà eu preſque autant de malheurs éclatans qu'elle avoit d'années.

A la premiere rencontre les deux partis en vinrent aux mains. Celui de la Ducheſſe eut quelque avantage, quoiqu'il ne fût pas le plus fort. Elle en fit avertir le Duc de Gloceſter, qui paroiſſoit diſpoſé à l'aller ſoutenir. Silvatier à la tête de cinq cents Anglois choiſis entre les plus braves, fut trouver la Princeſſe avec le titre de Lieutenant du Duc de Gloceſter; mais le Duc de Bourgogne fut le plus fort & le plus heureux. Cette courageuſe, mais trop petite Armée fut battue & preſque taillée en pieces; & le Vainqueur fut en Flandres pour fortifier la ſienne.

Ce revers n'abaiſſa point le cœur de la Ducheſſe de Glocester. Sa douleur étoit véritablement héroïque, & encourageant ſes amis avec une fermeté bien rare dans les femmes, elle fut en perſonne aſſiéger Harlem. Son entrepriſe ne réuſſit pas. Le Duc de Bourgogne étoit trop abſolu & trop bien ſervi. Elle vit donc avec douleur ſes derniers efforts inutiles. Le Duc de Glocester n'agiſſoit que languiſſamment. La mer les ſéparoit. Elle ne doutoit pas que la déterminée Léonor ne ſe fût retirée à Londres. Le Régent ne lui écrivoit plus que d'une manière embarraſſée. Elle faiſoit les fonctions d'un Général d'Armée, pendant qu'il demeuroit oiſif à Londres ſous prétexte de ménager les Anglois, & d'attendre le ſecours du Duc de Bedford qui l'amuſoit de ſon côté. Toutes ces triſtes conſidérations occupoient inceſſamment l'eſprit de la Ducheſſe de Glocester. Hé bien, Climberge, diſoit-elle à ſa confidente, tu vois les belles ſuites des fauſſes ardeurs du Régent d'Angleterre. Il m'abandonne, & le Ciel me punit d'une crédulité inſenſée. Le perſonnage que je fais, lui conviendroit bien mieux qu'à moi. Quoi! pendant que je conduis des Soldats, il ſe laiſſe conduire par ſa paſſion! Cruelle Climberge! pourquoi tes conſeils indiſcrets ſe ſont-ils trouvés ſi bien d'accord avec mes foibleſſes? Pourquoi me flattois-tu? Pourquoi enfin ne t'ai-je écoutée que pour me perdre? Veux-tu encore excuſer un homme qui m'abandonne aux plus triſtes événemens? Auras-tu toujours de mauvaiſes raiſons à m'alléguer? Regarde-moi, errante, haïe des miens, déchirée par mes ennemis, & ne me parle plus, puiſque tu ne peux m'aider à rappeller l'innocence que j'ai perdue! J'avoue, Madame, répondit Climberge, que mon zele a pu me tromper, mais êtes-vous ſi criminelle? Qu'avez-vous fait pour obliger le Duc de Brabant à vous préférer Vendégre, & que faites-vous encore qui mérite l'ingratitude du Duc de Glocester? J'ai trop fait,

repartit la Ducheſſe, puiſque j'ai été crédule, & le devois mieux conſidérer des choſes ſi importantes.

Pendant ce tems le Duc de Brabant, toujours inſpiré par Vendégre, pourſuivoit à Rome le procès de ſon mariage qui avoit été ſi conteſté. Le Pape nomma des Cardinaux pour connoître à fond de cette affaire. Ils ne trouverent pas qu'il y eût de légitimes cauſes de diſſolution à l'égard du Duc de Brabant; & celui du Duc de Gloceſter & de Jaqueline de Baviere fut déclaré nul, & ſans retour, quand même le Duc de Brabant mourroit. Il fut même conclu que la malheureuſe victime de tant d'intérêts différens ſeroit gardée à ſes fraix & remiſe entre les mains du Duc de Savoye. Après cet arrêt ſans appel, l'indigne Duc de Gloceſter déclara qu'il renonçoit à la guerre, & peu de jours après il épouſa cette même Léonor qui avoit fait un éclat ſi ſurprenant en ſortant de Mons.

Jaqueline de Baviere connut alors toute l'étendue de ſon malheur. Elle ne laiſſa pas de pourſuivre la guerre & de la faire avantageuſement en quelques occaſions. Mais l'envieux Duc de Bourgogne qui avoit juré ſa ruine, ne réuſſit que trop dans cet injuſte deſſein. Le Duc de Brabant mourut alors. Le Comte de Saint-Pol ſon Frere lui ſuccéda; & la poſſeſſion des Biens de la jeune Comteſſe de Hainaut fut entiérement acquiſe au Duc de Bourgogne.

Brederode qui étoit fort affectionné à cette Princeſſe, ſe mit à la tête du reſte de ſes forces; & on peut dire qu'avec un petit nombre d'hommes il fit d'aſſez grands progrès en Nord-Hollande. Mais accablé par le nombre des ennemis, il fut vaincu, pris priſonnier, vit couper la tête à pluſieurs des ſiens, & on ne l'épargna que parce qu'il étoit du ſang des anciens Comtes de Hollande.

La Comteſſe opprimée & contrainte de céder au torrent, fut obligée de faire un Traité, par lequel

elle s'engageoit à ne ſe point marier ſans le conſentement du Duc de Bourgogne, alors ſon Maître, ou plutôt ſon Tyran, & ſon plus proche parent. Ce fut à Delft en préſence de l'un & de l'autre, aux yeux de la Nobleſſe & des Députés de pluſieurs Villes. Après cela le Duc de Bourgogne content de poſſéder ce qu'il avoit tant deſiré, fit François de Borſele, jeune Seigneur des mieux faits & des plus courageux de ce ſiecle. Gouverneur des Terres qu'il uſurpoit. Pour ſe faire plus d'honneur, il remena la belle Comteſſe de Hainaut à Mons comme attachée à ſon char.

Ce fut-là qu'elle conſidéra à loiſir toutes ſes diverſes infortunes. Elle n'avoit plus rien en des lieux où elle devoit tout poſſéder. On rendoit quelques honneurs à ſa dignité, mais c'étoit toujours avec négligence. Combien de fois en un jour, par la parfaite connoiſſance de ſes maux, déploroit-elle la mort du Dauphin, celle du Comte de Hainaut, & ſes engagemens infortunés avec les Ducs de Brabant & de Gloceſter? Quelles réflexions ne fit-elle pas ſur la mauvaiſe conduite des Papes, & ſur tant d'autres choſes qui avoient entraîné ſes miſeres? Privée de tous ſes avantages, impuiſſante dans les moindres beſoins, mépriſée dans ſes propres Etats, accablée par un Prince de ſon ſang, que ne devoit-elle pas ſentir avec un cœur élevé? Il lui reſtoit encore de la tendreſſe pour l'infidele Duc de Gloceſter, rien n'avoit pu la déraciner: & l'on peut dire que la plus belle & la plus ſpirituelle perſonne du monde étoit alors la plus miſérable. Le Duc de Bourgogne en rioit. La Comteſſe Douairiere de Hainaut n'en étoit point touchée; & Vendégre en faiſoit des hiſtoires, ou plutôt des fables monſtrueuſes. Cela n'empêcha point la fortune & l'amour de lui ſuſciter de nouvelles épreuves. Borſele l'avoit vue dans les larmes. C'eſt un état qui donne de grands avantages à la beauté; & pour peu qu'on ſoit tendre, on

ne voit point pleurer une perſonne aimable ſans être touché.

Borſele qui tenoit tout du Duc de Bourgogne ne laiſſa pas de devenir infiniment ſenſible pour la jeune Comteſſe de Hainaut, & de regarder ſon Bienfaiteur comme ſon plus mortel ennemi. D'abord la Comteſſe ne regarda les ſoins de Borſele que comme les effets naturels d'une généreuſe compaſſion; mais elle ne fut pas longtems à s'appercevoir qu'il y avoit quelque choſe de plus intéreſſé. Climberge même qui n'avoit point perdu ſon crédit, le remarqua facilement, & en parla ſans précaution. Hé bien, répondit la Princeſſe, après ce qui m'eſt arrivé, ſerez-vous aſſez folle pour me parler d'Amans? Borſele eſt-il d'un rang proportionné au mien? Et quand il m'aimeroit de meilleure foi que les autres, le trouveriez-vous digne de ſuccéder à trois grands Princes? Je ſais bien, répartit Climberge, qu'il n'a pas cette dignité: mais il eſt noble enfin, charmant par ſes agrémens naturels, généreux à l'excès, & très-ardent à vous ſervir. Que ſavez-vous, Madame, ſi ce n'eſt point à lui que l'honneur de vous affranchir & la gloire de vous rendre heureuſe ſont réſervés? Hé qui vous a dit, continua la Princeſſe, que cet homme m'eſt ſi dévoué? Liſez-vous dans ſon cœur? Vous-a-t-il communiqué ſes penſées? Il ne faut que des yeux pour faire cette remarque, continua Climberge; & perſonne n'a jamais eu d'amour, ou vous en avez inſpiré un très-violent à Borſele. Il ſeroit bien à plaindre, ajoûta la Comteſſe. Mais, comme elle alloit pourſuivre, ce même Borſele entra.

Son air tendre & ſoumis confirma d'abord tout ce que Climberge venoit de dire. Il étoit même un peu pâle. La Princeſſe rougit en le voyant, & affectant de ſourire pour cacher ce trouble: Vous faites bien mal votre cour au Duc de Bourgogne, lui dit-elle, en viſitant une pauvre captive, propre à fai-

re diſgracier ceux qui en ont pitié. Ne ſoyez pas ſi généreux, ſi vous voulez jouir longtems de la faveur d'un Maître ſoupçonneux; & croyez que je ſuis aſſez contente des bons offices que vous m'avez rendus, pour en être éternellement reconnoiſſante. Madame, répondit Borſele, vous ne pouvez jamais m'être obligée; & quand votre bonté voudroit bien me tenir compte de mes intentions, elles vous ſont ſi inutiles que j'en ai honte. Vous êtes ſans aucun défaut, & cependant vous n'avez aucun bonheur. Votre honnêteté vous aveugle, interrompit la Comteſſe, & ce ne ſera pas chez des perſonnes ſéveres que l'on apprendra à me croire ſi parfaite. Ne ſavez-vous pas que la renommée me met en pieces? De quelle maniere parle-t-on de moi? C'eſt une obligation que j'ai à la charité des Papes; & ils vouloient ſans-doute par ces terribles mortifications me porter à une plus rigoureuſe pénitence. Les Papes, repartit Borſele, ont été de tout tems le fléau des gens de bien. Mais, Madame, quelle bouche aſſez hardie oſeroit dire que vous êtes coupable? Quoi! parce que des hommes ſont ingrats ou inſenſés, il faut qu'on vous impute leurs fautes? Je ſoutiens que c'eſt vous qui êtes infaillible! Ah Borſele, reprit la Princeſſe, votre tolérance eſt outrée. Je me fais juſtice, & je dois avouer que j'ai été imprudente. Mais pour parler moins de moi, je vous prie de m'expliquer quelque choſe de triſte & d'inquiet que je remarque dans vos yeux. N'aurois-je point encore le malheur de vous attirer quelque méchante affaire; & cette fatalité qui me ſuit, ne ſe répandroit-t-elle point ſur vous? C'eſt vous ſeule certainement qui êtes cauſe de l'agitation que vous remarquez, repondit-il; mais j'ai tant d'amour que je ne connois plus le reſpect. Puiſque vos charmes & vos malheurs toucheroient des ames de bronze, il ne faut pas s'étonner ſi la mienne qui eſt d'une autre nature, s'y trouve ſenſible.

Ce n'eſt point avec une témérité audacieuſe que je vous parle, je ſais bien la différence que la naiſſance & la fortune mettent entre nous; mais, Madame, je n'en ſuis pas moins amoureux. Ne vous irritez pas contre un miſérable que la ſeule force de ſa paſſion rend indiſcret, & qui ne parle que parce qu'il ne peut plus s'en empêcher. Je ſais qu'il y a entre nous des diſtances infinies; que vous devriez être la meilleure fortune des plus grands Rois; mais enfin cela n'ôte rien à ma ſenſibilité & ne peut modérer mes deſirs. Borſele, répondit la Princeſſe, je vous ai écouté ſans vous interrompre, parce que votre diſcours me lie la langue. Sans vous alléguer à mon tour ces différences que vous n'ignorez point, ne ſuffit-il pas de vous faire remarquer que je n'ai jamais inſpiré que des paſſions qui finiſſent auſſitôt qu'elles ſont nées, qu'on ne me promet que pour me tromper, & qu'au-lieu de ſe donner à moi de bonne foi, il ſemble que mon affection & ma main ſoient empoiſonnées? On ne les poſſéde pas plutôt qu'on les dédaigne, & je ne porte à mes Maris que la mort ou l'inconſtance. Guériſez donc par ces conſidérations, s'il eſt vrai que des yeux qui ne veulent point vous troubler, aient été capables de vous faire quelque mal, & n'aggravez pas ma miſere en cherchant la vôtre. Je vous obéirois, s'il m'étoit poſſible, continua Borſele; mais des feux auſſi ardens que les miens ne s'éteignent jamais. Comptez, Madame, comptez également ſur leur violence & ſur leur durée. La mort ſeule en peut venir à bout; & je ne ſais même ſi mon amour n'iroit point au-delà de ſon empire. Ah! qu'il y a peu de rapport entre les cœurs infideles qui vous ont trahie, & celui de l'infortuné Borſele! Que n'a-t-il un rang qui puiſſe faire valoir ſa paſſion? Vous avez d'aſſez belles qualités, répartit la Comteſſe, pour en eſpérer de grands avantages; au nom de Dieu conſidérez que j'ai déjà eu aſſez de

malheurs. Après cela elle voulut abſolument changer de diſcours ; & Borſele qui avoit franchi ce pas difficile qui fait tant de peine aux Amans, ne s'obſtina point à pourſuivre la converſation.

Depuis ce jour il redoubla ſes aſſiduités & ſes ſoins. Le Duc de Bourgogne qui avoit ſi bien lié Jaqueline de Baviere, n'examinoit guere ſes actions ; & à la faveur de cette indulgence, ce nouveau commerce devint bientôt aſſez étroit. Climberge qui s'ennuyoit à Mons dans une condition contrainte, faiſoit valoir les moindres actions de Borſele. Oui, Madame, diſoit elle à ſa Maîtreſſe, c'eſt parce que vous n'avez point été véritablement aimée qu'il vous ſera doux de l'être, comme vous le méritez. Le Ciel n'a-t-il pas déjà pris ſoin de punir vos perfides Maris? Le Duc de Brabant eſt mort. Celui de Gloceſter eſt le mépris de l'Europe entiere. Aſſocié avec une perſonne déshonorée, il vous venge aux dépens de ſa propre gloire. L'amour & la perſévérance de Borſele perfectionneront cette vengeance. Aimez-vous mieux gémir dans les fers du Duc de Bourgogne, que de faire la félicité d'un homme de mérite? On vous a fait des loix injuſtes auxquelles vous êtes diſpenſée de vous aſſujétir. Quand Borſele par ſon courage vous aura remiſe dans votre pleine autorité, n'aurez-vous pas des Dignités à partager avec lui qui l'égaleront aux plus grands Princes? Il eſt d'une naiſſance conſidérable, & diſtingué par ſes actions. Cela ne vous doit-il pas ſuffire? Parle, parle toujours, interrompit la Comteſſe, & conduis moi de précipices en précipices, puiſque c'eſt ta deſtinée & la mienne. Je devrois plus craindre les Amans & les Maris que la mort; cependant je t'écoute, & je ne ſais même ſi tu ne me perſuades pas. Pourquoi m'as-tu ſuivie par-tout, fille dangereuſe? Crois-tu que ta fidélité me ſoit moins préjudiciable que la perfidie des autres? Quand j'arrivai à Londres, j'étois peu diſpoſée

sée à faire ce que je fis ; tu fus cause de mes folies & tu m'en veux inspirer de plus grandes ; & à la fin j'aurai plus de sujet de me plaindre de toi que de Vendégre.

Pendant que la Comtesse de Hainaut flottoit dans une mer d'inquiétudes, Borsele qui aimoit véritablement, & qui s'appercevoit bien qu'on ne le haïssoit pas, pressa si ardemment son bonheur qu'il en obtint le dernier aveu. Il avoit fait une dépense prodigieuse pour le service de la Princesse ; & lorsqu'elle manquoit de tout, il trouvoit les moyens de la mettre dans l'opulence. Il prit des mesures secrettes pour rompre celles du Duc de Bourgogne ; & il épousa la Comtesse avec tout le mystere que cette affaire importante méritoit. Climberge, Descaillon & deux Amis de Borsele assisterent seuls à cette cérémonie ; mais les nouveaux Epoux ne s'en trouverent pas moins heureux. Il est certain que l'amour de Borsele augmenta au-lieu de diminuer. Le tems qui s'écouloit, sembloit y donner de nouvelles forces ; mais les choses ne pouvoient pas demeurer en cet état, & Borsele avoit trop de courage pour négliger les intérêts d'une personne qui avoit tant fait pour lui. Il falloit s'en éloigner. Cette nécessité parut cruelle, & jamais on ne vit une séparation plus tendre.

On s'apperçut bientôt que Borsele agissoit pour la jeune Comtesse de Hainaut. Le Duc de Bourgogne en fut averti, & en même tems de la vérité d'un mariage que l'on croyoit bien caché. Comme c'étoit le Prince du monde le plus fier & le plus emporté, ses premiers mouvemens furent des fureurs éclatantes. Cent courriers partirent pour aller faire arrêter Borsele, qui se fiant trop à sa valeur & s'exposant avec des forces médiocres, fut pris prisonnier & livré à son ennemi.

Le Duc de Bourgogne assuré de sa proie se promit une vengeance des plus rigoureuses, & ne par-

la plus que de faire conclure promptement le procès de Borſele. Animé juſqu'à la rage contre la Comteſſe de Hainaut qui l'avoit trompé, il fut lui dire fierement le ſort qu'on deſtinoit à ſon Epoux. Vous n'avez qu'à jeter les yeux ſur un cinquieme Mari, lui dit-il, & je vous promets de vous épargner dans peu de jours la peine d'envoyer à Rome pour rompre les illuſtres nœuds qui vous attachent à Borſele. Un bourreau ſera le Pontife qui vous donnera des licences; & je ne penſe pas que vous puiſſiez me croire aſſez lâche pour laiſſer les offenſes qu'on me fait, impunies. Que vous avez honoré les Maiſons de Baviere & de Bourgogne, en mêlant leur ſang avec celui d'un miſérable Soldat, qui n'eſt que ce que ma bonté l'a fait, & qui ne ſera bientôt plus que le ſpectacle de la populace & la pâture des corbeaux! Oſez-vous encore ſoutenir la clarté du jour après de ſi épouvantables déréglemens! Que le Duc de Brabant étoit ſage en fuyant la ſociété d'une Femme telle que vous, & que celui de Gloceſter a peu manqué en vous préférant une fille perdue d'honneur!

Il en auroit dit davantage, ſi ſa colere lui eût permis de parler plus longtems. La Princeſſe l'écoutoit avec un trouble douloureux; mais ſe voyant traitée ſi indignement, elle ne voulut pas demeurer muette, & regardant le Duc aſſez fierement: Quoique vous me parliez en maître, lui dit-elle, vous n'êtes pourtant pas le mien; & en abuſant de mon impuiſſance & de mes malheurs, vous ne vous faites pas un grand honneur. Quel droit avez-vous de me priver de mes Biens, & de me faire eſclave? Oui, j'ai épouſé Borſele; & ſi quelque choſe pouvoit m'obliger à m'en repentir, ce ſeroit les maux que mon intérêt lui cauſe. Noirciſſez-vous en l'immolant à votre ambition. Ce ſera combler la meſure de vos injuſtices, & travailler avec ſuccès à vous rendre déteſtable. Oui, oui,

répondit le Prince emporté, j'en ferai l'exemple que je dois à la poſtérité, & l'on ne verra point un homme tel que lui offenſer impunément les premieres Maiſons du monde. Il ſortit de cette maniere, & la Comteſſe épouvantée demeura accablée de douleur.

Il n'étoit pas ſi facile au Duc de Bourgogne de faire mourir Borſele qu'il le vouloit perſuader. Ce Seigneur étoit généralement eſtimé. La Comteſſe de Hainaut étoit en âge de ſe conduire. Il étoit aiſé de remarquer que la ſeule crainte de lui voir des héritiers animoit le Duc à ſa ruine; & conſidérant bien ces raiſons, elle en fut moins allarmée.

Le Comte de Mœurs fut ſon Agent, & le Duc de Bourgogne promit de laiſſer la Comteſſe & Borſele en repos, pourvû qu'elle lui cédât tous ſes droits. Une conjoncture ſi triſte & ſi preſſante l'obligea de conſentir à cette dure néceſſité pour ſauver un Mari qu'elle aimoit chérement. Elle renonça à ſes Biens, & l'on vit cette grande & célebre Héritiere réduite à une fâcheuſe pauvreté.

Borſele ſortit de priſon. La Princeſſe le reçut avec autant de tendreſſe que ſi elle n'avoit rien ſacrifié pour ſon ſalut. L'amour & la reconnoiſſance leur firent dire mille choſes touchantes & pleines de généroſité. Jaqueline de Baviere ſe crut aſſez heureuſe, puiſqu'elle voyoit celui qui lui faiſoit alors aimer la vie, en ſûreté. Le Duc de Bourgogne s'adoucit par l'entremiſe des amis de la Princeſſe & de Borſele. Il donna quelques penſions à ſa Couſine; mais c'étoit de petits avantages en comparaiſon de ceux dont il l'avoit privée. En faveur de l'alliance de tant de Princes, Borſele fut fait Chevalier de la Toiſon. Il anima, ou plutôt il adora toujours la Princeſſe, à laquelle il fut auſſi toujours extrêmement cher. Elle avoit eu des ennuis

ſi longs & ſi ſenſibles, qu'elle ne traîna plus qu'une vie languiſſante, & mourut cinq ou ſix années après ces derniers Traités avec le Duc de Bourgogne, qui demeura maître paiſible & abſolu des Biens de Jaqueline de Baviere, qu'il avoit ſi ardemment ſouhaités.

LE BATARD
DE NAVARRE.

APRÈS que les Mores eurent défait les Chrétiens dans la fameuſe Bataille qui ſe donna près de Xérès en Andalouſie, où Don Rodrigue dernier Roi des Goths fut tué, ils ne trouverent preſque plus de réſiſtance, & s'emparerent de la plus grande partie des Eſpagnes.

Les Chrétiens qui n'avoient plus de Chef, furent contraints de ſe refugier une partie dans les montagnes des Aſturies, & les autres dans les Monts Pirenées. Ceux qui s'étoient retirés dans les Aſturies, élurent pour leur Roi Pelage, qui étoit encore du ſang des Rois Goths; & c'eſt de lui que ſont venus les Rois d'Oviedo & de Léon.

Ceux qui s'étoient habitués du côté des Pyrenées, choiſirent quelque tems après pour leur Roi Inigo Garzias, iſſu des Comtes de Bigorre. Les Mores qui connoiſſoient la valeur de ce nouveau Roi, ne lui donnerent pas le tems de ſe reconnoître, & marcherent contre lui avec des troupes fort nombreuſes; mais les Chrétiens conduits & animés par ce brave Chef, défirent entierement ces Infideles, & reprirent ſur eux pluſieurs Villes des Royaumes d'Arragon & de Navarre.

La puiſſance des Chrétiens augmenta ſi fort depuis ce tems-là, que Don Sanche ſurnommé le Grand, Petit-Fils & ſucceſſeur d'Inigo, ſe trouva en poſſeſſion des Royaumes de Navarre, d'Arragon & de Sobrarbe, & du Duché de Cantabrie, qu'il défendit & conſerva avec tant de valeur, qu'il éloigna même les Mores de ſes frontieres. Comme l'autorité des Rois n'avoit pas encore été au point où Don Sanche le Grand l'éleva, les Navarrois qui admiroient

également ſa valeur, ſa bonne conduite & ſa grande application aux affaires de l'Etat, faiſoient des fêtes continuelles, & cherchoient tous les jours de nouveaux plaiſirs pour divertir ce glorieux Monarque. Les Dames mêmes qui vivoient dans la plus grande retenue, crurent qu'elles pouvoient ſe relâcher de cette grande ſévérité en faveur d'un Prince qui étoit ſi fort au-deſſus des autres hommes: & il y en eut pluſieurs qui firent des efforts inutiles pour tâcher de lui plaire. Don Sanche qui étoit fort délicat en amour, ne répondit à leurs ſoins que par des civilités, & donna toute ſon eſtime à Bélinde, qui étoit une des plus aimables perſonnes de ſon Royaume. Il n'oublia rien pour lui perſuader qu'il l'aimoit d'une paſſion fort violente; mais elle avoit une ſi ſage conduite, que le Roi, après l'avoir longtems preſſée, deſeſpéra de pouvoir jamais la rendre ſenſible à ſes ſoins. Cependant ſa réſiſtance ne le rebuta point. Il cherchoit toujours des prétextes pour la voir encore; & comme il lui découvroit chaque jour de nouveaux agrémens & des qualités qui le charmoient, ſa paſſion devint ſi violente, qu'il ne pouvoit plus s'éloigner de cette aimable Fille.

Bélinde ſurpriſe & épouvantée de l'attachement que le Roi avoit pour elle, lui repréſenta que l'honneur qu'il lui faiſoit, ne ſerviroit qu'à la perdre, & le conjura, les yeux baignés de larmes, de ne la voir plus. Don Sanche pénetré de ſes larmes, lui promit dans ce moment tout ce qu'elle voulut exiger de lui; mais il oublia bientôt la parole qu'il lui avoit donnée, & lui fit connoître qu'il lui ſeroit plus aiſé de mourir, que de vivre ſans la voir. Il lui exagéroit toujours ſa paſſion; & comme il ſe plaignoit de la trouver ſi indifferente, Belinde lui avoua que s'il n'eût pas été un grand Roi, elle auroit eu beaucoup de peine à reſiſter aux ſoins d'un Cavalier de ſi bonne mine & d'un mérite ſi diſtingué; mais que ſa Couronne le mettoit ſi au-deſſus de tout le monde,

qu'elle n'oſeroit mêler d'autres ſentimens avec le reſpect qui eſt dû aux Souverains. Don Sanche la conjura de ne ſe ſouvenir que de ſon amour, & d'être aſſurée qu'il agiroit toujours avec elle comme ſon eſclave, & non comme ſon Roi. Bélinde qui ne fut point touchée de cette reponſe, lui laiſſa entendre qu'il lui ſeroit bien plus facile de la faire Reine, que de ſe rendre lui-même eſclave d'une perſonne qui ne pouvoit l'aimer ſans ſe perdre. Don Sanche tranſporté d'amour, lui promit de l'épouſer. Il lui declara neanmoins, que ſi elle exigeoit de lui cette condition avant que de répondre à ſon amour, il ſentoit bien qu'il ne lui pouvoit rien refuſer; mais il craignoit auſſi que cela ne diminuât la paſſion qu'il avoit pour elle; au-lieu que ſi elle vouloit s'en fier à ſa parole, & lui donner le tems de ménager les eſprits de ceux qui auroient pu s'oppoſer à ce mariage, il n'oublieroit jamais ſa généroſité; que cependant elle pouvoit choiſir, & s'aſſurer qu'il ſuivroit aveuglément toutes ſes volontés.

Bélinde honteuſe des bontés du Roi, crut qu'elle devoit plutôt les mériter par une grande conſtance, que de s'en rendre indigne par des conditions qui bleſſoient l'eſtime qu'elle avoit déjà pour lui. Enfin elle n'eut plus la force de lui réſiſter. Un Prince fort aimable fut le fruit de leurs amours. Le Roi qui l'aima avec une tendreſſe extraordinaire, le fit nommer Don Ramire. Il commençoit même à diſpoſer toutes choſes pour épouſer ſa Mere, lorſqu'une maladie violente la lui enleva. Don Sanche fut très-ſenſible à cette perte, & fut longtems ſans pouvoir s'en conſoler. Néanmoins les Etats le preſſerent avec tant d'inſtance de ſe marier, qu'il ſe rendit enfin à leurs prieres, & épouſa quelque tems après Nuna Fille aînée du Comte de Caſtille, Princeſſe d'une grande vertu & d'une beauté achevée. Il en eut pluſieurs enfans, & n'auroit eu rien à deſirer, s'il avoit pu vaincre l'averſion extrême que cette Reine avoit

pour Don Ramire. Le Roi ne laiſſa pas de le faire élever avec beaucoup de ſoin; & ce jeune Prince répondit ſi bien à cette éducation, qu'il fut à l'âge de vingt ans un des plus polis & des plus adroits Cavaliers d'Eſpagne.

La Reine Nuna indignée de l'affection que le Roi témoignoit à ce Bâtard, ou peut-être jalouſe de lui trouver tant de mérite, preſſa Don Sanche en pluſieurs occaſions de le faire Moine, ſous prétexte qu'il pouroit quelque jour troubler l'Etat; mais le Roi qui le trouvoit fort ſoumis à toutes ſes volontés, jugeant bien qu'il ne s'éloigneroit en aucun tems du reſpect qu'il lui devoit, n'y voulut jamais conſentir, & lui permit au-contraire de ſuivre ſon inclination, & d'aller ſervir dans les troupes de Don Alfonſe Roi de Léon qui avoit la guerre contre les Mores.

Don Alfonſe avoit trois enfans, un Prince appellé Bermude, & deux Princeſſes, dont l'aînée ſe nommoit Trigide, & la cadette Elvire. Bermude étoit bien fait, & avoit aſſez d'eſprit; il paroiſſoit même dans toutes ſes actions qu'il avoit beaucoup de courage, quoique ſon Pere ne lui eût pas encore permis de le faire paroître contre les Mores.

Tigride étoit fort jeune, & elle le paroiſſoit encore davantage. Elle avoit une taille ſi fiere & ſi majeſtueuſe, qu'on la jugeoit, à ſon air de grandeur, Fille de Don Alfonſe, qui étoit le Prince de l'Univers le mieux fait. Elle avoit une prodigieuſe quantité de cheveux d'un blond cendré, des yeux pleins de feu qui ne laiſſoient pas d'avoir beaucoup de douceur, le nez bien fait, la bouche belle, les levres d'un rouge qui effaçoit celui du corail, ſon ris étoit accompagné de toutes les graces, ſa phyſionomie fort heureuſe, & ſon tein étoit également beau dans tous les tems & dans toutes les ſaiſons; enfin il ſembloit que la Nature ſe fût épuiſée pour former une ſi parfaite Beauté; car elle avoit encore beaucoup d'eſprit, & étoit d'une obéiſſance aveugle pour tout ce qui

regardoit ſon devoir, ſans que cela lui fît aucune peine. Elle étoit cependant d'une grande fermeté dans tout ce qu'elle ſouhaitoit; mais elle ſavoit ſi bien menager les eſprits & les moyens pour parvenir à ſon but, que rien ne lui échappoit lorſqu'elle l'avoit entrepris. Son extrême beauté éblouiſſoit ſi fort tous ceux qui la voyoient, qu'il étoit impoſſible de la regarder ſans lui vouloir du bien. Mais elle étoit ſi fiere, & faiſoit ſi peu de cas de tous les ſoins qu'on lui rendoit, qu'elle avoit déjà rebuté pluſieurs grands Princes qui s'étoient préſentés à la Cour de Léon, dans l'eſpérance de lui plaire.

Elvire étoit brune; elle avoit tous les traits du viſage fort délicats, des manieres nobles, une humeur fort douce, & un fond de tendreſſe dont elle n'abuſa jamais. Cependant elle étoit beaucoup moins belle que Trigide. Ces deux Sœurs s'aimoient fort, & elles vivoient dans une ſi parfaite intelligence qu'elles ne ſe cachoient jamais rien.

Nuna Reine de Navarre qui aimoit toutes les belles perſonnes, ſouhaitoit paſſionnément que ſon Frere Don Garzias Comte de Caſtille épouſât Tigride. Don Garzias avoit fait dans cette vue un voyage à la Cour de Léon, s'imaginant de gagner par ſa bonne mine & par ſes galanteries le cœur de la Princeſſe; mais Tigride, bien loin de répondre à ſes ſoins, l'avoit toujours regardé avec mépris. Elvire qui étoit touchée de l'humeur galante du Comte, & qui ſe flattoit peut-être qu'étant rebuté par la fierté de Tigride, il pourroit tourner les yeux de ſon côté, entretenoit ſa Sœur dans ſon indifférence, & faiſoit tous ſes efforts pour inſpirer de l'amour au Comte de Caſtille. Son adreſſe n'eut pas le ſuccès qu'elle en avoit attendu. Don Garzias ne regardoit que Tigride, & ſe faiſoit même un extrême plaiſir de vaincre ſa fierté par ſon amour, par ſes ſoins & par ſa perſévérance.

Le Roi de Léon qui trouvoit ce mariage fort a-

vantageux pour ſa Fille & pour ſes propres Etats, ne s'en éloignoit point; mais il vouloit avant de conclure, que le Comté de Caſtille fût érigé en Royaume. Cette difficulté ayant arrêté cette affaire pour quelque tems, Don Garzias ſe retira pour aſſembler les Etats de Caſtille, & travailler aux moyens de faire réuſſir ce projet.

Don Ramire cependant remportoit tous les jours quelque avantage nouveau ſur les Mores: il faiſoit des actions ſi ſurprenantes, que toute la Cour de Léon ne s'entretenoit que de ſa valeur; & Tigride étoit ſi touchée du mérite de ce Prince, que ſans jamais l'avoir vu, elle avoit une extrême curioſité de le connoître.

Les Mores fatigués de tant de pertes, réſolurent de faire une derniere tentative pour ſurprendre Don Ramire, & ſe venger de tous les mauvais traitemens qu'ils en avoient reçus. Ils firent marcher toute une nuit un gros détachement, & attaquerent le lendemain les troupes du Roi de Léon qui étoient dans leurs quartiers, & qui croyoient être fort éloignées des Ennemis: ils paſſerent au fil de l'épée tout ce qui ſe trouva en état de leur réſiſter; & ayant mis l'épouvante par-tout ils ſe retirerent avec une infinité de priſonniers, parmi leſquels il y avoit pluſieurs Chefs. Don Ramire qui étoit dans un quartier ſéparé, étant averti de ce déſordre, y accourut accompagné de peu de perſonnes. Auſſi-tôt qu'il apperçut les Ennemis qui ſe retiroient, il les pourſuivit, & les chargea avec la même confiance que s'il eût été ſuivi de toute l'Armée: il renverſa leurs rangs; il mit tout en confuſion; & ayant armé les priſonniers qu'il avoit délivrés, il pouſſa ſi vigoureuſement les Mores déjà fatigués d'une longue marche, qu'il n'en échappa pas un ſeul. Don Ramire y reçut pluſieurs bleſſures, mais avec tant de bonheur, qu'il ne s'en trouva aucune qui fût dangereuſe. Cependant cette grande action qui avoit ſauvé les

troupes du Roi de Léon, fit tant de bruit
les Eſpagnes, & augmenta tellement la
le Don Ramire, que tout le monde par-
avec admiration. Don Alfonſe ne le
mais ſans faire ſon éloge; & Tigride ſe
gré d'avoir déjà donné ſon eſtime à un
ce mérite, que cette derniere action au-
urioſité qu'elle avoit de le voir.
es ayant enfin abandonné la campagne,
e qui étoit guéri de ſes bleſſures, & qui
plus d'ennemis à combattre, ſe rendit à
Léon. Le Roi Don Alfonſe le reçut avec
marques d'eſtime & de reconnoiſſance
ois ont accoutumé d'honorer les grands
Le Prince Bermude n'oublia rien pour
ier l'eſtime & la forte conſidération qu'il
lui. Tigride qui avoit eu tant de curio-
oir, ſe ſentit troublée, lorſqu'elle fut a-
e Roi alloit entrer dans ſon appartement
réſenter Don Ramire. Elle craignit ſa
ue autant qu'elle l'avoit deſirée. Sa pré-
uſa un embarras dont elle ne connoiſſoit
ſon. Elle s'étoit fait un plaiſir de penſer
amineroit avec attention la premiere fois
erroit; & cependant lorſqu'ils ſe trouve-
ble, elle n'oſoit lever les yeux. Néan-
eut honte de ſa timidité. Ce mouvement
i donna occaſion de remarquer la bonne
on Ramire, accompagnée d'une noble
étoit peinte ſur ſon viſage; mais au-lieu
mir de ſa réſolution, elle parut plus dé-
ju'auparavant. Tous ſes ſentimens ſe con-
& elle ne comprenoit pas pourquoi elle
ſi fort à la perſonne de ce Prince. Le
'elle eut de le voir ſortir de ſa chambre
i, contribua beaucoup à lui faire démê-
res ſentimens; car elle commença à s'ap-
le l'inclination ſecrette qu'elle ſentoit pour

Don Ramire; & quoiqu'elle n'eût jamais eu de ſecret pour ſa Sœur, elle lui cacha l'agitation où elle étoit, & lui parla de ce Prince avec indifférence.

Don Ramire qui n'avoit jamais été ſenſible qu'à la gloire, & qui ne connoiſſoit point l'amour, fut ſi ébloui de la grande beauté de Tigride, qu'il ſentit dans ce moment des mouvemens confus qu'il avoit ignoré toute ſa vie. Il eut beaucoup d'empreſſement de ſe rendre dans les lieux où il jugea qu'il pourroit la voir, ſe faiſant déjà une agréable idée de ce plaiſir. Mais auſſitôt qu'il levoit les yeux pour la regarder, il trouvoit ceux de la Princeſſe qui avoient le même deſſein: il les détournoit en même tems par reſpect; & Tigride fâchée d'avoir été ſurpriſe en le regardant, baiſſoit les ſiens. Ils avoient l'un & l'autre ſi peu d'expérience en amour, que bien loin de profiter de cette heureuſe ſympathie, ils s'embarraſſoient. Don Ramire étoit preſque fâché de ce que la Princeſſe le privoit du plaiſir de la voir; & Tigride honteuſe de rencontrer toujours les yeux du Prince, ſouhaitoit dans ce moment qu'il eût eu moins d'attention à la regarder ſi fixement.

Don Ramire ſe retira fort rêveur; & comme il ne trouvoit de véritable plaiſir qu'à penſer à la Princeſſe, il s'informa le lendemain avec adreſſe de ſon humeur & de ſes inclinations; mais ayant appris qu'elle avoit mépriſé les ſoins de pluſieurs grands Princes qui cherchoient à lui plaire, il jugea que ſa fierté ne s'accommoderoit point de la paſſion d'un Aventurier ſans Etats. Il ſe repentit de ſa témérité, & ſe reprocha ſecrétement d'avoir oſé penſer à une ſi grande Princeſſe. Cependant malgré toutes ces réflexions, il n'avoit pas la force de s'empêcher d'y rêver toujours. Il étoit occupé de ces triſtes penſées, lorſque Don Sanche le Grand (qui avoit été informé par les lettres du Roi de Léon des ſurprenantes actions que Don Ramire avoit faites contre les Mores) eut une impatience extrême de le revoir,

& lui envoya ordre de ſe rendre inceſſamment à Pampelune. Cet ordre lui donna d'abord de la joie, eſpérant qu'il le délivreroit des rêveries où il commençoit d'entrer. Mais ayant fait réflexion qu'il ne verroit plus la belle Tigride, cette ſeule penſée lui faiſoit enviſager ſon départ comme le plus grand malheur qui pouvoit lui arriver. L'ordre du Roi lui paroiſſoit cruel & inſupportable. Il n'oſoit plus voir la Princeſſe, de peur que s'il la voyoit encore, il ne fût plus en ſon pouvoir de s'en éloigner; & cependant il trouvoit une eſpece de conſolation à différer de partir.

Tigride qui avoit jugé par les regards du Prince, qu'il ſentoit quelque choſe pour elle, ſe trouva ſi offenſée de n'entendre plus parler de lui, qu'elle réſolut d'oublier cet Ingrat; & pour y réuſſir plus facilement, elle appella à ſon ſecours le défaut de ſa naiſſance, & ſe repréſenta qu'il auroit été honteux à une perſonne de ſon rang, d'épouſer un Bâtard, après avoir refuſé les plus grands Princes d'Eſpagne. Toutes ces raiſons qui étoient ſi conformes à ſa gloire, ne ſatisfaiſoient point ſon amour: Don Ramire lui revenoit toujours dans l'eſprit, & malgré toutes ſes réſolutions elle ſouhaitoit paſſionnément de le revoir.

Don Ramire qui ne pouvoit plus différer d'obéir aux ordres preſſans de ſon Pere, alla enfin prendre congé du Roi de Léon. Bermude le mena enſuite dans l'appartement des Princeſſes, & leur dit d'un ton de plaiſanterie en y entrant, que Don Ramire ſe retiroit, puiſqu'elles n'avoient pas aſſez de charmes pour le retenir à la Cour de Léon. Ce diſcours qui fit rougir Tigride, donna de la confuſion à Don Ramire, qui s'embarraſſa ſi fort, qu'il étoit difficile de comprendre quelque choſe à ce qu'il diſoit. La Princeſſe qui voulut lui répondre tomba dans le même inconvénient. Leur embarras réciproque ne laiſſa pas de leur faire entendre la conformité de

leurs ſentimens; & comme ils avoient une g attention à ſe regarder, ils trouverent moyen dire, par ce muet langage, mille choſes tend paſſionnées.

Don Ramire ayant déjà meilleure opinion d même, puiſqu'une Princeſſe qui avoit témoign ſi grande indifférence pour tant de Souverai traitoit ſi favorablement, ne ſongeoit jamais départ ſans entrer dans un chagrin extrême. repréſenta inceſſamment la beauté de Tigrid tout ce que ſes yeux lui avoient voulu dire donnoit même une infinité d'explications indi tes qui flattoient ſon amour & ſes eſpérance auroit bien voulu différer de partir ; cepen comme il avoit pris congé du Roi, il ne p plus s'en diſpenſer avec bienſéance. Dans cet trêmité il réſolut d'écrire à Tigride le mêm qu'il partiroit, réſolu de ne paroître jamais préſence, ſi elle déſaprouvroit ſa hardieſſe; & me dans ces premiers tems le commerce des n'étoit pas encore devenu criminel, Tigride aucune difficulté de recevoir celle de Don R qui lui fut rendue par une perſonne de con Elle étoit écrite en ces termes:

Je tremble en vous écrivant, j'ai pour v ſentimens que je n'oſe vous apprendre, je cr vous déplaire; & cependant je ne ſaurois m cher de vous dire que je ne ſuis occupé q vous; que je ne trouve de véritable plaiſi penſer à vous; & que la vie que j'avois c pour rien, & que j'expoſois aux moindre ſens, commence à me paroître précieuſe dep je ſonge à vous la ſacrifier. Le ſuccès de lettre réglera ma deſtinée; car, ſi vous appr les ſentimens que j'ai pour vous, il n'y a po félicité qui puiſſe être comparée à la mienne lieu que ſi vous les condamnez, il n'y a rie le Ciel qui ſoit capable de m'en conſoler.

La viſite & les diſcours de Don Ramire avoient beaucoup contribué à augmenter la paſſion de la Princeſſe ; néanmoins, comme la maniere obligeante dont elle l'avoit reçu, n'avoit pas empêché qu'il ne fût parti ſans lui donner de ſes nouvelles, elle commençoit à craindre qu'il ne fût plus galant qu'amoureux, lorſqu'elle reçut ſa lettre. Elle ſentit tant de plaiſir de ſe trouver agréablement trompée dans le jugement qu'elle venoit de faire de Don Ramire, & de voir qu'elle avoit donné de l'amour au ſeul Prince du monde qui lui avoit paru digne d'être aimé ; que ſans s'arrêter à toutes les délicateſſes que la pudeur de ſon ſexe lui inſpiroit, elle voulut lui faire réponſe dans le moment qu'elle eut achevé de lire ſon billet. Cependant, après pluſieurs réflexions, elle eut honte de ſa foibleſſe, & demeura partagée entre les reproches ſecrets que ſa gloire lui faiſoit, & le deſir extrême qu'elle avoit de répondre à ſon Amant. Elle relut ſa lettre une infinité de fois, ſans pouvoir jamais ſe déterminer. Quelquefois elle ſe repréſentoit toutes les inquiétudes que ſon ſilence pourroit cauſer à ſon Amant, & cette ſeule penſée lui faiſoit une peine extrême ; au-lieu qu'elle avoit un plaiſir ſenſible, lorſqu'elle ſongeoit à la ſatisfaction que ſa réponſe donneroit à ce Prince. Elle commença mille fois ſa lettre, & mille fois elle la déchira. Son amour lui parloit en faveur de Don Ramire, ſa fierté & ſa pudeur s'oppoſoient à tout ce que l'amour lui inſpiroit. Cependant, après une infinité d'irréſolutions, elle lui écrivit le billet qui ſuit :

Je vous ſuis extrêmement obligée des ſentimens avantageux que vous avez pour moi ; mais je vous ai encore une plus grande obligation de ce que vous êtes parti après m'en avoir informée ; car, ſi vous euſſiez fait ici un plus long ſéjour, j'aurois craint que vos ſoins & l'eſtime que j'ai déjà pour vous, ne m'euſſent donné de l'inquiétude.

Don Ramire qui marchoit fort lentement, reçut ce billet avec toute la joie imaginable ; mais après l'avoir lu, il n'eut plus la force de continuer ſon voyage ; & malgré les ordres preſſans du Roi Don Sanche, il s'en retourna à Léon. Comme il n'oſoit paroître à la Cour, parce qu'il avoit pris congé de tout le monde, il étoit obligé de ſe cacher pendant le jour, & il alloit paſſer les nuits dans des jardins qui étoient ſous les fenêtres de l'appartement de Tigride, ſe flattant que ſa bonne fortune lui feroit naître quelque occaſion pour la voir.

Une des Eſclaves de Tigride qui étoit par hazard à une fenêtre, l'ayant apperçu à la faveur de la Lune, Don Ramire voulut ſe cacher, perſuadé qu'il n'avoit pas été découvert. Les précautions qu'il prit pour y réuſſir, firent juger à l'Eſclave qu'il avoit quelque mauvais deſſein ; elle avertit des Gardes, qui allerent d'abord dans le lieu où il étoit, pour l'arrêter. Don Ramire les repouſſa vigoureuſement. L'Eſclave effrayée de ce déſordre, donna l'allarme à toutes les femmes de la Princeſſe : Tigride elle-même accourut aux fenêtres, & ayant remarqué qu'un ſeul homme ſe défendoit contre un grand nombre de Gardes, & qu'il en avoit déjà mis pluſieurs hors de combat, elle admira cette ſurprenante valeur ; & comme elle étoit fort touchée des belles actions, & qu'elle rapportoit tout à ſon amour, elle commença à trembler pour l'inconnu, & ſe ſouvint de Don Ramire, ne pouvant preſque s'imaginer qu'un autre que lui pût réſiſter à tant d'ennemis. Il ne ſe trouvoit plus perſonne qui oſât approcher ce brave Inconnu ; & les Gardes qui déſeſpéroient de pouvoir l'arrêter, étoient déjà réſolus de le tenir aſſiégé juſqu'au lendemain, lorſque la Princeſſe leur commanda de ſe retirer ; & s'adreſſant à l'Inconnu, elle lui dit qu'elle lui faiſoit grace en faveur de ſon courage, & lui offrit même de lui rendre de bons offices auprès du Roi, s'il vouloit lui ap-

apprendre ſon nom & ce qu'il cherchoit à une pareille heure.

Don Ramire qui diſtingua la voix de ſa Princeſſe, lui répondit que la vie qu'elle venoit de lui ſauver, lui faiſoit aſſez juger qu'elle étoit la plus généreuſe Princeſſe de la Terre; que cependant ſes affaires étoient ſi myſtérieuſes, qu'il n'oſeroit l'en informer en préſence de toutes les perſonnes qui étoient auprès d'elle. Tigride crut reconnoître ce ſon de voix, ſon cœur l'aſſuroit que c'étoit celle de ſon Amant; ſa grande valeur & les myſteres dont il parloit, la confirmoient dans cette penſée. Néanmoins elle ſavoit qu'il étoit parti, & elle ne voyoit pas d'apparence qu'il fût de retour en ſi peu de tems. Dans cette incertitude elle ne laiſſa pas de faire un peu éloigner ſes femmes, en leur faiſant entendre que cet homme vouloit peut-être lui dire quelque ſecret important qu'il n'oſoit lui confier en préſence de tant de témoins. Alors elle lui dit qu'il pouvoit lui apprendre ſes malheurs ſans craindre d'être entendu que d'elle ſeule. Mes malheurs, répondit Don Ramire, ſont ſi grands, que je n'attends plus d'autre conſolation que celle de vous les apprendre. C'eſt donc vous, interrompit Tigride qui acheva de le reconnoître, qui expoſez ſans aucune néceſſité une vie ſi précieuſe à l'Etat, & ſi fatale aux ennemis des Chrétiens. J'avois bien jugé qu'il n'y avoit que vous ſeul qui pût ſe défendre contre un ſi grand nombre de Gardes; mais ce que vous m'aviez écrit, me faiſoit eſpérer que vous vous ménageriez davantage. Par quelle aventure, continua-t-elle, vous trouvez-vous ici dans le tems où toute la Cour croit que vous êtes à Pampelune? J'étois parti pour y aller, repliqua Don Ramire; mais le billet que j'ai reçu, m'a donné tant de joie, & j'ai enviſagé tant d'horreur à m'éloigner de vous, qu'il m'a été impoſſible de continuer mon voyage. Je ſuis revenu; & quoique je n'euſſe aucune eſpérance de vous voir; je ne laiſſois pas de

trouver de la conſolation à paſſer les nuits dans ces jardins, à regarder le Palais où vous étiez, & à penſer que je n'étois pas loin de vous. Je vous avoue, reprit Tigride, que j'avois déjà de l'eſtime pour vous avant que je vous euſſe vu; mais depuis que je vous ai une fois connu, j'ai toujours été en inquiétude de ce que je ne vous voyois pas aſſez ſouvent; & quoique je ne puiſſe pas vous blâmer d'être revenu, je ne ſais ſi je n'aurois pas mieux aimé que vous euſſiez continué votre voyage, puiſqu'il eſt indiſpenſable. Je m'étois déjà fait un plaiſir de penſer que vous étiez à revenir, & je ſens bien que cette converſation ne diminuera pas l'impatience que j'avois de votre retour,

Don Ramire ſe préparoit à lui répondre, lorſqu'une Dame du Palais qui avoit quelque autorité ſur la Princeſſe, interrompit leur converſation, & blâma Tigride de ſe tenir à ſa fenêtre à une pareille heure. La Princeſſe qui avoit beaucoup de préſence d'eſprit, inventa ſur le champ une aventure; & après avoir dit à Don Ramire qu'il pouvoit faire ſon voyage, & s'aſſurer qu'elle auroit ſoin de ſes intérêts, elle fit un récit ſi vraiſemblable, que la Dame en demeura ſatisfaite, & n'eut jamais aucun ſoupçon de l'intelligence des deux Amans. Don Ramire ſe retira ſi ſatisfait de cette converſation, qu'il ne ſongea plus qu'à faire ſon voyage, réſolu de retourner à la Cour de Léon le plutôt qu'il pourroit.

Tigride repaſſa mille fois dans ſon eſprit tout ce que ſon Amant venoit de lui dire, & jugea que ſa paſſion étoit fort violente, puiſqu'elle l'avoit forcé de revenir à Léon, & qu'il paſſoit les nuits ſous les fenêtres de ſon appartement. Mais, lorſqu'elle ſe reſſouvint du péril où elle l'avoit vu, cette ſeule penſée troubla tout le plaiſir qu'elle avoit déjà goûté. Elle étoit toujours occupée de quelque choſe qui avoit relation à ſon amour, & ſe retiroit en particu-

lier le plus ſouvent qu'elle pouvoit pour y rêver ſans contrainte.

Elvire qui l'obſervoit, s'apperçut qu'elle étoit plus mélancolique qu'à l'ordinaire; & ayant remarqué qu'elle parloit quelquefois de Don Ramire avec beaucoup d'eſtime, elle jugea qu'il avoit peut-être quelque part à ſes rêveries, & réſolut de mettre toutes choſes en uſage pour s'en éclaircir. Elle nomma ce Prince avec adreſſe, & en parla en des termes ſi avantageux & ſi conformes aux ſentimens de Tigride, qu'elle en oublia le deſſein qu'elle avoit de lui cacher ſon amour, & lui laiſſa facilement appercevoir qu'une pareille converſation ne lui déplaiſoit pas. Cette connoiſſance, & les vues particulieres qu'Elvire avoit ſur Don Garzias Comte de Caſtille, l'obligerent à ſervir Don Ramire auprès de Tigride, afin de l'éloigner davantage de Don Garzias. A tous les momens du jour elle la faiſoit reſſouvenir des grandes actions que Don Ramire avoit faites contre les Mores, de ſa bonne mine, & de mille autres bonnes qualités qu'elle exagéroit. Cherchant même à excuſer le défaut de ſa naiſſance, elle blamoit quelquefois l'erreur de la Nature & ſouvent l'injuſtice des Loix. Car quelle raiſon y a-t-il, continuoit-elle, qu'un Prince qui eſt le fruit des premieres amours du Roi ſon Pere, qui a hérité de ſa valeur, de ſa bonne mine & de toutes ſes vertus, ne puiſſe pas ſuccéder à ſes Royaumes? Tigride flattée par ces raiſons, applaudiſſoit à ſa Sœur, & l'aſſuroit que dans un tems où les Mores ravageoient les Eſpagnes, elle faiſoit bien plus de cas d'un grand Capitaine qui pouvoit faire tous les jours des conquêtes nouvelles, que d'un Prince tranquille & indolent, qui étoit toujours à la veille de perdre ſes Etats, comme l'exemple de pluſieurs, chaſſés par les Mores, ne le juſtifioit que trop.

Quoique Tigride fût fort ſenſible à toutes les choſes que ſa Sœur venoit de lui dire à l'avantage de

Don Ramire, la maniere dont elle lui avoit parlé du mérite de ce Prince, lui donna de grands ſoupçons, & elle n'eut aucune peine à ſe perſuader que ſa Sœur étoit peut-être ſa Rivale; ce qui l'obligea dans la ſuite d'être fort retenue avec elle, & de cacher ce qu'elle ſentoit pour lui.

Don Ramire avoit été reçu à la Cour du Roi de Navarre avec tant de témoignages d'affection & de tendreſſe, que cela réveilla l'ancienne jalouſie de la Reine Nuna. Elle avoit trois enfans qui étoient déjà en âge d'aller à la guerre, & qui préféroient néanmoins les doux plaiſirs de la Cour aux glorieuſes fatigues de Bellone. La Reine contribuoit même à les entretenir dans cette oiſiveté par ſon extrême affection, qui lui faiſoit ſouhaiter de les avoir toujours auprès d'elle. Le retour de Don Ramire, & la réputation qu'il s'étoit acquiſe en faiſant la guerre contre les Mores, donnoit beaucoup d'inquiétude à cette Princeſſe, qui craignoit que Don Sanche le Grand ne voulût faire entrer ce Bâtard en partage de ſa ſucceſſion avec ſes enfans légitimes, comme cela n'étoit pas ſans exemple dans les Eſpagnes. Elle lui rendoit tous les mauvais offices dont elle pouvoit s'aviſer, & s'attachoit particulierement à trouver des prétextes pour l'éloigner de la Cour.

Les Cantabres abuſés par les exhortations ſéditieuſes d'un Druïde, s'étant révoltés en ce tems-là ſur un faux prétexte de Religion, Don Sanche le Grand fut obligé d'envoyer des troupes pour les remettre dans leur devoir. La Reine qui avoit ſouvent ouï parler de la valeur & de l'opiniâtreté de ces Peuples, prévoyant que cette guerre ſeroit fort périlleuſe, inſinua au Roi d'envoyer Don Ramire pour les combattre, perſuadée qu'il y périroit. Don Sanche qui avoit une grande opinion de la valeur & de la conduite de ſon Fils, lui ordonna de marcher contre ces Rébelles. Cet ordre qui, dans un autre tems, lui auroit été fort agréable, lui donna mille inquiétu-

des. Il avoit réſolu de ſe rendre inceſſamment auprès de ſa Princeſſe. Il s'étoit fait un plaiſir de penſer qu'elle attendoit ſon retour avec impatience: il avoit déjà compté lui même tous les momens qu'il différoit à partir, & cependant le Roi venoit de lui commander de marcher contre les Cantabres. Il lui étoit honteux de refuſer à ſon âge un emploi que le Roi lui donnoit comme une marque de confiance, mais auſſi il ne pouvoit ſe réſoudre à s'éloigner de ſa Maîtreſſe. Son amour le preſſoit de retourner à la Cour de Léon, & ſa valeur l'appelloit à la tête de l'Armée. Quelquefois il vouloit ſacrifier tout à ſa paſſion; un moment après il ſongeoit qu'il falloit obéir au Roi; & ſon devoir lui faiſoit mille reproches ſecrets de ce qu'il vouloit abandonner ſon Pere, & ſe rendre indigne du choix qu'il avoit fait de lui pour une action ſi importante. Partagé entre ſon amour, ſa gloire & ſon devoir, toujours incertain & accablé par ſes irréſolutions, il ſe repréſenta enfin qu'il ne pouvoit jamais mériter le cœur de ſa Princeſſe que par des actions extraordinaires, & cette derniere réflexion le fit déterminer à marcher contre les Cantabres. Mais avant que de partir, il écrivit à Tigride le billet qui ſuit:

Je croyois qu'une vie que vous aviez pris ſoin de conſerver, ne pouvoit plus manquer d'être heureuſe, & je me préparois à partir pour vous aller remercier de toutes vos bontés, lorſque le Roi m'a commandé de marcher contre les Cantabres. Je ne vous dirai point le déſeſpoir où ce cruel ordre m'a mis. J'ai délibéré longtems ſi j'abandonnerois tout pour me rendre auprès de vous, ou ſi j'accepterois le Commandement de l'Armée. Mais, quand j'ai fait réflexion que je ne ſaurois acquérir trop de gloire pour être digne de vous, je me ſuis déterminé à ſuivre les ordres du Roi, jugeant bien que cette guerre ne ſera pas de longue durée; car il

me ſemble que rien n'eſt capable de me réſiſter, quand je ſonge que le plaiſir, que j'aurai de me rendre inceſſamment auprès de vous, ſera le prix de ma victoire.

Don Ramire qui n'avoit point prévu qu'il pût lui arriver quelque choſe d'aſſez conſidérable pour l'empêcher de retourner inceſſamment auprès de ſa Maîtreſſe, avoit laiſſé à Léon un homme de qui la fidélité & l'adreſſe lui étoient connues, qui avoit déjà rendu un billet de ſa part à Tigride. Il ſe trouva fort embarraſſé pour lui faire rendre ce dernier. Les précautions qu'il prit, & le ſoin qu'il eut de le bien recommander à celui qu'il avoit choiſi pour le porter, firent juger à cette ame mercénaire, qu'il s'agiſſoit de quelque affaire fort importante; & comme il ſavoit l'averſion que la Reine avoit pour Don Ramire, il crut qu'elle récompenſeroit libéralement ſa trahiſon, s'il lui ſacrifioit la lettre de ce Prince. Auſſi-tôt que Don Ramire fut parti, ce perfide ne manqua pas de porter ſa lettre à la Reine. Nuna ravie d'avoir découvert cette intrigue, & prévoyant bien que cette alliance donneroit de grands avantages à Don Ramire, réſolut d'employer tout ſon crédit pour l'empêcher, & de profiter de l'abſence de Don Ramire pour faire le mariage de ſon Frere Don Garzias avec Tigride. Elle jugea néanmoins qu'il falloit ſupprimer la lettre de Don Ramire, de peur que l'intelligence des deux Amans ne rebutât ſon Frere. Elle obligea Don Garzias de retourner à Léon, & de preſſer le Roi de lui accorder la Princeſſe; elle écrivit même à Don Alfonſe en faveur de ſon Frere, & l'aſſura qu'il n'y avoit plus de difficulté à faire ériger la Caſtille en Royaume.

Don Garzias qui avoit beaucoup de déférence pour tous les conſeils de la Reine de Navarre, ſe rendit à Léon, & n'oublia rien pour ſe faire aimer de Tigride. Cette Princeſſe qui n'avoit point reçu

le billet de Don Ramire, étoit dans une impatience extrême d'apprendre de ſes nouvelles. Sa fierté qui ne s'accommodoit point d'un ſi long ſilence, l'obligeoit à ſe donner mille ſoins pour cacher ſa paſſion, ſurtout depuis qu'elle ſoupçonnoit que ſa Sœur étoit ſa Rivale; & quoique le retour du Comte de Caſtille lui donnât un extrême chagrin, elle ne laiſſa pas, pour mieux tromper tout le monde, de le recevoir beaucoup plus favorablement qu'elle n'avoit fait à ſon premier voyage.

Elvire qui croyoit avoir remarqué que Tigride aimoit Don Ramire, & qui étoit informée qu'il y avoit pluſieurs intérêts à démêler entre les Etats de Léon & de Caſtille, qui ne pouvoient être terminés que par un mariage, s'étoit toujours flattée que le Comte de Caſtille, rebuté par les mépris de ſa Sœur, ſeroit enfin obligé de tourner les yeux de ſon côté; mais lorſqu'elle eût remarqué que Tigride ne témoignoit aucun chagrin de la recherche de Don Garzias, & qu'au-contraire elle l'avoit reçu fort obligeamment, elle perdit toutes ſes eſpérances, & s'imagina qu'elle s'étoit trompée dans le jugement qu'elle avoit fait de ſa Sœur. Cherchant donc à s'aſſurer des véritables ſentimens de Tigride, elle feignit de lui faire confidence des ſiens; & après l'avoir félicitée ſur le retour du Comte de Caſtille, elle lui avoua avec une ingénuité affectée, qu'elle ſe croyoit indigne de ſon amitié, ſi elle lui cachoit plus longtems l'inclination ſecrette qu'elle ſentoit pour Don Ramire. Tigride eut beſoin de toute ſa modération pour s'empêcher d'éclater en apprenant un ſecret où elle ſe trouvoit ſi intéreſſée. L'habitude qu'elle s'étoit faite de diſſimuler ſes ſentimens, lui fut d'un grand ſecours en cette occaſion: elle ne put néanmoins s'empêcher de lui dire que la confidence qu'elle venoit de lui faire, la ſurprenoit beaucoup, puiſqu'elle ſavoit bien qu'il n'étoit pas permis aux perſonnes de leur rang de faire des choix, & qu'elles devoient

toujours attendre celui du Roi. Elvire étonnée d'une réponſe ſi ſévere, jugea que ſa Sœur n'auroit aucune répugnance à répondre à la paſſion du Comte de Caſtille, puiſqu'elle étoit ſi ſoumiſe aux volontés du Roi; ce qui acheva de la mettre au déſeſpoir.

Pendant que les deux Sœurs étoient ſi ingénieuſes à ſe faire de la peine, en ſe cachant avec un ſoin réciproque les mouvemens de leur cœur, Don Garzias qui expliquoit à ſon avantage le changement qu'il remarquoit dans les manieres de la Princeſſe, ſe flatta qu'il l'avoit rendue ſenſible à ſon amour. Il fut ſi pénétré de cette penſée, qu'il alla ſe jeter aux pieds du Roi, & le conjura avec tant d'inſtance de ne différer plus ſon bonheur, que Don Alfonſe touché de ſon amour, & impatient de terminer les différends qu'il avoit avec la Caſtille, ſe rendit enfin à ſes prieres, & lui accorda Tigride.

Elvire qui en fut informée la premiere, entra dans une ſi grande fureur, que ſans rien examiner, elle paſſa dans la chambre de Tigride; & après lui avoir appris cette triſte nouvelle, elle lui avoua qu'elle n'aimoit point Don Ramire, & lui fit mille reproches de ce qu'elle lui enlevoit le Comte de Caſtille. Les larmes qui étoufferent ſa voix, l'empêcherent de continuer. Tigride qui ne s'étoit pas attendue que cette affaire iroit ſi vîte, & qui avoit cru qu'elle auroit le tems de prendre des meſures avec Don Ramire pour ſe garantir du mariage dont on la menaçoit, demeura ſi étourdie de la cruelle nouvelle que ſa Sœur venoit de lui apprendre, qu'elle s'abandonna aux larmes ſans pouvoir dire une parole. Elle ſe plaignit enſuite de ce que ſa Sœur lui avoit déguiſé ſes véritables ſentimens, & l'aſſura qu'elle n'avoit point mérité les reproches qu'elle venoit de lui faire; elle lui promit même de n'épouſer jamais volontairement le Comte de Caſtille.

Le Roi fit appeller Tigride dans ce tems-là; & après lui avoir exagéré l'eſtime qu'il avoit pour le Com-

Comte de Caſtille, il lui apprit qu'il venoit de l'accorder à l'amour & aux prieres de ce Prince. Tigride qui avoit pris ſon parti ſur le champ, lui embraſſa les genoux, & le ſupplia de ne la point forcer à ſe marier, parce qu'elle étoit réſolue depuis longtems à ſe retirer au Couvent d'Onia, qui étoit en ce tems-là en grande réputation en Eſpagne. Don Alfonſe ſurpris de cette réponſe, repréſenta à ſa Fille toutes les incommodités qui ſe rencontrent dans la Vie Religieuſe, les chagrins que les jeunes perſonnes y eſſuient, & lui dit tout ce qu'il jugea propre à contribuer à la faire changer de réſolution. Tigride perſiſta toujours, & le conjura, les larmes aux yeux, de ne lui faire point de violence dans une affaire où il s'agiſſoit de ſon ſalut. Le Roi ſe retira fort affligé, après lui avoir dit qu'il lui donnoit quinze jours pour y penſer.

Le Comte de Caſtille qui avoit goûté par avance tout le plaiſir qu'une agréable idée peut donner à un homme fort amoureux, fut ſi pénétré de douleur en apprenant l'étrange réſolution de la Princeſſe, qu'il mit tout en uſage pour la faire changer de deſſein; & voyant que tous ſes efforts étoient inutiles, il s'offroit à l'épouſer contre ſa volonté, & gagna un des Miniſtres, qui repréſenta au Roi que les Princeſſes étoient les Filles de l'Etat, & que les Rois doivent ſe dépouiller des foibleſſes que la Nature inſpire d'ordinaire aux Peres, lorſqu'il s'agit du repos de leurs Peuples & du bien de l'Egliſe. Don Alfonſe goûta toutes ces raiſons, & fit de nouveaux efforts auprès de ſa Princeſſe pour la détourner de ſa réſolution; mais Tigride qui, dans les commencemens, n'avoit penſé d'aller à Onia que pour donner le tems à Don Ramire de revenir, voyant qu'elle n'entendoit point parler de lui, ſe confirmoit tous les jours dans ſon deſſein, & réſolut même d'être Religieuſe, ſi elle avoit le malheur de n'être plus aimée du ſeul Prince au monde qui lui avoit paru digne d'elle.

Don Alfonſe qui étoit le Prince de l'Univers le plus Catholique, & qui craignoit d'attirer ſur lui la colere du Ciel, s'il faiſoit violence à ſa Fille pour l'empêcher d'être Religieuſe, conſentit enfin qu'elle allât à Onia, à condition qu'elle y paſſeroit ſix mois ſans prendre le voile. Tigride s'accommoda de bon cœur d'un expédient qu'elle trouvoit ſi conforme à ſes intentions, & partit peu de tems après pour aller à Onia. Elvire perſuadée que le départ de ſa Sœur lui ſeroit favorable, ſe flatta que Don Garzias ſeroit obligé de jeter les yeux de ſon côté. Les Miniſtres de Don Alfonſe ne manquerent pas de le lui propoſer; mais ce Prince qui ne pouvoit aimer que la belle Tigride, n'écouta pas leurs propoſitions, & quitta la Cour de Léon auſſitôt que Tigride en fut partie. Elvire voyant le malheureux ſuccès de ſon amour, entra dans un ſi grand déſeſpoir, qu'elle étoit en danger de mourir de douleur, ſi le Roi ne lui eût permis d'aller trouver Tigride à Onia.

Cependant le Comte de Caſtille qui ne pouvoit ſe conſoler de la perte de Tigride, ſongeoit continuellement aux moyens de la faire changer de réſolution, & de profiter du tems qu'elle ſeroit à Onia ſans prendre le voile. Il lui paſſa mille deſſeins violens par la tête, juſques-là même qu'il eut la penſée de l'enlever, ſe flattant que le Roi de Léon ne s'en offenſeroit pas, puiſqu'il avoit déjà donné ſon conſentement à ce mariage. Mais une perſonne qui étoit auprès de lui, & qui avoit connoiſſance de tous ſes ſecrets, l'en détourna, & lui conſeilla de s'aſſurer, avant toutes choſes, de la volonté de la Princeſſe, il lui apprit même qu'un de ſes amis avoit une Sœur qui étoit Religieuſe à Onia, & qui pourroit peut-être le ſervir utilement auprès de Tigride.

Don Garzias impatient dans ſon amour, alla lui-même chercher cet ami, & le conjura avec inſtance de faire un voyage à Onia, & d'obliger ſa Sœur à s'employer pour lui auprès de la Princeſſe. Ce Ca-

valier s'engagea de faire tout ce que le Comte de Caſtille ſouhaitoit; il s'en alla peu de tems après à Onia pour y travailler, & fut ſi bien repréſenter à ſa Sœur l'importance du ſervice qu'elle rendroit au Roi de Léon & au Comte de Caſtille, ſi elle pouvoit perſuader Tigride de ſe ſoumettre aux volontés du Roi, en répondant aux ſoins du Comte, que la Religieuſe ravie d'entrer dans une négociation de cette conſéquence, promit plus qu'on ne lui demandoit, & aſſura ſon Frere qu'elle en feroit toute ſon application. En effet elle ſe rendit fort aſſidue auprès de la Princeſſe, & lui témoigna un grand attachement. Tigride lui ſut bon gré de ſes ſoins, & la traita avec beaucoup de conſidération, juſqu'à ce qu'elle ſe fût apperçue que cette Religieuſe affectoit toujours de lui parler de l'obéiſſance aveugle que les perſonnes de ſon rang devoient au Roi, & qu'elle mêloit dans tous ſes diſcours quelque choſe à la louange du Comte de Caſtille. Depuis ce tems-là elle ne la ſouffrit qu'avec peine, & évita toujours de ſe trouver avec elle. Mais la Religieuſe qui n'oublioit rien pour faire réuſſir ſon entrepriſe, eut encore l'adreſſe de mettre dans ſes intérêts les meilleures amies de la Princeſſe, & de les engager même à lui parler quelquefois en faveur du Comte de Caſtille, qui avoit envoyé ſecrétement une perſonne de confiance à Onia, pour être averti tous les jours de ce qui s'y paſſoit.

Don Ramire, qui avoit fait des actions ſurprenantes pour finir bientôt la guerre, s'étoit aſſuré du fameux Druïde qui avoit donné occaſion à la révolte, & achevoit de donner les ordres néceſſaires pour rétablir la tranquillité dans la Province, lorſqu'il apprit les grands changemens qui étoient arrivés à la Cour de Léon, & particulierement l'étrange réſolution de Tigride, qui avoit mieux aimé ſe retirer à Onia pour y être Religieuſe, que d'épouſer le Comte de Caſtille. Ces nouvelles lui donnerent

beaucoup d'inquiétude. Il ſe flattoit quel
qu'il avoit part à l'averſion que la Princeſſ
témoignée pour Don Garzias. Un moment
craignoit que Tigride offenſée de ce qu'il avo
ſi longtems de retourner à Léon, ne voulû
être le revoir jamais. L'auſtérité dont on faiſ
feſſion dans le Couvent où elle étoit retirée
voit de le mettre au déſeſpoir, prévoyant bi
lui ſeroit impoſſible de la viſiter dans une
qui étoit de ſi difficile accès. Accablé de ce
penſées, il s'abandonnoit à ſa douleur, &
geoit qu'à mourir, ne pouvant plus aimer
s'il ne voyoit ſa Princeſſe.

Dans cette extrémité, l'amour qui eſt ing
lui inſpira qu'il pourroit ſe ſervir utilemen
grande réputation que le Druïde, qu'il venoi
re priſonnier, s'étoit acquiſe dans toutes le
gnes, ſur le prétexte d'un prétendu don de
tie. Don Ramire eut pluſieurs conférences
Druïde ; & s'étant fait inſtruire par lui-m
tous les moyens dont il ſe ſervoit pour s'ac
auprès des peuples, & pour perſuader les
crédules, il fit imiter ſon habillement qui é
bizarre, & qui lui cachoit même une partie
ſage; & ayant envoyé priſonnier le Druïde
pelune, il écrivit au Roi qu'il demeureroit
quelque tems dans la Cantabrie, parce que
ſence y étoit néceſſaire pour y rétablir la
tranquillité. Il ſe déroba enſuite de ſes ge
adreſſe, en leur perſuadant qu'il s'en retourn
diligence à la Cour, & ſe rendit par des
détournés, ſous le nom & l'habillement du
à Onia, où tout le monde s'entretenoit déj
grande valeur de Don Ramire, qui avoit ré
Cantabres à implorer la clémence du Roi de
On ne laiſſoit pas de plaindre le malheur du
Druïde qu'il avoit fait priſonnier, parce que
ne doutoit que Don Sanche ne le fît mou

Tigride qui n'avoit point reçu le billet de Don Ramire, paſſoit ſa vie dans des chagrins effroyables, prévenue que ſon Amant ne l'aimoit plus, & environnée de perſonnes qui lui parloient inceſſamment de Don Garzias qu'elle haïſſoit. Il y avoit déjà près de ſix mois qu'elle étoit à Onia, où elle ſe confirmoit tous les jours dans le deſſein d'être Religieuſe, lorſque la Supérieure du Couvent fut avertie que le fameux Druïde qui avoit fait tant de bruit en Cantabrie, avoit trompé la vigilance de ceux qui le gardoient, & venoit d'arriver à Onia, où il s'étoit rendu avec de grandes fatigues pour leur annoncer des choſes prodigieuſes. Toutes les Religieuſes eurent d'abord une grande impatience de voir un homme ſi extraordinaire, & d'entendre ce qu'il avoit à leur dire. La Supérieure qui aſſembla ſa Communauté, donna ordre qu'on le fît venir. Le faux Druïde favoriſé de la réputation du véritable, arriva; & après qu'il eut fait toutes les grimaces qu'il jugea néceſſaires pour augmenter la bonne opinion qu'elles avoient déjà de lui, il leur apprit qu'il s'étoit échappé par une eſpece de miracle des priſons de Don Sanche le Grand, & leur déclara enſuite, d'un ton grave, que la parfaite connoiſſance qu'il avoit de l'avenir, l'obligeoit à les avertir que leur Maiſon étoit menacée d'une ruine prochaine, & que ſi elles ne détournoient la colere du Ciel, elles ne ſeroient pas longtems ſans en reſſentir les effets. Les Religieuſes intimidées de ce diſcours, le conjurerent de leur apprendre ce qu'elles pouvoient faire pour ſe garantir de ces malheurs. Alors le faux Druïde leur dit, que la colere du Ciel venoit de ce qu'elles avoient eu la témérité de recevoir dans leur Maiſon les deux plus grandes Princeſſes de la Terre, ſans ſonger que l'une des deux étoit deſtinée à épouſer un Héros qui feroit une guerre continuelle aux Mores, & qu'il naîtroit même un Fils de cet illuſtre mariage, qui acheveroit de les exterminer, & qui rétabliroit la

Religion Chrétienne dans tous les Royaumes d'Eſpagne, qu'elles privoient de tous ces grands avantages, en retenant les Princeſſes dans leur Monaſtere. Il ajoûta enſuite qu'elles ne devoient pas héſiter un moment à renvoyer celle qui étoit deſtinée à de ſi grandes merveilles.

Les Religieuſes étonnées d'apprendre des choſes ſi ſurprenantes, aſſemblerent pluſieurs fois leur Chapitre. La Confidente du Comte de Caſtille, profitant d'une occaſion ſi heureuſe, parla fortement en faveur du Druïde, & perſuada à ſes Sœurs qu'il ne falloit pas négliger les avertiſſemens d'un homme de cette reputation. Enfin la Superieure, par l'avis de toutes les Sœurs, demanda au Druïde s'il ne pourroit pas leur dire plus préciſément laquelle des deux Princeſſes devoit être mariée. Il répondit qu'il ne ſavoit pas ſon nom; mais il aſſura que ſon image, celle du Prince qui l'épouſeroit, & même de celui qui en devoit naître, étoient ſi bien peintes dans ſon imagination, qu'il en feroit les portraits, comme s'il eût été toute ſa vie avec eux. Les Religieuſes perſuadées que le Druïde n'avoit jamais vu les Princeſſes, lui dirent que s'il pouvoit choiſir au milieu de leur Communauté celle qui étoit deſtinée à tant de merveilles, elles ne douteroient plus de la vérité de ſes prophéties.

Le Druïde, après leur avoir reproché leur incrédulité, accepta le parti. Mais Tigride jugeant que ce diſcours étoit un artifice du Comte de Caſtille, & que ce Druïde étoit ſon émiſſaire, fit beaucoup de difficulté de paroître devant cet homme. Enfin ne pouvant réſiſter aux importunités de toute la Communauté, elle y conſentit, mais à condition que pour mieux tromper le Druïde, elle & ſa Sœur prendroient des habits de Religieuſes, & qu'elles ſe méleroient avec toutes les autres. La Confidente de Don Garzias, perſuadée que le Druïde agiſſoit par l'ordre de ce Prince, appréhenda qu'il ne ſe trouvât

traſſé, & donna pluſieurs raiſons pour empêcher
éguiſement. Mais Tigride ayant repréſenté que
Druïde étoit un Prophete, il la reconnoîtroit
peine, au-lieu que s'il étoit un Impoſteur, on
ouvoit prendre trop précautions contre lui; la
rieure approuva ſes raiſons, & le lendemain les
:eſſes habillées en Religieuſes ſe préſenterent de-
le Druïde avec toute la Communauté. Il de-
a ſi ſurpris de penſer que ſa Princeſſe étoit déjà
gieuſe, qu'il faillit à mourir de douleur. Cet
ble objet qu'il démêla ſans peine, ayant réveillé
ſſion, il s'écria en montrant Tigride, que c'étoit
qu'il avoit vue dans ſes Révélations; & après
dit à ſon avantage tout ce que la paſſion lui in-
it, il exhorta de-nouveau les Religieuſes à de-
er la colere du Ciel, & à ne point retenir plus
emſ ce précieux gage dans leur Maiſon.
rès une épreuve ſi convaincante, il ne ſe trou-
rſonne qui doutât de tout ce que ce prétendu
hete voulut leur perſuader. Tigride même qui
connoiſſoit point Don Ramire ſous ce déguiſe-
, ſe trouva ſi embarraſſée que malgré la pré-
on où elle étoit contre le Druïde, elle douta ſi
ince exterminateur des Mores dont il avoit par-
e ſeroit pas ſon cher Don Ramire. La Reli-
e qui étoit dans les intérêts du Comte de Caſ-
jugeant que les affaires de ce Prince étoient en
ſtat, & que le Druïde ne manqueroit pas de
en ſa faveur, trouva moyen d'inſpirer à la
eſſe, qu'elle devroit entretenir cet Homme en
ulier, & s'informer plus préciſément de tout
i la regardoit. Tigride s'en defendit quelque
; la bonne opinion qu'elle avoit déjà du Druï-
ui fit eſpérer qu'il lui parleroit peut être de Don
re, & non pas du Comte de Caſtille. Cette
ere réflexion la fit réſoudre à le voir, afin de
examiner tout ce qu'il lui diroit.
ſſitôt qu'ils furent ſeuls, elle le conjura avec

beaucoup d'empreſſement, de lui faire un portrait véritable du Prince qui devoit l'épouſer. Le faux Druïde contrefaiſant ſa voix, l'aſſura que ce Prince connoiſſoit ſi parfaitement ſon mérite, qu'il ne ſauroit lui rendre un aſſez fidele témoignage des ſentimens reſpectueux qu'il avoit pour elle; & ayant fait enſuite un portrait fort ſemblable à lui-même : Tigride fut ſi ſenſiblement touchée de voir que tout ce qu'il diſoit, convenoit à ſon Amant, quelle lui avoua qu'il étoit vrai qu'elle avoit eu de l'eſtime pour un Prince qui reſſembloit au portrait qu'il venoit de faire; mais qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il ſongeât à elle, parce que ce Prince qui avoit l'ame fort guerriere, étoit ſi occupé de ſa gloire, qu'il oublioit facilement tout ce que l'amour auroit pu lui inſpirer. Elle s'attendrit en achevant ces dernieres paroles; & quoiqu'elle ſe donnât beaucoup de ſoin pour cacher le déſordre où elle étoit, le faux Druïde remarqua qu'il lui étoit échappé des larmes; ce qui le troubla ſi fort lui-même, qu'il fut quelque tems ſans pouvoir lui parler. Faiſant néanmoins un effort ſur ſa douleur, il l'aſſura avec beaucoup de circonſtances ſur ce ſujet, qu'elle faiſoit une injuſtice très-grande & horrible à ce généreux Prince, qui l'aimoit toujours avec une extrême paſſion,

Ces paroles du faux Prophete ayant extrémement augmenté la ſurpriſe de la belle Tigride, qui changeoit à tous momens, voyant le portrait de ſon Amant ſi naturellement dépeint: Il eſt inutile, Madame, continua le Druïde, de me déguiſer le moindre de vos ſentimens: je ſuis informé des plus ſecrettes penſées & actions de votre Amant; je connois ſon amour; je ſais auſſi tout ce qu'il a ſouffert, lorſqu'il fut obligé de s'éloigner de vous par l'ordre du Roi ſon Pere, pour aller faire la guerre aux Cantabres, qui s'étoient injuſtement révoltés contre lui; & je ſais encore les tourmens & les cruelles inquié-

qu'il ſouffre aujourd'hui, & dans ce moment, que vous lui faites l'injuſtice de croire qu'il us aime pas.

ride étonnée de la grande habileté du Druïde, ie de ce qu'un Homme qu'elle croyoit ſi expé- té, lui rendoit témoignage de la paſſion & de lité de Don Ramire, lui demanda en rougiſ- ſi elle le verroit bientôt. Le faux Druïde tou- 'une curioſité qui lui étoit ſi avantageuſe, n'eut la force de contrefaire ſa voix, & laiſſa voir iſage qu'il avoit pris tant de ſoin de cacher. Ti- ſurpriſe d'un changement ſi extraordinaire, a- eine à reconnoître ſon Amant. Faudra-t-il en- , lui dit Don Ramire, que je vous apprenne nom, ſans que votre cœur le devine, & ſans ous penſiez qu'il n'y a qu'une paſſion auſſi vio- que la mienne, qui puiſſe inſpirer un déguiſe- ſi bizarre? Tigride ſaiſie d'étonnement & de fut quelque tems à l'examiner ſans lui rien di- Il eſt vrai, reprit-elle, que je ne vous euſſe pas nu; mais j'aurois encore moins deviné que vous iez oubliée. Les larmes qu'elle verſa, donne- e tems à l'amoureux Don Ramire de ſe juſti- & de dire les mêmes choſes qu'il lui avoit é- ; & s'étant apperçu qu'elle étoit perſuadée de iſons, il lui exagéra tout ce qu'il avoit ſouffert prenant la ſurprenante réſolution qu'elle avoit d'être Religieuſe. Avez-vous douté un mo- , interrompit Tigride, que ce ne fût pour l'a- de vous? Votre cœur ne devoit-il pas vous idre du mien, & ne pouviez-vous pas vous ner que tout ce que je faiſois, n'étoit qu'un xte, afin de me conſerver pour vous? Don Ra- lui répondit tout ce que ſon amour lui inſpira. converſation fut fort longue: ils ſe dirent mil- oſes tendres & paſſionnées; & afin qu'ils euſ- e tems de prendre des meſures enſemble pour ir, Tigride lui apprit tout ce qui ſe paſſoit de

plus particulier dans le Couvent, dont le faux Druïde ſut faire un ſi bon uſage; qu'il démêla aux Religieuſes leurs amitiés & leurs haines particulieres, & leur fit des raiſonnemens ſi juſtes ſur toutes leurs affaires les plus ſecrettes, qu'elles demeurerent épouvantées de ſa profonde pénétration. Il n'y en avoit aucune qui ne ſouhaitât de l'entretenir en particulier; mais la Princeſſe qui l'occupoit plus agréablement, ne donnoit pas le tems aux autres de ſatisfaire leur curioſité.

Le Comte de Caſtille qui fut averti par ſa confidente, des grandes obligations qu'il avoit au Druïde, lui envoya un préſent conſidérable, qu'il ne voulut jamais accepter. Ce déſintéreſſement contribua encore à augmenter la grande opinion que le Comte de Caſtille, & ceux qui étoient dans ſes intérêts, avoient déjà de lui. Les deux Amans eurent pluſieurs converſations à la faveur de cette réputation, & ſe dirent tout ce qu'une paſſion tendre peut inſpirer à deux perſonnes qui ont une joie extrême d'être enſemble. Après qu'ils ſe furent donnés mille aſſurances réciproques de s'aimer toute leur vie, & de ne changer jamais de ſentimens, quelque choſe qui arrivât, ils jugerent qu'il étoit néceſſaire de ſe ſéparer, afin que Don Ramire allât ſupplier le Roi ſon Pere de s'employer pour leur mariage. Ainſi le faux Druïde diſparut ſans prendre congé de perſonne; & ayant repris le nom & l'habillement de Don Ramire, il ſe rendit en diligence à la Cour de Don Sanche le Grand. Les Religieuſes firent divers raiſonnemens ſur ſon départ & Tigride en parla comme les autres, ſans jamais témoigner qu'elle en eût aucune connoiſſance.

Le Roi de Léon qui fut informé par la Supérieure d'Onia, de tous les diſcours du Druïde, & qui apprit en même tems que Tigride avoit changé de deſſein, ne ſe mit point en peine d'approfondir ſi cet Homme étoit un Prophete ou un Impoſteur, & ne

:a qu'à profiter de l'heureuſe diſpoſition où Ti-
ſe trouvoit. Dans l'impatience où il étoit de
r les deux Princeſſes du Couvent, il alla lui-
e à Onia. Tigride feignant qu'elle n'oſeroit s'op-
: aux volontés du Ciel, ne fit aucune difficulté
rtir; mais Elvire conjura ſi inſtamment Don Al-
de trouver bon qu'elle fût Religieuſe, qu'il y
nit enfin après pluſieurs difficultés. Tigride fut
: à Léon avec toutes les acclamations & les
ues de joie qu'un Peuple fort affectionné peut
igner à une grande Princeſſe: on en fit même
ejouiſſances publiques qui durerent pluſieurs

: Comte de Caſtille qui fut averti du retour de
inceſſe, ne tarda pas longtems à ſe rendre à
, perſuadé qu'elle n'avoit été détournée du
in d'être Religieuſe, que par ſes ſoins & par
dreſſe. Il renouvella ſes inſtances pour épou-
igride, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit
ter ſon affaire. Les Miniſtres qui étoient dans
ntérêts, preſſerent le Roi de finir ce mariage,
eur que la Princeſſe ne changeât encore de vo-
. Don Alfonſe en parla à ſa Fille, qui n'ayant
de bonne raiſon pour ſe défendre de lui obéir,
njura de ne rien précipiter dans une affaire ſi
ate, & d'attendre ſi quelque autre Prince ne la
rcheroit pas, parce qu'elle ſe reſſouvenoit bien
e portrait que le fameux Druïde lui avoit fait
rince que le Ciel lui deſtinoit, ne reſſembloit
au Comte de Caſtille.

on Garzias averti des nouveaux obſtacles que la
eſſe apportoit toujours à ſon bonheur, employa
édit de ſes amis pour obliger le Roi à prendre
ue réſolution, & s'offrit encore d'épouſer la
eſſe malgré elle même, en faiſant entendre que
deur des jeunes perſonnes donnoit toujours oc-
n à de pareilles réſiſtances, que la raiſon &
tude du mariage ſurmontent facilement. Le

Roi qui deſiroit cette affaire, & qui étoit ſ
importuné par les lettres de la Reine de Nava
par les amis de Don Garzias, donna enfin ſa
à ce Comte, qu'il épouſeroit ſa Fille dans un
limité qu'il lui marqua; & pour éviter de s'att
il fit ſavoir ſa réſolution à Tigride par le Prin
Frere. Elle fut ſi ſenſiblement affligée d'app
une nouvelle ſi oppoſée à ſes deſſeins, qu'e
bandonna à ſon déſeſpoir, ſans qu'elle eût la
de prendre aucun parti pour éviter le cruel m
qu'elle appréhendoit; car auſſitôt que ſon eſp
inſpiroit quelque expédient pour s'en garantir
ſe repréſentoit en même tems ce que les per
de ſa naiſſance ſe doivent à elles-mêmes, l'ob
ce qu'elle devoit au Roi, & les meſures qu'
toit obligée de garder pour éviter les jugem
Public; & bien loin de ſe pardonner quelque
en faveur de ſon amour, elle étoit perſuadée
grande Princeſſe ne pouvoit jamais ſe relâch
aucun prétexte, de certains devoirs indiſpenſab
elles ſont aſſujetties par la grandeur de leur n
ce. Cependant malgré ſa ſévérité, toutes le
qu'elle ſongeoit que le Roi la deſtinoit au
de Caſtille, elle appelloit la mort à ſon ſecou
s'abandonnoit aux larmes. Néanmoins, comm
ſe diſpenſer de ce mariage, elle ne trouvoit
d'expédient qui pût ſatisfaire ſon amour & ſ
voir, elle ſe détermina d'envoyer un homme d
fiance à Don Ramire, & de lui écrire le bill
ſuit:

*Il ſemble que je ne ſois partie d'Onia que
être livrée aux perſécutions du Comte de C
Ce cruel ennemi de mon répos s'eſt déjà aſſ
la volonté du Roi; & ſans s'embaraſſer de la
ne, il a enfin obtenu qu'il pourra m'épouſer
un mois, dont j'ai déjà paſſé ſix jours à p
mes malheurs. Mon déſeſpoir m'auroit veng*

Perſécuteur, & j'aurois ſans-doute ſuccombé ux chagrins dont je ſuis accablée, ſi je n'avois it réflexion que la même vengeance qui me déli- oit d'un homme que je hais beaucoup, me pri- it auſſi de vous voir jamais. Cette ſeule penſée a fait enviſager tant d'horreur, que j'ai mieux mé vous informer de tout, perſuadée que votre nour vous fournira quelque moyen pour me ga- ntir du cruel mariage dont on me menace.

Don Ramire avoit déjà eu pluſieurs converſations ec le Roi ſur ſon mariage. Le Roi qui ſouhaitoit n bonheur, lui faiſoit eſpérer qu'il lui donneroit le uché de Cantabrie, & qu'il enverroit un Ambaſſadeur Don Alfonſe pour lui demander Tigride. Néanoins, comme Don Ramire ne vouloit pas que la eine Nuna eût connoiſſance de cette négociation, étoit obligé d'agir avec de grandes précautions, de menager adroitement l'eſprit de ſon Pere. Il travailloit avec une prudence digne de ſon aour, lorſqu'il reçut la lettre de la Princeſſe, qui npit toutes ſes meſures. D'abord il eut envie d'en ormer le Roi; mais ayant relu la lettre de Tigri, il craignit d'arriver trop tard; & il fut ſi affligé ſonger que ſa Maîtreſſe pourroit être livrée au omte de Caſtille malgré elle-même, qu'il réſolut partir ſans différer un moment.

La Reine Nuna, qui avoit toujours craint que n Ramire n'apportât des obſtacles au bonheur de Frere, le faiſoit obſerver avec beaucoup de ſoin, prétendoit l'amuſer à Pampelune, juſqu'à ce que mariage de Don Garzias fût conclu. Mais ayant avertie que Don Ramire étoit parti ſans prendre gé de perſonne, elle en prit occaſion de le ren- ſuſpect au Roi, & employa toute ſon adreſſe ur lui perſuader que ce Prince ſongeoit à troubler tat, & qu'il étoit parti ſecrétement pour ſe ir de quelque place conſidérable. Le Roi qui

étoit assuré de l'attachement inviolable que son Fils avoit pour son service, n'écouta point ce discours; mais la Reine lui apprit des circonstances si vraisemblables des intelligences prétendues de Don Ramire, & le conjura avec tant d'instance de songer au repos de sa Famille, & à la sûreté de ses Peuples, que le Roi qui étoit déjà surpris du départ précipité de Don Ramire, consentit enfin de faire écrire à tous les Gouverneurs de ses frontieres, de l'arrêter aussitôt qu'il paroîtroit.

Cet ordre fut envoyé avec tant de diligence, que Don Ramire se trouva prisonnier dans le tems que la liberté lui étoit si nécessaire, pour la plus importante affaire qu'il eût jamais eue. Les cruelles inquiétudes qu'il témoigna de se voir arrêté, confirmerent les soupçons que la Reine avoit déjà donné de sa conduite. Son désespoir lui auroit fait prendre quelque résolution violente, si le Roi qui l'aimoit tendrement, ne l'eût fait conduire à Pampelune. Il voulut le voir aussitôt qu'il fut arrivé. C'est donc vous, lui dit-il, mon Fils, que j'ai aimé avec tant de tendresse, & à qui j'ai confié le Commandement de mes Armées, qui voulez me trahir? Vous trahir! Seigneur, repliqua Don Ramire, j'avois toujours bien cru que les Cantabres punis & les Mores défaits étoient des crimes aux yeux de la Reine; mais je m'étois flatté que vous qui m'avez toujours honoré du nom de votre Fils, me connoissiez assez pour croire que je suis incapable de cette lâcheté? Pourquoi donc, reprit le Roi, êtes-vous parti avec tant de précipitation? Je vous avoue, Seigneur, que je suis coupable d'être parti sans prendre vos ordres; mais vous pouvez vous souvenir des sentimens que j'ai pour la Princesse de Léon. J'ai appris qu'il y avoit occasion de lui rendre un important service; j'ai voulu en profiter, & je suis parti sans examiner autre chose. Voilà, Seigneur, tout mon crime. Cependant, continua-t-il, mes ennemis triompheront

de leur perfidie ; ils auront le plaiſir de m'avoir fait perdre, ſur le prétexte d'un crime imaginaire, une occaſion dont je ne me conſolerai jamais. Don Sanche qui étoit déjà perſuadé de l'innocence de ſon Fils, fut ſenſiblement touché de l'état où il le voyoit. Mais ne craignez-vous pas, lui demanda le Roi, de déplaire à la Princeſſe de Léon par le ſervice que vous prétendez lui rendre? Je ne veux point, reprit Don Ramire, obtenir ma liberté par une indiſcrétion. Le Roi qui ſe repentoit de l'avoir fait arrêter, le laiſſa partir, après lui avoir offert de s'employer en ſa faveur auprès du Roi de Léon.

Don Ramire marcha avec tant de diligence, qu'il arriva à Léon le même jour que le Comte de Caſtille alloit épouſer la Princeſſe; & ſans perdre un moment de tems il jetta un gage au milieu de la place, & fit publier que perſonne n'étoit digne d'épouſer la Princeſſe, qu'il n'eût auparavant ramaſſé ce gage. Don Garzias qui avoit beaucoup de courage, voulut d'abord ſortir pour aller punir ce téméraire Aventurier; mais le Roi qui en fut averti, leur fit défendre le combat, & déclara que l'Aventurier avoit comparu trop tard, puiſque ce jour étoit deſtiné pour la cérémonie, & non pas pour le combat. Don Ramire affligé de ce mauvais ſuccès, ne laiſſa pas d'envoyer un cartel au Comte de Caſtille, & de lui mander qu'il le croyoit toujours indigne de la Princeſſe, s'il ne meſuroit auparavant ſes armes avec les ſiennes dans un combat particulier. Le Comte piqué d'un cartel ſi injurieux, ſe déroba de tous ceux qui l'environnoient, & alla joindre l'Aventurier. Ils ſe battirent ſi bruſquement, que le Comte de Caſtille avoit déjà reçu deux bleſſures mortelles avant qu'on eût pu les ſéparer. L'Aventurier qui avoit eu l'audace de ſe battre malgré les défenſes du Roi, fut arrêté, & le Comte de Caſtille mourut deux heures après.

Tigride qui craignoit que ſon Amant n'eût pas re-

çu ſa lettre, & qui n'atendoit plus de ſecours que de ſon déſeſpoir, apprit que le Comte de Caſtille venoit d'être tué par un Aventurier qui ne vouloit point être connu. A peine avoit-elle goûté la joie que cette ſurprenante nouvelle lui cauſoit, lorſqu'elle fut avertie que le Roi, offenſé du combat, faiſoit conduire l'Aventurier au ſupplice, ſans que les prieres des plus illuſtres Chevaliers de ſa Cour, qui ſe plaignoient qu'il violoit les Loix de la Chevalerie, en puniſſant d'une mort infâme un homme qui marquoit avoir tant de courage, euſſent pu l'en détourner.

La Princeſſe prévenue que cet Aventurier étoit ſon cher Don Ramire, fut ſi effrayée d'apprendre qu'on le menoit au ſupplice, qu'elle tomba évanouïe entre les bras de ſes femmes. Tous ceux qui ne ſavoient pas l'averſion que la Princeſſe avoit pour le Comte de Caſtille, jugerent qu'elle étoit fort affligée de ſa mort. L'Aventurier ayant été réconnu, toute la nobleſſe de Léon fut ſur le point de prendre les armes pour le délivrer; mais le Roi qui fut informé du nom du Criminel, le fit conduire dans un Château fort, où il fut gardé avec beaucoup de ſoin. Auſſitôt que Tigride eut repris ſes eſprits, elle demanda des nouvelles de l'Aventurier, ce qui fit croire qu'elle étoit fort animée contre lui. On lui apprit que c'étoit le fameux Don Ramire, & que le Roi venoit de l'envoyer dans un Château pour y être gardé fort étroitement. Tigride qui ſavoit la grande conſidération que le Roi avoit pour Don Ramire, ne fut plus en peine de ſa vie, lorſqu'elle fut qu'il avoit été reconnu. Sa priſon ne laiſſoit pas de lui donner beaucoup d'inquiétude, particulierement depuis qu'elle apprit qu'il étoit arrivé à Léon des Députés de Caſtille, qui faiſoient de grandes inſtances pour qu'on leur remît le priſonnier.

Les Mores ayant paru en ce tems-là ſur les frontieres, repouſſerent en pluſieurs occaſions les troupes du Roi de Léon. Les Soldats qui avoient encore

core la mémoire récente des avantages qu'ils avoient remportés ſous la conduite du brave Don Ramire, inveſtirent tumultueuſement le Château où il étoit priſonnier, & le délivrerent malgré les efforts de ceux qui le gardoient ; ce qui donna occaſion au bruit qui courut à la Cour de Léon, que les Caſtillans avoient enlevé Don Ramire, dans le deſſein de le ſacrifier aux manes de leur Prince. Quoique cette nouvelle fût ſans aucun fondement, elle ne laiſſa pas de donner de cruelles inquiétudes à Tigride, qui envoya pluſieurs perſonnes en même tems, pour être informée de la vérité.

Don Ramire qui avoit été mis en liberté preſque malgré lui-même, refuſa de ſe mettre à la tête des troupes, & écrivit au Roi pour le ſuplier de pardonner au zele de ceux qui l'avoient enlevé, l'aſſurant néanmoins qu'il n'avoit eu aucune part à cette action, & qu'il ne prétendoit en retirer d'autre avantage, que celui de lui donner occaſion d'exercer ſa clémence, étant prêt de ſe remettre dans une autre priſon où il plaîroit à Sa Majeſté, & même de ſubir toutes les punitions qu'il voudroit lui preſcrire : il demeura même priſonnier au milieu de l'Armée, juſqu'à ce qu'il eût reçu les ordres du Roi.

La lettre de Don Ramire qui fit ceſſer tous les faux bruits qui s'étoient répandus que les Caſtillans l'avoient enlevé, donna la vie à Tigride, qui étoit dans de continuelles inquiétudes. Depuis ce tems-là le Roi même fut ſi touché de la ſoumiſſion généreuſe de ce Prince, qui n'étoit point ſon Sujet, qu'il lui pardonna, s'imaginant que ſon combat avec le Comte de Caſtille étoit l'effet de quelque haine particuliere, ſans qu'il ſoupçonnât jamais que ſa Fille y eût aucune part. Il fit une réponſe obligeante à Don Ramire, & lui permit de ſe mettre à la tête des troupes.

Cependant Don Ramire qui ſouhaitoit de mériter la grace que le Roi venoit de lui accorder, & qui

vouloit en même tems faire connoître aux Soldats par quelque action d'éclat, qu'ils ne s'étoient pas trompés dans la bonne opinion qu'ils avoient eue de lui, choisit les plus déterminés; & après s'être assuré de deux postes qui lui étoient nécessaires pour sa retraite, il entra fort avant dans le Pays occupé par les Mores. Il rencontra des troupes qui voulurent s'opposer à son entreprise; mais il les attaqua avec tant de valeur, qu'il les défit entierement; & profitant de sa victoire, il se rendit maître d'un Château où le Roi Izcam alloit souvent se divertir à la chasse. Ce Prince en étoit sorti depuis un moment, lorsque Don Ramire y entra. La Princesse Haca sa Fille qui étoit une des plus belles personnes du monde, & plusieurs de ses Officiers, y furent faits Esclaves. Don Ramire se retira ensuite en bon ordre, & se donna tant de soins pour empêcher que la Princesse ne fût incommodée, ni que personne ne lui manquât de respect, que Haca qui s'étoit fait une idée affreuse de la cruauté des ennemis de la Loi, en souffrit sa mauvaise fortune moins impatiemment.

Les Mores qui avoient cru pouvoir empêcher sa retraite, le chargerent plusieurs fois; mais le Prince les repoussa toujours vigoureusement, & reçut même deux blessures en présence de la Princesse More, qui en témoigna quelque chagrin. Néanmoins les précautions qu'il avoit prises, se trouverent si justes, que malgré les efforts des Mores, il se rendit enfin sur les Terres du Roi de Léon & à la Cour, avec les glorieuses marques de sa victoire. Tout le Peuple le reçut avec une infinité de cris & de démonstrations de joie. Le Roi confus des grandes obligations qu'il lui avoit, & fâché des deux blessures qu'il venoit de recevoir pour son service, lui parla d'une maniere fort obligeante. Tigride fut si agréablement surprise en le voyant arriver vainqueur, après toutes les allarmes qu'elle avoit eues, qu'elle n'osa s'exposer à lui parler devant le monde, de peur

que ſon amour ne la trahît, & qu'il ne lui échappât quelque mouvement peu convenable à ſon rang & à ſa gloire.

Don Ramire qui avoit une impatience extrême de voir la belle Tigride, pria le Roi de trouver bon qu'il eût l'honneur de lui préſenter ſa priſonniere. Il la viſita ſur ce prétexte; il en fut reçu avec des témoignages d'eſtime & de tendreſſe, qu'il eſt plus aiſé d'imaginer que d'écrire. La Princeſſe More qui avertit Tigride des bleſſures de Don Ramire, empêcha qu'ils n'euſſent une plus longue converſation, parce que les deux Princeſſes le preſſerent avec tant d'inſtance de ſonger à ſes bleſſures, qu'il fut obligé de ſe retirer plutôt qu'il ne l'auroit ſouhaité.

La joie qu'il eut d'avoir vu ſa Princeſſe, contribua ſi fort à ſa ſanté, qu'il ſe trouva bientôt après guéri de ſes bleſſures. Jugeant néanmoins qu'il n'y avoit pas d'apparence que le Roi Don Sanche s'employât pour ſon mariage, pendant que la Reine Nuna pleuroit encore la mort de ſon Frere Don Garzias, il réſolut d'attendre un tems plus favorable, & de ſe mettre en campagne pour empêcher que les Mores qui faiſoient de grands armemens, ne ſe vengeaſſent des pertes qu'il leur avoit ſi ſouvent cauſées. Mais, lorſqu'il voulut prendre congé de la charmante Tigride, elle s'attendrit. Quoi donc, lui dit-elle les larmes aux yeux, ne vous verrai-je jamais hors d'un péril, que ce ne ſoit pour vous engager dans un autre plus grand? Tant de victoires gagnées ne ſuffiſent-elles pas pour ſatisfaire votre gloire, ſans vous expoſer encore au hazard des combats? Faudra-t-il que je tremble toujours pour vous? Et ne pourrai-je jamais goûter un moment le plaiſir de vous voir, qu'il ne ſoit mêlé de mille inquiétudes que la crainte de votre départ me cauſe? Eſt-ce-là le fruit de tant d'agréables eſpérances que vous m'aviez données; & cet amour qui nous promettoit tant de douceurs, n'a-t-il en partage que des pleurs

& des allarmes continuelles? Don Ramire pénétré de douleur, lui avoua qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes, d'être obligé de s'éloigner ſi ſouvent de la Princeſſe du monde la plus digne d'être aimée, & lui repréſenta ſi bien l'impatience qu'il avoit de retourner auprès d'elle auſſitôt qu'il en étoit parti, que Tigride perſuadée que ſon Amant ne s'éloignoit pas d'elle ſans une extrême néceſſité, conſentit enfin à ſon départ, après qu'il lui eut promis d'être bientôt de retour.

Cependant on ne s'entretenoit à la Cour que de l'enlévement de Haca & de ſon extrême beauté, qui ne pouvoit être comparée qu'à celle de Tigride. Bermude qui la trouvoit fort aimable, ne perdoit aucune occaſion de lui marquer l'eſtime qu'il avoit pour elle. Comme dans tous les ſiecles les grands Rois ont été fort zélés pour la Religion, les Princes Chrétiens de ces premiers tems prenoient beaucoup de ſoin de faire convertir tous les Mores qui venoient en leur puiſſance. Don Alfonſe qui ſouhaitoit paſſionnément de pouvoir perſuader la Princeſſe Haca de changer de Religion, preſſoit la Princeſſe ſa Fille de lui en parler toutes les fois qu'elle en trouveroit occaſion; mais Tigride qui la voyoit fort mélancolique, tâchoit de la divertir, & ne lui parloit de Religion que fort rarement.

Bermude qui ſe mêloit quelquefois dans leurs converſations, ſoit qu'il agit par un zele de Religion, ou qu'il cherchât des prétextes pour entretenir Haca, lui exagéroit le bonheur de ceux qui étoient nés dans la Religion Chrétienne. Haca, malgré ſa mélancolie, ne pouvoit s'empêcher de rire toutes les fois que le Prince lui tenoit de pareils diſcours. Bermude en étoit déconcerté, & n'avoit pas la force de continuer. Tigride ſurpriſe de la voir rire, eut une extrême curioſité d'en ſavoir la raiſon, & la conjura de la lui apprendre. Haca après s'en être défendue longtems, lui avoua naïvement qu'elle ne

pouvoit s'empêcher de rire en voyant un jeune Prince de bonne mine qui employoit, à lui parler de Religion, tout le tems qu'on lui permettoit de paſſer auprès d'elle. Tigride qui avoit connoiſſance de l'humeur galante des Mores, ne fut point ſurpriſe de ſa réponſe : elle en fit des plaiſanteries à ſon Frere ; & après lui avoir appris la confidence que Haca lui avoit faite, elle lui conſeilla de ne s'aviſer plus de lui parler de Religion. Bermude piqué de cette raillerie, réſolut de faire connoître à Haca, que les Eſpagnols n'étoient pas moins galans que les Mores. L'application qu'il eut à lui juſtifier ſa galanterie, lui fit ſi bien remarquer les charmes de cette belle Princeſſe, qu'il en devint paſſionnément amoureux ; mais Haca, bien loin de répondre à ſes ſoins, le traita toujours avec beaucoup d'indifférence.

Le Roi Izcam envoya en ce tems-là un Héraut à Léon, pour traiter de la rançon de ſa Fille. Don Alfonſe qui ſouhaitoit la convertion de la Princeſſe, préférablement à tous les avantages qu'on pouvoit lui offrir, demanda des conditions ſi extraordinaires, & le Prince Bermude fit naître ſecrétement tant de difficultés dans le Traité, que le Héraut fut obligé de s'en retourner ſans rien conclure. Bermude qui n'oſoit plus approcher de Haca qu'en tremblant, faiſoit tous les jours quelques nouvelles galanteries, dans l'eſpérance de lui plaire. Le Roi qui le remarqua auſſitôt, réſolut d'étouffer cette paſſion avant qu'elle eût pris de plus profondes racines ; & comme il ſavoit que l'abſence eſt un remède ſouverain contre l'amour, il engagea adroitement le Prince ſon Fils d'aller faire un voyage à la Cour du Roi de Navarre, & écrivit à Don Sanche le Grand & à la Reine Nuna, pour les prier de le retenir à Pampelune le plus longtems qu'ils pourroient. Le Roi de Navarre le reçut fort obligeamment, & donna pluſieurs fêtes pour l'amour de lui ; mais Bermude qui ne pouvoit ſe conſoler de ſe voir éloigné de

Haca, n'étoit point touché de ces plaiſirs, & avoit toujours une impatience extrême de retourner auprès de ſa Maîtreſſe.

La Reine Nuna, qui étoit fort animée contre Don Ramire depuis la mort du Comte de Caſtille, & qui jugeoit par la lettre qu'elle avoit vue, que Tigride étoit d'intelligence avec lui, cherchoit toute ſorte de moyens pour traverſer la paſſion des deux Amans. Ce fut dans cette vue qu'elle réſolut de profiter du ſéjour que le Prince Bermude feroit à Pampelune, afin de l'engager dans ſes intérêts, & d'en faire un puiſſant ennemi à Don Ramire.

Pendant que Bermude s'ennuyoit beaucoup à la Cour de Navarre, & que Don Ramire faiſoit la guerre aux Mores, les deux Princeſſes étoient dans une parfaite intelligence. Haca qui avoit raconté pluſieurs fois à Tigride tout ce qu'elle avoit vu faire à Don Ramire, lorſqu'il repouſſa ſi vigoureuſement les Mores, lui parloit toujours de ce Prince avec une eſtime particuliére; & Tigride qui n'approfondiſſoit point les ſentimens de la Princeſſe More, la trouvoit de bon goût, & avoit mille complaiſances pour elle, en reconnoiſſance de la bonne opinion qu'elle avoit de ſon Amant. Leur amitié devint ſi étroite, que Haca lui donna de grandes eſpérances de ſe faire baptiſer. Tigride en avertit le Roi, qui en témoigna une joie infinie, & conjura ſa Fille de continuer ſes ſoins pour achever une converſion ſi glorieuſe. Tigride s'y employa de nouveau avec beaucoup de zele; mais elle eut le malheur de s'appercevoir que ſes remontrances avoient produit plus d'effet qu'elle n'en attendoit du bon naturel de la Princeſſe More, qui lui avoua, en rougiſſant, qu'elle n'auroit aucune répugnance à embraſſer la Religion Chrétienne, pourvû qu'elle fût aſſurée d'épouſer le Prince qui l'avoit fait Eſclave.

Tigride fort ſurpriſe d'une confidence ſi peu attendue, fut quelque tems ſans pouvoir lui répondre;

mais ſon amour lui donnant de l'éloquence, elle lui repréſenta que la Religion des Chrétiens étoit fort différente de toutes les autres; qu'elle étoit ſi pure & ſi ſainte, qu'on ne pouvoit y mêler d'autres intérêts que ceux de la Religion même; qu'il falloit tout faire pour l'amour d'elle & par rapport à elle; & que tous ceux qui n'agiſſoient pas par ce principe, faiſoient un ſacrilege horrible; que même il étoit plus à propos qu'elle différât ſa converſion juſqu'à ce qu'elle fût plus inſtruite des myſteres de la Foi, que d'y entrer par une porte profane, & avec d'autres vues que celles de faire ſon ſalut. Haca lui avoua encore avec la même ingénuité, qu'elle ne pouvoit goûter les raiſons qu'elle venoit de lui dire; mais qu'elle voyoit bien qu'elle les écouteroit avec plus d'attention de la bouche de Don Ramire, que de celle d'une autre perſonne. Tigride lui conſeilla d'étouffer de pareils ſentimens, & d'empêcher ſur toutes choſes que Don Ramire n'en eût jamais connoiſſance, en lui faiſant entendre qu'elle hazarderoit inutilement ſa gloire, puiſque ce Prince avoit des engagemens qui pourroient durer autant que ſa vie. Haca, honteuſe de ce que Tigride venoit de lui dire, lui promit de ſuivre ſes conſeils, & tâcha même de lui perſuader que cela ne lui faiſoit aucune peine.

Don Alfonſe impatient d'achever la converſion de la Princeſſe More, demandoit tous les jours compte à ſa Fille des diſpoſitions où elle la trouvoit. Tigride qui ne vouloit plus ſe charger de cette commiſſion, fit connoître au Roi qu'il ne la falloit pas trop preſſer, & qu'il étoit à propos de lui donner le tems de s'inſtruire; l'aſſurant qu'elle avoit déjà remarqué que cette Princeſſe n'avoit aucune peine à renoncer à la Religion de Mahomet.

Don Ramire ayant terminé la campagne par la priſe d'une forte place qu'il enleva aux Mores, arriva à la Cour de Léon, où il fut reçu avec des hon-

neurs extraordinaires. La joie qu'il eut de voir un moment ſa belle Princeſſe, lui fit bientôt oublier toutes les fatigues de la guerre; mais Tigride qui ne s'éloignoit preſque jamais de Haca, & qui craignoit que la vue de Don Ramire ne réveillât ſa paſſion, aima mieux ſe priver de le voir auſſi ſouvent qu'elle l'auroit pu faire, que d'expoſer ſa Rivale aux yeux de ſon Amant, & perdre peut-être tout le fruit des conſeils qu'elle lui avoit donnés, Don Ramire allarmé de ce que Tigride ſembloit éviter les occaſions de le voir, appréhenda que ſa paſſion ne fût diminuée, & paſſa deux jours dans un accablement extrême; mais ayant trouvé moyen d'avoir une converſation particuliere avec la Princeſſe, elle lui fit connoître l'injuſtice de ſes ſoupçons, & lui perſuada, ſans entrer en d'autres explications, que toutes les fois qu'elle évitoit de le voir, il devoit la plaindre ſans la blâmer, & croire qu'elle avoit des raiſons invincibles d'en uſer ainſi, & toujours beaucoup de peine à s'y réſoudre. Don Ramire demeura fort ſatisfait d'une réponſe ſi obligeante. Ils ſe donnerent de nouvelles aſſurances d'une paſſion inviolable; & après s'être fait une confidence réciproque des chagrins que l'abſence & les obſtacles continuels qui ſe rencontroient à leur bonheur, leur faiſoient ſouffrir, Don Ramire lui fit trouver bon, que ſans différer davantage, il s'en retournât à Pampelune auprès du Roi ſon Pere, afin de l'obliger de ſe mêler de leurs intérêts, comme il le lui avoit déjà promis, & le preſſer d'envoyer inceſſamment un Ambaſſadeur pour la demander au Roi de Léon. Ils s'attendrirent plus d'une fois en prenant congé l'un de l'autre. L'eſpérance de ſe revoir diminua bientôt le chagrin qu'ils eurent de ſe ſéparer.

Don Ramire qui craignoit toujours que la Reine Nuna n'empêchât le Roi de ſe mêler de ſon mariage, ſe rendit fort ſecrétement à la Cour de Navarre, réſolu de ne paroître point en public, & de faire

faire demander une audience particuliere au Roi, afin de l'engager à favoriſer ſon amour; mais en arrivant à la Cour, il apprit que toute la Famille Royale étoit dans un grand déſordre, & que la Reine Nuna, bien loin d'être en état de lui nuire, étoit gardée dans une priſon fort étroite (a). Ses propres enfans, élevés dans le libertinage, & irrités de ce que la Reine qui avoit hérité du Comte de Caſtille par la mort de ſon Frere Don Garzias, ne leur partageoit pas ce bien pour fournir à leurs profuſions, concerterent de la perdre par une ingratitude qui en ce tems-là n'avoit point encore d'exemple. Ils feignirent d'attribuer à un commerce criminel les honnêtetés que cette Princeſſe témoignoit continuellement à Bermude Prince de Léon, & eurent la malice d'accuſer leur propre Mere d'adultere devant le Roi. La Reine & le Prince de Léon furent arrêtés; & Don Sanche qui avoit mérité le nom de Grand par tant de différens endroits, piqué d'un affront ſi ſenſible, réſolut de les abandonner à la ſévérité des Loix, qui vouloient que la Reine fût brûlée vive ſi ſon innocence n'étoit point prouvée par les armes dans un terme limité. Les proclamations accoutumées dans de ſemblables cérémonies, étoient déjà faites, & le terme fort avancé, ſans qu'il ſe trouvât aucun Chevalier qui voulût ſe mêler de cette querelle, ni qui oſât ſe préſenter en champ clos pour combattre contre les Héritiers préſomptifs de la Couronne.

Lorſque Don Ramire arriva à Pampelune, il fit appeller en ſecret une perſonne de confiance, pour être informé plus particulierement du détail de cette grande affaire; & comme dans toutes les Cours il ſe trouve des eſprits bas qui flattent les Grands dans leur proſpérité, & qui ſont les premiers à leur nuire lorſque la fortune les abandonne, celui que Don Ramire avoit alors envoyé chercher, ne ſongea qu'à

(a) *Mariana dans l'Hiſtoire d'Eſpagne.*

le féliciter ſur le malheur de la Reine, en lui faiſant entendre qu'il alloit être vengé d'une ennemie qui l'avoit toujours perſécuté. Mais Don Ramire qui avoit une grandeur d'ame que les perſonnes ordinaires ne connoiſſent pas, jugea que cet homme ne lui parloit en ces termes que dans l'eſpérance de lui plaire; ce qui l'obligea à le renvoyer, ſans lui donner le tems de continuer ſes calomnies. Il apprit par d'autres voies toutes les circonſtances de cette affaire, & demeura perſuadé de l'innocence de la Reine, & de la malice de ſes accuſations. Ce généreux Prince ne ſe ſouvint en cette occaſion que de ſa vertu, & oubliant tous les outrages qu'il avoit reçus de la Reine, il réſolut de la défendre. S'étant aſſuré des armes néceſſaires pour ce combat, il demeura caché dans la Ville juſqu'au jour marqué par les proclamations.

Le malheur de cette Princeſſe faiſoit compaſſion à tout le monde; il n'y avoit perſonne qui ne fût perſuadé de ſon innocence, & qui ne déteſtât dans ſon ame la perfidie de ſes Accuſateurs: le Roi même qui avoit fait réflexion à la ſage conduite qu'elle avoit toujours eue, ſe repentit de l'avoir livrée à la haine de ſes ennemis; & auroit été bien aiſe qu'elle ſe fût juſtifiée. Tout le Peuple étoit déjà aſſemblé, & attendoit avec frayeur la fin de cette journée, qui devoit être fatale à la Reine. Ses enfans, fiers de ce que perſonne n'oſoit entrer en champ clos pour les combattre, commençoient à triompher de leur lâcheté, lorſqu'il parut un Chevalier armé de toutes pieces, précedé d'un Héraut d'Armes, qui déclaroit qu'il étoit venu pour défendre l'honneur de la Reine contre tous ceux qui oſeroient l'attaquer.

Don Gonſalve, le ſecond de ſes enfans, ſe préſenta pour ſoutenir l'accuſation. Le Chevalier inconnu alla à lui avec une aſſurance qui parut de bon augure à tout le monde. Don Gonſalve le repouſſa vigoureuſement, & la victoire fut longtems diſputée. Mais Don Ramire impatient de vaincre, le preſſa

avec tant de valeur & d'adreſſe, qu'il le mit enfin hors de combat ; & ſans vouloir profiter de ſon avantage, il donna généreuſement la vie à celui qu'il venoit de vaincre, quoiqu'il refuſât de confeſſer ſon crime. Il ſe préſenta enſuite pour combattre contre les autres Accuſateurs ; mais Don Gonſalve qui ſe repentoit de ſa perfidie, & qui avoit eſpéré que le Chevalier inconnu, en lui donnant la mort, le délivreroit de la honte de confeſſer une action ſi déteſtable, fut ſi vivement touché de la généroſité de ſon Vainqueur, qu'il avoua enfin l'innocence de la Reine, & déclara que lui & ſes Freres avoient concerté enſemble cette malheureuſe accuſation.

L'Inconnu fut comblé de bénédictions ; mais le Roi l'ayant fait conduire devant lui pour le préſenter lui-même à la Reine, lui ordonna d'ôter ſon caſque. Don Ramire qui ne s'étoit propoſé que le plaiſir de faire une action digne de lui, fit beaucoup de difficulté de ſe laiſſer connoître ; mais le Roi n'écouta point ſes raiſons ; & ayant voulu abſolument qu'il ôtât ſon caſque, il le reconnut pour ſon cher Fils Don Ramire. Don Sanche en verſa des larmes de joie ; & Nunna pénétrée d'une action ſi généreuſe, obtint du Roi ſur le champ qu'il ſeroit partagé comme ſes enfans légitimes.

Don Ramire fit ſouvenir le Roi de la parole qu'il lui avoit donnée de s'employer en ſa faveur auprès du Roi de Léon. Don Sanche perſuadé qu'il ne pouvoit aſſez dignement récompenſer le mérite de ce cher Fils, envoya un Ambaſſadeur au Roi de Léon pour lui demander la belle Tigride ; & afin que ce Prince eût moins de peine à accorder ſa Fille à Don Ramire, il lui céda par avance le Royaume d'Arragon.

Bermude qui étoit toujours fort amoureux de la Princeſſe Haca, avoit une impatience extrême de retourner auprès d'elle ; mais Don Sanche qui vouloit lui faire oublier les mauvais traitemens qu'on lui

avoit faits, le pria de différer encore quelque tems ſon départ; & Bermude ne pouvant lui refuſer avec honnêteté cette ſatisfaction, écrivit à ſa Sœur pour la conjurer de parler quelquefois de lui à Haca; & Tigride qui l'avoit enfin guérie de la ſecrette inclination que cette Princeſſe More avoit eue pour Don Ramire, étoit ſi ſatisfaite de ſa docilité, que bien loin d'apporter des obſtacles à l'attachement de ſon Frere, elle auroit été bien aiſe de favoriſer ſon amour, & elle tâchoit d'inſpirer à Haca qu'il lui ſeroit extrêmement avantageux d'y répondre.

L'Ambaſſadeur de Don Sanche étant arrivé à Léon, informa le Roi du ſujet de ſa commiſſion, & lui apprit que le Prince Bermude le ſuivroit de près. Don Alfonſe qui avoit une eſtime particuliere pour Don Ramire, reçut fort agréablement la propoſition du Roi de Navarre; mais la connoiſſance qu'il avoit de la fierté de Tigride, lui fit craindre qu'elle ne voulût pas écouter un Bâtard, après avoir mépriſé les ſoins des plus grands Princes d'Eſpagne. Il l'appella un jour en particulier; & après lui avoir exagéré la tendre affection qu'il avoit pour elle, il lui dit qu'il vouloit agir avec elle en Pere & non en Roi. Il la conjura enſuite de recevoir ſans réſiſtance le choix qu'il venoit de faire pour elle d'un grand Prince Fils du Roi de Navarre.

Tigride qui ſavoit que Don Alfonſe avoit eu commerce de lettres avec la Reine Nuna, & qui ne croyoit pas qu'il fût beſoin de tant de précautions pour lui faire agréer Don Ramire, s'imagina que le Roi lui propoſoit un des Fils de la Reine Nuna; & cette ſeule penſée la troubla ſi fort, qu'elle n'eut jamais la force de lui répondre une parole. Le Roi la preſſa de ne lui rien déguiſer, & de lui apprendre ſes véritables ſentimens. Tigride demeura toujours muette, & verſa un torrent de larmes, qui firent juger au Roi que ſa fierté ne s'accommodoit point de ce mariage; ce qui n'empêcha pas qu'il ne la conjurât encore de lui donner cette ſatisfaction, &

de ſe laiſſer conduire par un Pere qui l'aimoit fort tendrement ; mais voyant qu'elle ne lui répondoit rien, il s'emporta à mille reproches outrageans, & lui dit qu'elle donneroit occaſion de le faire paſſer pour l'homme du monde le plus ingrat, en refuſant ſa Fille à un Prince qui, après avoir chaſſé les Mores de ſes frontieres, venoit encore de ſauver la vie à ſon Fils unique.

Tigride étoit ſi troublée & ſi prévenue que le Roi lui propoſoit un des enfans de la Reine Nuna, qu'elle ne comprit jamais qu'il lui parloit de Don Ramire. Don Alfonſe l'informa enſuite de ce qui s'étoit paſſé à Pampelune, & la maniere dont la Reine avoit été défendue contre ſes propres enfans. Et vous voulez, interrompit Tigride en colere, que je ſois la récompenſe d'une action ſi lâche ? Trouvez-vous, repliqua Don Alfonſe, qu'il y a de la lâcheté à défendre une Reine innocente, & à ſauver la vie à un Prince fauſſement accuſé. Un jeune Prince, continua le Roi, a-t-il jamais porté la valeur ſi loin que le brave Don Ramire ? Tigride ſurpriſe d'entendre un nom qui lui étoit ſi cher, ne ſavoit plus ſi le Roi lui parloit pour ſon Amant, ou en faveur de quelqu'un de ſes Freres, juſqu'à ce que le Roi, pour lui faire mieux connoître l'engagement où il étoit, lui montra les lettres que Don Sanche le Grand lui écrivoit en faveur de Don Ramire, à qui il venoit de donner le Royaume d'Arragon.

Tigride reconnoiſſant ſon erreur, paſſa en un inſtant d'un état fort douloureux à une grande joie, & demeura ſi confondue de s'être trompée, qu'elle ſe trouva fort en peine pour effacer de l'eſprit du Roi les impreſſions qu'elle pouvoit lui avoir données par ſa réſiſtance. Don Alfonſe ſe retiroit déjà fort en colere, lorſqu'elle l'arrêta en ſe jettant à ſes pieds, qu'elle baigna de ſes larmes ; & après lui avoir demandé pardon de ſa réſiſtance, elle l'aſſura qu'elle étoit ſoumiſe à ſes volontés, & qu'elle n'examinoit

rien lorſqu'il s'agiſſoit de lui obéir dans une affaire qu'il témoignoit déſirer avec tant d'ardeur. Le Roi attendri par les larmes & par la ſoumiſſion de ſa Fille, la releva, & lui promit de renvoyer l'Ambaſſadeur de Don Sanche, puiſqu'elle avoit de la répugnance à épouſer Don Ramire. Tigride accablée de cette réponſe, pria ſon Pere de ne ſe ſouvenir plus de ſa réſiſtance; & après une longue converſation, elle lui fit connoître adroitement qu'elle lui obéiroit avec plaiſir.

Don Ramire qui avoit une impatience extrême de ſe rendre auprès de ſa Princeſſe, fut obligé de différer ſon départ, parce que le Roi de Navarre qui étoit bien aiſe de le retenir à Pampelune le plus long-tems qu'il pourroit, ſouhaita qu'il attendît des nouvelles de l'Ambaſſadeur qu'il venoit d'envoyer à Léon. Mais Bermude qui n'avoit pas les mêmes raiſons, & qui ne pouvoit plus vivre ſans voir Haca, quitta la Cour de Navarre, & ſe rendit en diligence auprès du Roi ſon Pere. Tigride l'informa à ſon arrivée de tous les progrès qu'elle avoit faits pour lui dans l'eſprit de Haca, & lui fit même eſpérer que cette Princeſſe pourroit devenir ſenſible à ſes ſoins. Cette agréable nouvelle lui donna tant de joie, qu'il chercha par toute ſorte de moyens à marquer à la Princeſſe More, qu'il l'aimoit d'une paſſion fort violente; & Haca touchée de la perſévérance de ce Prince & des empreſſemens qu'il avoit pour elle, lui laiſſa remarquer que ſa paſſion ne lui déplaiſoit pas, & conſentit même, à la priere de Tigride, à commencer de ſe faire inſtruire dans la Religion Chrétienne.

Bermude qui expliqua cette favorable diſpoſition à ſon avantage, en fut tranſporté de joie. Cependant, comme les plus grandes félicités ſont de peu de durée, il arriva à Léon en ce tems-là un autre Héraut de la part du Roi Izcam, qui demandoit qu'on lui renvoyât la Princeſſe ſa Fille, & offroit pour ſa rançon de remettre pluſieurs places conſidérables que les Mores avoient priſes ſur les Chré-

tiens, & que Don Alfonſe avoit déjà demandées. Cette nouvelle apporta une conſternation générale à la Cour de Léon, parce que Haca y étoit fort aimée.

Le Roi qui enviſageoit la gloire de la Religion, appréhenda que la Princeſſe More ne ſongeât plus à ſe convertir, puiſque le Roi ſon Pere vouloit ſacrifier tout pour la racheter. Bermude qui ſentit augmenter ſa paſſion par la crainte de voir partir la Princeſſe & de la perdre pour toujours, redoubla ſes ſoins auprès d'elle, & n'oublia rien pour lui perſuader qu'il ne ſe conſoleroit jamais de ſon départ. Tigride qui l'aimoit tendrement; étoit inconſolable lorſqu'elle ſongeoit qu'elle ne verroit plus cette Princeſſe, qui demeureroit privée toute ſa vie des lumieres de l'Evangile. Haca elle-même, ſoit qu'elle commençât à être perſuadée des vérités de la Religion Chrétienne, ſoit qu'elle eût peine à s'éloigner de Tigride, ou que le Prince de Léon ne lui fût pas indifférent, ſe trouva agitée de mille ſentimens confus & oppoſés. Son bon naturel & la reconnoiſſance qu'elle devoit aux bontés du Roi ſon Pere, la preſſoient de retourner en ſon pays. La Religion dont elle commençoit à être perſuadée, la forte amitié qu'elle avoit pour Tigride, ou peut-être les ſoins que Bermude ſe donnoit pour lui plaire, la forçoient de demeurer à la Cour de Léon.

Enfin Don Alfonſe ne pouvant pas ſans violer les loix de la Guerre, refuſer la liberté à la Princeſſe More, après toutes les offres que le Roi Izcam venoit de faire pour ſa rançon, conjura ſa Fille de voir encore Haca, de faire agir toute ſon amitié dans cette occaſion, & de lui perſuader, s'il étoit poſſible, qu'elle devoit préférer le ſoin de ſon ſalut à toutes choſes.

Tigride qui ſouhaitoit paſſionnément de la retenir, eut pluſieurs converſations avec elle, lui fit ſi bien valoir la ſainteté de la Religion, les douceurs de l'amitié, & la forte paſſion que ſon Frere avoit pour elle, que Haca touchée de tant de raiſons, lui avoua

qu'elle n'auroit aucune répugnance à demeurer, ſi elle pouvoit eſpérer de devenir Princeſſe de Léon. Tigride qui n'en vouloit pas ſavoir davantage, lui donna de grandes eſpérances de faire réuſſir cette affaire. Elle ménagea enſuite l'eſprit du Roi avec tant d'adreſſe, qu'il conſentit enfin que Bermude épouſât la Princeſſe More; mais ſon mariage fut différé juſqu'au retour de Don Ramire, qui arriva peu de tems après.

Don Alfonſe le préſenta à Tigride, & lui fit un long & inutile diſcours pour l'exhorter à l'aimer. Jamais il n'y eut une entrevue plus tendre que celle des deux Amans. Après qu'ils ſe furent donnés mille témoignages réciproques de la parfaite joie qu'ils avoient de ſe revoir, Don Ramire fit entendre à la Princeſſe, qu'il n'avoit été ſenſible au préſent que le Roi Don Sanche venoit de lui faire de la Couronne d'Arragon, que pour la mettre à ſes pieds; & l'aſſura que malgré la violente paſſion qu'il avoit pour elle, il lui ſembloit qu'il auroit manqué quelque choſe à ſa ſatisfaction, s'il l'eût épouſée ſans lui préſenter une Couronne.

Tigride ſe trouva offenſée de ce diſcours, & lui fit connoître qu'elle n'avoit aimé que ſa perſonne & ſon mérite, ſans ſe laiſſer éblouir de l'éclat des Couronnes, perſuadée qu'elle ſeroit également heureuſe dans une condition particuliére, ou ſur le Trône, pourvû qu'elle fût avec ſon Amant. Don Ramire confus & pénétré de joie d'une réponſe ſi obligeante, ſe jetta aux pieds de ſa Maîtreſſe, ne trouvant point de termes aſſez expreſſifs pour la remercier de ſes bontés.

Le mariage qui ſe fit le lendemain en même tems que celui de Bermude & de Haca, fut ſuivi d'une infinité de tournois & de divertiſſemens. On aſſure même que ce fut cette Princeſſe More qui introduiſit la premiere dans les Cours de l'Europe les Sarraos ou Danſes, qui auparavant n'étoient en uſage que parmi les Mores.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

Ce Diſcours eſt un vieil Ouvrage d'un des meilleurs Eſprits de notre Siecle, qu'il ne m'eſt point permis de nommer. Il le fit par divertiſſement, dans un tems auquel il eût pu le donner au Public sans le déſavouer; & on le lui a dérobé dans une profeſſion en laquelle il ne croit pas qu'il lui ſoit bien-ſéant de regarder ces matieres que pour les condamner. Ce n'eſt pas qu'il n'ait aſſez bien empéré ce qu'on peut appeller les licences de la Jeuneſſe & du Monde, & qu'il n'ait adroitement joint ici la ſolidité de la Morale avec les agrémens de cette invention. Mais ceux qui le connoiſſent, ſavent bien qu'il n'eſt pas de ces Flatteurs qui ne combattent les vices qu'avec des fleurs, & qu'il eſt perſuadé qu'on n'y peut employer de glaives aſſez tranchans, ni de machines aſſez fortes. Si ce petit Travail reçoit du Public autant d'approbation qu'il en a eu de ceux qui par les droits de l'amitié en ont eu la lecture dans le cabinet, je m'efforcerai de tirer encore quelques autres Pieces qu'il nomme ordinairement Delicta juventutis, *& qu'il a peine à faire voir à ſes plus familiers amis. Ce ſeront des larcins qui ne ſeront pas condamnables, puiſque j'en enrichirai le Public. Il ne faut que de l'induſtrie pour les commettre; & quand je lui en ferai part, je m'aſſure qu'il ne refuſera point de s'en rendre complice par ſes remercimens.*

RELATION DU ROYAUME DE *COQUETTERIE.*

La curioſité de voir les Terres & les Nations éloignées, m'ayant fait embarquer au Port de *Tout-vent*, nous fîmes une route aſſez heureuſe durant quelques jours; mais en nous éloignant des dernieres Côtes de l'Afrique, nous tombâmes dans des courans que les Pilotes ne connoiſſoient point; & ne pouvant pas réſiſter à leur impétuoſité, nous fûmes emportés auprès d'une Ile qui n'avoit point encore été découverte, & qui n'eſt point marquée ſur les Cartes Marines.

D'abord nous y vîmes tant de Coqs & de Geſinottes de tout plumage, que nous en prîmes ſujet de la nommer l'*Ile des Coquets*. En quoi nous rencontrâmes aſſez bien, parce que la Ville capitale ſe nomme *Coquetterie*, & le Prince qui la gouverne, l'*Amour Coquet*. Auſſitôt que nous eûmes jetté l'ancre, le mouillage étant preſque bon partout, nous fîmes deſcendre à terre le Capitaine *La Jeuneſſe*, avec deux de nos meilleurs ſoldats, *Bon-tems* & *Belle humeur*, pour découvrir le Pays, & ſur la foi deſquels je vous fais cette Relation.

Cette *Ile* eſt ſituée vers le Cap de Bonne-Eſpérance, regardant au Tropique du Capricorne, remplie de pluſieurs fontaines d'eau de fleurs d'orange, d'arbres qui toujours ont la tête verte, & d'une ſi grande quantité de muguet & de marjolaine, que l'air en eſt tout parfumé.

Les terres y ſont aſſez fertiles, & même quelquefois plus que les habitans ne voudroient; car en ces rencontres, comme elles portent à contre-tems, les fruits en ſont mûrs avant la ſaiſon; d'où

plusieurs différends contre le bien de la
iblique & le repos de l'Etat.
n eſt ſi ſain, qu'on n'y voit jamais de
aladies, & pour peu qu'une *Coquette* ait
nauvais, ou quelque rougeur apparente,
plaint à tout le monde comme d'un outra-
Nature fait à l'Amour. Ce n'eſt pas qu'il
du d'y garder le lit, pourvû que ce ſoit
r ruelle plus à ſon aiſe, diverſifier ſon jeu,
es intérêts que l'expérience ſeule peut
:.
ent de l'*Ile* ſont deux Châteaux célebres,
& *Libertinage*, où les hommes ſont ordi-
: obligés de rendre des devoirs aux Gouver-
ir avoir l'entrée favorable à la Cour; &
ouchant ſont deux maiſons de campagne,
'e & *Courte-Monnoye*, où pluſieurs des
il ſuivent l'*Amour Coquet*, vont chercher
tation de vie & de mœurs.
ur Coquet qui regne ſur tous les Peuples
s, eſt un Prince jeune, & qui ne vieillit
Auſſi ne reçoit-il en ſon Etat aucuns Vieil-
pour en faire le jouet des compagnies. Il
s ſes deſſeins à la volée, & ne prend ja-
ſeil. On tient qu'il eſt frere de l'Amour,
ain des Monarques, qui tient ſous ſa puiſ-
Elémens & les Cieux; mais Frere bâtard,
: la Nature & du Déſordre, il en a mal-à-
urpé le nom & les armes. Auſſi eſt-il vrai
faires ſont plus mêlées d'intérêts que d'af-
& les déréglemens de la débauche y ſont
ouvés que la conduite de la raiſon.
rée de la Ville capitale eſt une Place
Cajollerie, ouverte de tous côtés, &
rendue ſpacieuſe par la ruine d'un vieux
e la *Pudeur*, qu'autrefois on y avoit bâti.
ndent tous les jours ſans y manquer les
urs fiéffés, & les *Admirateurs* des choſes

médiocres, avec des Idoles animées qui veulent abſolument être encenſées à tort ou à droit. On y voit pluſieurs boutiques mouvantes aſſez bien parées, mais ſans ordre, où les Marchands donnent pour rien des louanges ſur toute ſorte de ſujets à condition de n'en point examiner la vérité, des proteſtations d'amitié peu ſinceres & des ſermens de fidélité mal obſervés, des aſſurances de ſouhaits déſintéreſſés, des plaintes de méconnoiſſance, & des déſeſpoirs en apparence, avec forcé beaux mots, paroles douces, regrets affectés pour un départ, & mille mots pour une abſence de quatre jours. Il n'eſt pas permis d'y vendre des frondes, fuſſent-elles de ſoie ou de canetille d'or & d'argent: il ne s'en trouve qu'au quartier de la *Jalouſie*, pour s'en ſervir adroitement contre les *Rivaux* & les *Trouble-fêtes*.

C'eſt dans cette Ville que l'*Amour Coquet* tient ſa Cour publique; mais le lieu qui lui ſert de retraite pour recevoir les hommages ſecrets de ſes Courtiſans, eſt le Palais de *Bonnes Fortunes*. C'eſt une Maiſon de plaiſance dont la Nature a jetté les fondemens, ſur leſquels l'artifice a depuis élevé beaucoup d'ajuſtemens & de décorations. Toutes les portes y ſont faites de faux plaiſirs, & les appartemens de honte perdue; & tout ce qui s'y paſſe de plus ſecret, ſe peut nommer un myſtere ſcandaleux. Le *Silence* y commande ſous l'autorité de l'*Amour Coquet*, mais ſouvent l'*Indiſcrétion*, & quelquefois le *Dégoût*, en laiſſent approcher les *Faux-Bruits*, qui ſont les Avant-coureurs de la *Renommée*, ſur le rapport deſquels elle ne peut retenir les chamades de ſa trompette, & le caquet de ſes cent langues. Ce Palais eſt dans un vallon ſi couvert d'arbres & de retranchemens, qu'il n'eſt pas facile de le voir ni de l'aborder. Les ſeuls Privilégiés en ont l'entrée libre, quoique ce ſoit le dernier but de tous les *Coquets*, & que pluſieurs

s'efforcent de perſuader qu'ils en ſont revenus. Ils en ſavent tous la ſituation, & les chemins qui les y peuvent conduire; mais, comme il y en a pluſieurs & fort différens, chacun prend celui qui revient le mieux à ſon humeur.

Les uns vont par la Plaine des *Agrémens*, qui eſt le plus beau & le moins périlleux. D'autres prennent la Route d'*Or*, qui ſans-doute eſt la plus certaine, & où l'on fait beaucoup de chemin en peu d'heures; mais il n'eſt pas permis à tout le monde d'y paſſer: elle eſt preſque réſervée aux enfans de la *Maltôte*, & autres de pareille force. Il y en a qui vont par le *Quai de l'Occaſion*, qui n'eſt pas le plus mauvais chemin; mais il faut être ſoigneux de regarder ſa montre à chaque bout de champ pour bien prendre l'heure du Berger. D'autres s'arrêtent au Sentier de la *Reconnoiſſance*; mais c'eſt le plus long & le moins aſſuré. Quelques-uns paſſent par le Fort d'*Entrepriſe*. C'eſt bien le plus court, mais il eſt dangereux de s'engager dans le mauvais pas de *Contretems*; car c'eſt un endroit inacceſſible, & qui contraint les Voyageurs de retourner ſur leurs pas.

Les Dames ne tiennent pas toutes ces mêmes chemins; car ſouvent elles vont par les Montagnes des *Avances*; d'autres par la Vallée de *Tolérance*, & pluſieurs par la *Solitude Favorable*. Il y en a qui ſuivent auſſi quelquefois la Route d'*Or*; mais c'eſt quand elles y ſont engagées par deux mauvais Guides, *Grand Age & Petit Mérite*.

Mais la meilleure voie pour les uns & les autres, eſt le chemin de *moitié Figue & moitié Raiſin*. Il eſt fort propre à ceux qui ſavent un peu plaire, un peu ſouffrir & un peu donner, attendre quelque tems, & entreprendre quelquefois; & ces gens-là ſont les mieux venus chez l'*Amour Coquet*.

A ſa Cour ſont toutes ſortes de perſonnes, depuis les Princes & Princeſſes juſqu'aux Bourgeois &

Bourgeoiſes de toutes conditions & de toute taille. Ce n'eſt pas que les Sujets de cet Etat ſoient conſidérés ſous ces divers titres, car ils ſont diſtingués par d'autres qualités bien plus illuſtres. Les uns ſont les *Soupirans*, qui ne ſont jamais vêtus que de chagrin de couleur de penſée à fond de ſouci: Les *Enjoués*, toujours habillés de tricottes, pirouettes & mots pour rire: Les *Aventuriers*, qui ne ſont couverts que de taffetas changeant, qui courent toutes ſortes de chemins, & ne s'éloignent jamais du Fort de l'*Entrepriſe*: Les *Anes-d'or* pompeuſement vêtus, mais au-reſte peu conſidérables, qui dépenſent beaucoup, & en tirent peu de profit.

Là pêle-mêle ſe voient des *tout-Chevaux*, des *tout-Canons*, des *Goguenards* & des *Turlupins*, avec des *Enfarinés*, que quelque-uns diſent être devenus d'Evêques Meuniers; mais ils ne laiſſent pas d'être Evêques ou du-moins Abbés de Cour, quoique tous blancs de farine.

On y voit auſſi des *Coquets* ſérieux armés de fer-blanc, mais ſi bien travaillé, qu'ils s'imaginent être couverts d'acier bien trempé & à toute épreuve. Auſſi ſe nomment-ils les *Eſprits-forts*, quoiqu'à la premiere attaque ils ſe ſentent toujours percés, ſans réſiſtance: ils parlent peu, ſi ce n'eſt pour faire les Critiques: ils s'eſtiment beaucoup, & ne ſont pas fort eſtimés: ils croient ſavoir tout ce qu'ils ignorent, & ſont vanité d'ignorer ce qu'ils devroient ſavoir: ils ſe ſont érigés eux-mêmes en Réformateurs généraux de Coquetterie, ſans que perſonne veuille déférer à leurs ordres; & ſe ſont rendus les plus ſots & les plus importuns de tous les *Coquets*.

Mais il n'y a rien de plus divertiſſant à voir que les *Cœurs volans*, dont cette Ville eſt toute pleine; ils ſont couverts d'alles & de flammes, on s'étonne que leur feu ſoit ſi doux, qu'il ne brûle point leurs plumes. Ils parlent & content de jolis

nots à toutes les Dames qu'ils rencontrent, ſans ſe nettre beaucoup en peine d'être véritables ni rebués. Ils font une ſecte particuliere dont ils diſent u'un certain Hylas eſt Fondateur. Ils ont pour ormulaire de leur vie l'Hiſtoire des Amans Volages, & portent pour déviſe: *Qui plus en aime, lus aime.* Dans une même converſation ils volent ur l'épaule d'une Dame, ſur la tête d'une autre, t ſe laiſſent aiſément prendre à la main: ils font ommage aux yeux de celle-ci, au cheveux de elle-là: ils adorent la bouche de l'une, & la taille le l'autre: ils s'attachent à tout, & ne tiennent à ien. Chacun ſe raille d'eux, & ils en rient; car es *Cœurs volans* ſavent rire auſſi bien que parler.

Quant aux Dames, on y voit les *Admirables*, ui n'ont rien de merveilleux que le nom: Les *Précieuſes*, qui maintenant ſe donnent à bon narché: Les *Raviſſantes*, qui tirent plus à la bourſe qu'au cœur: Les *Mignonnes*, qui d'ordinaire ont 'eſprit auſſi mince que le corps: Les *Evaporées*, ui danſent partout ſans violon; qui chantent tout ans deſſein; qui parlent de tout ſans garantie, & ui répondent à tous ſans malice à ce qu'elles dient: Les *Embarraſſées*, ayant toujours dix Parties la tête & dix Galands à la queue: Les *Barbouillées*, qui ſont de trois ſortes: Les unes ſont les *Barbouillées blanc*, les autres les *Barbouillées rouge*, & les dernieres les *Barbouillées gras*, qui aient autant le Soleil que les autres craignent la luie. Il y en a même qui portent la qualité de ainctes, mais de *Saintes-ni-touches*, qui refuſent out devant le monde, & laiſſent tout prendre en articulier.

Les mieux venues à la Cour & les plus recherchées des *Coquets* ſont les *Mal-aſſorties*, qui ne ont pas ainſi nommées pour être dépourvues de races & d'ornement; mais ce ſont de jeunes eautés, leſquelles pour avoir été condamnées à-

juſtement à ſouffrir la domination d'un Vieillard, d'un Facheux ou d'un Sot, ſe ſont pourvues au Conſeil de l'*Amour Coquet*, où leur ayant été fait droit, ont obtenu diſpenſe de demeurer à la maiſon, ou la liberté d'y faire tout ce qui leur plaît.

Dans les plus ſérieuſes converſations on n'y trouve que des *Vendeurs* de Sornettes, *Colporteurs* de Badineries, *Criеurs* de Sonnets, Epîtres douces, Chanſons nouvelles, Stances, Elégies, & autres menues denrées du Mont Parnaſſe.

Les bons Ouvriers y viennent auſſi, comme les *Faiſeurs* de Contes à dormir debout, les *Emmanchеurs* de Ballets, les *Expéditionnaires* de Cadeaux & Collations, les *Introducteurs* de Comédies, & les *Adjuſteurs* de Promenades; & l'on y voit beaucoup de gens qui n'achettent rien plus cher que les couvertures de petits voyages à faire, les mauvaiſes excuſes de découchemens, les prétextes de juppes données, & autres fineſſes couſues de fil blanc pour tromper les intéreſſés.

Et quoique l'*Amour Coquet* ne reçoive aucun hommage, & n'accorde aucun privilege qu'aux Naturels du Pays, il y ſouffre néanmoins pour la commodité du commerce, & la ſubſiſtance de ſon Etat, quatre ſortes d'Etrangers, ſavoir: Les *Embabouinés*, qui ſont des gens ſi adroitement careſſés de leurs femmes, qu'ils ne croient pas qu'aucun en partage avec eux le corps & l'eſprit: les *Jobets*, qui ſont en doute, mais qui n'oſent s'éclaircir ni ſe plaindre de peur d'être battus: Les *Difficiles à ferrer*, ainſi nommés, parce qu'ils tiennent des propos fâcheux, qui font les diables à quatre pour éviter un coup de corne, dont néanmoins ils ne ſe ſauvent jamais: Et les *Souffrans*, qui ſavent bien ce qu'ils ſont, mais qui ne veulent point faire de bruit, craignant la perte des finances ou le débris de la cuiſine.

La Monnoie courante du Pays porte d'un côté une

ane Gelinotte de Ville, & au revers un Coucou. Mais ce qui doit donner quelque eſtime particuliere à l'*Amour Coquet*, c'eſt qu'ayant donné aux *Maltotiers* la liberté de négocier dans ſes Etats, il ne leur a jamais permis de propoſer en ſon Conſeil aucunes nouvelles impoſitions, ayant toujours été content des anciennes. Car dans la *Ville de Coquetterie*, il n'exige rien que des viſites aſſidues, des ſoupirs imprévus, & des deſirs mal expliqués, les droits communs, les devoirs d'une foi douteuſe & d'un hommage à tous venans: & dans les endroits où ſes Vaſſaux ſont plus preſſés, ils ne lui doivent ſouvent que la bouche & les mains, ſinon qu'en quelques coutumes locales on y ajoûte la gorge. Mais dans ſon Palais des *Bonnes Fortunes*, il tire tribut de tout, de la nature & de l'art, de toute ſorte de marchandiſes, belles ou laides, & de toute ſorte d'animaux, jeunes ou vieux, de toutes charges & emplois, maiſons de ville & de campagne, & veut même qu'on lui abandonne l'honneur & la conſcience, tenant ſes Bureaux toujours ouverts pour en recevoir le payement de jour & de nuit.

La plus chérie de toutes les Dames de la Cour, dont le conſeil eſt le plus généralement ſuivi, c'eſt *La Mode*. Elle eſt originaire de France, un peu ſotte, mais non pas déſagréable: ſon humeur eſt bizarre & fort changeante: elle condamne aiſément & ſans ſujet ce qu'elle avoit eſtimé ſans raiſon; & du caprice d'une *Coquette* un peu renommée, elle en fait une loi pour tout le Royaume. Elle a l'Intendance des étoffes, couleurs & façons; mais, comme les femmes ne ſe peuvent renfermer dans un pouvoir légitime, & qu'elles l'étendent aſſez volontiers, elle entreprend ſur tout, & même ſur le langage au préjudice des droits de l'Académie, deſorte qu'on n'oſe plus y rien faire ni rien dire qu'à *La Mode*. Encore eſt-elle devenue ſi puiſſante, qu'elle a dépouillé les *Coquets* & *Coquettes* de tout ce qu'ils poſſédoient

pour ſe l'approprier; & quand on leur demande, quels cheveux avez-vous ? quels rubans ? quelle coëffure? ils répondent tous, c'eſt à *La Mode.* Ils n'ont même plus leurs yeux, leur bouche ni leurs démarches ; tout eſt à *La Mode.* Enfin par une obligation générale de n'avoir plus rien à ſoi, il faut que tout ſoit à *La Mode.*

Mais la plus agiſſante perſonne de cette Cour eſt une vieille Italienne nommée l'*Intrigue.* Elle eſt d'une naiſſance fort obſcure, & juſqu'ici les Hiſtoriens n'en peuvent bien cotter ni le pere ni la mere. Elle va toujours maſquée, ſoit pour la difformité de ſon viſage, ou pour ſe rendre autant qu'elle peut méconnoiſſable. On ne peut pas dire au vrai comment elle eſt vêtue, parce qu'elle eſt ſouvent déguiſée: tantôt elle s'habille en Princeſſe, & tantôt en Gueuſe; elle prend même quelquefois un froc de toutes couleurs, ayant ainſi l'entrée libre en des lieux où autrement elle ſeroit ſuſpecte. Quelquefois elle eſt comme ces Vieilles chargées de chapelets, médailles, & grains bénits; & ſouvent elle fait la Vendeuſe de Point de Gênes, Paſſement de Flandre, & de toute ſorte de Bijoux. Elle marche plus ſouvent la nuit que le jour, & plutôt en caroſſe qu'à pied. Elle ne parle jamais qu'à voix baſſe, & preſque toujours à l'oreille ; mais elle ne débite que fourbes, troubles, noiſes, ſéparation de corps & biens, & toutes ſortes d'ouvrages à cornes. Enfin c'eſt une diſſimulée, malfaiſante, envieuſe & la plus méchante femme du monde, qui ne laiſſe pas néanmoins d'avoir accès dans les cabinets dorés, ruelles de lit, cellules de Moines, & autres lieux profanes & ſaints.

Dans la Ville il y a des lieux deſtinés à faire combat de *Belles Juppes* & tournois de *Chars dorés.* Or *Belles Juppes* ſont certains animaux, qui n'ont ni pieds ni dents, & qui ne laiſſent pas d'aller partout & de manger bien du pain. Il y en a qui ne ſont

que des ouvrages de vent, quoique chargées d'or & d'argent en toute maniere, qui ne font parade que de vent, & qui ne produiſent que du vent. D'autres ſont des *Porteuſes* de nouvelles du Palais des *Bonnes-Fortunes*, mais ſeulement en faveur de ceux qui s'y laiſſent conduire. On en voit auſſi qui ne ſont que des livrées de contre-cœur, qu'un Mari ne voit qu'avec ſoupçon, ou ne donne qu'en rechignant; mais de quelque qualité qu'elles ſoient, elles ſe mettent indiſtinctement ſur les rangs, & courent toutes en la même lice. Et pour les *Chars dorés*, ce ſont machines à rouler riches *Coquets*, & riches *Coquettes*, ſans vie, mais non pas ſans ame; car ils en ont ſouvent beaucoup, & quelquefois avec peu d'eſprit. Les premiers venus au tournois ne ſont pas les meilleurs, mais bien ceux qui demeurent les derniers; car étant délivrés de la foule, ils exécutent mieux leurs beaux deſſeins, tirent, pouſſent, avancent, reculent, jettent lances à feu ſans brûler, dards aigus ſans percer, grenades ſans faire mal, & ſouffrent même avec eux d'autres chars Bourgeois qui ne font pas tant de bruit, mais qui ne font pas les moindres coups. Enfin de tous les divertiſſemens ordinaires, ce myſtere eſt le plus public & le moins entendu; & ceux qui ne peuvent pas expliquer les ſignes des yeux, les geſticulations de tête, & les autres énigmes d'afféterie, ne le prennent que pour un embarras importun de caroſſes capable de donner la migraine. Ce n'eſt pas qu'il ſoit plus facile de découvrir le ſecret nocturne de leurs muſiques inviſibles, qui ſervent de voile à pis faire, & qui donnent ſouvent martel en tête à tout le voiſinage; mais au-moins ſont-elles une occupation agréable pour ceux qui ſe veulent divertir aux dépens d'autrui.

Dans un lieu de la Ville le plus éminent & le plus acceſſible, eſt le grand Magazin tout rempli de fers à friſer de toutes figures, boëtes à mouches d'or & d'argent, poudres de ſenteurs, miroirs, maſques,

rubans, éventails, papier doré, braſſelets de cheveux, peignes de poche, releves-mouſtaches, bijoux, eſſences, opiates, gommes, pommades, & autres uſtenſiles de ménage. Et autour du Magazin ſont les Ouvriers, dont les uns ne ſont occupés qu'à tailler des mouches & dreſſer des plans pour bien arranger les aſſaſſins ſur le nez; à quoi nul ne peut travailler qu'après chef-d'œuvre; à laver des gants, & compoſer des drogues pour débarbouiller le nez & blanchir les mains, à faire des garnitures de toutes couleurs, galands, panaches, croupes, échelles, & bouquets de toutes fleurs, & de toute ſaiſon.

Quelques-uns y font profeſſion d'un art nouveau, d'*Ajuſteurs de Gorges*, ſe faiſant fort d'empêcher les groſſes de trop paroître, & de donner du relief aux imperceptibles; & d'autres nommés les *Cognes fêtu*, ne s'emploient qu'à rechercher l'huile de Talk.

Dans un autre lieu fréquenté des plus Beaux-Eſprits du Pays, eſt un noble Edifice qui ſert de Bibliotheque publique aux *Coquets*. Elle eſt bâtie d'imaginations ridicules & de ſouhaits rarement accomplis; & fournie de pluſieurs Manuſcrits juſqu'a-préſent inconnus, tant en Langue vulgaire que Narcoiſe. En voici les principaux, & les plus ſoigneuſement étudiés:

Le Cours de la Bagatelle en trois Volumes, dont le premier eſt l'Adreſſe des Badins; le ſecond l'Introduction des Ruelles; & le troiſieme la Conduite des Idiots.

Les Obſervations du Ciel pour connoître l'Heure du Berger.

L'Invention pour peu donner, & faire de grands progrès.

Les Regles du Cours, avec l'explication des Geſtes & Révérences qui s'y font: Ouvrage très-utile pour les nouveaux-venus.

Les Infortunes d'une Admirable, à qui perſonne ne contoit fleurettes qu'en la raillant, & qu'on n'en-

cenſoit jamais ſans lui donner quelque nazarde.

La Déconvenue d'une Embarraſſée qui s'évanouït un jour dans l'empreſſement, & la difficulté de choiſir entre deux Coquets de différentes qualités, & ſe réſolut de les conſerver tous deux pour ne plus mettre ſa vie en péril.

Le Contraſte de deux Coquettes ſur la queſtion de ſavoir, s'il vaut mieux avoir un Amant diſcret qu'entreprenant, & réſolue en faveur du dernier.

L'Abrégé des Coquettes repenties avant l'arriere-faiſon, avec le récit des diſgraces de celles qu'on y a contraintes à leur grand regret.

Le Coup-d'Etat, ou le Formulaire des Déclarations à faire en ſecret, & des tons de voix différens dont il faut uſer, avec une exacte obſervation des tems & des lieux convenables à cet important myſtere.

La Science des coëffes, en deux parties, dont l'une eſt intitulée la Prime, & l'autre Champagne.

Le Moyen de bien friſer & boucler ſuivant l'air du viſage.

La Dariolette traveſtie, où ſont expliquées les adreſſes de négocier ſans être ſuſpecte aux meres ni aux maris, & de porter poulets ſans les faire crier.

L'Entremiſe des Suivantes, avec une Inſtruction pour les bien cajoller & gager toute ſorte de Valets.

Le Remede au Chagrin des Yeux battus, & du mauvais Teint.

La Subtilité d'arracher les Tanes ſans douleur.

Le Secret pour obvier aux Tumeurs longues & incommodes.

La Carte des lieux propres à faire Cadeaux, dix lieues à la ronde.

Le plus beau quartier de la Ville eſt la grande Place, qu'on peut dire vraiment Royale, & pour ſon excellence, & parce que le Roi s'eſt voulu loger au milieu pour reconnoître d'un clin d'œil toutes les cabales de ſes Courtiſans. Elle eſt environnée d'une infinité de Réduits où ſe tiennent les plus

notables Aſſemblées de *Coquetterie*, & qui ſont autant de Temples magnifiques conſacrés aux nouvelles Divinités du Pays ; car au milieu d'un grand nombre de portiques, veſtibules, galeries, cellules & cabinets richement ornés, on trouve toujours un lieu reſpecté comme un Sanctuaire, où ſur un Autel fait à la façon de ces Lits ſacrés des Dieux du Paganiſme, on trouve une *Dame* expoſée aux yeux du Public ; quelquefois belle & toujours parée ; quelquefois noble & toujours vaine ; quelquefois ſage & toujours ſuffiſante ; & là viennent à ſes pieds les plus illuſtres de cette Cour pour y brûler leur encens, offrir leurs voix, & ſolliciter ſa faveur envers l'*Amour Coquet*, pour en obtenir l'entrée du Palais des *Bonnes-Fortunes*.

En ce même lieu ſont les *Ecoles Publiques* pour l'inſtruction de la Jeuneſſe, ou des ſept Arts Libéraux. Ils n'en obſervent que deux, bien dire & mal faire, & de toutes les Loix, ils ne travaillent qu'à celles qui concernent le Droit de Nature & le Droit des Gens. Auſſi ne ſe piquent-ils pas fort d'être grands Docteurs, & les plus habiles paſſent toute leur vie en licence. Mais ce qu'on en peut remarquer de plus honorable, c'eſt qu'ils ont donné l'autorité de régenter aux perſonnes de condition, & que ſouvent on y voit des Princes en chaire faire leçon publique de bagatelle.

Les Femmes y tiennent les Académies, ou preſque toutes courent le faquin, & ſont fort adroites à donner dans la viſiere. Les Hommes y donnent les bagues, & font les autres dépenſes de carrouſels.

Les Brelans y ſont ouverts à toutes ſortes de perſonnes, où communément les femmes jouent à l'homme, & les hommes à la bête. Elles s'étudient toutes à bien jouer de la prunelle & au quinola ; car elles ont conſervé le reverſi, quoiqu'il ſoit aboli dans les Provinces voiſines. Il y en a d'humeur ſi hautaine, qu'elles ne veulent jouer qu'à la prime & à la triom-

phe; & les autres qui veulent un jeu couvert, ne s'amuſent qu'à jouer au Moine. Elles engagent aſſez ſouvent les hommes à jouer des couteaux, des hauts bois, au Roi dépouillé, & de leur reſte faiſant toûjours bonne mine à mauvais jeu. Quelques-uns jouent à toutes Dames, beaucoup jouent le double; & tous jouent à Coquimbert qui gagne perd.

Dans cette Place eſt un grand Obéliſque de marbre noir, ſur lequel ſont écrites en lettres d'or les Loix fondamentales de l'Etat, dont celles qui ſuivent, ne ſont pas les moins conſidérables: 1. Nul ne peut-être naturaliſé dans le Pays, qu'il n'ait été paſſé maître en fait de bagatelle. 2. Qui n'aura pas dequoi donner, ſe garnira d'une bonne duppe qui fourniſſe à l'appointement. 3. Les Maris ſeront tenus de nourrir les enfans qu'ils n'auront pas faits, ſans ſe mettre en peine de ce que les vrais Peres pourront donner ſous main pour leur entretien. 4. En attendant le retour du cours, un bon Mari peut boire un coup pour ſe deſennuyer, s'il eſt tard, avec une défenſe d'entamer les bons morceaux. 5. Quiconque fera profeſſion de fidélité, ſera tenu de juſtifier qu'il eſt de la race des Amadis, ou des deſcendans de Céladon; ſinon & à faute de ce paſſera pour Idiot. 6. La modeſtie, la diſcrétion, & la retenue, n'auront aucune entrée dans l'Etat, ſinon qu'elles puſſent être utiles à celles qui ſont obligées de cacher leur jeu. 7. Aucune ne pourra porter chapelet ni heures à la Chanceliere, que pour occuper ſes doigts en écoutant le mot par-deſſus l'épaule. 8. Chacun ſera ſoigneux, pour ce qui le regarde, d'arrêter les bons mouvemens que les fortes prédications auront excités dans le cœur. 9. Le remords de la conſcience ne ſera point écouté, à peine d'être exilé du Royaume.

Ces dernieres Loix ne doivent pas ſembler fort étranges à qui ſaura que le Peuple de cette *Ile* n'a point de véritable Religion. Ce n'eſt pas qu'il n'y

ait beaucoup d'Egliſes dans le Pays ; mais on n'y va point pour prier Dieu ; c'eſt ſeulement pour voir ou ſe faire voir, railler, ſourire, cajoller, réſoudre les parties, prendre aſſignation de débauche, & faire ſervir les Lieux Saints aux pratiques de l'iniquité ; & d'ordinaire quand ils ſont en apparence quelque œuvre de piété, ce ne ſont que des profanations, & tous leurs ſacrifices y deviennent autant de ſacrileges. Il eſt preſque inouï juſqu'à-préſent que les hommes aient embraſſé jamais une véritable dévotion ; & quand les femmes s'y réduiſent, c'eſt ordinairement après une aventure incroyable à qui n'y fera point une ſérieuſe réflexion, pour en reconnoître le ſens myſtique.

Derriere le Palais des *Bonnes-Fortunes* eſt un Jardin d'aſſez belle étendue, qu'on appelle le *Bureau des Récompenſes*. A cette parole il n'y a perſonne qui ne s'imagine un Paradis terreſtre ; mais, quoique l'art y faſſe tous les jours quelque nouveau travail, c'eſt un lieu qui ſemble être maudit du Ciel, où la Nature ne produit rien que de fâcheux & d'inſupportable. Les paliſſades ne ſont que de regrets & d'inquiétudes ; il n'y a pour fleurs que des penſées noires, des ſoucis renaiſſans, & des eſpérances perdues ; pour plantes, de l'abſinthe & des amarantes ; pour fruits, des poires d'angoiſſe, & quelques autres qui n'ont pas meilleur goût. Les fontaines y jailliſſent de tous côtés ; mais les eaux en ſont toujours ameres, & de leur chûte elles font le *Lac de Confuſion*, au bord duquel eſt un Salon à l'Italienne nommé la *Berne des Coquettes*, fort haut & ſpacieux, élevé ſur des colomnes mêlées de mépris & d'ingratitude. En cet endroit s'aſſemblent à certains jours les plus fameux *Coquets*, tous d'eſprit rare & d'adreſſe ſinguliére ; & choiſiſſant telle Dame qu'il leur plaît ou qui leur déplaît entre celles que l'imprudence a conduite dans le Palais des *Bonnes-fortunes*, ou que le dépit en retire, la font venir au milieu d'eux,

d'eux, & l'ayant fort promenée dans toutes les allées du Jardin, & ſuffiſamment raſſaſiée des fleurs & des fruits qui s'y recueillent, la menent dans le Salon, où ils la mettent dans un fauteuil pour en jouer au Roi Artus; & après pluſieurs croquinolles imprévues, génuflexions groteſques & turlupinades ingénieuſes, ils la dépouillent inſolemment de tous ſes ornemens, juſqu'à ceux qu'ils lui avoient donnés, l'arroſent par trois fois de l'eau de confuſion qu'ils ont toujours prête à cet effet, & lui font en jolis vers un reproche public de toute ſa vie, qu'ils lui chantent au nez ſur l'air des petits ſauts de Bordeaux. Ils n'épargnent, ni ſes cheveux qui les ont enchaînés, ni ſes yeux qu'ils ont adorés, ni ſa bouche qui fut pour eux un oracle de vie & de mort, ni ſes mains qu'ils avoient eſtimées dignes du ſceptre du Monde: ils la nomment perfide, ayant toujours eu trois Galands à la fois; indiſcrette, ne pouvant cacher aſſignations, préſens ni poulets; maligne, jalouſe, importune; ce dont au commencement elle ne fait que rire; mais comme ils continuent, elle ſe fâche, & puis elle entre en colere, s'emporte & fait la déſeſpérée; & lorſqu'ils la voient dans cet état qu'ils appellent de gaye humeur, ils la mettent dans une couverture de ſoye de Barbarie faite à la Turque, & la bernent durant une bonne heure. Elle réſiſte, mais ils s'en moquent; elle crie, mais il s'en rient; elle enrage, mais ils s'en raillent; & quand ils en ont pris aſſez de divertiſſement, ils ſe retirent chacun de ſon côté, & la laiſſent comme demi-morte. Cette *Berne* à-la-vérité ne ſe doit faire ordinairement qu'en fantôme, mais quelquefois ils la font en perſonne: les unes n'en ſentent point le mal, & d'autres ne le veulent pas ſentir; & de celles qui le reſſentent, les unes ſe condamnent elles-mêmes à une *Priſon perpétuelle*, d'autres ſe précipitent dans l'abîme du *Déſeſpoir* qui n'eſt pas éloigné du Jardin, & les plus ſages ſe réfugient dans la Chapelle *Saint Retour*.

C'eſt un lieu bâti en terre-ferme, ſéparé de l'*Ile* par un petit trajet, mais difficile à paſſer. Il eſt toujours occupé par le Capitaine *Repentir*, qui ſeul a droit d'en rendre le chemin libre: c'eſt un mélancolique, & qui preſque toujours eſt en colere; mais au-reſte fort ſage, pieux, & charitable à ceux qui recourent à lui. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit accoutumé d'écouter les premieres voix des *Coquettes* qui ſe plaignent de quelque traverſe, & qui maudiſſent les déſordres de leur vie; il pénétre le fond du cœur, il en veut connoître la ſincérité, & n'aſſiſte jamais que celles qui prennent une bonne & forte réſolution de quitter cet impertinent Royaume. Car alors il les conduit en ſûreté dans cette Chapelle miraculeuſe, où ſitôt qu'elles ſont arrivées, elles ouvrent les yeux, s'apperçoivent bien qu'auparavant ils étoient fermés, & découvrent que tout ce qu'elles penſoient voir n'étoient que des illuſions, que toutes les douceurs de cette *Ile* ne ſont que des amertumes déguiſées, & que les plaiſirs apparens y produiſent toujours de véritables douleurs; que les plus heureux ſont preſque toujours à la gêne, & que les ſatisfactions extérieures n'y ſervent que de voile aux ſoupirs, aux gémiſſemens & aux plaintes; qu'il n'y a rien de plus malheureux, de plus honteux & de plus déteſtable, que ce lieu qu'ils nomment fauſſement en langage du Pays le Palais des *Bonnes-Fortunes*; qu'il eſt en-vérité le piege des imprudens, l'erreur de la jeuneſſe, l'amuſement de l'oiſiveté, l'opprobre des converſations, l'occupation des ſots, le mépris des ſages, la ruine de la ſanté, la déſolation des familles, l'écueil des vertus, & la ſource de mille impiétés. Ainſi prenant de meilleurs ſentimens & des routes toutes contraires à celles qu'elles avoient ſuivies, elles jouïſſent d'un repos & d'une ſatisfaction véritable, qu'elles avoient inutilement recherchées dans le ſéjour des troubles & des infortunes.

F I N.

AVIS

AUX PERES DE FAMILLE

SUR LA GENTILLESSE DE LEURS ENFANS.

Pour bien élever vos Enfans,
N'épargnez Précepteur ni Mie;
Mais juſques à ce qu'ils ſoient grands,
Faites-les taire en compagnie;
Car rien ne donne tant d'ennui,
Que d'écouter l'Enfant d'autrui.

Le Pere aveugle croit toujours
Que ſon Fils dit choſes exquiſes.
Les autres voudroient être ſourds,
Qui n'entendent que des ſottiſes;
Mais il faut de néceſſité
Applaudir à l'Enfant gâté.

Quand on vous a dit d'un bon ton,
Qu'il eſt joli, qu'il eſt bien ſage,
Qu'on lui donnera du bon-bon;
N'en exigez pas davantage;
Faites-lui faire ſerviteur,
Auſſi-bien qu'à ſon Précepteur.

Peres, charmés de vos Enfans,
Recevez cet avis ſincere:
Etant ſeuls, prenez votre tems
Pour jouïr des plaiſirs de Pere;
Mais en public, en-vérité,
Suſpendez la Paternité.

Sachez encor, mes bonnes gens,
Que rien n'eſt plus inſupportable;

Que de voir vos petits Enfans
En rang d'oignon à la grand' table ;
Des morveux, qui, le menton gras,
Mettent les doigts dans tous les plats.

LA MORALE DE POPE.

EPIGRAMME.

POPE l'Anglois, ce Sage ſi vanté ;
Par ſa Morale au Parnaſſe embellie,
Dit que les Biens, les ſeuls Biens de la Vie,
Sont le Repos, l'Aiſance, la Santé.
Il s'eſt mépris. Quoi ! dans l'heureux partage
Des Préſens faits au terreſtre Séjour,
Le triſte Anglois n'a pas compté l'Amour ?
Pope eſt à plaindre ; il n'eſt heureux ni ſage.

LE POUVOIR DU COUP-D'ŒIL.

MUSE, j'écris à Climene,
Dont j'adore les appas ;
Laiſſez-m'en toute la peine,
Et ne vous en mêlez pas.

N'offuſquez point ma tendreſſe
Par vos brillans ſurannés ;
Loin de moi, vaine Déeſſe,
Le fard dont vous vous ornés.

Sur ſa grace naturelle
Formons notre expreſſion;
Rien ne convient à la Belle,
Qui ſente la fiction.

Ainſi la Nymphe diſcrete
Préfere, ſous un ormeau,
Au grand bruit de la trompette
Le doux ſon du chalumeau.

Ainſi la jeune Bergere,
Parfumant ſon bavolet,
A toute odeur étrangere
Préfere le ſerpolet.

Amour, c'eſt toi que j'appelle,
Viens, le mieux-diſant des Dieux,
Montre-lui ce cœur fidelle,
Qui brûle pour ſes beaux yeux.

Peins-lui cette violence
Que rien ne peut égaler,
Quand l'auſtere Bienſéance
Me force à diſſimuler.

Il faut languir miſérable
Sous ſon rigoureux pouvoir;
C'eſt l'arrêt irrévocable
De Climene & du devoir.

Le Soleil à la Nature
Se cache-t-il aiſément?
Peut-on dans la nuit obſcure
Céler un embraſement?

D'une contrainte effroyable
Quand j'ai ſouffert ſa rigueur,

Un ſeul regard favorable
Rend un doux calme à mon cœur.

Tel, dans un bruyant orage,
Le Dieu du Jour & des Vers
Brille au travers du nuage,
Et rend l'ame à l'Univers.

Dieux! qu'il plaît! Dieux! qu'il ench
Cet Oeil qui fait mon deſtin!
Quelle Aurore plus riante
Dans ſon plus riant matin.

O charme d'un Regard tendre
Où je me ſens abîmer!
Mon cœur qui ſait te comprendre,
Manque d'art pour t'exprimer!

Source divine de flâme,
Inépuiſables appas,
Vous rappelleriez une ame
Des barrieres du trépas.

L'Amour n'a plus de martire
Qui me cauſe du ſouci.
Qu'il tourmente, qu'il déchire,
Puiſqu'il récompenſe ainſi.

Mais, Climene, qu'ils ſont rares,
Ces Regards pleins d'agrémens!
Que vos beaux jeux ſont avares
De ces précieux momens!

Sans mon ſouvenir fidelle,
Qui cherche à les prolonger,
Ils diſparoîtroient, Cruelle,
Comme un fantôme léger.

Le Ciel fait fleurir la plaine,
Par ſon regard aſſidu,
Sans les regards de Climene
Chez l'Amour tout eſt perdu.

Adieu, Beauté que j'adore,
Brillante comme le jour,
Jeune & tendre comme Flore,
Charmante comme l'Amour.

LA RETRAITE DU COURTISAN,

SUR DEUX RIMES.

JE vois regner ſur ce rivage
L'innocence & la liberté;
Que d'objets dans ce payſage,
Malgré leur contrariété,
M'étonnent par leur aſſemblage!
Abondance & frugalité,
Autorité ſans eſclavage,
Richeſſes ſans libertinage,
Déterminez ma volonté,
Bienfaiſante Divinité;
Ajoûtez-y votre ſuffrage:
Diſciple de l'adverſité,
Je viens faire dans ce Village
Le volontaire apprentiſſage
D'une tardive obſcurité.
Auſſi-bien de mon plus bel âge
J'apperçois l'inſtabilité:
J'ai déjà de compte arrêté
Trente-huit fois vu le feuillage
Par les Zéphirs reſſuſcité.
Du Printems j'ai mal profité,

J'en ai regret; & de l'Eté
Je veux faire un meilleur uſage.
Je porte dans mon hermitage
Un cœur dès long-tems rebuté
Du prompt & funeſte étalage
Que fait la folle vanité.
Payſan ſans ruſticité,
Hermite ſans patelinage,
Mon but eſt la tranquillité.
Je veux pour unique partage
La paix d'un cœur qui ſe dégage
Des filets de la volupté.
L'incorruptible probité,
De mes Ayeux noble héritage,
A la Cour ne m'a point quitté.
Libre & franc ſans être ſauvage,
Du Courtiſan fourbe & volage
L'exemple ne m'a point gâté.
L'infatigable activité,
Reſte d'un utile naufrage,
Mes livres & mon jardinage,
Un repas ſans art apprêté,
D'une Epouſe économe & ſage
La belle humeur, le bon ménage,
Vont faire ma félicité.
C'eſt dans ce port qu'en ſûreté
Ma barque ne craint plus l'orage.
Qu'un autre à ſon tour emporté
Au gré de ſa cupidité,
Sur le ſein de l'humide Plage.
Des vents oſe affronter l'ôrage,
Je ris de ſa témérité,
Et lui ſouhaite un bon voyage.
Je réſerve ma fermeté
Pour un plus important paſſage;
Et je m'approche avec courage
Des portes de l'Eternité.
Je ſais que la mortalité

Du genre humain eſt l'appanage,
Pourquoi ſeul ſerois-je excepté?
La vie eſt un pélérinage;
De ſon cours la rapidité,
Loin de m'allarmer, me ſoulage;
Sa fin lorſque j'en enviſage
L'infaillible néceſſité,
Ne ſauroit me faire d'outrage,
Brûlez de l'or empaqueté,
Il ne s'en perd que l'alliage;
C'eſt tout. Un ſi léger dommage
Devroit-il être regreté?

LES DOUCEURS DE LA SOLITUDE.

ODE.

ENFIN, loin du fracas du Monde
Je puis reſpirer à loiſir;
Des douceurs d'une paix profonde
Je goûte à longs traits le plaiſir:
En bute longtems aux orages
D'une Mer féconde en naufrages,
J'arrive heureuſement au Port;
Et content dans ma Solitude,
Sans trouble & ſans inquiétude,
J'attends tranquillement la mort.

Folle erreur, vapeur fantaſtique
D'une ſervile ambition,
Combien ton humeur frénétique
A-t-elle troublé ma raiſon?
Vil Eſclave de la Fortune,
Cent fois d'une main importune

J'encenſai jadis ſes Autels,
Moins touché de ſa complaiſance
Qu'irrité de ſon inconſtance ;
Sort de la plupart des Mortels.

Que vois-je ? Une ſainte lumiere
Tout-à-coup a frappé mes yeux ;
Mon ame, au rayon qui l'éclaire,
Reconnoît le pouvoir des Dieux :
Fille du Ciel, douce Sageſſe,
Dans le plus fort de mon yvreſſe
Tu m'as fait entendre ta voix ;
Et j'éprouve dans ma retraite,
Qu'il m'eſt point de douceur parfaite
Qu'en obéiſſant à tes Loix.

Acheve, Déeſſe adorable,
Ce grand ouvrage de ta main ;
Notre bonheur eſt peu durable,
Si ſon appui n'eſt plus qu'humain :
Toi ſeule, Divine Sageſſe,
Tu peux, malgré notre foibleſſe,
Faire triompher la raiſon ;
L'air pur qu'avec toi l'on reſpire,
Nous fait faire ſous ton empire
De vertus une ample moiſſon.

C'eſt aſſ trop ; rompons la barriere
Qui nous tient en captivité ;
Finiſſons au-moins la carriere
Avec plus de tranquillité :
Le ſeul bien ſolide, à mon âge,
Eſt d'avoir acquis l'avantage
De vivre & mourir en repos.
Le reſte n'eſt plus que chimere :
Triſte effet de notre miſere,
Que l'on doit mettre au rang des maux.

Loin d'ici, poiſon trop à craindre,
Amour, funeſte paſſion,
Et vous ſoif encor plus à plaindre
De richeſſe ou d'ambition;
Perfides, votre joug opprime
Notre cœur, toujours la victime
De votre trompeuſe douceur;
Et ſous l'ombre de vos careſſes
Vous nous cachez mille détreſſes
Plus ſûres que votre faveur.

Ce n'eſt point par miſantropie
Qu'aujourd'hui je change de goût;
Le but de ma Philoſophie
Eſt de rendre mon ſort plus doux:
Loin d'être Ariſtarque incommode,
J'ai dans ma nouvelle méthode
Pour but un innocent loiſir;
Et je fais dans ma Solitude
A-préſent mon unique étude
D'unir la ſageſſe au plaiſir.

Venez embellir nos campagnes,
Déeſſe de la Liberté,
Et vous très-fidéles Compagnes
De l'innocente volupté:
Muſes, prêtez-moi votre Lyre
Pour donner au feu qui m'inſpire
Les ornemens de vos leçons;
Mais ſouffrez que dans ce bôcage
Diane quelquefois partage
Le tems d'un de vos Nourriſſons.

LA BELLE GABRIELLE.

BOUQUET.

TENDRES Amours, Troupe légere,
Venez ſeconder mes deſirs;
Accourez des bords de Cythere,
Suivis des Jeux & des Plaiſirs.
Mais déjà je vous vois enſemble.
Celle pour qui je vous raſſemble,
A ſon gré diſpoſe de vous,
Et malgré votre humeur volage,
De lui rendre un conſtant hommage
Vous faites vos ſoins les plus doux.

Et vous, Amante de Zéphire,
Brillante Déeſſe des Fleurs,
Que ma voix ici vous attire
Avec vos plus vives couleurs;
Servez mon amour & mon zele,
Pour la gloire de Gabrielle
Devancez un peu le Printems;
Malgré l'Hyver qui regne encore,
En ſa faveur faites éclore
Vos plus délicieux préſens.

Jamais plus aimable Mortelle
Ne fut digne de vos honneurs;
Jamais Beauté ne fut mieux qu'elle
Le grand art de gagner les cœurs.
Mais Dieux! quel feu nouveau m'inſpire,
Apollon, tu m'offres ta Lyre?

Oſons célébrer ſes attraits;
Allons aux Rives du Permeſſe
Cueillir des fleurs pour ma Déeſſe,
Qui ne ſe faneront jamais.

Célébrons ſa grace touchante,
Compagne de ſes actions;
Célébrons ſa douceur charmante,
Inacceſſible aux paſſions;
Chantons cette égalité rare,
Vertu que la Nature avare
Aux Belles ſemble denier;
Qualités vives & paiſibles
Qui paroiſſez incompatibles
Elle ſait vous aſſocier.

O vous qu'une heureuſe indolence
Garantit des traits des Amours;
Qui voulez dans l'indifférence
Paſſer tranquillement vos jours!
Fuyez loin de celle que j'aime;
Malgré votre froideur extrême,
Vos ſoins ſe verroient démentir;
Ses yeux confondroient votre audace,
Et fuſſiez-vous rocher ou glace,
Ils ſauroient vous aſſujettir.

Beaux cheveux qui flottez par ondes
Sur un ſein plus blanc que les lys,
Sur quel tréſor vos treſſes blondes
N'emportent-elles pas le prix?
L'aveugle Enfant de qui l'empire
S'étend ſur tout ce qui reſpire,
N'offre rien de plus ſéduiſant.
Ceux dont on fit l'apothéoſe
Aux Climats que le Nil arroſe,
Ne le mériterent pas tant.

Mais où va m'emporter mon zele?
Pourrai-je finir ce portrait,
Et d'une main ſure & fidele
En rendre juſqu'au moindre trait?
L'art oſeroit-il entreprendre
De peindre cet air noble & tendre,
Ce ſouris qui ſait tout charmer,
Et mille appas plus doux encore
Qu'on ne voit point & qu'on adore?
Comment pouvoir les exprimer?

Terminons ici notre courſe,
C'en eſt aſſez. Volez mes Vers;
Allez du Midi juſqu'à l'Ourſe
Faire entendre vos nouveaux airs:
Du fameux Chantre de la Thrace,
D'Ovide, du galant Horace,
Je ſerois aujourd'hui vainqueur,
Si vous plaiſiez à Gabrielle,
Ou ſi vos accens dignes d'elle
Avoient égalé mon ardeur.

LA SOLITUDE

ENNEMIE DE L'AMOUR.

ODE.

Vous voulez donc, divine Aſtrée,
Sonnant retraite avant le tems,
Déſoler de notre Contrée
Les miſérables Habitans?
Vous voulez dans la Solitude
Livrer à leur inquiétude

Les cœurs qui vivent de vous voir;
Et contemplant le bien ſuprême,
Toujours contente de vous-même,
Laiſſer le reſte au déſeſpoir?

Ah! plus vous y trouverez de charmes,
Plus je redoute d'en parler;
Je prévois les torrens de larmes
Que vous allez faire couler.
Vos beaux yeux ſont pareils à l'Aſtre
Dont l'abſence fait le deſaſtre
De cent & cent climats divers,
Pour courte que ſoit ſa demeure,
Par une éclipſe d'un quart-heure,
Il fait pâlir tout l'Univers.

Je veux que l'Art & la Nature
Ornent ce cabinet joli;
Et qu'à l'envi de la peinture,
La dorure l'ait embelli.
Je veux que ſa charmante vue
Porte vos regards dans la nue,
Après avoir vu cent hameaux,
Après avoir ſur la terraſſe
Goûté le frais, loué la grace
De vos tilleuls, de vos ormeaux.

Je veux que la riante Flore
A votre Jardin portatif
Donne tout l'éclat que l'Aurore
Prête à ſon teint le plus naïf;
Que votre Terre obéiſſante
Pouſſe une moiſſon odorante
De tubereuſes, de jaſmins;
Ils mourront avant que de naître,
De honte de n'oſer paroître
Près de la blancheur de vos mains.

Laiſſez à l'âge des Poupées
Ce puérile amuſement
Où les jeunes ames trompées
Se figurent tant d'agrément;
Ces cabinets ornés de glaces,
Ces pots de fleurs ſur des terraſſes,
Qui ne vous diſent jamais rien;
Chacun à part, ou tous en ſomme,
Ne valent pas d'un galant homme
Le plus médiocre entretien.

Regnez Aſtrée. A votre empire
Ajoûtez de nouveaux Sujets.
Regnez. Qu'en vous la Cour admire
Le plus beau de tous les objets;
Que les Vainqueurs de l'Italie,
Par leurs triomphes embellie,
Viennent les mettre à vos genoux,
Et jurer à toute la Terre
Qu'ils n'ont rien trouvé dans leur guerre
De ſi redoutable que vous.

Quel triomphe ſera le vôtre,
Lorſque les Graces & l'Amour
Vous en préſenteront un autre
Des Conquérans de Philipsbourg!
Ces jeunes Guerriers intrépides,
Autant de Mars, autant d'Alcides,
Soumis par votre ſeul aſpect,
Vous déclareront Souveraine
Du Rhin & du grand Capitaine
Qu'ils ont tenu dans le reſpect.

Lorſque tant d'illuſtres Eſclaves
Seront ſoumis à vos Beautés,
La Cour, l'Armée, & tous ces Braves,
Aſſervis à vos volontés;

Avoue

Avouez que vos Payſages,
Vos fleurs, vos oiſeaux & leurs cages,
N'ont rien d'égal à ce plaiſir;
Et qu'un moment de cette gloire
Vaut mieux qu'un an de Chambre noire,
La plus belle qu'on pût choiſir.

Mais, vous me direz qu'une cauſe
Plus intéreſſante pour vous,
C'eſt qu'il faut donner quelque choſe
Au ſouvenir de votre Epoux.
Ah! Madame, ce ſont chimeres;
Ce ſouvenir ne touche gueres.
Un corps en cendres converti;
Et pour l'ame, nous pouvons croire
Que dans la peine, ou dans la gloire,
Elle a déjà pris ſon parti.

L'Amour a bien fini des peines
Plus cuiſantes que votre ennui,
Et les reſſources ſont certaines
Sitôt qu'on a recours à lui:
Par lui vous boirez dans la coupe
D'un Héros choiſi de ſa Troupe,
Et qui vous conviendra le mieux,
Si votre deuil ne ſe termine
Par un riche manteau d'hermine
Propre à vous eſſuyer les yeux.

LES FUREURS DE L'AMOUR.

ODE.

QUELLE eſt cette yvreſſe ſublime
Qui tout-à-coup dompte mes ſens?

C'eſt Calliope qui m'anime;
Mortels, écoutez mes accens.
Indifférence, je t'invoque;
Fais voir la douceur équivoque
Qui ſuit les plaiſirs de l'Amour;
Dépeins la candeur & les feintes,
L'eſpoir, les ſoucis & les craintes
Qui ſe ſuccédent tour à tour.

Dieux! où ſuis-je? Eſt-ce-là Cithere?
Quel eſt cet aſſemblage affreux?
Je vois la Diſcorde & Mégere
Suivre les Amours & les Jeux;
Le Parjure, la Jalouſie,
Le Remords, la Rage & l'Envie,
Sont tributaires de ſes Loix:
Troupe infâme vouée aux crimes,
Qui va ſe chercher des victimes
Juſques ſur le Tróne des Rois.

Pour qui ce bucher, cette flâme,
Et tout ce lugubre appareil?
Eſt-ce un malheureux, un infâme,
Qui touche à ſon dernier Soleil?
Non, c'eſt la Reine de Carthage
Qui paſſe le ſombre Rivage
Pour prix de ſa fidélité.
Amour, dis-moi, quel eſt ſon crime?
Pourquoi la rends-tu la victime
D'une tendre crédulité?

Nature, es-tu donc ſans défenſe?
Tes cris ſont-ils d'un vain ſecours?
Médée aſſouvit ſa vengeance
Sur l'ouvrage de ſes Amours.
Pleine de ſa flâme amoureuſe,
Sylla, d'une main furieuſe,

Coupe la trame de Niſus;
Et par un aſcendant funeſte,
Biblis ſe prépare à l'inceſte
Par de fraternelles vertus.

Perfide Amour, ſuſpens ta rage,
Laiſſe la Fille de Léda.
Quels ruiſſeaux de ſang! quel carnage!
Pour le Paſteur du Mont Ida.
O Dieux! pour l'impudique Hélene,
La vertueuſe Polixene
Deſcend dans la nuit du tombeau!
Le fier Deſtructeur de ſa Ville,
Quoique mort, eſt toujours Achille;
Son ombre eſt encor ſon bourreau.

C'eſt toi, qui du ſein de la gloire
Nous arraches les Demi-Dieux,
Qui fais mépriſer la victoire
Pour les attraits de deux beaux yeux.
Hercule, appui de la juſtice,
Fut digne, en terraſſant le vice,
De nos Cultes, de nos Autels;
Atteint d'une fleche fatale;
Ce Héros, filant près d'Omphale,
Devient le dernier des Mortels.

Mais pour comble de ta malice,
Voulant tromper tous les Humains,
Tu fais maſquer de la juſtice
Tes plus déteſtables deſſeins.
Un Jupiter, un Dieu ſuprême,
Adultere & foible lui-même,
Place le vice dans les Cieux:
Alors la vertu devient fable;
Ce n'eſt qu'en ſe rendant coupable
Que l'Homme croit chérir ſes Dieux.

Pardonne-moi, divine Muſe,
Le déſordre de mes Chanſons ;
Je ſens que mon cœur ſe refuſe
A dépeindre les trahiſons.
Permets que d'un ton plus paiſible
Je trace d'un crayon ſenſible,
Des traits moins remplis de fureurs,
Et que maniant l'ironie,
J'ôte à jamais de mon génie
L'impreſſion de ces horreurs.

Il eſt peu de Femmes fidelles ;
L'Amour y perdroit de ſes droits,
C'eſt à l'inconſtance des Belles
Qu'il doit le ſoutien de ſes Loix.
Ne croyons point que Pénélope
Conſerve au Vainqueur du Cyclope
La conjugale chaſteté ;
De l'aſſoupiſſement d'Homere
Je reconnois le caractere
Aux vingt ans de fidélité.

Pour prix d'une unique tendreſſe,
Philis m'a quitté ſans effort ;
J'ai vu ma perfide Maîtreſſe
Changer au premier coup du ſort.
Envain, quand le penchant l'emporte,
La raiſon ſe croit la plus forte,
Tout cede à des beſoins preſſans.
Philis amoureuſe & brûlante
Ne pouvoit ſupporter l'attente
Du moindre intervalle de tems.

Mais ne crois pas, volage Amante,
Qu'ingénieux dans mon tourment,
J'aille d'une voix menaçante
Te reprocher ton changement.

Non, pour me venger d'une ingrate,
Je fuis ce courroux qui la flate;
Pour elle je me ſens glacer.
Ainſi libre d'un ſoin frivole,
Je me ris de la vaine Idole
Que l'Amour m'a fait encenſer.

Ami, je dois à ta prudence
L'heureuſe fin de mes ſoupirs;
C'eſt toi, qui dans l'indifférence
Me fais trouver de vrais plaiſirs.
Ennemi des folles tendreſſes,
Vénus, envain par mille adreſſes,
Tu me rappelles dans tes fers,
Je te fuis, perfide Pandore,
Dont les careſſes font éclore
Des maux inconnus aux Enfers.

F I N.

TABLE
DES
PIECES
Contenues dans ce
DOUZIEME VOLUME.

I. EPICARIS, ou *l'Hiſtoire ſecrette de la Conjuration de* PISON *contre* NERON, Pag. 1

II. *La Princeſſe de* MONTPENSIER, 99

III. ANNE DE BRETAGNE, ou *l'Amour ſans Foibleſſe*, par Mr. l'Abbé DE VILLARS, 135

IV. *La Conſtance à toute épreuve*, ou *les Aventures de la Comteſſe de* SAVOYE, 199

V. JAQUELINE DE BAVIERE, *Comteſſe de Hainaut*, Nouvelle Hiſtorique, 265

VI. *Le Bâtard de* NAVARRE, Nouvelle Hiſtorique, 325

VII. *Hiſtoire du Tems*, ou *Relation du Royaume de* COQUETTERIE, 377

VIII. AVIS *aux Peres de Famille ſur la Gentilleſſe de leurs Enfans*, 393

TABLE DES PIECES.

IX. *La Morale de* POPE, 396

X. *Le Pouvoir du* COUP-D'OEIL. ibid.

XI. *La Retraite du* COURTISAN, *sur deux Rimes*, 399

XII. *Les Douceurs de la* SOLITUDE, Ode, 401

XIII. *La Belle* GABRIELLE, Bouquet, 414

XIV. *La* SOLITUDE *Ennemie de l'*AMOUR, Ode, 416

XV. *Les Fureurs de* L'AMOUR, 419

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01851 9697

A 762,375

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01851 9697

A 762,375